

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PAUL GOODMAN COMME SOCIOTHÉRAPEUTE : ÉTUDE DE CAS  
SUR LA DIMENSION POLITIQUE DE LA PSYCHANALYSE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR

JEAN-BAPTISTE LAMARCHE

JANVIER 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## Remerciements

Je voudrais ici remercier François Chanel, pour m'avoir si généreusement ouvert les portes du Centre de documentation de l'Association québécoise de Gestalt. Merci également à mes directeurs, Greg Robinson, professeur d'histoire à l'UQÀM, et Othmar Keel, professeur d'histoire à l'Université de Montréal, pour les commentaires et suggestions qu'ils m'ont prodigués tout au long de ce travail. Merci enfin à Jean Lamarche, Marc Ouimet et Christian Stoia pour leurs commentaires judicieux.

Tous reconnaîtront facilement dans différents passages de ce texte l'influence de leurs observations.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>LISTE DES TABLEAUX</b> .....	<b>VI</b>
<b>LISTE DES ABBRÉVIATIONS</b> .....	<b>VII</b>
<b>RÉSUMÉ</b> .....	<b>IX</b>
<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>1</b>
<b>CHAPITRE I</b> .....	<b>42</b>
<b>DES MALADES PAR CENTAINES DE MILLIONS</b> .....	<b>42</b>
1.1 L'ORIGINE POLITIQUE D'UN REGARD CRITIQUE .....	43
1.1.1 <i>Paul Goodman devant la Seconde Guerre mondiale</i> .....	44
1.1.2 <i>Éthique, marginalité politique et aliénation</i> .....	47
1.2 L'HÉRITAGE PSYCHANALYTIQUE DE GOODMAN .....	50
1.2.1 <i>L'inconscient selon Freud</i> .....	51
1.2.2 <i>L'inconscient comme théorie de la connaissance</i> .....	52
1.2.3 <i>Théorie de la connaissance manifeste et fausse conscience</i> .....	56
1.2.4 <i>La fausse conscience dans le discours politique radical</i> .....	59
1.2.5 <i>L'aperception diffuse de la fausse conscience</i> .....	61
1.2.6 <i>Goodman dans la foulée de Reich</i> .....	68
1.3 L'ANTHROPOLOGIE DU « PAMPHLET DE MAI » .....	74
1.3.1 <i>Considérer toutes choses à partir de soi</i> .....	75
1.3.2 <i>Psychologie, holisme et marginalité</i> .....	84
<b>CHAPITRE II</b> .....	<b>91</b>
<b>DES CRITIQUES ET UN DILEMME</b> .....	<b>91</b>
2.1 UN OUVRAGE DIFFICILE D'ACCÈS .....	92

2.1.1	<i>Une clé ésotérique?</i>	93
2.1.2	<i>La mémoire et les thérapeutes</i>	95
2.1.3	<i>Des racines enchevêtrées</i>	98
2.2	LA GESTALT ET LA PSYCHANALYSE DANS L'HISTORIOGRAPHIE	103
2.2.1	<i>Une critique incertaine de l'Inconscient</i>	103
2.2.2	<i>Un regard critique sur les psychothérapies</i>	107
2.2.3	<i>Des conséquences sombres en vue</i>	111
2.2.4	<i>L'historicité, la fonction et le vécu</i>	112
2.2.5	<i>Goodman et le débat sur Freud dans l'après-guerre</i>	116
2.2.6	<i>Histoire, épistémologie, intellectualisme</i>	121
2.3	LA PSYCHANALYSE ENTRE RÉFUTATION ET CONSERVATION	125
2.3.1	<i>Entre le gâteau feuilleté et le monument monolithe</i>	126
2.3.2	<i>L'homme de lettres en ses compartiments</i>	129
2.3.3	<i>Des conclusions et des principes au-delà de l'horizon</i>	133
2.3.4	<i>Fuyante autonomie</i>	138
	<b>CHAPITRE III</b>	<b>142</b>
	<b>GOODMAN ENTRE DIAGNOSTIC ET THÉRAPEUTIQUE</b>	<b>142</b>
3.1	L'AUTOCRITIQUE DE 1958-1960	144
3.1.1	<i>Aliénation : un nouveau point de vue</i>	145
3.1.2	<i>Cynisme, appartenance et colère</i>	148
3.2	LA THÉRAPEUTIQUE AVANT LE DIAGNOSTIC	151
3.2.1	<i>L'artiste en sociologue critique</i>	151
3.2.2	<i>Les raisons d'un désintérêt</i>	158
3.3	LA THÉRAPEUTIQUE CONTRE LE DIAGNOSTIC	163
3.3.1	<i>Généralité et fatalisme</i>	163
3.3.2	<i>Fatalisme et critique du déterminisme technique</i>	165
3.4	LA CRITIQUE SOCIALE « ENRACINÉE » CHEZ PAUL GOODMAN	173
3.4.1	<i>Freud et les révolutions manquées</i>	173
3.4.2	<i>L'herméneutique entre aliénation et réconciliation</i>	176
3.4.3	<i>La critique sociale enracinée et Freud</i>	188

<b>CHAPITRE IV .....</b>	<b>190</b>
<b>ENTRE SUBVERSION ET DOMESTICATION .....</b>	<b>190</b>
4.1 ADAPTATION ET DOMESTICATION .....	190
4.1.1 <i>Psychologie et subjectivité</i> .....	191
4.1.2 <i>Psychanalyse et reproduction sociale</i> .....	195
4.2 RETOUR SUR LE CAS GOODMAN .....	198
4.2.1 <i>Une variété d'idées et d'usages (I)</i> .....	198
4.2.2 <i>Une psychanalyse déterminante ou cosmétique? (I)</i> .....	201
4.3 AU-DELÀ DU CAS GOODMAN .....	206
4.3.1 <i>Une variété d'idées et d'usages (II)</i> .....	206
4.3.2 <i>Une psychanalyse déterminante ou cosmétique? (II)</i> .....	208
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>215</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>220</b>

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau		Page
1.1	H hiérarchie des forces inconscientes chez Freud et Reich	70
2.1	Statut de la psychanalyse dans les débats politiques de l'après-guerre, d'après Richard King	118
2.2	Statut de la psychanalyse dans les débats politiques de l'après-guerre, à partir de Richard King et Christopher Lasch	119

## LISTE DES ABRÉVIATIONS

Nous reprenons pour les textes de Goodman auxquels nous nous référons la liste, légèrement modifiée, des abréviations utilisée par Bernard Vincent dans *Présent au monde : Paul Goodman*. On trouvera les détails bibliographiques de ces ouvrages dans la liste des sources présente en appendice. *Gestalt Therapy* ayant été republié à plusieurs reprises, la référence à la pagination de cet ouvrage sera précédée du chapitre et de la section auxquels il est fait référence, afin de permettre au lecteur de se référer à d'autres éditions que celle ici utilisée.

CHFE	<i>Crazy Hope and Finite Experience : Final Essays.</i>
COM	<i>Communitas : Means of Livelihood and Ways of Life.</i>
CRS	<i>La critique sociale et autres textes.</i>
CS	<i>The Community of Scholars.</i>
DL	<i>Drawing the Line.</i>
DLPE	<i>Drawing the Line : The Political Essays of Paul Goodman.</i>
DP	<i>Decentralizing Power : Paul Goodman's Social Criticism.</i>
FY	<i>Five Years : Thoughts during a useless time.</i>
GT	<i>Gestalt-thérapie ; Nouveauté, excitation et développement.</i>
GUA	<i>Growing Up Absurd : Problems of Youth in the Organized System.</i>
KP	<i>Kafka's Prayer.</i>
LCP	<i>Like a Conquered Province.</i>
LPFE	<i>Little Prayers and Finite Experience.</i>
NH	<i>Nature Heals : The Psychological Essays of Paul Goodman.</i>

<i>NR</i>	<i>New Reformation : Notes of a Neolithic Conservative.</i>
<i>PP</i>	<i>People or Personnel.</i>
<i>SL</i>	<i>Seeds of Liberation.</i>
<i>SOL</i>	<i>The Society I Live In is Mine.</i>
<i>UEPP</i>	<i>Utopian Essays and Practical Proposals.</i>

## RÉSUMÉ

Il existe deux grands groupes de théories sur la dimension politique de la psychanalyse, autrement dit sur la nature de son influence politique : certaines théories supposent qu'elle est un facteur de libération, de subversion sociale et politique, alors que d'autres, au contraire, aperçoivent en elle un facteur d'assujettissement. Il est possible d'approcher cette question à partir de l'étude du cas de Paul Goodman (1911-1972), un intellectuel étatsunien du XX<sup>e</sup> siècle qui s'inspira de la psychanalyse pour appréhender le monde politique. Nous abordons pour ce faire certains de ses textes (autant politiques que psychologiques), à partir de différentes méthodes (analyse textuelle et mise en contexte politique et linguistique), afin de comprendre et expliquer la manière dont Goodman abordait le monde politique à partir de théories psychanalytiques.

L'utilisation que faisait Goodman de la psychanalyse fut changeante : dans les années 1942-1945, d'abord, il l'utilisait afin d'élaborer une théorie de la fausse conscience qui dans la situation de marginalité politique et sociale où il se trouvait alors lui permettait de s'expliquer le comportement, qu'il ne comprenait pas, de ses contemporains ; en 1951, Goodman formula une remise en question incertaine et vite abandonnée de la psychanalyse ; dans les années 1958-1972, enfin, il utilisa plutôt la psychanalyse afin de justifier l'élaboration d'une critique de la société étatsunienne à partir des idéaux et valeurs de cette même société.

Il ressort de l'examen de ces utilisations que la psychanalyse autorise des usages politiques très variés et qu'elle est par le fait même beaucoup moins contraignante que ne le supposent la plupart des références traitant de sa dimension politique. Les particularités politiques des discours qui s'appuient sur la psychanalyse, de même que leur force de persuasion, s'expliquent donc en grande partie par des éléments externes à la psychanalyse.

Mots clés : aliénation, Gellner, Ernst, 1925-1995, gestalt thérapie, Goodman, Paul, 1911-1972, idéologie.

## INTRODUCTION

La psychanalyse ne se porte pas bien. Ses beaux jours semblent derrière elle, alors que, depuis une génération environ, sa valeur scientifique et thérapeutique est remise en question, autant par des psychologues, des psychothérapeutes ou des psychiatres que des neurologues ou des épistémologues<sup>1</sup>. Le débat suscité par ces critiques provoque les passions, surtout dans le monde anglo-saxon, où il a atteint une ampleur suffisante pour recevoir une appellation générique : les *Freud Wars*, que nous traduirons ici par « querelles sur Freud ».

Le passé de la psychanalyse n'a pas échappé à ces querelles : différents auteurs, historiens ou pas, se sont ainsi attaché à remettre en question une histoire qui pendant longtemps a été la chasse gardée des *afficionados* de la psychanalyse (et qui souvent le demeure, dans la mesure où l'accès à certaines sources demeure sous bonne garde). La direction des recherches historiques ainsi prise, notons-le bien, est déterminée par le contexte beaucoup plus large de cette querelle. Il en résulte qu'une bonne partie des travaux produits par les historiens tâchant de se détacher de l'histoire souvent mythologique produite par les psychanalystes<sup>2</sup> ont produit des travaux d'histoire des sciences, travaux qui – à l'instar des travaux produits par les autres critiques de la querelle – remettent en question, pour la plupart, le statut scientifique et thérapeutique de la psychanalyse. Par exemple, l'examen de plusieurs des célèbres études de cas de Freud<sup>3</sup> permet de jeter un regard nouveau sur les théories que ce dernier soutenait être basées sur ses expériences cliniques.

---

<sup>1</sup> On trouvera une abondante bibliographie sur ces critiques dans Jacques Bénesteau, *Mensonges freudiens : histoire d'une désinformation séculaire*, Liège, Pierre Mardaga éditeur, 2002, et un bon échantillon de celles-ci dans Catherine Meyer, dir., *Le livre noir de la psychanalyse ; vivre, penser et aller mieux sans Freud*, Paris, Les arènes, 2005.

<sup>2</sup> Sur celle-ci, voir par exemple Frank J. Sulloway, « Freud recycleur : cryptobiologie et pseudoscience », dans Catherine Meyer, dir., *Le livre noir de la psychanalyse*, p. 58-60.

<sup>3</sup> On trouve plusieurs exemples de tels examens dans Bénesteau, *Mensonges freudiens*, ch. 12.

Or les limites d'une telle entreprise sont rapidement atteintes. Des preuves de la malhonnêteté de Freud, par exemple, ne sauraient constituer des arguments contre la psychanalyse. On peut ici remarquer entre autres choses, contre cette tendance à surestimer l'état d'esprit des scientifiques, que maints savants ont triché à différents moments de leur carrière, sans que ce fait ne disqualifie pour autant leurs théories<sup>4</sup>. Adolf Grünbaum note de même :

La valeur scientifique des hypothèses de Freud pour l'étude de l'homme ne dépend pas de son honnêteté intellectuelle ni de sa rectitude méthodologique. Même si tous les psychanalystes étaient malhonnêtes [...] cela n'empêcherait pas des non-analystes d'évaluer et d'utiliser leur théorie.<sup>5</sup>

L'oubli de ce fait risque d'entraîner l'histoire de la psychanalyse dans une tentative de ramener la pertinence (épistémologique) d'une doctrine à l'état d'esprit (psychologique) des savants qui l'élaborent. La participation des historiens à la querelle sur Freud ne va donc pas de soi, puisque le rôle qu'ils peuvent y jouer est secondaire, dans un débat proprement épistémologique. Par ailleurs, les recherches historiques nées dans ce contexte semblent pour ainsi dire frappées d'un certain bégaïement : la psychanalyse, concluent-elles en effet l'une après l'autre, n'est pas une science. Si les passions que déchaîne la querelle semblent garantir la pérennité des recherches inscrites dans ce registre, on peut toutefois se demander, si effectivement la psychanalyse n'est pas une science, ce qu'elle est réellement.

La question a surgi naturellement chez certains protagonistes de la querelle, sous une forme plus spécifique : si ce n'est pas en raison des vertus qu'elle s'attribue que la psychanalyse a obtenu le succès qu'elle a obtenu, comment peut-on expliquer ce succès ? On a tenté de répondre à cette question<sup>6</sup>. Ces études, encore au stade de l'enfance, rejoignent d'autres

---

<sup>4</sup> Jacques Bouveresse, *Rationalité et cynisme*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p. 96-97.

<sup>5</sup> Frank Cioffi, « Épistémologie et mauvaise foi : le cas du freudisme », dans Catherine Meyer, dir., *Le livre noir de la psychanalyse*, p. 323-324.

<sup>6</sup> Mikkel Borch-Jacobsen, « Une théorie zéro », dans Catherine Meyer, dir., *Le livre noir de la psychanalyse*, p. 178-183 ; Renée Bouveresse-Quilliot et Roland Quilliot, *Les critiques de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1991 ; Ernest Gellner, « Psychoanalysis as a Social Institution : An Anthropological Perspective », dans *Freud in Exile : Freud and its Vicissitudes*, sous la dir. de Edward Timms et Naomi Segal, New Haven et Londres, Yale University Press, 1988, p. 223-229 ; *id.*, *La ruse de la déraison ; le mouvement psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France, 1990 ; *id.*, *Reason and Culture : The Historic Role of Rationality and Rationalism*, Oxford

travaux, extérieurs à cette querelle et souvent originaires de champs de réflexion lui étant nettement étrangers, portant sur les causes, les effets et/ou les fonctions de la psychanalyse dans la société contemporaine<sup>7</sup>.

Il est possible de considérer la dimension plus spécifiquement politique de ces travaux. Précisons que nous nous utilisons ici l'adjectif « politique », à défaut de meilleur terme, au sens sociologique du terme, c'est-à-dire pour désigner une certaine forme de pouvoir, au-delà du champ juridique restreint auquel il est souvent confiné. Nous ne prétendons évidemment pas épuiser ainsi le sens du terme « politique ». Le terme est simplement commode pour pouvoir ici désigner les rapports de force entre différents agents historiques. Michel Foucault spécifie de quelle manière on peut envisager ceux-ci : « le pouvoir, ce n'est pas une institution, et ce n'est pas une structure, ce n'est pas une certaine

---

(Royaume Uni) et Cambridge (États-Unis), Blackwell Publishing, 1992 ; *id.*, *Anthropology and Politics : Revolutions in the Sacred Grove*, Oxford (Royaume-Uni), et Cambridge (États-Unis), Blackwell Publishing, 1995 ; Edward Shorter, *A History of Psychiatry : From the Era of the Asylum to the Age of Prozac*, New York, John Wiley & Sons, 1997 ; *id.*, « Splendeur et décadence de la psychanalyse », dans Catherine Meyer, dir., *Le livre noir de la psychanalyse*, p. 147-160 ; Nathan Stern, *La Fiction psychanalytique ; étude psychosociologique des conditions objectives de la cure*, Sprimont, Mardaga, 1999 ; Jacques Van Rillaer, « Le pouvoir de séduction de la psychanalyse », dans Catherine Meyer, dir., *Le livre noir de la psychanalyse*, p. 198-241.

<sup>7</sup> Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo science ; Wittgenstein lecteur de Freud*, Combas, Éditions de l'éclat, 1991 ; Robert Castel, *Le psychanalisme*, Paris, François Maspero, 1973 ; Dominique Frischer, *Les analysés parlent*, Paris, Stock, 1977 ; Leszek Kolakowski, « The Psychoanalytic Theory of Culture », dans *Psychological Man*, sous la dir. de Robert Boyers, New York, Harper & Row, 1975, p. 27-56 ; Christopher Lasch, *The Culture of Narcissism : American Life in An Age of Diminishing Expectations*, New York, Warner Books, 1979 ; *id.*, *The True and Only Heaven : Progress and Its Critics*, New York, W.W. Norton & Company, 1991 ; Maurice T. Maschino, *Votre désir m'intéresse : enquête sur la pratique psychanalytique*, Paris, Hachette littérature, 1982 ; Serge Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, Presses universitaires de France, 1986 ; Benjamin Nelson et Dennis Wrong, « Perspectives on the Therapeutic in the Context of Contemporary Psychology : A Dialogue between Benjamin Nelson and Dennis Wrong », dans Robert Boyers, dir., *Psychological Man*, p. 143-178 ; Nikolas Rose, « Power and Subjectivity : Critical History and Psychology », 1991. <<http://www.academyanalyticarts.org/rose1.htm>> (12 mai 2005) ; *id.*, *Inventing Our Selves : Psychology, Power and Personhood*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996 ; François Roustang, ... *Elle ne le lâche plus*, Paris, Les éditions de minuit, 1980 ; Carl E. Schorske, *Vienne fin de siècle ; politique et culture*, Paris, Seuil, 1983, 378 p.

Si nous écrivons ici « causes, les effets et/ou les fonctions », c'est que pour certains de ces auteurs la question des effets et des fonctions sociaux de la psychanalyse est inséparable de la question de ses causes sociales.

puissance dont certains seraient dotés : c'est le nom qu'on prête à une situation stratégique complexe dans une société donnée »<sup>8</sup> ; le même auteur précise que « les relations de pouvoir ne sont pas en position d'extériorité à l'égard d'autres types de rapports (processus économiques, rapports de connaissances, relations sexuelles), mais [...] elles leur sont immanentes »<sup>9</sup>. Si on aborde ces travaux de cet angle, donc, on constate qu'ils se rangent, d'une manière très schématique, en deux camps : certains voient dans la psychanalyse un élément politiquement subversif, alors que d'autres voient en elle un facteur de consolidation du *statu quo*.

Nous tenterons dans la présente étude d'éclairer cette question de la dimension politique de la psychanalyse, c'est-à-dire de la nature de son influence politique, au moyen d'une étude de cas portant sur un intellectuel étatsunien s'étant réclamé de cette approche psychologique, Paul Goodman.

Plus précisément, nous tenterons ici de comprendre et d'évaluer la portée de la psychanalyse dans la pensée et dans l'action politique de cet intellectuel étatsunien du XX<sup>e</sup> siècle. Le choix de Goodman comme objet d'étude n'est pas fortuit. À l'instar de Wilhelm Reich (dont il ne cachait d'ailleurs pas l'influence sur sa pensée), Goodman s'inspirait largement de la psychanalyse pour aborder le monde politique. Ce qui toutefois distingue Goodman de Reich, et de tant d'autres intellectuels s'étant appuyé sur la psychanalyse afin de proposer une explication du monde politique, c'est que sa trajectoire politique fut caractérisée par une certaine rupture : d'abord partisan d'un anarchisme extrême, Goodman adhéra ensuite à une forme de critique sociale bien plus réformiste. Qui plus est, Goodman prétendait fonder *ces deux différentes positions* sur une interprétation psychanalytique de la société. Ce simple fait permet de soupçonner que les différentes théories auxquelles nous venons de faire allusion, autant celles qui aperçoivent dans la psychanalyse un élément politiquement subversif que celles qui au contraire y aperçoivent en elle un facteur de consolidation du *statu quo*.

---

<sup>8</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité 1 ; La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 123.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 123-124. Ces intuitions très justes sont approfondies par Michel Crozier et Erhard Friedberg, *L'acteur et le système ; les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil, 1992, p. 26-37.

quo, jettent un regard partiel sur la dimension politique de la psychanalyse. Nous voudrions ainsi aborder Goodman comme une étude de cas, en gardant à l'esprit les différents travaux auxquelles nous venons de nous référer. En d'autre mot, la présente étude se demandera d'une part ce que les réflexions générales sur la dimension politique de la psychanalyse nous permettent d'apprendre sur Goodman, d'autre part ce qu'un examen de Goodman nous permet d'apprendre sur la dimension politique de la psychanalyse<sup>10</sup>.

Nous fournirons d'abord dans cette introduction quelques éléments biographiques de base sur l'acteur politique et le « psychologue » que fut Paul Goodman. Nous abordons ensuite l'état de historiographie sur le volet « sociothérapeutique » chez Goodman, par le biais d'une question particulière, le statut du discours pragmatique chez Paul Goodman comme acteur politique. Nous avons choisi cet angle d'approche d'une part parce que cette question nous semble révélatrice de la nature des faiblesses des principaux travaux sur Paul Goodman, d'autre part parce qu'elle permet de retracer, même schématiquement, une trajectoire politique avant de nous demander comment la psychanalyse la « détermina ». (L'inconvénient de cette approche est que nous laissons en gros les discussions à propos de l'influence du psychanalytique sur le politique pour les chapitres ultérieurs ; de là le caractère schématique des éléments à ce sujet en introduction.) Nous discuterons des limites de l'historiographie, et par-là ouvrirons une nouvelle voie à l'étude de notre objet. Ensuite, nous précisons la manière dont nous entendons développer cette dernière dans les chapitres ultérieurs.

\*

L'année de sa mort, l'écrivain Paul Goodman (1911-1972) était considéré comme l'un des intellectuels étatsuniens les plus en vue dans son pays. Aujourd'hui presque oublié, on a alors pu dire de lui qu'il avait « achieved a public visibility and influence, which no "New York intellectual", other than perhaps Norman Mailer, can match »<sup>11</sup>. Vincent note

---

<sup>10</sup> Nous nous inspirons ici de la forme de l'étude sur la science et la technique soviétique de Loren Graham, *What Have We Learned About Science and Technology from the Russian Experience?*, Palo Alto, Stanford University Press, 1998.

<sup>11</sup> Richard Harvey King, *The Party of Eros : Radical Social Thought and the Realm of Freedom*, Chapel Hill, University of North Carolina, 1972, p. 79. L'appellation *New York intellectuals* désigne un petit groupe d'intellectuels new-yorkais qui après s'être fait connaître par des écrits d'avant-garde à la fois politiques et culturels dans les années 1930 acquit une forte influence dans la

que, peu après sa mort, « *Public Interest*, puis le *New York Times Book Review* le classèrent entre le 11<sup>e</sup> et le 20<sup>e</sup> rang dans une étude consacrée aux “70 intellectuels américains les plus prestigieux” »<sup>12</sup>.

Né en 1911 à New York, Goodman fit des études de lettres. Dans des circonstances que les références existantes ne permettent pas de préciser, il s'intéressa dès les années 1930 à Freud et à Marx. Il gagna sa vie principalement comme professeur. À ce titre, il travailla dans une série d'établissements d'enseignements<sup>13</sup>. Mais au-delà de cette activité principale, il s'était consacré à une multitude d'activités, notamment en tant que psychothérapeute, écrivain de fiction et essayiste. Il rédigea en fait des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre, de la poésie et des essais portant sur, entre autres sujets, l'urbanisme, la linguistique, la pédagogie et la psychothérapie<sup>14</sup>. De cette activité protéiforme, il obtint davantage un auditoire et une reconnaissance en tant qu'intellectuel politiquement engagé que comme artiste, et il n'obtint cette reconnaissance que partiellement et dans les dernières années de sa vie. Pour la plus grande partie de sa vie, il demeura un personnage relativement inconnu en dehors d'un petit cercle d'intellectuels new-yorkais. (Il écrivait en 1955 dans son journal qu'il était « the most widely unknown writer who is so highly esteemed by a few » (*FY*, p. 10).) Ce n'est

---

vie intellectuelle étatsunienne. Paul Goodman fut l'un d'eux. Sur ce groupe, voir notamment Hirling Howe, *Decline of the New*, New York, Harcourt, Brace & World, 1970, p. 211-265 ; Harvey M. Teres, *Renewing the Left : Politics, Imagination and the New York Intellectuals*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1996 ; Joseph Dorman, *Arguing the World : The New York Intellectuals in Their Own Words*, New York, Londres, Toronto, Singapour et Sydney, The Free Press, 2000. Sur la relation de Goodman aux autres membres de ce groupe, Stoehr, « Paul Goodman and the New York Jews », *Salmagundi*, n° 66 (hiver/printemps 1985), contient des éléments intéressants.

<sup>12</sup> Bernard Vincent, « Paul Goodman, prophète du présent : un précurseur d'Ivan Illich », *Esprit* n° 308, octobre 2004, p. 42. Les références citées par Vincent sont : Charles Kadushin dans *Public Interest* (automne 1972), p. 109-125 et John Leonard, « The 70 Most Prestigious Contemporary American Intellectuals », *New York Times Book Review* (20 octobre 1972), p. 63.

<sup>13</sup> Il fut renvoyé à quelques reprises de ceux-ci, parce que ses patrons n'appréciaient pas les liaisons que Goodman, qui était bisexuel, avait avec ses étudiants.

<sup>14</sup> On trouvera une très riche bibliographie des travaux de Goodman et sur Goodman dans Tom Nicely, *Adam and his Work : A Bibliography of Sources by and about Paul Goodman (1911-1972)*, Metuchen (États-Unis) et Londres, The Scarecrow Press, 1979 ; *id.*, « Adam and his Work : A Bibliographical Update », dans *Artist of the Actual : Essays on Paul Goodman*, sous la dir. de Peter Parisi, Metuchen (États-Unis) et Londres, The Scarecrow Press, 1986.

qu'avec la publication de *Growing Up Absurd* en 1960 qu'il devint, plus ou moins du jour au lendemain, un personnage en vue aux opinions sollicitées. Goodman avait auparavant écrit des essais portant sur des questions d'intérêt public, mais sans que ceux-ci rencontrent d'échos. *Growing Up Absurd* portait sur un sujet alors d'actualité, les « problèmes de la jeunesse », et Goodman y apportait un point de vue alors original en suggérant que les difficultés (notamment scolaires) qu'éprouvaient certains jeunes s'expliquaient par certaines carences du monde adulte, qui le rendait peu invitant. L'émergence dans les années suivant la parution de l'ouvrage de différents mouvements de contestation aux USA allait conférer au point de vue de Goodman une légitimité et un sentiment de pertinence relativement persistants. De 1960 à 1972, l'année de sa mort, Goodman rédigea donc une quantité impressionnante de textes destinés à ce nouveau public<sup>15</sup>, textes portant entre autres sur (dans le désordre) le sentiment d'impuissance et de désarroi devant le monde moderne, la sous-culture des jeunes, la Nouvelle Gauche et la contre-culture, le sentiment de légitimité et la contestation, la guerre froide, la centralisation du pouvoir et le déterminisme technologique en politique.

\*

Cette diversité s'explique notamment par le regard critique que jetait Goodman sur une spécialisation qu'il ne recherchait pas. Il se présentait ainsi comme un « homme de lettres », façon d'homme de la Renaissance perdu dans une époque de spécialisation. On aurait toutefois tort d'avaliser entièrement cet autoportrait<sup>16</sup> : quoi qu'il en ait pensé, Goodman était après tout un homme de son époque, par exemple en ceci que son approche du monde était tributaire de savoirs spécialisés aux prétentions scientifiques.

Cela est surtout évident dans son activité de psychologue. En effet, lorsque nous attribuons ce qualificatif à Goodman, nous ne voulons pas dire qu'il possédait, à la manière de certains romanciers, une sorte de *menschenlehre*, connaissance plus ou moins intuitive de l'âme humaine. En tant que romancier il semblait même presque complètement dépourvu de

---

<sup>15</sup> Notamment *DL, SOL, UEPP, CS, PP, LCP*.

<sup>16</sup> Comme le fait Vincent, « “Le Virgile de l'Amérique” : Paul Goodman entre avant-garde et tradition », 2003. <[www.etudes.americaines.free.fr/TRANSATLANTICA/3/vincent/pdf](http://www.etudes.americaines.free.fr/TRANSATLANTICA/3/vincent/pdf)> (15 septembre 2004).

celle-ci. King mentionne que « Goodman's sense of psychology, as it emerges in his fiction, is monotonous and one-dimensional »<sup>17</sup> ; Widmer que « [...] as his fictions reveal, he had little sense of subtlety of individual psychology and mostly perceived persons in terms of stock situations and types »<sup>18</sup>. Cela s'explique aisément : Goodman était un romancier moderniste. À ce titre, il tentait, à l'instar par exemple de différents romanciers d'Europe centrale du début du XX<sup>e</sup> siècle, de réaliser un mélange des genres en rédigeant des romans penchant vers l'essai. Il comparait par exemple ses romans à ceux de Robert Musil (*FY*, p. 54). La finesse de la description psychologique, de même que, d'une manière plus large, le souci du portrait réaliste, était davantage un trait des romans « pré-moderniste » typiques du XIX<sup>e</sup> siècle.

En d'autres mots, lorsque nous nous référons au psychologue qu'était Goodman, nous voulons dire par là que Goodman s'abreuvait au champ de savoir spécialisé qu'est la psychologie, en particulier à la psychanalyse. Précisons d'emblée que nous confinerons ici ce terme « psychologie » à son sens sociologique. (D'une manière plus large, nous utiliserons en général des termes comme psychologie, sociologie, etc., d'une manière sociologique, afin de désigner activités et théories issues du monde des psychologues, sociologues, etc., et donc sans égard à leur scientificité réelle. Nous dérogerons principalement à cette règle lorsque nous discuterons de la valeur scientifique de différentes références.) Paul Goodman s'intéressa en effet toute sa vie à la psychothérapie, notamment et surtout à la psychanalyse. Le premier article politique qu'il publia (*DLPE*, p. 106-110), était déjà marqué par le freudisme. Cet intérêt pour la psychologie atteignit son point culminant à la fin des années 1940 et durant les années 1950, alors qu'il participa à l'élaboration d'une nouvelle approche psychothérapeutique, la « thérapie de la gestalt ». Concrètement, cette participation signifia surtout la co-rédaction (avec Frederick Perls et Ralph Hefferline) de l'ouvrage *Gestalt Therapy*, à la suite de laquelle il mena même une activité de psychothérapeute. Ce moment

---

<sup>17</sup> King, *The Party of Eros*, p. 83.

<sup>18</sup> Kingsley Widmer, *Paul Goodman*, Boston, Twayne Publishers, 1980, p. 91.

« gestaltiste »<sup>19</sup> fut vécu avec exaltation – par Goodman et ses pairs – comme un dépassement de l’approche de Freud.

Cette attention pour la psychologie s’atténua dans les années 1960, alors que Goodman, à la suite d’une réglementation par l’État de New York de la profession de psychothérapeute, à laquelle il ne s’était pas conformé<sup>20</sup>, cessait son activité de psychothérapeute. La notoriété qu’il avait obtenu avec *Growing Up Absurd* l’amena à devenir, d’une certaine manière, un porte-parole de la contestation des jeunes. Les années 1960 furent donc témoins d’une activité beaucoup plus politique de sa part. Pendant ce temps, le mouvement de thérapie de la gestalt, qui prenait son essor, oubliait la part qu’avait prise Goodman dans son élaboration. (Notamment parce que Frederick – ou Fritz – Perls, devenu la tête d’affiche du mouvement, laissait le livre *Gestalt Therapy*, dont il était mécontent, aux oubliettes<sup>21</sup>.)

Goodman n’oublia pas néanmoins ses notions de psychologie. Goodman ne se contentait pas de contester verbalement la spécialisation, il la refusait pratiquement en pratiquant le mélange des genres. Ses écrits politiques furent ainsi, de différentes manières, formés par son intérêt pour la psychologie. Dans plusieurs de ses écrits politiques, Goodman laisse découvrir qu’il se percevait lui-même, pour ainsi dire, comme un psychologue exerçant une

---

<sup>19</sup> Comme la *psychologie* de la gestalt n’est pas l’objet notre étude, nous nous référerons ici par « gestalt » à la seule *thérapie* de la gestalt. (Le sens de l’appellation gestalt dans cette dernière est nébuleux, puisque les liens qui rattachent la psychothérapie de la gestalt à la psychologie de la gestalt, antérieurement élaborée en Allemagne, demeurent incertains (cf. Michael Weber, « La Terapia de Gestalt », s.d. <<http://es.catholic.net/imprimir/index.phtml?ts=39&ca=706&te=2150&id=22464>> (13 mai 2005) ; André Jacques, « Un historique de la Gestalt-thérapie », *Gestalt : Frederick S. Perls : 20 ans après*, n° 1 (automne 1990), p. 100 ; Marie Petit, « La Gestalt-théorie : grand-mère ou parente éloignée de la Gestalt-thérapie », *Gestalt : Le passé composé : Sources et contextes de la Gestalt-thérapie*, n° 6 (printemps 1994) ; Taylor Stoehr, *Here, Now, Next : Paul Goodman and the Origins of Gestalt Therapy*, San Francisco, Jossey-Bass Publishers, 1994, p. 100 et suiv.)

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 224-226.

<sup>21</sup> Voir Michael Vincent Miller et Isadore From, « Préface à *Gestalt Therapy* de Perls, Hefferline et Goodman », dans *La poétique de la Gestalt-thérapie*, sous la dir. de Michael Vincent Miller, Bordeaux, L’exprimerie, 2002, p. 185-188 ; Taylor Stoehr, « La contribution de Paul Goodman en son contexte », dans *GT*, p. 337. Richard Kitzler disait : « Paul se plaignait que Fritz n’avait jamais lu la seconde partie de *Gestalt-therapy* et je crois que c’était vrai car Fritz lui-même s’en vantait directement à moi » (Jean-Marie Robine, « Un album d’entretiens », *Gestalt : Une psychothérapie de l’Homme-dans-le-Monde : Paul Goodman*, n° 3 (automne 1992), p. 119).

activité de critique sociale. Goodman se présentait en effet comme un critique social « pratique » – un « sociothérapeute », dira heureusement Taylor Stoehr<sup>22</sup> – intéressé à fournir des solutions pratiques aux problèmes qu'il soulevait. Une critique de la société risquait selon lui, lorsqu'elle n'était pas accompagnée de telles suggestions d'actions pratiques à entreprendre, de contribuer à développer un sentiment d'aliénation et d'impuissance, l'anxiété et le cynisme. Il considérait donc avoir les compétences nécessaires pour mener une critique sociale qui évitait ces conséquences. À différents moments<sup>23</sup>, Goodman justifia donc son approche psychologisante en politique en critiquant les effets nuisibles de l'absence, dans différents modes de contestation et de critiques sociales théoriques, de préoccupations psychologiques semblables aux siennes.

C'est précisément ce sujet, notamment la manière dont Goodman fut influencé politiquement par une réflexion de type *psychanalytique*, que nous souhaitons aborder. Du fait que le langage psychanalytique appartient au groupe des langages spécialisés relativement facile à identifier et à démarquer<sup>24</sup>, notre démarche en sera facilitée.

\*

Il appert que la culture et la réflexion psychologiques de Goodman ont une importance première pour comprendre son action d'agent politique. Nous ne sommes pas les seuls à le croire, puisqu'une partie importante des textes écrits sur Goodman portent précisément sur cet aspect de sa personne.

---

<sup>22</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 253.

<sup>23</sup> On retrouve des éléments d'une telle réflexion de nature psychologique sur la critique sociale à différents moments. C'est particulièrement clair dans « Social Criticism » (*DP*, p. 1-10). Mais on retrouve des éléments concordants à différents endroits de ses textes, et notamment dans les réflexions sur la sous-culture des adolescents (*GUA*, 1964) ; les critiques adressées au manque de sens pratiques des critiques sociales universitaires (*CS*, p. 248-270) ; les développements sur le sentiment d'impuissance politique (*LCP*, p. 336-352) ; l'opposition entre l'« autonomie » et la « liberté » (*DP*, p. 31-33 (trad. franc. dans *CRS*, p. 47-51)).

<sup>24</sup> J.G.A. Pocock, *Politics, Language and Time : Essays on Political Thought and History*, New York, Atheneum, 1971, p. 25.

Richard King publiait en 1972 une étude où l'approche psychologique de Goodman partageait les honneurs avec deux auteurs « freudo-marxistes » classiques, Norman O. Brown et Herbert Marcuse<sup>25</sup>. Il y situait Goodman à la croisée de deux contextes. D'une part Goodman était replacé dans le contexte politique des débats entre intellectuels étatsuniens des années 1940-1960<sup>26</sup>. D'autre part, King situe Goodman en amont du différend entre Freud et Reich, qui portait principalement sur le caractère nécessaire ou superflu (et nuisible) de la répression des instincts par des institutions sociales<sup>27</sup>.

Plus récemment, Taylor Stoehr, l'un des exécuteurs testamentaires de Goodman, et son biographe annoncé<sup>28</sup>, publia une étude (très riche par la quantité de sources traitées) davantage biographique, volontiers inspirée de la psychanalyse, et centrée sur l'élaboration durant les décennies 1940-1950 de la thérapie de la gestalt<sup>29</sup>. L'étude est attentive à la lente élaboration chez Goodman du rôle de critique social d'inspiration thérapeutique qu'il vint à endosser durant les années 1960. Stoehr dépeint la révolution intérieure s'opérant chez Goodman (à travers la période 1940-1960) et qui l'amena, après des décennies de sentiment d'aliénation sociale, et au sortir d'une difficile période de dépression, à devenir davantage stoïque (au sens courant du terme) et à parvenir à une sorte de réconciliation avec la société étatsunienne de son temps.

---

<sup>25</sup> King, *The Party of Eros*.

<sup>26</sup> La crise du marxisme aux USA à partir de la Seconde Guerre mondiale provoqua un écroulement du radicalisme théorique. Les radicaux cherchèrent alors à trouver un nouveau point d'appui théorique à partir duquel ils puissent légitimer leur position politique. Goodman apparaît comme l'un des acteurs de cette tentative de renouveau. (*Ibid.*, ch. 1.)

<sup>27</sup> *Ibid.*, ch. 2.

<sup>28</sup> Cf. Nicely, *Adam and his Work*, p. 300.

<sup>29</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*. (Voir aussi Stoehr, « Introduction », dans *NH*.) Stoehr résume les principaux résultats de ses travaux : « [...] sa psychanalyse, ou son auto-analyse [...] ont été une époque de grands changements pour [Goodman]. Les années 50, la période pendant laquelle il faisait de la thérapie gestaltiste, ont confirmé ces changements. [...] la période des années 50 est une période de deuil du passé, de travail continu sur lui-même, ainsi que d'apprentissage des techniques thérapeutiques, afin de leur donner une dimension sociologique » (Robine, « Un album d'entretiens », p. 140-141).

Enfin, Bernard Vincent range aussi, dans un éloge de Goodman<sup>30</sup>, la psychologie de Goodman parmi « les outils conceptuels dont il disposa pour fonder et justifier sa conception libertaire de l'homme et de la société »<sup>31</sup>.

Or, nonobstant des qualités réelles sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir, ces études nous semblent souffrir de plusieurs lacunes. La principale d'entre d'elles apparaît avec clarté à l'examen du traitement qu'on y retrouve du thème de la « pratique » dans les écrits de Goodman.

\*

Goodman se référait souvent à des philosophes qu'il percevait comme empiristes ou pragmatistes, dont Aristote, Kant et Dewey<sup>32</sup>. Il voulait avec la thérapie de la gestalt élaborer une thérapie se basant sur l'expérience. Cet empirisme motivait plusieurs des critiques adressées à la psychanalyse dans *Gestalt Therapy*. Mentionnons une de ces critiques : selon la psychanalyse, c'est l'existence dans le passé du patient d'un traumatisme qui, en produisant un refoulement initial, donne naissance à la névrose. Le but de l'analyse est alors de ramener à la conscience du patient le traumatisme passé dans toute sa violence, afin de produire une « décharge » émotionnelle qui libérera le sujet. Goodman reprochait à ce modèle historique d'être « abstrait ». Il mettait l'emphase sur les causes *présentes* de la névrose, les causes fonctionnelles qui permettaient à celle-ci de persister après son apparition.

Cette mise en emphase par Goodman du caractère pratique de la gestalt, on la retrouve dans ses écrits politiques. Le terme même de « pratique » est un leitmotiv dans ses

---

<sup>30</sup> Vincent, « Paul the Obscure, or the Art of Successful Failure », dans *Artist of the Actual : Essays on Paul Goodman*, sous la dir. de Peter Parisi, Metuchen (New-Jersey) et Londres, The Scarecrow Press, 1986, p. 90, admet d'ailleurs le caractère hagiographique des deux études (Bernard Vincent, *Paul Goodman et la reconquête du présent*, Paris, Seuil, 1976 ; *id.*, *Pour un bon usage du monde : une réponse conviviale à la crise de l'école, de la ville et de la foi (essai sur le naturalisme libertaire de Paul Goodman)*, Paris, Desclée, 1979) que reprend pour l'essentiel sa monographie plus récente (Bernard Vincent, *Présent au monde : Paul Goodman*, Bordeaux, L'express, 2003).

<sup>31</sup> *Présent au monde*, p. 151.

<sup>32</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*, ch. 5.

écrits des années 1960, où il se présente lui-même comme un critique social pragmatique<sup>33</sup>. En 1962, il écrivait ainsi, en liant explicitement sa critique sociale à sa pratique de psychologue : « by and large I prefer the language of pragmatism and, best, an organism / environment psychology of novelty, excitement, and growth » (*UEPP*, p. xvi). Goodman allait jusqu'à écrire : « I can't think abstractly » (*CHFE*, p. 29).

En commentant cette question de l'influence de la gestalt sur la politique de Goodman, Bernard Vincent écrit que le gestaltisme :

[...] implique [...] en matière d'action politique et de transformation de la société, le rejet (ou la marginalisation) des grandes perspectives, des stratégies révolutionnaires à long terme et des institutions gigantesques ou lointaines qui réduisent à néant l'essentiel, qui est le *contact dynamique entre le sujet et la portion de la réalité sur quoi il a effectivement prise*.<sup>34</sup>

Le même Vincent va jusqu'à écrire que « Goodman, en bon gestaltiste, n'avancé jamais rien qui ne fut une émanation directe de son expérience »<sup>35</sup>.

Or ce ralliement à cet autoportrait de Goodman (présent chez Stoehr aussi<sup>36</sup>) ne va pas sans susciter des questions. La confrontation des jugements cités avec le portrait d'une « politique littéraire », que, Tocqueville attribuait – à tort ou à raison, cela importe peu ici – aux « philosophes » de l'Ancien régime, une telle confrontation, donc, permet de clarifier cette question. Le portrait que Tocqueville peignait de la manière dont ceux-ci appréhendaient la politique n'est pas sans conséquences sur le regard que l'on peut jeter sur Goodman :

---

<sup>33</sup> Bien qu'à d'autres moments Goodman se soit plutôt présenté comme un utopiste : voir par exemple son article de 1960 intitulé « My Psychology as a "Utopian Sociologist" » (*NH*, p. 225-232).

<sup>34</sup> *Présent au monde*, p. 161.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 15. Tocqueville, en notant qu'« on ne saurait faire qu'il n'y ait pas de croyances dogmatiques, c'est-à-dire d'opinions que les hommes reçoivent de confiance et sans les discuter » (Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique ; Souvenirs ; L'Ancien régime et la Révolution*, Paris, Robert Laffont, 1986, p. 432-433), s'inscrit contre la possibilité d'un tel empirisme. Vincent Descombes (*Le complément de sujet ; enquête sur le fait d'agir de soi-même*, Paris, Gallimard, 2004, p. 369-373) abonde dans le même sens.

On les entendait tous les jours discourir sur l'origine des sociétés et sur leurs formes primitives, sur les droits primordiaux des citoyens et sur ceux de l'autorité, sur les rapports naturels et artificiels des hommes entre eux, sur l'erreur ou la légitimité de la coutume, et sur les principes mêmes des lois. Pénétrant ainsi chaque jour jusqu'aux bases de la constitution de leur temps, ils en examinaient curieusement la structure et en critiquaient le plan général. Tous ne faisaient pas, il est vrai, de ces grands problèmes, l'objet d'une étude particulière et approfondie ; la plupart même ne les touchaient qu'en passant et comme en se jouant ; mais tous les rencontraient.<sup>37</sup>

C'est notamment de la forme décousue des écrits de Goodman que Vincent et Stoehr déduisent un refus des « systèmes » théoriques. Vincent oppose même ce caractère décousu au caractère à la fois « cousu » et cohérent qui caractériserait le totalitarisme. Il va jusqu'à écrire, possiblement sous l'influence de la « nouvelle philosophie », que les contradictions de Goodman attestent de son refus de la pensée totalitaire : « a philosophy which includes within itself the very possibility of failure is the contrary to totalitarian thought »<sup>38</sup>. Or Tocqueville répondait à l'avance à cette idée : quoique Goodman ait abordé « en passant et comme en se jouant » certains problèmes politiques fondamentaux, il les aborda néanmoins, puisque la psychanalyse est bien une théorie « sur les rapports naturels et artificiels des hommes entre eux »<sup>39</sup> et que le débat entre Freud et Reich (que nous avons déjà évoqué et auquel Goodman s'intéressa) portait sur le caractère superflu et nuisible (Reich) ou indispensable (Freud)

---

<sup>36</sup> Cf. Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 93 : « He was a pragmatist in his social thought, including both his psychology and his politics. »

<sup>37</sup> Tocqueville, *De la démocratie en Amérique ; Souvenirs ; L'Ancien régime et la Révolution*, p. 1035. Notons que ce portrait de la « politique littéraire » ne se confond pas avec l'analyse, par le Tocqueville des *Souvenirs*, de l'« esprit littéraire » : voir sur ce point Raymond Boudon, « L'intellectuel et ses publics : les singularités françaises », dans *Français, qui êtes-vous? Des essais et des chiffres*, sous la dir. de Jean-Daniel Reynaud et Yves Grafmeyer, Paris, La Documentation française, 1981, p. 479.

<sup>38</sup> Vincent, « Paul the Obscure », p. 105.

<sup>39</sup> On peut laisser ici la parole à Alasdair C. MacIntyre, *Marcuse*, Londres, Fontana & Collins, 1970, p. 42 : « Any plausible explanation of neurotic behaviour will of course contain an account of what it is that differentiates the neurotic patient from the normal man and will to that extent also involve a theory of normal behaviour. So Freud came to advance a theory of human development as such and then to apply his theory in a not always systematic fashion to art, religion and politics. » On aura l'occasion de revenir sur les similitudes entre la conception du monde politique chez Freud et chez les contractualistes auxquels Tocqueville semble ici se référer.

d'une répression culturelle des pulsions naturelles de l'être humain, autrement dit sur « l'erreur ou la légitimité de la coutume ».

Tocqueville étant parfois « soupçonné » de conservatisme, on contestera peut-être la justesse de ce portrait. Son portrait utilisant comme critère de comparaison et de référence la politique exercée par les notables dans l'Ancien régime, ne procède-t-il donc pas d'une conception conservatrice de la politique ? Or cette objection est écartée par un fait trivial : plusieurs des contemporains de Goodman le rangèrent aussi parmi les acteurs et penseurs politiques « abstraits ». L. Croker affirmait ainsi :

“The character of Mr. Goodman's thinking has obviously a strong messianic and utopian tinge. He would deliver us from evil into the promised land. [...] Typical of utopianism is to think that complexities of modern institutions can be swept away and that we can return to a simpler form of life. We have only to abolish history, which is only a long error, and start again *de nouveau* with the stroke of a pen, armed with a rational plan!<sup>40</sup>”

Qui plus est, plusieurs auteurs politiquement situés à gauche abondaient dans le même sens<sup>41</sup>. Bien qu'un des thèmes du discours politique d'une certaine droite soit la revendication de la propriété exclusive du sens pratique, la distinction que nous reprenons de Tocqueville entre politique pratique et politique littéraire apparaît donc distincte (au moins en partie) de la dichotomie droite/gauche, et, plus encore, distincte d'une politique des notables qui n'est pas constitutive du raisonnement de Tocqueville<sup>42</sup>.

---

<sup>40</sup> Cité dans Samuel Gorovitz, dir., *Freedom and Order in the University*, Cleveland, The Press of Western Reserve University, 1967, p. 54. (Le lecteur aura l'occasion de constater que la dernière remarque de Croker (“history, which is only a long error”) décrit bien la réflexion de Goodman sur l'histoire du genre humain qu'il avait développé dans le « Pamphlet de mai ».)

<sup>41</sup> Tels que Michael Harrington (« On Paul Goodman », *Atlantic*, Vol. 216, n° 2 (août 1965), p. 88-91), Irving Howe (*Decline of the New*, p. 235), David Wieck (« Paul Goodman : *Drawing the Line* », compte rendu de l'ouvrage de Paul Goodman, *Drawing the Line* (New York, Free Life Editions, 1977), *Telos*, n° 35 (printemps 1978), p. 200) et Richard Rorty (*Achieving our Country : Leftist Thought in Twentieth-Century America*, Cambridge (États-Unis) et Londres (Royaume-Uni), Harvard University Press, 1998, p. 67 et 71). Voir aussi cet intervieweur anonyme (cité dans *DLPE*, p. 262) qui demandait à Goodman s'il n'était pas un utopiste.

<sup>42</sup> Il est intéressant de remarquer que Max Weber propose un portrait très semblable de la spécificité des croyances des intellectuels : « Le salut que cherche l'intellectuel est toujours fondé sur une “nécessité [ou détresse] intérieure” ; c'est pourquoi il est [...] plus enclin à s'appuyer sur des principes, plus systématique que dans le cas du salut propre aux couches non privilégiées reposant sur une “né-

En somme, plusieurs contemporains se faisaient de Goodman l'image d'un intellectuel engagé abordant la politique en fonction de considérations générales (Tocqueville permet de se donner une idée générale des raisons de ce jugement). Le portrait de Goodman dépeint par Vincent et Stoehr laisse donc perplexe. Leur conclusion (la même que celle de Goodman, rappelons-le) apparaît découler, en fait, des différents cadres de comparaisons à partir desquelles ils approchent Goodman. Vincent compare l'approche politique de Goodman à celle des léninistes ; Stoehr, lui, opère tout au long de son analyse du Goodman psychologue et psychothérapeute une série de comparaisons avec l'autre fondateur de la gestalt, Frederick Perls<sup>43</sup>. Jugé à partir d'une comparaison avec ceux-ci, Goodman apparaît effectivement comme un acteur politique réaliste : il est évident que dans les USA des années 1960 les léninistes, jusque dans leur naïfs discours de *realpolitikers*, étaient bien peu réalistes ; quant à Perls, nous pouvons pour les besoins de la question qui nous préoccupe ici nous rallier au jugement sommaire formulé par Goodman sur feu son ancien associé : « c'était un hippie »<sup>44</sup>. (En somme, les léninistes et Perls apparaissent ici comme des faire-valoirs pour Goodman.) Mais du fait que ces comparaisons sont présentées dans le cours du récit comme allant de soi et sans s'arrêter sur leur raison d'être, elles disparaissent de l'attention de Vincent et Stoehr<sup>45</sup>, ce qui les amène malheureusement à conclure, sans bémol, que Goodman, comme il le disait, était bien réaliste politiquement.

En tout état de cause, il semble bien que pour Vincent comme pour Stoehr, Paul Goodman n'avait pas besoin d'être réellement pratique, pourvu qu'il le proclamât.

---

cessité [ou détresse] extérieure". L'intellectuel cherche par des voies diverses [...] à conférer un sens à sa façon de vivre, il cherche l'"unité" avec lui-même, avec les autres hommes et avec le cosmos. C'est lui, l'intellectuel, qui conçoit le "monde" comme un problème de "sens". » (Max Weber, *Économie et société*, vol. 2 : *L'organisation et les puissances de la société dans leur rapport avec l'économie*, Paris, Plon, 1995, p. 268.)

<sup>43</sup> Vincent, *Présent au monde* ; Stoehr, *Here, Now, Next*.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 285.

<sup>45</sup> L'égarement de Vincent et Stoehr appartient donc à ce que Raymond Boudon appelle l'« effet E » : « on [...] peut avoir tendance à oublier ou ne pas percevoir les hypothèses sans lesquelles aucun modèle, sur aucun sujet, ne peut être conçu » (*L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*, Paris, Seuil, 1986, p. 232).

\*

En réaction à cette approche, on pourrait être tenté, pour parvenir au Goodman politique effectif, d'écarter de l'examen ses discours et idées, pour considérer plutôt les éléments « pratiques » que seraient ses actions politiques. Nous nous rallierions ainsi à l'idée, répandue en histoire politique comme en histoire sociale, selon laquelle il faut axer l'étude historique sur les matériaux les plus concrets et immédiats dans le temps et l'espace, notamment en écartant de cet examen historique les idées, réputées être de simples justifications *ex post facto*.

Une telle approche apparaît à première vue séduisante. Car son discours « pragmatique », Goodman avait effectivement des raisons tactiques de le présenter. Des termes comme « pratique » (*practical*), sens pratique, terre-à-terre, etc. avaient été abondamment utilisés dans les années 1950 par des conservateurs et libéraux critiquant les politiques radicales<sup>46</sup> – au sens étatsunien de ces termes. Le concept de « pratique », du fait qu'il appartient à ces épithètes à la fois descriptifs et normatifs (puisqu'il décrit *et* confère une valeur), très importants d'un point de vue rhétorique<sup>47</sup>, pouvait servir, en étant appliqué à certains actes mais pas à d'autres, à légitimer certaines activités, et il possédait donc une utilité idéologique évidente. On trouve un exemple typique de ce discours pragmatique dans l'utilisation du concept de « l'idéologie » dans un ouvrage de Daniel Bell qui fit du bruit, *The End of Ideology : On the Exhaustion of Political Ideas in the Fifties*<sup>48</sup> (dont le titre est à lui seul tout un programme), dans lequel Bell affirmait que la période contemporaine était témoin de la disparition des approches politiques extrémistes.

---

<sup>46</sup> Christopher Lasch, *The New Radicalism in America : the Intellectual as a Social Type*, New York, A. A. Knopf, 1965, p. 308 ; King, *The Party of Eros*, ch. 1.

<sup>47</sup> Quentin Skinner, *Visions of Politics. Volume 1, Regarding Method*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 148 et suiv.

<sup>48</sup> Daniel Bell, *The End of Ideology : On the Exhaustion of Political Ideas in the Fifties*, New York et Londres, The Free Press & Collier-MacMillan, 1965. L'ouvrage recueille une série d'essais d'abord publiés durant les années 1950. Sur le débat qu'il suscita, voir Chaïm Isaac Waxman, dir., *The End of Ideology Debate*, New York, Simon & Schuster, 1969.

En reprenant ce qualificatif pour décrire son activité de critique sociale radicale, Goodman opérait donc une contre-offensive rhétorique très audacieuse. En effet, Goodman ne se contentait pas de dire que la critique sociale pouvait, elle aussi, être pragmatique – qu’être pragmatique n’était pas la chasse gardée des conservateurs. Plus hardiment, il allait jusqu’à faire de ce caractère pragmatique l’apanage des radicaux. Par exemple dans l’article « Just An Old Fashioned Love Song » (qui fut republié sous le titre « Freedom and Autonomy »), publié en 1972 : « Men in authority are especially likely to be stupid because they are out of touch with concrete finite experience and instead keep interfering with other people’s initiative [...].<sup>49</sup> » Cette lecture rhétorique d’autant plus plausible que Goodman, à certains endroits, répondait explicitement à Bell. Pensons à ce passage dans *New Reformation* :

“The ideological rhetoric is pretty irrelevant ; but the pragmatic, functional, and piecemeal approach has not, as was expected, consigned our problems to the province of experts, administrators and engineers, but has thrown them to the dissenters. [...]

[...] pragmatism has come to be interpreted to include the character of the agents as part of the problem to be solved ; it is psychoanalytic ; there is stress on engagement. [...] Functionalism has come to mean criticizing the program and the function itself, asking who wants to do it and why, and is it humanly worth doing. Piecemeal issues have gotten entangled with the political action of the people affected by them.”<sup>50</sup>

On pourrait aussi mentionner plusieurs passages de son livre *Utopian Essays and Practical Proposals*, dont le titre constitue lui aussi tout un programme. Il visait à donner au concept de pratique un sens nouveau sur l’échiquier politique<sup>51</sup>.

Les mêmes remarques valent pour la reprise par Goodman des termes « tradition », « conservatisme » et « patriotisme », tous des termes abondamment utilisés dans le discours

---

<sup>49</sup> *DP*, p. 31-32 (trad. franc. dans *CRS*, p. 48-49). On trouve aussi une contestation des prétentions pragmatiques des autorités dans *PP*, p. 48.

<sup>50</sup> *NR*, p. 200-201. Voir aussi *DP*, p. 24-25 (trad. franc. dans *CRS*, p. 66-67).

<sup>51</sup> Sur la manière dont les innovations sémantiques sont parfois suscitées par de telles tentatives de reconfiguration du débat politiques, voir Skinner, *Visions of Politics. Volume 1*, ch. 9-10.

politique étatsunien des années 1950<sup>52</sup>. On peut par exemple penser à un des textes les plus célèbres de Goodman, ses « Notes of a Neolithic Conservative » (*NR*, ch. 4 (trad. franc. partielle dans *CRS*, p. 117-134.)), dans lequel il critiquait, entre autre d'un point de vue écologiste, le manque de conservatisme des conservateurs. Ou bien à l'article « Utopian Thinking », dans lequel il avançait, se faisant l'avocat de l'utopie, qu'en l'espace d'une génération, le mode de vie avait changé aux USA d'une manière plus radicale que dans ce qui est proposé ou rêvé dans les utopies (*UEPP*, p. 6-8). On peut aussi penser à cette volonté de s'afficher dans la continuité de la tradition des auteurs classiques de la tradition occidentale, de même qu'au patriotisme étatsunien (plutôt déconcertant chez cet anarchiste proclamé<sup>53</sup>) affiché au moins depuis la fin des années 1950<sup>54</sup> ; mentionnons aussi le détournement du discours anticommuniste (*cf. GUA*, p. 90, 103).

Mentionnons aussi qu'on retrouve aussi la lecture « stratégique » des écrits de Goodman, telle qu'esquissée ici, chez quelques rares commentateurs de Goodman. Par exemple chez Lewis S. Feuer, selon qui Paul Goodman donnait raison aux étudiants de la Nouvelle Gauche parce qu'il cherchait à en faire ses disciples<sup>55</sup>.

\*

Or bien qu'effectivement le discours « conservateur » de Goodman ait été motivé par des raisons de justification, cette lecture stratégique s'avère, sinon insatisfaisante, du moins

---

<sup>52</sup> Pour la facilité de l'expression, nous désignerons cette nébuleuse de thèmes – conservatisme, pragmatisme, patriotisme, ralliement à la tradition culturelle occidentale – par l'appellation « conservatisme goodmanien ».

<sup>53</sup> D'abord pour lui-même : « I am an anarchist patriot – a curious kind of thing. » (*FY*, p. 198). Voir aussi la critique anarchiste de ce patriotisme dans Widmer, *Paul Goodman*, ch. 2 § 4. (Ce nationalisme était non chauvin, puisqu'il se réclamait surtout des idéaux universels du nationalisme civique étatsunien (*cf. GUA*, p. 108).)

<sup>54</sup> Voir par exemple *GUA*, ch. 5. Ou bien ce passage dans un article de 1969 : « I am more Constitutional than the Supreme Court. And in the face of the gross illegitimacy of the Government – with its Vietnam War, military-industrial cabal, and C.I.A. – I come as an old-fashioned patriot, neither supine nor more revolutionary than is necessary for my modest goals » (*NH*, p. 219).

<sup>55</sup> Lewis S. Feuer, *The Conflict of Generations : The Character and Significance of Students Movements*, New York et Londres, Basic Books, 1969, p. 525-526.

insuffisante. Et cela d'abord parce que les tactiques de Goodman visaient à promouvoir un camp politique, une certaine gauche, et non pas les intérêts personnels de Goodman. S'il avait désiré suivre ses propres intérêts, Goodman eut pu simplement, comme plusieurs de ses contemporains de gauche, se rallier durant les années 1950 à une forme de centrisme politique (de libéralisme, au sens anglo-saxon du terme). Cette approche à contre-courant se poursuivait lorsque plus tard, durant les années 1960, la gauche radicale reprenait du poil de la bête : alors, le conservatisme que Goodman continuait de prôner le marginalisait du mouvement de contestation : par exemple, lorsque Goodman participa, en 1967 à Londres, à un symposium intitulé « The Dialectics of Liberation – Towards a Demystification of Violence », le public le trouva « trop raisonnable, trop pratique et trop vieux »<sup>56</sup> comparé aux autres participants (notamment Herbert Marcuse). Goodman, aussi bien durant les années 1950 que durant les années 1960, jouait ainsi à contretemps du discours politique ambiant.

Il est bien sûr possible, afin de protéger le modèle stratégique, de le raffiner. On peut par exemple restreindre sa portée en avançant l'hypothèse que Goodman cherchait, en continuant à énoncer sa rhétorique « conservatrice », à protéger la Nouvelle Gauche d'un recul similaire à celui qu'avait connu la « vieille gauche » durant les années d'après-guerre, lorsqu'elle avait souffert de son image utopique. Goodman reconnaissait d'ailleurs que son conservatisme avait cette utilité (*FY*, p. 208). Son discours serait alors appréhendé comme *instrument* au service de son allégeance politique envers le radicalisme politique. L'agir de Goodman appartiendrait dans cette optique à ce que Weber, dans sa typologie des déterminants de l'action sociale, appelait un agir *rationnel en valeur* :

Agit d'une manière *purement* rationnelle en valeur celui qui agit sans tenir compte des conséquences prévisibles de ses actes, au service qu'il est de sa conviction portant sur ce qui lui apparaît comme commandé par le devoir, la dignité, la beauté, les directives religieuses, la piété ou la grandeur d'une « cause », quelle qu'en soit la nature. L'activité rationnelle en valeur consiste toujours [...] en une activité conforme à des « impératifs » ou à des « exigences » dont l'agent croit qu'ils lui sont imposés.<sup>57</sup>

---

<sup>56</sup> Nigel Young, *An Infantile disorder? The Crisis and Decline of the New Left*, Londres and Henley, Routledge and Kegan Paul, 1977, p. 234.

<sup>57</sup> Max Weber, *Économie et société, vol. 1, Les catégories de la sociologie*, Paris, Plon, 1995, p. 56. Si la typologie des déterminants de l'action sociale de Weber apparaît à certains égards problé-

Si ce modèle apparaît d'une certaine manière assez juste, il demeure néanmoins insatisfaisant. Cela est surtout clair en ce qui concerne la dernière période de sa vie, durant les années 1968-1972. Vers la fin des années 1960, en effet, Goodman se distancie de la Nouvelle Gauche. Différentes remarques, parfois laconiques, l'indiquent dans ses textes. En 1969, au milieu d'une réflexion autobiographique, il se réfère ainsi, en passant et comme si cela allait de soi, au « fanatisme habituel au Mouvement »<sup>58</sup>. Son discours « pragmatique » en vint à prendre un nouveau sens lorsque Goodman commença à l'utiliser afin de critiquer cette Nouvelle Gauche, notamment dans *New Reformation : Notes of a Neolithic Conservative*. Le changement de ton avec la période précédente apparaît très bien lorsque nous comparons le traitement d'un des sous-thèmes que nous venons de mentionner, les références aux auteurs de la tradition occidentale. Goodman écrivait en 1951 : « I have found it delicious when I was being most outrageous, to be quoting Aristotle or Spinoza and feeling that I was most orthodoxly innocent » (*NH*, p. 214). En 1970 il écrivait :

“[...] the young do not believe in or understand the Western tradition [...]. When I speak at a college, I pepper the discussion with references to Spinoza, Beethoven, and Milton, hoping that the students will learn that former great men were real human beings, but the poignant effect is that they regard me wistfully because I seem to have a past, and they are more forlorn than ever.” (*NR*, p. 116.)

Les différences entre les deux passages sautent aux yeux. En 1951, Goodman s'apercevait avec une sorte de malice enfantine que le fait de se référer aux « grands noms » venait légitimer en partie son discours contestataire<sup>59</sup>. L'irrévérence était ici manifeste. En 1970, par comparaison, il constatait avec désarroi que les jeunes du mouvement de contestation étudiante n'étaient pas intéressés par ces « grands noms ». Il ne se plaçait pas alors du point de vue de la contestation pour suggérer que ce désintérêt était mauvais tactiquement – toute

---

matique (voir ci-dessous, chapitre 2, note 117), elle nous permet néanmoins ici de clarifier la nature de l'agir de Goodman.

<sup>58</sup> *NH*, p. 219 : « the usual fanaticism of the Movement ». Nous désignerons par « le Mouvement » – avec une majuscule – cette nébuleuse de contestation sociale, culturelle et politique des années 1960 à laquelle « The Movement » réfère en anglais.

<sup>59</sup> Voir aussi Taylor Stoehr, « Growing Up Absurd – Again : Rereading Paul Goodman in the Nineties », *Dissent* (automne 1990), p. 490.

question de légitimation est en effet absente du passage –, mais critiquait plutôt, à partir de son attachement réel à une certaine culture occidentale, ce qui lui apparaissait comme une lacune dans le mouvement de contestation.

De même, l'interprétation de Lewis S. Feuer esquissée plus haut ne tient pas la route. Lorsqu'il écrit que Goodman, en tant que « middle-aged seeker of student movement »<sup>60</sup> recherchait des disciples, doit-on entendre que Goodman désirait une reconnaissance morale ? On peut effectivement admettre que Goodman cherchait des disciples chez les étudiants. Mais s'il cherchait bien à obtenir la reconnaissance des étudiants, c'est du fait que les vertus, capacités, etc. qu'il voyait en eux donnaient un prix à cette reconnaissance. Lorsque ce n'était pas le cas, la volonté de plaire s'évanouissait. Témoin ce passage assassin dans *New Reformation* à propos de ce que David Lodge<sup>61</sup> appelait la « gentle inarticulacy » du Mouvement : « He says my lecture blew his mind and I am flattered till he tells me that L. Ron Hubbard's metempsychosis in Hellenistic Sardinia blew his mind. I wonder if he has any mind to blow.<sup>62</sup> »

L'interprétation psychanalytique de Feuer est basée sur l'idée que des homosexuels « socratiques » sont avides de pouvoir. Feuer sous-entend-il que le bisexuel qu'était Goodman recherchait une reconnaissance sexuelle ? On trouve encore la réfutation d'une telle explication chez le Goodman de la fin des années 1960, qui avec un sans-gêne qui lui était coutumier écrivait en 1969 (*NH*, p. 222), pour s'en désoler, que sa célébrité auprès des jeunes les gardait à distance de respect : « Becoming a celebrity in the past few years [...] seems to have hurt me sexually rather than helped me. »

Les passages que nous venons de citer datent tous d'après 1968. Avec la radicalisation marquée du mouvement de contestation à partir de cette année, avec aussi la mort de

---

<sup>60</sup> Feuer, *The Conflict of Generations*, p. 525.

<sup>61</sup> David Lodge, *Changing Places*, Londres, Penguin, 1975, p. 46.

<sup>62</sup> *NR*, p. 108. L. Ron Hubbard, d'abord auteur de romans de science-fiction, devint ensuite le fondateur de l'Église de scientologie.

Matthew Goodman, son fils impliqué dans la contestation de la guerre du Vietnam<sup>63</sup>, Paul Goodman prit ses distances avec le Mouvement<sup>64</sup>. Mais qu'en fut-il avant ce tournant ? Il nous apparaît improbable de supposer que la lecture stratégique puisse être juste avant 1968, mais fautive après. Il est naturellement probable que Goodman, en percevant qu'il était payant de se référer à certains « grands noms », s'y soit référé davantage. Dans la mesure où son discours fut effectivement motivé par des considérations stratégiques, Goodman aura tout de même été amené, afin de rendre crédible à son auditoire son utilisation des concepts légitimants que l'on a mentionnés, d'en proposer une utilisation qui ne se démarque pas trop de l'usage commun, et par le fait même de pratiquer une forme de politique jusqu'à un certain point effectivement pratique<sup>65</sup>. En effet, on constate bien une évolution dans le temps du Goodman politique vers une politique de moins en moins littéraire et de plus en plus pratique. Cette explication est toutefois au plus partielle, puisque ces transformations sont aussi le fait d'une transformation plus personnelle, que les travaux de Stoehr décrivent bien.

Mais son intérêt pour les auteurs empiristes et pragmatiques précédait la vague de discours conservateur des années 1950. Au moins depuis les années 1930, Goodman s'intéressait à des auteurs empiristes et pragmatiques. Il était en cela en continuité avec les radicaux étatsuniens des années 1930 qui, à l'encontre des idéalistes de l'époque progressiste antérieure, se percevaient, qu'ils fussent des Marxistes ou des pragmatistes (comme Dewey), comme des politiques « endurcis »<sup>66</sup>, capables de fonder un engagement politique de gauche

---

<sup>63</sup> Toujours en 1969, Goodman écrivait : « The death of my son estranged me from the young world altogether. » (*DLPE*, p. 218.)

<sup>64</sup> Notons que Goodman lui-même n'attirait que très peu l'attention sur les changements dans ses manières de voir, de sentir, etc. Taylor Stoehr se souvient que « Paul avait coutume de dire des choses qui vous faisaient croire qu'il ne changeait jamais d'opinion au sujet de quoi que ce soit » (Robine, « Un album d'entretiens », p. 141)). On trouve un exemple d'une telle affirmation dans *DL*, p. ix. Une bonne partie de l'historiographie, étant donné son caractère goodmanien, a suivi.

<sup>65</sup> Nous appliquons ici à Goodman les remarques de Skinner (*Visions of Politics. Volume 1*, p. 155-156) et Michael Walzer (*Critique et sens commun ; essai sur la critique sociale et son interprétation*, Paris, La découverte, 1990, p. 53-54) sur la manière dont les idéologies, même lorsqu'elles visent simplement à légitimer un certain état de chose, sont amenées, pour paraître crédibles, à modifier cet état de chose.

<sup>66</sup> Cf. Lasch, *The New Radicalism in America*, p. 310) : « the hard-boiled radicals of the 1930s had sneered at the shallow idealism of the progressive era. »

sur une philosophie efficace. Malgré qu'il ait lui-même été un auteur politique relativement peu pratique, Goodman valorisait sincèrement la politique pratique. Les conditions du débat politique des années 1950 avaient seulement favorisé le développement d'une conviction dont les germes étaient plantés auparavant. D'une manière similaire, l'amusement (noté plus haut) avec lequel Goodman recevait les réactions de son auditoire lorsqu'à l'appui d'un radicalisme politique il citait Aristote et Spinoza, cet amusement n'exclut pas un attachement sincère à ces auteurs. King note justement que l'une des raisons du recul de Goodman envers Reich était que ce dernier voyait dans l'ensemble de la culture humaine un symptôme névrotique, autrement dit un phénomène à « psychanalyser » et politiser dans sa totalité<sup>67</sup>.

Une approche purement stratégique ou instrumentale de cette nébuleuse thématique que nous appelons « conservatisme goodmanien » est donc à exclure : ce thème chez Goodman est à la fois trop persistant, trop complexe et trop indépendant du climat politique pour être interprété comme le résultat soit d'un simple calcul d'intérêt, soit d'un simple moyen mis au service d'une cause politique. Le fait qu'à certains moments le discours de Goodman ait effectivement été « payant » n'invalide en rien ce constat : intérêt et conviction ne sont pas, comme l'huile et l'eau, dans un rapport d'exclusion. « Tout cela se concilie plus aisément dans la vie quotidienne que dans les concepts », écrit justement Paul Veyne<sup>68</sup>. Par suite, l'agir de Goodman se rapproche, au moins autant que de l'agir *rationnel en valeur*, de ce que Weber appelait, dans sa typologie des déterminants de l'action sociale, l'agir *rationnel en finalité* :

Agit de façon rationnelle en finalité celui qui oriente son agir d'après la fin, les moyens et les conséquences annexes, et qui pour ce faire confronte rationnellement les moyens aux fins, les fins aux conséquences subsidiaires, et enfin les différentes fins possibles entre elles [...].<sup>69</sup>

---

<sup>67</sup> King, *The Party of Eros*, p. 97.

<sup>68</sup> Veyne, *Comment on écrit l'histoire ; texte intégral*, Paris, Seuil, 1996, p. 251. Dans le même sens, Robert Musil écrit que « dans la vie, ceux-là mêmes qui calculent froidement n'ont pas la moitié du succès qu'obtiennent les esprits bien dosés, capable d'éprouver, pour les êtres et les relations qui leur sont profitables, des sentiments profonds » (*L'homme sans qualités, tome I*, Paris, Gallimard, 1973, p. 25.)

<sup>69</sup> *Économie et société, vol. 1*, p. 57.

\*

Cela étant, la question qui se pose alors pour nous est de savoir que faire, alors que nous avons rangé Goodman parmi les politiques « littéraires », de sa profession de foi « pragmatique » dont nous reconnaissons la sincérité. La différence entre l'interprétation partagée par Vincent et Stoehr, et la nôtre, nous avons eu l'occasion de le mentionner, s'explique par l'identité des acteurs politiques avec lesquels Goodman est comparé. Par ailleurs – nous avons également eu l'occasion de toucher à ce point – il nous apparaît que l'historiographie existante a eu tendance à paraphraser et à reprendre le discours de Goodman. Or le premier fait découle du second. Autrement dit, Vincent et Stoehr reprennent dans leurs études des comparaisons d'abord opérées par Goodman. Ceci explique le curieux jugement que Goodman portait sur lui-même. Ses convictions pragmatistes l'avaient amené à confondre son moi réel et un moi idéal constitué par ses valeurs, et cela avec d'autant plus de facilité qu'il se jugeait en se comparant avec des politiques encore plus « littéraires » que lui – des étudiants contestataires, par exemple.

\*

Car depuis le début des années 1960 au moins, Goodman, comme plusieurs, portait une grande attention au Mouvement. Vers la fin des années 1960, cette attention pour le Mouvement était assez répandue à l'intérieur même de celui-ci, du fait que (pour des raisons qui dépassent notre propos) des tendances sectaires s'y étaient développées, tendances nourrissant une sorte de nombrilisme, qui politiquement allait s'avérer coûteux<sup>70</sup>. Or Goodman, toutefois, allait à l'encontre de ce nombrilisme, puisque s'il était partisan du Mouvement, il se voulait critique envers lui ; les remarques de la période 1968-1972, dont le lecteur a eu un avant-goût, ne sont que le point d'aboutissement d'un processus de réflexion critique plus ou moins latent chez Goodman. Plusieurs éléments permettent en fait de supposer que le virage de 1968 chez Goodman est pour une bonne part une décision d'exprimer des critiques qu'il avait jusque là gardé par-devant soi.

---

<sup>70</sup> Richard J. Ellis, *The Dark Side of the Left : Illiberal Egalitarianism in America*, Kansas, University of Kansas Press, 1998, ch. 4.

Le rapport de Goodman envers la Nouvelle Gauche est donc loin d'être simple. D'un côté, plusieurs observateurs voient en lui l'un de ses membres. Goodman était une des références de cette Nouvelle Gauche, qui lui avait conservé son affection plus longtemps qu'à la grande majorité des intellectuels contestataires de la génération des années 1930. Dans un récit en grande partie autobiographique, Todd Gitlin, un ancien dirigeant d'une des principales organisations de la Nouvelle Gauche, la *SDS*, écrivait :

“we scorned ‘mere’ intellectuals unless – like C. Wright Mills and Paul Goodman – they broke unequivocally with the tone and texture of established America. [...] Goodman was the insider’s outsider, the peripatetic freelance philosopher, enormously learned yet economically and socially (and sexually, though we didn’t know it yet) a man of the margins. We loved them for their bad manners.”<sup>71</sup>

L’anarchiste Kenneth Rexroth allait jusqu’à écrire :

“Twenty five years after the war the Old Left was still complaining that the New Left was without theory, strategy, tactics, or objectives, and this charge was largely true, except for Paul Goodman, who had continued as the only comprehensive and systematic philosopher in the United States of the libertarian revolt and the secession into an alternative society which was to be the dominant tendency of the second post-war world.”<sup>72</sup>

Mais ce sont surtout des partisans de l’« ancienne » gauche qui rangent Goodman parmi cette Nouvelle Gauche. Ainsi Richard Rorty, dans *Achieving our Country : Leftist Thought in Twentieth-Century America*, un plaidoyer politique récent en faveur d’un retour vers certaines des vertus de l’ancienne gauche étatsunienne<sup>73</sup>, propose comme modèle de ces

---

<sup>71</sup> Todd Gitlin, *The Sixties : Years of Hope, Days of Rage*, New York, Bantam Book, 1993, p. 174.

<sup>72</sup> Kenneth Rexroth, *American Poetry in the Twentieth Century*, New York, Herder & Herder, 1971, p. 134.

<sup>73</sup> Cf. Rorty, *Achieving our Country* ; Vincent Descombes, « Rorty contre la gauche culturelle », compte rendu de l’ouvrage de Richard Rorty, *Achieving our Country : Leftist Thought in Twentieth-Century America* (Cambridge (États-Unis) et Londres (Royaume-Uni), Harvard University Press, 1998), *Critique*, n° 622 (octobre 1999). Rorty suggère qu’il s’est opéré vers 1965, avec le passage de l’ancienne gauche à la Nouvelle Gauche, une rupture dans la culture politique de la gauche étatsunienne, et que la « gauche culturelle » actuelle, surtout présente dans les universités, est l’héritière de cette dernière.

vertus l'écrivain Irving Howe et sa revue *Dissent*<sup>74</sup>. Inversement, il voyait en Goodman un membre de la Nouvelle Gauche, et, nous l'avons déjà noté, un politique peu pratique.

Mais nonobstant ces jugements, comme nous avons déjà eu l'occasion de le noter, Goodman s'opposait de plusieurs manières à cette Nouvelle Gauche<sup>75</sup>. Opposition que lui rendaient bien les membres de celle-ci. Nous avons déjà mentionné qu'en 1967 des contestataires en réunion lui préféreraient Herbert Marcuse. Pour plusieurs des membres de cette Nouvelle Gauche, Goodman appartenait en effet à l'ancienne gauche, trop timide, trop respectable, trop « libérale » (au sens étatsunien du mot). Cette appartenance apparaît de manière très claire dans les mémoires de Tom Hayden, l'une des figures les plus connues de la Nouvelle Gauche durant les années 1960. Paul Goodman fait une apparition à la fois rapide et significative dans son récit : au moment de la Convention nationale du parti démocrate à Chicago, les confrontations violentes entre les militants et la police font rage dans les rues de la ville. Parmi un maelström de péripéties, Hayden croise Goodman avec d'autres figures « libérales » vénérables, qui, au sortir d'un hôtel de la convention, sont présentés comme totalement dépassés par les événements<sup>76</sup>. On pourrait aussi mentionner que, bien avant 1968, Goodman était un collaborateur assidu de *Dissent* – cette revue typique de l'ancienne gauche selon Rorty<sup>77</sup>. Ou bien le fait que les positions « culturelles » de Goodman le plaçaient aux antipodes de la gauche culturelle actuelle<sup>78</sup>.

---

<sup>74</sup> Rorty, *Achieving our Country*, p. 111-124.

<sup>75</sup> Pour mémoire, nous avons déjà mentionné que Goodman, à partir de 1968, avait émis de sérieuses critiques envers la Nouvelle Gauche (sur son inculture, son incohérence, son intolérance).

<sup>76</sup> Tom Hayden, *Reunion : a memoir*, New York, Collier Books, 1989, p. 305-306. Il est intéressant de noter que Hayden, bien qu'il ait pris ses distances avec la politique radicale au moment de l'écriture de ses mémoires, présente sur les événements du passé le regard qu'il avait au moment où il les vivait.

<sup>77</sup> Cf. Irving Howe, *A Margin of Hope: An Intellectual Autobiography*, San Diego, New York et Londres, Harcourt Brace Jovanovich Publisher, 1984, p. 241-242. Kenneth Rexroth mentionne lui aussi cette collaboration « plutôt contradictoire » de Goodman à diverses revues de la vieille gauche (Rexroth, *American Poetry in the Twentieth Century*, p. 135).

<sup>78</sup> Stoehr, « Growing Up Absurd – Again », p. 492.

La question de ses rapports avec la vieille et la Nouvelle Gauche, la chose en tout cas est certaine, n'est donc pas simple<sup>79</sup>. Nous aurons amplement l'occasion de revenir sur cette question du rapport de Goodman avec l'ancienne et la Nouvelle Gauche. Retenons pour l'instant la difficulté qu'il y a à ranger Goodman dans un camp bien déterminé. L'image qui vient à l'esprit devant les difficultés de catégorisation qui se présentent à nous est celle d'un *no man's land* au milieu duquel Goodman se tient : la plupart des observateurs campés aux alentours le voit dans le camp opposé au sien.

\*

Nous aurons l'occasion d'aborder d'autres faiblesses dans l'historiographie consacrée à Paul Goodman<sup>80</sup>. On peut d'ores et déjà, étant donné l'importance du thème « pratique » pour la compréhension de Goodman, inférer que les principaux commentateurs de Goodman souffrent d'une absence de recul envers ses discours, puisqu'ils reprennent en général la manière dont ce dernier se présentait. Richard King, Taylor Stoehr et Bernard Vincent ont ceci de commun qu'ils approchent la psychologie de Goodman avec des lunettes plus ou moins « goodmaniennes » : par cela nous voulons dire tout à la fois que leur lecture du Goodman historique est influencée par les explications autobiographiques éparpillées laissées par celui-ci et qu'ils reconnaissent la validité des méthodes psychologiques de Goodman, méthodes qu'ils reprennent comme outils de travail historiques<sup>81</sup>. L'examen d'autres thèmes, on le verra plus loin, confirme ce manque de recul.

Ce manque de recul envers ce que Paul Veyne appelle « l'optique des sources »<sup>82</sup> n'est pas pour surprendre, puisqu'il a plusieurs causes. Tout d'abord, Goodman est un

---

<sup>79</sup> Voir aussi Stoehr : « [...] rebel students would be calling him a bourgeois liberal, while establishment figures who *were* bourgeois liberals still called him a seducer of the young » (*Ibid.*, p. 490).

<sup>80</sup> En ce qui concerne par exemple la méthode d'examen de *Gestalt Therapy*, l'attitude de Goodman envers la psychanalyse dans *Gestalt Therapy*, ou bien la lecture « œcuméniste » de ses déclarations anti-disciplinaires.

<sup>81</sup> Nous utiliserons cette dénomination d'approche « goodmanienne » pour désigner les études qui présentent au moins une de ces caractéristiques.

<sup>82</sup> *Comment on écrit l'histoire*, p. 295.

intellectuel : les discours des intellectuels, étant plus abondants que ceux d'autres agents historiques<sup>83</sup>, plus souvent couchés par écrit (et donc plus susceptibles de nous parvenir), et présentant davantage les apparences de la rationalité, entraînent davantage l'adhésion des historiens que ceux d'agents dont l'*ethos* est plus éloigné du leur. Goodman appartient aussi à ce qu'il est convenu depuis Maurice Halbwachs d'appeler la *mémoire collective* d'au moins deux différentes institutions, la gauche étatsunienne et la psychothérapie de la gestalt, *mémoire* que Peter Novick définit en l'opposant à l'histoire :

“Collective memory, as Halbwachs used the phrase, is not just historical knowledge shared by a group. Indeed, collective memory is in crucial senses ahistorical, even anti-historical. To understand something historically is to be aware of its complexity, to have sufficient detachment to see it from multiple perspectives, to accept the ambiguities, including moral ambiguities, of protagonists' motives and behavior. Collective memory simplifies ; see events from a single, committed perspective ; is impatient with ambiguities of any kind ; reduces events to mythic archetypes. Historical consciousness, by its nature, focuses on the *historicity* of events – that they took place then and not now, that they grew out of circumstances different from those that now obtain. Memory, by contrast, has no sense of the passage of time ; it denies the ‘pastness’ of its objects and insists on continuing presence.<sup>84</sup>”

En ce qui concerne par exemple la gauche étatsunienne, O'Neill remarque qu'étant donné la proximité temporelle des mouvements des années 1960, et l'importance que politiquement ils revêtent encore, l'historiographie de la période n'a fait que reprendre en les développant le discours des différents agents historiques sur leurs actions<sup>85</sup>. Enfin, l'embaras que cause chez les commentateurs de Goodman la forme chaotique de ses écrits<sup>86</sup> les incite à reprendre les quelques passages où Goodman présente lui-même son œuvre et sa démarche.

\*

---

<sup>83</sup> Gérard Leclerc, *Sociologie des intellectuels*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 6.

<sup>84</sup> Peter Novick, *The Holocaust in American Life*, New York, Mariner Books, 2000, p. 3-4. Nous reviendrons sur cette définition.

<sup>85</sup> William O'Neill, *The New Left : A History*, Wheeling, Harlan Davidson, 2001, p. xi.

<sup>86</sup> On retrouve un aveu de cet embarras dans King, *The Party of Eros*, p. 114-115.

On peut préciser la nature de ce « goodmanisme ». La surprenante interprétation dans l'historiographie du point important qu'est le caractère pratique de Goodman nous apparaît découler d'un fait plus général : les commentateurs abordés jusqu'ici hésitent entre une approche historique et une lecture partant de l'inspiration suscitée par la vie et l'œuvre de Goodman. Cette dernière lecture se rapproche de l'histoire édifiante que cherchaient à produire les historiens des humanités, car ces auteurs, comme Hérodote, écrivent afin d'éviter que « le temps n'emporte à l'oubli les exploits et qu'il ne soit action d'éclat [...] qui devienne un jour sans renom »<sup>87</sup>. Si nous ne souhaitons pas entrer ici dans le vaste débat entre partisans des humanités et partisans des sciences sociales, nous pouvons toutefois affirmer que les études sur Goodman ont souffert de la dominance du premier type d'approche : car King, Stoehr et Vincent, à différents degrés<sup>88</sup>, cherchent à présenter la vie et l'œuvre de Goodman dans ses propres mots. Vincent est très clair : « Paul Goodman (1911-1972) mérite mieux qu'une célébration ou qu'une "rétrospective" ; il mérite d'être lu ». Stoehr va dans le même sens : « It is easy to be cynical about his motives, or sophisticated about his methods, but we do not have so many heroes of this spirit that we can afford to condescend to any of them ». King croit que les analyses psychanalytiques à grandes échelles de Goodman pourraient être utiles à la compréhension des USA<sup>89</sup>, et il déclare qu'il écarte de son examen de Goodman les thématiques que Goodman n'a pas lui-même abordées<sup>90</sup>.

Cette hésitation dans l'approche explique les insuffisances de mise en contexte historique : si superficiellement l'intérêt des études citées est bien historique – Goodman, auteur décédé, appartient au passé humain –, la mise en contexte historique fait en réalité défaut, du fait qu'elle est fortement tributaire du point de vue de Goodman. Le seul exemple de la mise en contexte politique est assez éloquent, mais nous aurons l'occasion de traiter d'erreurs

---

<sup>87</sup> Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, p. 79.

<sup>88</sup> De Vincent à Stoehr et de Stoehr à King, l'approche est de plus en plus cognitive.

<sup>89</sup> Il adhère là à la psychohistoire. Nous reviendrons sur le caractère inadéquat de l'utilisation d'explications psychanalytiques en histoire.

<sup>90</sup> Vincent, *Présent au monde*, p. 11 ; Taylor Stoehr, « Introduction », dans *DLPE*, p. x ; King, *The Party of Eros*, p. 6-7.

similaires en ce qui concerne le contexte linguistique – ou « paradigmatique » – de la psychanalyse et de la thérapie de la gestalt<sup>91</sup>. (En ce qui concerne le contexte biographique, Stoehr a toutefois réalisé un travail de maître pour la période gestaltiste<sup>92</sup>.)

Cette hésitation explique aussi les insuffisances dans l'analyse textuelle. Car le goodmanisme ne découle pas d'une simple insuffisance de mise en contexte. Les textes de Goodman n'ont été en effet que très peu approfondis<sup>93</sup>. La paraphrase tient souvent lieu d'analyse ; l'exégèse passe superbement sur des contradictions qui dans cette œuvre chaotique abondent pourtant<sup>94</sup>. C'est donc dire que Goodman, depuis sa tombe, dicte leur méthode à ses commentateurs. Les résultats sont pour le moins discutables. Pour en rester à l'exemple des contradictions dans l'œuvre de Goodman, le fait que la profession de foi « pragmatiste » de Goodman puisse nous permettre d'*expliquer* (pour ainsi dire « psychologiquement ») le problème que pose l'adhésion de ce dernier à des croyances contradictoires est complètement différent du refus de même envisager ce problème auquel mène le ralliement des commentateurs à l'œcuménisme goodmanien. La reproduction d'une approche psychanalytique pour aborder les objets historiques est un autre exemple de ce goodmanisme.

\*

Ainsi, Stoehr affirme entre autres choses que la société étatsunienne des années 1950 était d'autant plus rigide que les inconscients réagissaient à l'écroulement de la répression sexuelle<sup>95</sup>. Ce type d'explication peut être qualifié de « psychohistorique », puisque

---

<sup>91</sup> On trouve une définition de l'approche contextuelle, accompagnée d'un plaidoyer parfois outrancier en sa faveur, dans Skinner, *Visions of Politics. Volume 1*, ch. 4. Pour un examen davantage critique, voir Mark Bevir, « The Errors of Linguistic Contextualism », *History and Theory*, Vol. 31, n° 3 (octobre 1992).

<sup>92</sup> Cf. *Here, Now, Next*.

<sup>93</sup> Pour ne donner qu'un exemple : *Here, Now, Next*, l'étude de Stoehr pourtant consacrée à l'élaboration de la thérapie de la gestalt chez Goodman, consacre moins de 10 % de notes à l'ouvrage *Gestalt Therapy*.

<sup>94</sup> On invoque pour justifier cette méthode œcuménique le fait que Goodman se disait opposé aux approches systématiques.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 190.

l'étiquette « psychohistoire » désigne spécifiquement l'utilisation en histoire d'explications basée sur la psychanalyse, c'est-à-dire sur la notion d'un inconscient « dynamique »<sup>96</sup>. On retrouve cette utilisation ailleurs dans l'historiographie traitant de Goodman. Or l'emploi de ces catégories psychanalytiques en histoire apparaît très problématique. Comme le note avec justesse Raymond Boudon :

[...] lorsqu'on admet, sans préciser davantage, qu'un individu peut ne pas voir ce qu'il voit et voir ce qu'il ne voit pas, ne pas croire ce qu'il croit et croire ce qu'il ne croit pas, la relation entre le comportement de l'acteur et son interprétation prend nécessairement une forme arbitraire. [...] Et la porte est alors grande ouverte à l'égoïsme et au sociocentrisme de l'observateur.<sup>97</sup>

David Stannard parvient à une conclusion similaire :

“It is part of the very nature of scholarly endeavor, in the humanities as well as the sciences, to evolve new understanding of phenomena by maintaining a vibrant tension between the processes of hypothesis and critique. On occasion, however, hypothesizing can become so shoddy, extravagant, and woolly-minded that the essential tension between creativity and responsibility is broken – and the possibility of genuine new understanding disappears. What emerges instead, floating free of the restraints of logical and empirical rigor, are quirky, dogmatic, often oracular and wholly unverified – indeed, illusory – pronouncements. [...] In the humanities the best recent examples of such excess belong to the world of psychohistory [...].”<sup>98</sup>

L'examen sommaire de l'historiographie auquel nous avons procédé permet de réaliser la justesse de la remarque de Boudon. Au moyen de l'Inconscient, Feuer peut en effet attribuer aux profondeurs cachées de Goodman des motivations que son homophobie lui fait apercevoir. Mais au delà du caractère absurde de cette interprétation psychohistorique particulière, retenons surtout le caractère incertain des explications psychanalytiques en général, qui apparaît d'autant plus lorsqu'on confronte les unes aux autres les différentes interprétations qui en sont proposées.

---

<sup>96</sup> Nous reviendrons sur la spécificité du concept freudien de l'inconscient.

<sup>97</sup> *L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*, p. 304.

<sup>98</sup> David E. Stannard, *Shrinking History : On Freud and the Failure of Psychohistory*, Oxford, Oxford University Press, 1980, p. 154-155.

Nous ne nous étendrons pas sur cette critique de la psychohistoire en ce qui concerne les travaux de Stoehr : si les critiques de Stannard et Boudon remettent en question les explications psychanalytiques qu'il utilise, elle sont loin de disqualifier ses travaux en tant que tels<sup>99</sup>. Les explications psychanalytiques y demeurent diffuses, et l'approche biographique, volontiers « psychologique », proposée par Stoehr, est en tant que telle tout à fait légitime. Le rejet des explications psychohistoriques n'entraîne pas, comme d'aucuns le voudraient, le rejet des explications biographiques. La critique par Bourdieu de « l'illusion biographique »<sup>100</sup>, notamment, ne tient pas. On peut distinguer deux thèses dans cette critique, l'une faible et l'autre forte. La thèse faible affirme qu'essayer de

comprendre une vie comme une série unique et à soi suffisante d'événements successifs sans autre lien que l'association à un « sujet » [...] est à peu près aussi absurde que d'essayer de rendre raison d'un trajet dans le métro sans prendre en compte la structure du réseau, c'est-à-dire la matrice des relations objectives entre les différentes stations<sup>101</sup>.

On peut ici se demander quelles démarches sont visées. Car Bourdieu ne décrit *pas* la démarche effectivement menée dans la plupart des biographies, et notamment dans celle rédigée par Stoehr, qui décrit à la manière d'un *bildungsroman*, précisément, comment Goodman fut amené, à travers une série de frustrations, à reconnaître un certain principe de réalité<sup>102</sup>. Peut-être Bourdieu pense-t-il ici au fait que ce contexte soit présent en arrière-plan

---

<sup>99</sup> D'une manière plus large, MacIntyre distingue (à tort ou à raison) dans les travaux de Freud, entre une utilisation (arbitraire) de l'inconscient comme substantif et une utilisation (légitime) comme adverbe : « [...] an essential part of Freud's achievement lies not in his explanations of abnormal behaviour but in his redescription of such behaviour » (Alasdair C. MacIntyre, *The Unconscious : A Conceptual Analysis*, New York et Londres, Routledge, 2004, p. 89). Sur cette distinction, voir aussi Vincent Descombes, « L'inconscient adverbial », compte rendu de l'ouvrage d'Alasdair MacIntyre, *L'inconscient ; Analyse d'un concept* (Paris, Presses universitaires de France, 1984), *Critique*, n° 449 (octobre 1984). Il serait également possible de distinguer cette double influence dans les travaux des psychohistoriens, qui lorsqu'ils reprendraient cette dernière utilisation seraient pertinents (Alasdair C. MacIntyre, *Against the Self-Images of the Age ; Essays on Ideology and Philosophy*, New York, Schocken Books, 1971, ch. 3).

<sup>100</sup> Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques ; Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994, p. 81-91.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>102</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*.

dans les biographies. Une biographie de Hitler, par exemple, négligerait les facteurs sociaux qui prédisposaient la société allemande à se montrer favorable à son ascension. Cela reviendrait à reprocher aux biographes d'adopter une démarche partielle, autrement dit d'adopter un point de vue : un reproche qui pourrait être adressé à n'importe quelle entreprise scientifique.

La thèse forte que Bourdieu avance contre l'approche biographie est que « la constance [du sujet] n'est sans doute que celle d'un nom propre »<sup>103</sup>. Cette idée selon laquelle la subjectivité serait une idée ayant son origine dans cette pratique langagière est disqualifiée du simple fait que lorsqu'on dit (par exemple) *Montréal resplendit ce soir* on n'attribue pas pour autant une subjectivité au nom propre (et sujet grammatical) qu'est *Montréal*. (Nous adaptions ici une objection de Descombes à Nietzsche<sup>104</sup>.)

Mentionnons enfin, en ce qui concerne le bilan de l'historiographie, qu'on trouve une exception notable au goodmanisme ici dépeint dans une étude iconoclaste de Kingsley Widmer sur Goodman<sup>105</sup>. Contrairement aux auteurs goodmaniens, Widmer qui garde en effet ses distances avec les théories psychologiques de Goodman, se montre perspicace envers les utilisations par Goodman de la théorie freudienne de l'Inconscient. Il écrit par exemple : « Much of Goodman's criticism displays an insistent psychologizing. [...] As with many people, his psychoanalytic emphasis seemed to be a mode of aggression »<sup>106</sup>. Cette perspicacité serait susceptible de faire progresser l'historiographie. Néanmoins, Widmer n'a pas approfondi ses réflexions parce que, s'interrogeant à l'instar des goodmaniens sur ce que nous pouvons retirer aujourd'hui de Goodman, il étudie surtout la *validité* des discours de Goodman. Du fait que Widmer n'approfondit pas les éléments chez Goodman qui lui apparaissent aujourd'hui infructueux, ses intuitions parfois brillantes demeurent malheureusement à l'état d'aphorismes.

\*

---

<sup>103</sup> Bourdieu, *Raisons pratiques*, p. 88.

<sup>104</sup> « L'inconscient adverbial », p. 784-785.

<sup>105</sup> Widmer, *Paul Goodman*.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 91.

Nous disposons maintenant de suffisamment d'éléments pour tisser les fils de la démarche que nous entendons suivre afin d'aborder la dimension politique de la psychanalyse, c'est-à-dire de la nature de son influence politique. Afin de l'aborder avec un tant soit peu de précision – étant donné le risque d'enchevêtrement que présente toute étude portant sur ce personnage aux milles chapeaux qu'était Goodman –, nous nous proposons de suivre une démarche causale en nous demandant quelle fut l'influence de l'utilisation de ce paradigme dans son action politique. Qui dit démarche causale dit approche diachronique : nous tenterons de suivre l'évolution dans le temps, sans nous en tenir pour autant à la forme de la chronique.

Il nous apparaît préférable, en raison autant de la nature de notre objet que de l'état des recherches, d'indiquer ici le sens général de notre démarche plutôt que de fixer une méthodologie restreinte. Nous avons en effet affaire à un objet au carrefour de différentes méthodes spécialisées : histoire politique, histoire intellectuelle, etc.<sup>107</sup>. Nous avons aussi eu l'occasion de constater le caractère extrêmement sommaire de la recherche sur Goodman. Il serait donc difficile et improductif de se cantonner à une seule démarche, qu'il s'agisse d'une démarche textuelle ou d'une mise en contexte biographique, politique ou linguistique. Les mêmes raisons rendent impraticable le traitement exhaustif d'un corpus bien défini. Un mot tout de même à ce sujet : nous ne limiterons pas notre examen aux écrits politiques de Goodman ; les écrits de Goodman que nous choisirons d'aborder, parmi l'ensemble de son œuvre, seront choisis en fonction de la lumière qu'ils seront susceptibles de jeter sur cet « objet » qu'est la détermination psychologique de l'action politique chez Goodman. Nous aborderons donc quelques uns des écrits politiques les plus connus de Goodman (« *The May Pamphlet* », *Growing Up Absurd*, etc.), mais aussi certains moins connus (par exemple « *Vocation and "Public Conscience"* » ou « *Social Criticism* »). Nous procéderons de la même façon avec

---

<sup>107</sup> Profitons-en pour solliciter l'indulgence de notre lecteur. Soucieux comme nous le sommes ici de comprendre les ponts entre différentes activités spécialisées chez Goodman, il apparaît inévitable que notre traitement de chacune d'elles – la psychanalyse, la thérapie de la gestalt, la Nouvelle Gauche, etc. – apparaisse sommaire à ses spécialistes. Notre démarche devrait toutefois permettre de comprendre des aspects de Goodman qu'une démarche davantage spécialisée ne percevra pas.

ses écrits psychologiques : si nous nous arrêtons longuement à *Gestalt Therapy*, nous aborderons aussi un texte négligé comme « My Psychology as a “Utopian Sociologist” ».

On peut toutefois fournir les grandes lignes de ce « sens général » de notre démarche : nous voudrions développer une démarche plus critique que celle développée à ce jour dans l'historiographie (# 0.51), et aborder Goodman comme un cas particulier de la problématique plus générale qu'est l'influence politique de la psychanalyse (# 0.52). Nous exposerons ensuite (# 0.53) la division chapitre par chapitre de notre étude.

\*

Nous avons eu l'occasion d'aborder, à propos de la question du caractère pratique de la pensée politique de Goodman, le problème de l'optique des sources. Nous avons vu qu'il existe une tension dans l'historiographie entre l'approche goodmanienne, qui s'attache à rendre le point de vue de Goodman, et une approche qui se veut critique et qui voit dans les points de vue exprimés par Goodman de simples prétextes, des rationalisations ou des tentatives de légitimation dont la clé explicative se trouverait dans le noyau dur que seraient ses « actions », elles bien réelles.

Disons tout de suite que cette alternative nous apparaît être fautive. Nous ne reviendrons pas ici sur les faiblesses de l'approche goodmanienne, que nous avons déjà eu l'occasion d'illustrer. L'approche rivale, appelons-la l'approche « soupçonneuse », mérite par contre qu'on s'y arrête un peu plus. Nous ne l'avons bien sûr rencontrée que marginalement dans l'historiographie, dans les réflexions frustes de Feuer. Néanmoins, les problèmes que pose l'approche goodmanienne, de même que le fait que « toute entreprise de désublimation bénéficie presque automatiquement d'une présomption de scientificité »<sup>108</sup>, font de cette approche soupçonneuse une option méthodologique attrayante. Et en effet, si on s'interroge sur cette question de méthode au-delà de l'objet Paul Goodman, il apparaît que cette approche est relativement répandue.

---

<sup>108</sup> Jacques Bouveresse, *La voix de l'âme et les chemins de l'esprit ; dix études sur Robert Musil*, Paris, Seuil, 2001, p. 121.

L'approche soupçonneuse suscite, elle aussi, plusieurs questions. Et d'abord une difficulté immédiate : l'étiquette « actions politiques » désigne surtout, chez cet intellectuel qu'était Paul Goodman, la rédaction de textes et la formulation de discours, autrement dit des actions à caractère symbolique. Quelles sont les actions « pures » de Goodman si on écarte de l'examen ces actions symboliques ? Plus largement : de telles actions « pures » sont-elles possibles, autrement dit peut-on envisager des actions indépendamment de certaines décisions, attitudes, croyances, raisons, etc.? L'idée même d'une rupture entre d'une part les idées et discours, d'autre part les actions, apparaît problématique.

L'ensemble de l'examen des actes de Goodman passera plutôt ici par un examen des diverses *raisons* (attitudes, croyances, etc.) qui le poussaient à adopter ce comportement. Raisons au sens large de raisons subjectives, de motivations compréhensibles, car des raisons non fondées ont bien évidemment motivé Paul Goodman. Autrement dit, le bien-fondé des diverses assertions de Goodman n'est pas pour nous une préoccupation première. Nous n'avons pas, par exemple, à nous prononcer sur ce qu'est réellement une activité politique « pratique ». Si le monde s'était rallié à l'usage que Goodman faisait du terme, les commentaires de Stoehr et Vincent seraient aujourd'hui immédiatement compréhensibles. Ce n'est que parce que ce n'est pas le cas qu'il nous est aujourd'hui nécessaire de « traduire » son discours et les commentaires qui s'en font l'écho.

Il nous apparaît que la difficulté à laquelle nous sommes confrontés avec le discours conservateur de Goodman vient en fait de ce que certaines des raisons qu'il donnait de ses actions ne parvenaient pas à expliquer ces actions. En d'autres mots, si les actions d'un agent ne peuvent jamais être envisagées indépendamment de certaines décisions, attitudes, croyances et raisons<sup>109</sup>, les raisons, elles, peuvent parfois être considérées indépendamment des actions<sup>110</sup>. Contre l'opinion répandue qui voudrait réduire les raisons en général à de simples justifications, il faut remarquer que, comme nous l'avons déjà signalé, même comme

---

<sup>109</sup> Et donc de la situation et des dispositions sociales de ces agent.

<sup>110</sup> Alasdair C. MacIntyre, "A Mistake About Causality in Social Science", dans *Philosophy, Politics and Society (Second Series): A Collection*, sous la dir. de Peter Laslett et W.G. Runciman, Oxford, Basil Blackwell, 1962, , p. 51.

simples justifications les discours ne sont pas sans effets. Confrontés, comme nous l'avons été, à un hiatus entre les actes de Goodman et les raisons qu'il fournissait de ces actes, il convient – plutôt que d'écarter les raisons qu'il professait du champ de l'étude historique – de distinguer entre les raisons qui effectivement peuvent expliquer des actions et celles qui (du fait que comme discours elles sont elles-mêmes des actions) servaient à le justifier d'une manière ou d'une autre. « On donnera à une feinte sa véritable finalité [...] si l'on découvre et rejette à la fois sa finalité prétendue »<sup>111</sup>. On pourra ainsi, à ces moments où les raisons de Goodman apparaissent insatisfaisantes, tenter de trouver de meilleures explications (notamment par des raisons inavouées) aux actions de Goodman.

Aborder autant les discours que les « actes purs » nous apparaît d'autant plus nécessaire que les contradictions chez Goodman ne se limitent pas à des contradictions entre les « actes purs » et le discours ; on trouve aussi une multitude de contradictions entre différentes parties de son discours. Nous approfondirons, contrairement à la plupart des études citées plus haut, certaines de ces contradictions qui traversent l'œuvre de Goodman. Et par exemple les contradictions entre des idées psychologiques et des idées provenant d'autres paradigmes (sociologiques, philosophiques, etc.). Car expliquer l'*importance* de ses réflexions psychologiques sur son action politique est une démarche au moins implicitement comparative entre différents paradigmes : là où se trouvent les contradictions se repèrent des choix que Goodman a tranché soit en faveur soit en défaveur de ses idées psychologiques, et qu'il aurait pu trancher dans l'autre sens<sup>112</sup>.

\*

Comme nous le disions en commençant cette étude, nous voudrions aborder notre problématique comme une « étude de cas ». Ce terme peut bien sûr se prêter à plusieurs

---

<sup>111</sup> Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique (précédé de Questions de méthode) ; Tome I : Théorie des ensembles pratiques*, Paris, Gallimard, 1960, p. 99.

<sup>112</sup> En somme, nous retrouvons ici le précepte de Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965, p. 319 : « pour démêler les relations causales réelles, nous en construisons d'irréelles ».

utilisations<sup>113</sup>. Nous l'utilisons simplement afin d'indiquer que nous chercherons ici à expliciter la forme théorique de la démarche historique à l'œuvre, en vertu du principe que ce ne « sont point les relations “matérielles” des “choses” qui constituent la base de la délimitation des domaines du travail scientifique, mais les relations conceptuelles des problèmes »<sup>114</sup> : ce n'est pas Paul Goodman en tant que tel qui constitue notre objet d'étude, mais plutôt la détermination, chez celui-ci, de l'activité politique par des éléments originaires d'une culture psychanalytique. Cette approche permettra d'enrichir notre compréhension de Goodman en confrontant sa trajectoire aux différentes lectures, issues parfois d'autres disciplines que les sciences historiques, sur la dimension politique de la psychanalyse. Soulignons encore qu'explicitier ces relations conceptuelles signifie tout autant expliciter le cadre de comparaison qu'elles opèrent : Goodman sera ainsi comparé à d'autres agents ayant été influencés par la psychanalyse.

Cette approche apparaît pertinente et intéressante, notamment parce qu'elle devrait nous permettre d'éviter certains des écueils rencontrés par l'historiographie goodmanienne. Cette historiographie, en plus d'être maigre en résultats, nous laisse comme nous l'avons vu autant, si ce n'est plus, de problèmes à résoudre que de réponses. Aborder des travaux ne portant pas sur Goodman d'auteurs étrangers à la tradition goodmanienne permettra, premièrement, de trouver du recul sur certains de ces problèmes. Les incertitudes qui existent présentement dans l'historiographie, et qui touchent souvent des points fondamentaux, nous amèneront donc à nous arrêter sur des points de méthodologie davantage qu'il n'est de coutume dans les études historiques. Deuxièmement, expliciter la théorie et le cadre comparatif à l'œuvre rendra notre étude moins susceptible de tomber dans le piège « réaliste » dans lequel sont tombés Vincent et Stoehr lorsqu'ils attribuaient à Goodman des propriétés qui appartenaient à un point de vue sur Goodman. Troisièmement, appréhender Goodman à travers différentes comparaisons permettra, pour parler comme Walter Benjamin<sup>115</sup>, de nous

---

<sup>113</sup> Jean-Claude Passeron, et Jacques Revel, « Penser par cas, Reasonner à partir de singularités », dans *Penser par cas*, sous la dir. de Passeron, Jean-Claude et Jacques Revel, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2005.

<sup>114</sup> Weber, *Essais sur la théorie de la science*, p. 146.

<sup>115</sup> Walter Benjamin, *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 269-316.

attaquer à l'« aura » que confère à Goodman cette même historiographie. Quatrièmement, cette approche permettra de prendre pleinement acte du fait que le vocabulaire psychologique de Goodman, objet direct de notre intérêt, appartient à un ou des paradigme(s) de savoir spécialisé. Comme nous le verrons, la négligence de ce fait a conduit les commentateurs de Goodman à lire les réflexions de ce dernier à travers les lunettes, ici inappropriées, du langage de la vie quotidienne, et donc à mal évaluer son rapport à la psychanalyse. L'utilisation d'une mise en contexte linguistique, surtout utile lorsqu'elle peut fournir une preuve d'une croyance implicite<sup>116</sup>, nous permettra de revenir sur ce rapport : nous verrons que son rapport avec la psychanalyse, à partir du moment où il participe à l'élaboration de la thérapie de la gestalt, est profondément ambigu.

L'approche par étude de cas ne va pas sans comporter ses risques : afin d'éviter les inconvénients d'une approche « sauvage » de l'interdisciplinarité, nous tenterons autant que faire se peut d'évaluer la valeur des emprunts aux services effectivement rendus dans la compréhension de l'activité « sociothérapeutique » de Paul Goodman. Les désaccords entre les différentes théories sur la dimension politique de la psychanalyse devraient par ailleurs nous permettre d'éviter le risque de simplement soumettre Goodman au lit de Procuste de l'une ou l'autre de ces théories, risque qui devrait aussi être écarté par la manière dont nous confronterons ces théories avec l'observation de Goodman.

\*

Étant donné l'ampleur du matériau et l'impossibilité de le traiter intégralement sans déborder le cadre de cette étude, nous aborderons trois « escales » dans l'évolution de la pensée de Goodman : (1) les premières interventions politiques de Goodman, en 1942-1945 ; (2) la rédaction de *Gestalt Therapy* (publié en 1951) ; (3) ses écrits politiques des années 1960, en gros de *Growing Up Absurd* (publié en 1960) à *New Reformation* (publié en 1970). Lorsque Goodman rédige en 1945 « The May Pamphlet », il est un reichien plutôt orthodoxe. Avec l'élaboration de la thérapie de la gestalt, Goodman rencontra d'autres influences psychologiques, contradictoires. *Growing Up Absurd* est le premier texte politique d'ampleur

---

<sup>116</sup> Mark Bevir, « Begriffsgeschichte », *History and Theory*, Vol. 39, n° 2 (mai 2000).

qui suit la période gestaltiste de Goodman, texte qui fut suivi par une multitude d'autres textes politiques.

Le premier chapitre nous donnera l'occasion d'aborder la manière dont la psychanalyse fut utilisée politiquement par Goodman. Nous nous pencherons plus particulièrement sur le contexte politique où Goodman donna son adhésion à une théorie de la « fausse conscience » d'origine psychanalytique, théorie que nous tâcherons par ailleurs de détailler. Nous nous attarderons enfin à examiner ce que Goodman fit de cet héritage psychanalytique.

Le second chapitre, consacré à *Gestalt Therapy*, permettra de retracer un tournant dans l'approche psychanalytique de Goodman. Nous y verrons Goodman élaborer aux environs de 1950 une réflexion critique envers la psychanalyse. Ce sera l'occasion de nous interroger sur l'ampleur du changement d'approche qu'il opère et sur le sens que donnait Goodman à ce tournant gestaltiste. Nous verrons que le statut de la psychanalyse à partir de ce moment est chez Goodman problématique : son approche psychologique est en effet, à partir de ce moment, traversée par une tension entre l'adhésion et le rejet de la psychanalyse, ou (plus précisément) d'une contradiction entre l'expression d'une critique des principaux éléments de la psychanalyse et l'adhésion à des éléments de la thérapie de la gestalt héritée de la psychanalyse. Nous aurons surtout à examiner pourquoi les commentateurs surestiment généralement l'importance de l'ouvrage dans la trajectoire ultérieure de Goodman.

Le troisième chapitre sera l'occasion d'observer celle-ci. Comme nous le verrons, Goodman ne se contenta pas, en 1958-1972, d'appliquer à la politique des principes gestaltistes préparés auparavant. La différence considérable d'approche entre les textes politiques que Goodman rédigea en 1942-1945 et ceux produits en 1958-1972, sur laquelle nous nous arrêterons, demande une autre explication. Nous aurons l'occasion d'apercevoir que celle-ci tient au fait que le « second Goodman », à travers une réflexion sur sa pensée politique antérieure, opéra une nouvelle lecture de la psychanalyse.

Au quatrième chapitre, nous reviendrons sur la trajectoire de Goodman afin de la confronter avec les différentes réflexions portant sur la dimension politique de la psychanalyse auxquelles nous nous référerons plus haut.

## CHAPITRE I

### DES MALADES PAR CENTAINES DE MILLIONS

C'est durant la Seconde Guerre mondiale que Goodman publia ses premiers textes politiques. Dès 1945, l'influence de la psychanalyse sur sa pensée politique était déterminante. Nous aurons l'occasion de le constater, la psychanalyse allait surtout fournir à Paul Goodman une théorie de la fausse conscience, dans un contexte où elle lui semblait utile et pertinente. Nous commencerons par examiner ce contexte politique (# 1.1). Le fait que dans celui-ci la psychanalyse ait pu paraître utile à Goodman n'est par contre qu'une explication partielle :

Faire voir à quoi un fait est utile n'est pas expliquer comment il est né ni comment il est ce qu'il est. [...] Le besoin que nous avons des choses ne peut pas faire qu'elles soient telles ou telles et, par conséquent, ce n'est pas ce besoin qui peut les tirer du néant et leur conférer l'être.<sup>1</sup>

Nous aborderons donc également la cause efficiente qu'est la tradition psychanalytique, à laquelle Goodman empruntait l'essentiel de sa démarche (# 1.2). Nous le ferons en nous demandant en quoi elle était susceptible d'une lecture politique. Enfin, nous examinerons la manière dont Goodman déclinait cette tradition, en d'autres mots ce qu'il fit de l'héritage psychanalytique qu'il reprenait (# 1.3).

Un mot sur les textes ici abordés : c'est dans un texte politique publié en 1945, le « Pamphlet de mai », que l'influence de la psychanalyse sur Goodman émerge dans toute son

---

<sup>1</sup> Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 90.

ampleur. Ce « Pamphlet de mai », constitué en fait d'une série d'articles publiés entre mai et octobre 1945 dans des revues politiques marginales (*Why?*, *Retort* et *Politics* ; cf. *DLPE*, p. 10), est relativement connu parmi les textes de Goodman. Goodman y traçait un programme politique riche en inspirations, programme qui dans les grandes lignes demeura le sien dans les décennies qui suivirent. (Goodman le jugea suffisamment important pour le republier<sup>2</sup> ; dans la préface qu'il écrivit pour la réédition de 1962, Goodman mentionnait qu'il croyait être resté fidèle à la « doctrine » qu'il avait formulée en 1945 (*DL*, p. ix). Étant donné les emprunts psychanalytiques qu'on y trouve et son importance dans le parcours de Goodman, nous aborderons surtout, dans ce premier chapitre, ce « Pamphlet de mai ». En raison de son caractère très « programmatique », qui laissait transparaître l'influence du freudisme en général et des idées de Wilhelm Reich en particulier sur Goodman, il constitue un choix idéal pour appréhender la première influence des idées psychologiques de Goodman sur sa réflexion politique. Nous examinerons aussi l'article « Vocation and "Public Conscience" » (*DLPE*, p. 106-110). Cet article, publié en 1942, peu brillant et à ce titre négligé par les commentateurs, présente l'avantage de nous laisser assister à la naissance des grandes orientations politiques de Goodman. Pour ainsi dire, les constructions théoriques encore hésitantes de 1942 laissaient apparaître les fondements sur lesquels s'édifia l'édifice du « Pamphlet de mai ».

### **1.1 L'origine politique d'un regard critique**

Ayant dans des circonstances incertaines adhéré à une forme d'antimilitarisme<sup>3</sup>, Paul Goodman fut fortement ébranlé par la Seconde Guerre mondiale, et ce plus encore à la suite de l'entrée en guerre des USA. Le type de position politique que Goodman adoptait alors le

---

<sup>2</sup> D'abord publié en 1946 dans un recueil d'articles de Goodman, *Art and Social Nature*, il sera republié en 1962 en première partie du recueil *Drawing the Line* (*DL*, p. 1-51). Il paraîtra de nouveau en 1977 dans une anthologie posthume de ses écrits politiques (*DLPE*, p. 2-45). Nous utilisons ici cette dernière édition.

<sup>3</sup> Goodman datait rétrospectivement, le début de ses convictions antimilitaristes à 1938 (cf. *SOL*, p. 66) ; au printemps de 1941, il écrivait une lettre pour protester contre l'appui symbolique de l'éditeur James Laughlin à la Royal Air Force (Stoehr, « Introduction », dans *DLPE*, p. xiii).

disposa à recourir peu après à la psychanalyse pour envisager certains phénomènes politiques. Ce moment apparaît d'autant plus important dans la trajectoire de Goodman qu'il garda longtemps l'approche politique qu'il avait été amené à adopter dans les circonstances relativement particulières de la Seconde Guerre mondiale. Nous ferons cet examen en deux temps : d'abord en examinant la réaction de Goodman à la Seconde Guerre mondiale au début des années 1940 ; ensuite en envisageant plus attentivement ce qu'impliquait la marginalité des positions politiques de Goodman.

### 1.1.1 Paul Goodman devant la Seconde Guerre mondiale

Lorsqu'en juin 1942, à la suite de l'entrée en guerre des USA, Paul Goodman publia son premier texte politique, « La vocation et la "conscience publique" » (*DLPE*, p. 106-110), il était un acteur politique fortement marginalisé, et sa position politique paraissait extrêmement fragile. Le contexte politique était particulièrement mal choisi pour exprimer ces idées antimilitaristes : la guerre apparaissait en effet, aux yeux des contemporains, comme une guerre d'une part inévitable, d'autre part légitime et juste. Inévitable, puisque Roosevelt, placé devant une opinion publique fortement isolationniste, avait fait entrer les USA en guerre au dernier moment, à la suite de l'attaque japonaise de Pearl Harbor. Légitime et juste, en raison notamment des horreurs commises par les régimes de l'Axe. *A contrario*, les idées antimilitaristes rappelaient dans ce contexte ce qui était perçu comme la faiblesse coupable des années 1930. L'intervention de Goodman allait d'autant plus à contre-courant qu'il appartenait dans une certaine mesure à ce groupe flou des *New York intellectuals*, groupe qui se signalait par un nombre élevé de Juifs, et que l'existence des massacres de Juifs par les nazis était connue aux USA au moins depuis 1942<sup>4</sup>. En raison notamment de ces raisons, la Seconde Guerre mondiale marquait un point tournant pour ces *New York intellectuals* jusque-là portés à adopter des positions politiques radicales :

---

<sup>4</sup> Cf. Novick, *The Holocaust in American Life*, p. 22. Il ne faudrait cependant pas exagérer la portée de ce point. D'abord parce que l'ampleur des massacres nazis ne fut connue qu'après la fin de la guerre. Ensuite parce que cette entité, la « shoah », qui nous est aujourd'hui familière, est apparue bien après la fin de la Seconde Guerre mondiale. En 1945, les événements que désigne aujourd'hui ce terme était simplement aperçue, avec d'autres événements, parmi les atrocités des nazis (*Ibid.*).

“America’s entry into World War II in December 1941 proved a decisive moment in the lives of the New York Intellectuals. Revolutionary rhetoric and Marxist theory ultimately bowed to the reality of a global conflict against Nazi Germany, an enemy both fascist and anti-Semitic.”<sup>5</sup>

La fin des prétentions révolutionnaires des *New York Intellectuals* s’inscrivait dans une crise plus générale de la gauche radicale étatsunienne<sup>6</sup>. Howe écrit rétrospectivement : « the crisis of socialism was world-wide, profound, with no end in sight »<sup>7</sup>. Car la Seconde Guerre mondiale ne constituait que l’une des nombreuses difficultés (tant intérieures qu’étrangères) qui se présentait à cette gauche : l’élévation du niveau de vie et l’« embourgeoisement » de la classe ouvrière<sup>8</sup>, l’échec de la Révolution en Espagne, la trajectoire tragique de l’URSS<sup>9</sup>. Chacun de ces éléments rendait plus inconfortable l’adhésion à une politique radicale, à laquelle Goodman, formé politiquement dans la même atmosphère marxiste que plusieurs autres *New York intellectuals*, continuait de s’accrocher<sup>10</sup>.

---

<sup>5</sup> Dorman, *Arguing the World*, p. 83. L’intervention inopinée de Goodman ne pouvait apparaître aux partisans de la guerre que comme une sape de l’effort de guerre, comme une aide involontaire aux régimes de l’Axe. Cette position de Goodman entraîna effectivement une rupture avec les principaux *New York intellectuals*, alors rédacteurs de *Partisan Review* (Stoehr, « Introduction », dans *DLPE*, p. xiii-xvi).

<sup>6</sup> Cf. Bell, *The End of Ideology*, ch. 12-13.

<sup>7</sup> *Decline of the New*, p. 218.

<sup>8</sup> Comme le note Lasch en retraçant l’aliénation des intellectuels libéraux étatsuniens dans l’après-guerre : « By the 1950s [...] it was plain to all but a few diehards that industrial workers had failed to grasp their revolutionary opportunity » (Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 460).

<sup>9</sup> King, *The Party of Eros*, p. 31-43.

<sup>10</sup> L’importance du marxisme dans la trajectoire de Goodman est généralement sous-estimée. Goodman lui-même n’attirait pas l’attention sur l’envergure de sa dette envers le marxisme, parce qu’il ne la percevait pas, ayant été amené assez tôt, au moins dès le « Pamphlet de mai », à vouloir s’en distancier. (Ici encore, l’historiographie goodmanienne a suivi.) Goodman s’était pourtant formé, politiquement parlant, au contact du trotskisme. Au moment où il écrivait son roman *The Grand Piano* (publié en 1942), Goodman avait de longues conversations sur le marxisme avec son frère Percival (Dennis L. Dollens, « Interview with Percival Goodman », dans *Artist of the Actual : Essays on Paul Goodman*, sous la dir. de Peter Parisi, Metuchen (New-Jersey) et Londres, The Scarecrow Press, 1986, p. 138). L’écho dans le « Pamphlet de mai » de certains thèmes marxiste est aisément perceptible : en plus de la critique du réformisme, que nous aurons l’occasion d’aborder plus loin, on pourrait par exemple mentionner la relative familiarité de Goodman avec les discussions originaires des milieux trotskistes (chez des auteurs comme Bruno Rizzi ou James Burnham) sur la nature des rapports de pro-

L'écho de cet inconfort était perceptible jusque dans les protestations antimilitaristes de Goodman, notamment dans une note infrapaginale de « La vocation et la "conscience publique" » :

"By the war I do not mean something subsequent to the attack on Pearl Harbor, but the activity of decades which has adapted itself with such astonishing smoothness to the present world-wide national unities. It is said that in America 'everything is changed,' when on the contrary 'everything' seems to be coming precisely into its own. And by 'our' war I do not mean America's side in the war, but the fact that all peoples have long involved themselves or allowed themselves to become involved. What I write here is grounded completely on a sense of this continuity between the past and present and of this world-wide interdependence." (*DLPE*, p. 106, n. 1.)

L'attention pour ainsi dire très « braudelienne » que Goodman portait là à la continuité historique sous-jacente au « bruit et à la fureur » de l'événement ne découlait pas chez Goodman d'un intérêt pour l'histoire, intérêt qui au contraire était plutôt faible en 1942<sup>11</sup>. Il s'agissait ici d'écarter l'argument que la guerre était inévitable, en soulignant la continuité avec le moment dans le passé où la guerre aurait été évitable. Cet approfondissement se signalait aussi par le fait que Goodman se référait à une communauté politique *mondiale*. Avec ces deux arguments Goodman proposait une manière de voir radicale (au sens étymologique du terme) de la guerre puisqu'il s'agissait de déterrer ses racines jusque là enfouies.

L'inconfort de Goodman, de même encore une fois que la tentative de le surmonter, revient d'une manière encore plus significative quelques pages plus bas (*DLPE*, p. 109) :

"Even if the war were indifferently good, we should have to stand apart from it ; there are plenty of others to approve what authority approves. And what if the 'total war' were a mistake, and no one were left?"

---

duction en URSS (cf. *DLPE*, p. 28 et suiv.). *Communitas* contient aussi des échos de tels thèmes, par exemple des références à la « domination de la ville sur la campagne » et à l'« élimination de la différence entre la production et la consommation » (*COM*, p. 153 et suiv.).

<sup>11</sup> Pour différentes raisons, elle le demeura par la suite : (1) l'approche fortement essentialiste de Goodman l'amena en 1945 à se désintéresser de l'histoire ; (2) avec le développement de la thérapie de la gestalt, Goodman vint à délaisser en psychologie une approche historique au profit de ce qu'on pourrait appeler une approche fonctionnelle ; (3) les nombreuses références historiques que l'on trouve à partir de 1960 dans les écrits politiques de Goodman avaient une valeur davantage herméneutique que cognitive.

I say nothing about the political nature of the war itself because I lack the study, experience and inventiveness of a political person. (My opinion, for what they are worth, I give them only to be ingenuous [...].)”

Un élément retient ici notre attention : le fait qu’à travers ces lignes Goodman concédait la légitimité de la guerre. Aux partisans de la guerre, il opposait un argument curieux, de nature défensive : la prudence commanderait que quelques-uns s’opposent à la guerre, dans l’éventualité pour ainsi dire cartésienne<sup>12</sup> qu’elle s’avère finalement avoir été une erreur. Il justifiait ainsi une position qu’il reconnaissait tacitement être mauvaise en avançant qu’il fallait que quelqu’un maintienne une position antimilitariste. Une position qu’il jugeait toujours justifiée quinze ans plus tard, lorsque dans *Growing Up Absurd* il écrivait à propos des « pacifistes » (en fait, selon toute évidence, à son propre propos) : « when the evil, as they see it, is general and close-knit, it is necessary to preserve one’s personal integrity if only to influence the future when the emergency is past » (*GUA*, p. 68).

L’entrée dans le monde politique de Goodman se fit donc à partir d’une conception particulière de l’engagement politique. Goodman, très attaché en 1942 à des principes éthiques difficiles à appliquer dans le contexte, recourut à une sorte de bluff afin de maintenir son opposition de principe éthique. Mais au-delà de celle-ci, il ne fournissait aucun plan permettant de proposer une action politique concrète devant la guerre. Étant donné l’ampleur auquel donna lieu l’approfondissement de la critique antimilitariste dans le « Pamphlet de mai », il n’est pas inutile de s’arrêter sur ce que ce bluff de Goodman indique de la nature de cet engagement politique.

### 1.1.2 Éthique, marginalité politique et aliénation

Le courroux qu’exprimait Goodman à la suite de Pearl Harbor visait en somme à exprimer une protestation morale de l’ordre de ce que Weber appelait l’éthique de la conviction :

Le partisan de l’éthique de conviction ne se sent « responsable » que d’une chose : empêcher que ne s’éteigne la flamme de la pure conviction [...]. Attiser toujours à

---

<sup>12</sup> Puisque Goodman ne fournit pas de motifs de douter de la légitimité de la guerre.

nouveau cette flamme est le but de ses actions, parfaitement irrationnelles si l'on les juge du point de vue de leur résultat possible, et qui ne peuvent et ne doivent avoir qu'une valeur exemplaire.<sup>13</sup>

Dans le passage cité plus haut, Goodman justement reconnaissait avec candeur qu'il ne présentait pas un point de vue politique : « I say nothing about the political nature of the war itself because I lack the study, experience and inventiveness of a political person. » Dans une telle affirmation de grands principes, on reconnaît bien sûr le portrait par Tocqueville de la « politique littéraire » des « gens de lettres »<sup>14</sup>. Mais aussi d'autres éléments. Car le portrait par Tocqueville laisse dans l'ombre plusieurs aspects d'une action politique peu pratique, notamment chez Goodman : alors que (selon Tocqueville du moins) les littéraires ont pu jouer avec la Révolution française un rôle important, les protestations antimilitaristes de Goodman, le lecteur s'en doute peut-être, sont demeurées inaudibles dans le débat public étatsunien, et encore moins mises en application qu'écoutes. Cette marginalité politique, Goodman la connaissait bien évidemment : c'est elle qui lui permettait d'énoncer des propositions politiques qu'il reconnaissait à demi-mot être inapplicables<sup>15</sup>.

Or si la marginalité politique de Goodman autorisait des prises de positions hardies, elle soustrayait du même coup ces propositions au débat public. Goodman en était bien conscient. Et même frustré, comme le montre bien deux courts passages de « La vocation et la "conscience publique" » précédant de peu la citation dont nous venons de traiter. Car Goodman se rangeait parmi ceux :

“who so strongly dissented from authoritative institutions and mores that they despaired even of political persuasion and pitched their work, their hopes, and their reward in a human, at best future-social rather than present-social, environment [...]” (*DLPE*, p. 107.)

---

<sup>13</sup> Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, La Découverte, 2003, p. 193.

<sup>14</sup> Cf. ci-dessus, **Erreur ! Signet non défini.**

<sup>15</sup> Walzer remarque que ce « qui rend la critique possible, ou du moins relativement aisée [...] est cette faculté de ne pas être engagé, ou du moins pleinement engagé dans les formes locales du gain et de la dépense, de ne pas être responsable de ce qui arrive, de ne pas être en charge du contrôle politique » (*Critique et sens commun*, p. 76-77). En ce sens, Stoehr a raison d'affirmer que « [...] Goodman's hopes for a better society had never been based on revolutionary change » (*Here, Now, Next*, p. 261).

Il poursuivait un peu plus loin sur la même lancée :

“It is customary to use the term ‘alienation’ and to refer to ourselves as ‘alienated,’ and I myself have spoken in this way. Now, however, when the social labor and acquiescence – that prepared the war in order to wage it – have so subverted the natural order of goods that one doubts of their sanity ; and have frozen into a style that is nausea to the taste [...] ; it becomes a kind of flattery to use a term that implies that these also represent a human standpoint from which one withdraws merely to take another human standpoint.” (*DLPE*, p. 108.)

En se référant à l’usage « habituel » du terme aliénation, Goodman renvoyait à un sentiment présent chez les *New York intellectuals* de l’époque. L’un d’eux, Norman Podhoretz, expliquait rétrospectivement :

“A lot of the New York intellectuals were quite provincial, and they knew very little, really, about what went on in America. This was a small group that felt itself alienated, a word that we all came to dislike very much but was common at the time. Like someone who didn’t quite belong in this country.

Many in the group had a sense of being a community unto themselves, living by their own rules and standards, by their own passions. So we were cut off, in that sense, from the ruling passions of most Americans, or what most of us imagined to be the ruling passions of most Americans.”<sup>16</sup>

Alors qu’avec l’entrée en guerre la grande majorité des membres de ce groupe abandonnaient leurs positions politiques radicales, Goodman choisissait toutefois de durcir sa position. La radicalisation susmentionnée se retrouvait ici aussi, cette fois dans le changement d’usage du terme « aliénation » qu’il proposait. C’était selon Goodman la « société », plutôt que lui et d’autres réfractaires, qui était aliénée. Goodman se proposait donc d’utiliser le concept d’aliénation non plus d’une manière psychologique, afin de décrire le *sentiment* personnel d’individus qui se sentent étrangers, mais à l’intérieur d’une démarche essentialiste et radicale<sup>17</sup> : pour reprendre la distinction dans l’usage du concept que Jon Elster utilise

---

<sup>16</sup> Dorman, *Arguing the World*, p. 94.

<sup>17</sup> À la fois au sens étymologique et au sens politique étatsunien du terme « radical ». Sans doute à la suite de l’appui de la plupart de la gauche à l’effort de guerre, Goodman sentait le besoin de marquer ses distances avec une gauche plus libérale. En octobre 1945, Goodman s’identifiait ainsi aux « radicaux, pas aux “progressistes” » (*NH*, p. 68 : « radicals – not “progressives” »), alors que par cette dernière appellation on désignait pourtant une gauche relativement radicale. (Il faut aussi, ici, tenir

quelque part, Goodman proposait de passer d'un concept de l'aliénation qui désigne le « sens de l'aliénation » qu'éprouvaient des gens socialement marginalisés à une autre utilisation visant plutôt à désigner une « aliénation du sens ». Avec cette affirmation d'allure très théorique, Goodman refusait en somme le point de vue à partir duquel on pouvait le dire marginal. Goodman déclarait pour ainsi dire : « Ils ne veulent pas m'écouter ? Eh bien ! je ne les écouterai pas non plus ! » La société occidentale, affirmait-il ainsi, n'était pas humaine, rationnelle et/ou naturelle. Il allait d'ailleurs entreprendre de la démontrer avec son « Pamphlet de mai », en s'inspirant notamment d'une démarche développée par le psychanalyste Wilhelm Reich.

## **1.2 L'héritage psychanalytique de Goodman**

Reich, comme psychanalyste, se proposait en fait de modifier la démarche de Freud, afin de lui donner une ampleur politique qu'elle n'avait pas. Comprendre cette démarche passe donc par la compréhension de la démarche de Freud. Car la psychanalyse, bien qu'elle fut une démarche à première vue clinique, cherchant à résoudre des problèmes psychologiques, se prêtait bien à une application politique. Ce fait est négligé par les commentateurs goodmaniens qui, d'une manière plus générale, tendent à négliger l'héritage freudien chez Goodman. Sans doute en raison d'un effet de perspective similaire à celui que nous avons déjà pu apercevoir, la plupart d'entre eux accordent à l'inverse beaucoup d'importance aux désaccords qu'en tant que Reichien puis co-fondateur de la thérapie de la gestalt Goodman pouvait avoir avec cet héritage<sup>18</sup>. Pour éviter ce travers, nous commencerons ici par examiner en quoi la démarche politique de Goodman (comme celle de Reich) reprenait certains éléments de l'approche de Freud. Ce n'est qu'ensuite que nous aborderons le désaccord de Reich avec Freud.

---

compte de l'influence probable de Dwight MacDonald, que nous aurons l'occasion d'aborder plus loin.)

<sup>18</sup> Comme on le verra plus loin, c'est le cas de beaucoup de post-freudiens.

### 1.2.1 L'inconscient selon Freud

La compréhension des emprunts à la psychanalyse dans le « Pamphlet de mai » ne va pas de soi. Si dans certains énoncés cette filiation apparaît clairement, elle pose problème ailleurs. Goodman empruntait, plus qu'au vocabulaire de la psychanalyse, à son édifice théorique : c'est pourquoi nous commencerons ici par fournir, plutôt qu'une définition de tel ou tel terme, une esquisse, extrêmement schématique, de la théorie psychanalytique.

Le pièce maîtresse de l'édifice psychanalytique est la *notion* d'inconscient. Le *terme* lui-même était bien sûr utilisé avant la naissance de la psychanalyse : l'adjectif « inconscient » peut en effet désigner la simple ignorance, le « préconscient » ou le « préconceptuel ». Le « préconscient » désigne ce qui n'est pas immédiatement présent à la conscience mais qui est accessible à celle-ci. Par exemple, je connais la date de la bataille de Marignan, mais cette connaissance, puisqu'elle n'est que très rarement présente à ma conscience, demeure le plus souvent préconsciente. Le « préconceptuel », moins aisé à définir, désigne la structure logique que l'on peut inférer de certains de nos actes, par exemple le fait que, bien que nous maîtrisons spontanément certaines règles grammaticales dans l'usage quotidien du langage, nous ne sachions la plupart du temps pas les expliquer<sup>19</sup>.

Dans le paradigme psychanalytique, le terme « inconscient » a un sens plus spécifique<sup>20</sup>. Pour alléger notre texte, nous nous référerons ici le plus souvent à l'inconscient freudien en écrivant plus simplement l'Inconscient (avec une majuscule). Si le terme peut parfois être utilisé sans que le concept soit impliqué, il arrive aussi que le concept soit impliqué sans que le terme soit utilisé. Par exemple, Goodman écrivait en 1945 : « Must not one assume, and can one not observe, that beneath the acceptance and mechanical, unspontaneous pleasure in the current social satisfactions there is a deep hatred for these satisfactions that makes men willing to rush off to armies [...]? » (*DLPE*, p. 33). Ici, c'est une métaphore spatiale

---

<sup>19</sup> Nous renvoyons le lecteur intéressé à Paul Veyne, *Le pain et le cirque ; sociologie historique d'un pluralisme historique*, Paris, Seuil, 1976, p. 39-44.

<sup>20</sup> Sur la distinction entre termes et notions en histoire des idées, voir Bevir, « Begriffsgeschichte », p. 276.

(« beneath », « deep ») qui indique la présence du concept. Le sens de ce concept freudien d'inconscient est exposé avec clarté par Jacques Bouveresse :

Les processus inconscients, au sens proprement freudien du terme, ne sont pas seulement des processus que la conscience ne perçoit pas au moment où ils ont lieu, mais des processus qu'elle ne peut pas percevoir, parce que quelque chose s'oppose à ce qu'elle le fasse. Ce ne sont pas seulement des processus inconnus, mais des processus que le sujet ne « veut pas connaître » et qui ne réussissent à se faire connaître que par des voies détournées et sous une forme déguisée qui les rend plus ou moins méconnaissables. Comme le souligne Freud [...] : « Notre notion de l'inconscient se trouve ainsi déduite de la théorie du refoulement. Le refoulé est pour nous le prototype de l'inconscient » [...].<sup>21</sup>

On pourrait, mais cela nous éloignerait de notre propos, creuser cette dernière remarque de Freud et voir comment les lapsus et au moins certains rêves peuvent être expliqués, selon Freud, grâce au modèle expliquant le refoulement. Tâchons plutôt de voir comment l'inconscient se plie à une utilisation extra-clinique telle que Goodman la pratiqua.

### 1.2.2 L'inconscient comme théorie de la connaissance

En interprétant des phénomènes collectifs à travers des lunettes psychothérapeutiques, Reich comme Goodman ne faisaient que suivre une tradition qui remontait au moins à Freud. Goodman vint en somme jouer une variation sur un thème d'abord élaboré dans la tradition psychanalytique. Car la psychanalyse se prêtait au moins relativement bien à cet exercice. Essayons, afin de comprendre la démarche de Goodman, de comprendre pourquoi.

Parmi les nombreuses utilisations de cette notion chez Goodman, il se servit aussi de l'inconscient comme d'une *théorie de la connaissance*. L'Inconscient possédant une capacité de dissimulation, le conscient, selon Freud, est souvent trompé. Lorsque c'est le cas, la rationalité qu'il affiche n'est rien d'autre qu'une rationalisation de pulsions inconscientes, pulsions qui demeurent inaccessibles à celui qui ne dispose pas des outils de la psychanalyse. Les psychanalystes se servent surtout de cette approche dans un cadre thérapeutique, pour surmonter les préventions des clients à l'encontre de l'interprétation que les psychanalystes leur proposent de leurs rêves et gestes. Mais Freud ne se gênait pas pour utiliser cette

---

<sup>21</sup> *Philosophie, mythologie et pseudo science*, p. 35. Cf. MacIntyre, *The Unconscious*, p. 50 : « The unconscious is the realm of repressed memories and emotions ».

approche au-delà de ce cadre, par exemple afin d'expliquer les réticences de certains médecins envers la psychanalyse, réticences qui lui apparaissaient, tout comme les résistances opposées par le patient dans un cadre clinique, explicables par le travail de l'inconscient. Freud utilisait donc là cette théorie de la connaissance d'une manière plus large, dans le débat scientifique<sup>22</sup>.

L'utilisation de cette théorie de la connaissance, comme le remarque Gellner, requerrait une théorie de la connaissance on ne peut plus optimiste ; car prêter diverses capacités de dissimulation et d'intelligence à l'Inconscient supposait chez celui-ci une intelligence et un savoir d'envergure, et procédait donc d'un rationalisme ambitieux :

L'Inconscient est une espèce d'interférence systématique, qui fait obstacle à un contact véritable et correct entre l'esprit et son objet et, partant, empêche une connaissance effective. Si l'on ôte, cependant, la barrière ou l'obstacle, le contact est rétabli et la connaissance devient possible et bel et bien facile. (Une fois la barrière écartée, c'est l'*erreur* qui devient difficilement compréhensible. [...])<sup>23</sup>

En qualifiant cette théorie de la connaissance de « théorie de la connaissance réaliste conditionnelle », Gellner trouve un nouveau nom pour ce que Popper appelait la « théorie de la vérité manifeste »<sup>24</sup>, appellation qui nous semble plus claire et moins lourde. Paul Goodman ne s'est pas privé d'utiliser la théorie de l'inconscient comme théorie de la vérité manifeste. Par exemple, on trouve parfois chez Goodman l'idée que devant un problème il existe

---

<sup>22</sup> Une démarche qui avec l'analyse dite « didactique » fut d'ailleurs institutionnalisée dans l'apprentissage même de la psychanalyse.

<sup>23</sup> Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 92. Gellner s'inspire ici de Popper : « pour une épistémologie optimiste de cet ordre, la connaissance est l'état naturel ou pur de l'homme, l'état du regard innocent capable de voir la vérité, tandis que l'état d'ignorance résulte de la blessure infligée à ce regard innocent lors de la chute de l'homme, blessure qu'un processus cathartique peut partiellement guérir. » (Karl Raimund Popper, *Des sources de la connaissance et de l'ignorance*, Paris, Payot & Rivages, 1998, p. 78-79.) La compréhension de la particularité de cette épistémologie selon Popper est inséparable de la compréhension de l'épistémologie de Popper. On peut dire la même chose de la critique de la psychanalyse chez le même auteur (voir Jacques Bouveresse, « Une illusion de grand avenir : la psychanalyse selon Karl Popper », *Critique : La psychanalyse vue du dehors (II)*, tome XXXII, n° 346, mars 1976 ; Renée Bouveresse, « Une quête sans fin : le statut scientifique de la psychanalyse », dans *Popper et la science d'aujourd'hui*, sous la dir. de Renée Bouveresse, Paris, Aubier, 1989.

<sup>24</sup> Jacques Bouveresse, « Une illusion de grand avenir », p. 306.

une solution rationnelle et que le fait que certains ne l'entérinent pas s'explique par le fait que leur inconscient leur voile l'accès au réel. L'idée est surtout présente dans les écrits des années 1940. Goodman écrivait par exemple : « I have been so disciplined that I cannot spontaneously and from my own experience see a way thru [*sic*] our dilemma [...]. » (*DLPE*, p. 22.) Il retournait aussi la théorie de la vérité manifeste contre Freud, en avançant, toujours dans « Le père du mouvement psychanalytique », que par sa théorie de l'instinct de mort ce dernier « voulait » dire qu'il désirait lui-même mourir<sup>25</sup>. Mentionnons enfin, en anticipant légèrement sur le contenu des prochains chapitres, que cette approche se retrouve aussi dans les écrits postérieurs au « Pamphlet de mai ». Par exemple dans *Gestalt Therapy* :

Les erreurs théoriques fondamentales sont, invariablement, liées à des perturbations de caractère, le résultat d'un défaut névrotique de perception, de ressenti ou d'action. (C'est manifeste, car dans toute question fondamentale, l'évidence est, pour ainsi dire, « partout » et on ne peut manquer de la noter à moins qu'on ne veuille ou ne le puisse pas.) (*GT*, # 2.6, p. 69.)

On la retrouve aussi dans les textes politiques des années 1960.

L'importance de cette théorie de la vérité manifeste chez Goodman mérite qu'on s'arrête un instant à la démarche de Gellner. Car si sa *description* de la théorie de la connaissance « réaliste conditionnelle » s'avère pour nous très utile, l'*explication* qu'il propose de cette théorie de la vérité manifeste apparaît quant à elle problématique. Du fait que selon Gellner la « stratégie immunisante » est partie intégrante de la psychanalyse, il en vient à supposer que le paradigme psychanalytique explique *en lui-même* l'utilisation par les psychanalystes d'une théorie de la vérité manifeste. Une supposition qui l'amène par exemple à écrire, à propos de l'envergure de l'utilisation d'une théorie de la vérité manifeste par Reich : « L'énigme n'est pas de savoir pourquoi Reich en est arrivé là, mais pourquoi ils sont si peu à être allés aussi loin, à s'être vraiment abandonnés à de pareilles extrémités »<sup>26</sup>. Remarquons qu'adopter dans le cas de Goodman une telle approche nous conduirait, en attribuant l'utilisation d'une théorie de la vérité manifeste à son adhésion au credo psychanalytique, à

---

<sup>25</sup> Cf. *NH*, p. 7 : « he wished to die ». Encore en 1945, Goodman s'appuyait sur la théorie de la vérité manifeste pour élaborer une singulière théorie du débat politique : nous y reviendrons.

<sup>26</sup> *La ruse de la déraison*, p. 130.

nous désintéresser des autres explications potentielles. L'adhésion au credo analytique expliquerait (d'une manière presque logique) des utilisations de la théorie de la vérité manifeste (ce qui demeurerait à expliquer serait alors plutôt l'absence d'adhésion à la théorie de la vérité manifeste). Or on constate chez Goodman des variations notables dans le temps dans cette utilisation, variations que l'approche de Gellner (comme il l'admet d'ailleurs) rend inexplicables<sup>27</sup>.

Gellner hérite ici d'une faiblesse de la démarche de Karl Popper. La démarche de Gellner est même incompréhensible si on ne tient pas compte de cette dernière. Selon Popper, la distinction entre la science et la pseudo-science repose sur la sensibilité d'une théorie aux possibles « réponses négatives » ; une activité scientifique digne de ce nom repose sur une volonté de tester des idées, de les aborder le plus possible comme des hypothèses à confronter à des observations, et de renforcer ces hypothèses en tentant de les réfuter. *A contrario*, une théorie non-scientifique, et par exemple pseudo-scientifique, a ceci de particulier, selon Popper, qu'elle comporte des éléments permettant une « stratégie immunisante », c'est-à-dire des éléments permettant de rendre les hypothèses de la théorie irréfutables. C'est parce que la théorie de la vérité manifeste de la psychanalyse fournissait un exemple d'une telle « stratégie immunisante » que Popper s'y est attardé.

L'approche de Popper et Gellner repose sur une erreur qui a été éclairée par Grünbaum : si la théorie de la vérité manifeste peut bien servir de « stratégie immunisante » pour la psychanalyse, toute théorie scientifique dispose de telles « stratégies immunisantes » ; en effet, chaque énoncé d'observation en désaccord avec les prédictions d'un ensemble théorique nous apprend qu'une partie de cet ensemble doit être modifiée mais ne nous indique pas laquelle doit être changée<sup>28</sup>. Du fait de l'existence de cette marge d'incertitude, ce ne sont donc pas les théories scientifiques qui sont ou ne sont pas « immunisées », mais les scientifiques qui déterminent, lorsqu'une observation semble contredire leur théorie, ce qui, dans la théorie, doit être révisé ; ce sont ces mêmes scientifiques qui, lorsqu'ils préfèrent sacrifier

---

<sup>27</sup> Nous reviendrons sur cette faiblesse de la démarche de Gellner.

<sup>28</sup> Adolf Grünbaum, *La psychanalyse à l'épreuve*, Combas, Éditions de l'éclat, 1993, p. 18-22.

systématiquement les observations contraires à leur théorie, « immunisent » alors cette dernière. Dans cette optique, l'ampleur de l'utilisation de la théorie de la vérité manifeste par des psychanalystes peut alors être attribuée en bonne partie, plutôt qu'à des éléments épistémiques internes à la psychanalyse, à des réactions bien humaines des psychanalystes devant les critiques suscitées par les faiblesses épistémiques de la psychanalyse<sup>29</sup>.

## 1.2.3 Théorie de la connaissance manifeste et fausse conscience

### 1.2.3.1 Théorie de la vérité manifeste et débat politique

Si la théorie de la vérité manifeste (en tant que « stratégie immunisante » pratiquée par les psychanalystes) a quelque chose de spécifique (en comparaison avec d'autres « stratégies immunisantes »), c'est plutôt parce qu'elle permet de créer des arguments *ad hominem*, et par-là, d'une manière plus large, parce qu'elle peut servir comme instrument *politique*. Car si à l'extérieur du cadre clinique la théorie de la vérité manifeste est surtout connue (notamment grâce à Popper) comme « stratégie immunisante » dans le débat scientifique, elle peut aussi être utilisée dans le débat politique afin de discréditer des discours politiques concurrents. Chacun de ces discours peut d'une part être écarté en tant que rationalisation dissimulant une pathologie, dont l'analyste, grâce aux « techniques » à sa disposition, peut dévoiler le sens latent. Après d'autres, Paul Goodman l'utilisait dans ce sens. Rappelons par exemple l'énoncé du « Pamphlet de mai » où il écartait comme simple rationalisations les arguments des partisans de la participation étatsunienne à la Seconde Guerre mondiale : « Must not one assume, and can one not observe, that beneath the acceptance and mechanical, unspontaneous pleasure in the current social satisfactions there is a deep hatred for these satisfactions that makes men willing to rush off to armies [...]? » (*DLPE*, p. 33). On peut se faire une idée de l'ampleur et de la profondeur des pathologies que Goodman supposait être à l'œuvre avec un passage d'un article de 1945 sur Freud, « The Father of the Psychoanalytic Movement », dans lequel Goodman écrivait : « The people are ill not in their

---

<sup>29</sup> Car les critiques de la psychanalyse que nous avons évoquées en introduction ne sont que les dernières d'une longue tradition.

thousands who come for treatment, but in their hundreds of millions who are about to tear the world apart. » (NH, p. 7). Au risque encore une fois d'anticiper sur le contenu des chapitres ultérieurs, on peut remarquer que cet usage politique de la la théorie de la vérité manifeste perdura chez Goodman, qui écrivait par exemple en 1962 :

“[...] if a utopian expedient seems *prima facie* sensible, directly feasible, and technically practical, and is nevertheless unacceptable, there is a presumption that we are dealing with an ‘inner conflict,’ prejudice, the need to believe that nothing can be done, and the need to maintain the status quo.” (UEPP, p. 20.)

En somme, Goodman utilisait la théorie de la vérité manifeste à grande échelle surtout afin d'expliquer le désaccord d'une multitude de gens à ses propres opinions politiques.

### 1.2.3.2 Symptômes et caractère

Avec un tel discours, Goodman donnait donc à la théorie de la vérité manifeste une ampleur surprenante. Là où les psychanalystes restreignent habituellement son application devant les profanes<sup>30</sup>, Goodman ne se gênait pas : en désignant comme malades, au-delà des « malades qui viennent pour des traitements », les gens qui « sont sur le point de déchirer le monde en morceaux », il augmentait dramatiquement la quantité des névrosés du monde. Ce faisant, il rencontrait aussi une difficulté d'ordre qualitative. Les « malades qui viennent pour des traitements », d'une manière ou d'une autre, se représentaient bien comme des malades : sans quoi ils ne viendraient pas pour ces traitements. Par contre, ceux qui « sont sur le point de déchirer le monde en morceaux » étaient, dans leur écrasante majorité, convaincus d'être sains d'esprits. Avec sa démarche, Reich avait aussi cherché à légitimer une telle extension de la démarche psychanalytique. Plus spécifiquement, sa théorie dite du « caractère », une mise à jour de la théorie freudienne de la névrose, comportait l'avantage opportun de surmonter ce problème. Comme le remarque un exégète de Reich :

Contrairement au symptôme, que l'on doit considérer comme une production et une concentration du caractère et qui est ressenti comme un corps étranger et engendre une impression de maladie, le trait de caractère est encastré organiquement dans la

---

<sup>30</sup> Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 61 ; Van Rillaer, « Le pouvoir de séduction de la psychanalyse », p. 235-241.

personnalité. Le fait que la conscience de la maladie soit absente est un signe fondamental de la névrose caractérielle.<sup>31</sup>

Les reichiens se donnaient donc le champ libre pour étendre le champ d'explication ouvert à la psychanalyse. Par-là, celle-ci s'avérait proche d'autres théories, théories souvent sans aucun lien avec le champ psychologique, et notamment la théorie de l'idéologie qu'on retrouve dans le marxisme.

### 1.2.3.3 La psychanalyse comme théorie de la fausse conscience

Aborder la définition marxiste de l'idéologie dépasserait le cadre de notre travail. Mentionnons simplement ici que Friedrich Engels la résumait comme suit : « L'idéologie est un processus que le prétendu penseur accomplit bien avec conscience, mais avec une conscience fausse. Les forces motrices qui le meuvent réellement lui demeurent inconnues.<sup>32</sup> » Le terme « idéologie » ayant été utilisé par un grand nombre d'auteurs et dans un grand nombre de sens, on préférera ici, afin d'éviter la confusion, utiliser l'appellation de théories de la fausse conscience pour désigner les théories décrites par la définition d'Engels, sans égard à la nature des « forces motrices » (socio-économiques ou autres) qu'elles supposent être à l'œuvre. Nous réserverons le terme « idéologie » pour désigner la théorie beaucoup plus étoffée développée par Marx et Engels dans *l'Idéologie allemande*<sup>33</sup>. On peut rapprocher les approches freudiennes et marxistes de la connaissance et des croyances. Car le marxisme se rapproche du portrait que nous venons d'élaborer du freudisme. La définition par Engels de sa propre théorie retrouve parfaitement la définition de la théorie de la vérité manifeste, notamment parce que la théorie marxiste de l'idéologie se fonde elle aussi sur

---

<sup>31</sup> Jean-Pierre Voyer, *Introduction à la science de la publicité*, suivi de *Reich mode d'emploi*, Strasbourg, Éditions anonymes, p. 101-102.

<sup>32</sup> Lettre à Franz Mehring du 14 juillet 1893. Le passage est cité dans Boudon, *L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*, p. 56.

<sup>33</sup> Karl Marx et Friedrich Engels, *L'idéologie allemande : critique de la philosophie allemande la plus récente dans la personne de ses représentants Feuerbach, B. Bauer et Stirner, et du socialisme allemand dans celle de ses différents prophètes*, Paris, Éditions sociales, 1968.

l'idée que « c'est l'erreur qui [est] difficilement compréhensible »<sup>34</sup>. Comme le note Aron, il y a « dans le marxisme [...] l'idée qu'il existe une perception nue, authentique, dépouillée du monde réel par rapport à quoi se définissent les idéologies »<sup>35</sup>). On peut inversement rapprocher le freudisme du marxisme : Nestor Capdevila note à propos de la théorie de la religion avancée par Freud dans *L'avenir d'une illusion* : « Bien que Freud n'utilise pas le mot "idéologie" [...], sa théorie de la religion qui fait dériver l'illusion des désirs humains est bien une explication causale de croyances erronées »<sup>36</sup>.

#### 1.2.4 La fausse conscience dans le discours politique radical

À ce jour, les théories de la fausse conscience » ont davantage été étudiées d'un point de vue normatif, dans le contexte de différents débats méthodologiques des sciences sociales<sup>37</sup>, que d'un point de vue descriptif, afin de la constituer comme objet d'étude de ces mêmes sciences. On retrouve une heureuse exception à cette règle dans *The Dark Side of the Left: Illiberal Egalitarianism in America*<sup>38</sup>, une pénétrante étude de Richard J. Ellis sur la culture politique de la gauche étatsunienne radicale, étude dans laquelle il se penche, entre autre chose, sur la persistance dans celles-ci de croyances en une « fausse conscience ». Car en distinguant le concept du terme, Ellis parvient à élargir son objet d'étude : « The term "false consciousness" conjures up the specter of Marxism, but the concept is not unique to orthodox Marxism »<sup>39</sup>. Il démontre à travers une série d'analyses de cas qu'un raisonnement

---

<sup>34</sup> Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 92.

<sup>35</sup> Raymond Aron, *La sociologie allemande contemporaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 76.

<sup>36</sup> Nestor Capdevila, *Le concept d'idéologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 41.

<sup>37</sup> Les études de Boudon (*L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*) et Capdevila (*Le concept d'idéologie*) s'inscrivent dans ce contexte. Elles comportent notamment d'utiles éléments de bibliographie.

<sup>38</sup> Richard J. Ellis, *The Dark Side of the Left*. On trouve des éléments complémentaires dans *id.*, *American Political Cultures*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1993.

<sup>39</sup> *The Dark Side of the Left*, p. 275.

s'appuyant sur le concept de fausse conscience se retrouve autant chez Henry George ou chez des membres du *SDS* que chez des féministes radicales d'après 1968, et que l'utilisation de tels modèles constitue même un thème récurrent, voire un élément constitutif, de la gauche radicale aux USA :

“A scarlet thread running throughout the radical egalitarian thought [...] is a barely concealed contempt for the choices most people make in their everyday lives. The masses of people are assumed to make decisions that do not express their ‘true’ preferences or their authentic selves, but rather reflect the hegemonic value system – whether capitalist, materialist, patriarchal, or anthropocentric – they have passively imbibed. It is the system and not ordinary people who draw the brunt of egalitarian wrath [...]”<sup>40</sup>

On aura remarqué qu'Ellis se démarque ici du ton de placidité morale habituel aux praticiens des sciences sociales. Cela s'explique par le fait que son analyse des théories de la fausse conscience prend place dans une étude qui est également un plaidoyer politique pour une gauche plus « libérale » – un terme qu'on pourrait dans ce contexte traduire par « démocratique ». Peut-être en raison de ce plaidoyer, Ellis pose une dichotomie entre d'une part une politique radicale et d'esprit non-démocratique, sur laquelle il se penche, et d'autre part une politique pleinement démocratique, respectueuse des choix posés par les gens dans leur vie quotidienne, qui demeurant pour ainsi dire « en arrière-plan » de l'étude constitue tout de même l'analyse en établissant un point de comparaison<sup>41</sup>. Or il appert que cette dichotomie pêche par manque de mise en contexte.

Cette faiblesse apparaît à la lecture d'une autre étude sur la gauche étatsunienne qui s'appuie sur une dichotomie analogue. Collier et Horowitz, deux membres de la Nouvelle Gauche des années 1960, après être passés à la droite reaganienne, entreprirent de dénoncer leur passé (ainsi que, plus généralement, les tares de la gauche) avec le zèle des convertis<sup>42</sup>.

---

<sup>40</sup> Richard J. Ellis, *The Dark Side of the Left*, p. 275.

<sup>41</sup> Cette dichotomie n'était pas nécessairement clairement présente à l'esprit d'Ellis. On peut ici rappeler la remarque déjà citée de Boudon : « on [...] peut avoir tendance à oublier ou ne pas percevoir les hypothèses sans lesquelles aucun modèle, sur aucun sujet, ne peut être conçu » (*L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*, p. 232).

<sup>42</sup> Peter Collier et David Horowitz, *Destructive Generation : Second Thoughts about the Sixties*, Los Angeles, Second Thought Books, 1995.

Lorsqu'ils évoquent rétrospectivement (sur le mode de l'autocritique) les utilisations qu'avec d'autres ils faisaient dans les années 1960 d'une théorie de la fausse conscience, c'est à la manière d'une pathologie dont ils auraient été frappés. En d'autres mots, ils en viennent à attribuer cette utilisation d'une théorie de la fausse conscience à « un processus que le prétendu penseur accomplit bien avec conscience, mais avec une conscience fausse » et ainsi, paradoxalement, à utiliser une théorie de la fausse conscience afin d'expliquer l'existence de théories de la fausse conscience. Leur entreprise à le mérite de montrer un risque auquel fait face notre démarche : le risque d'une explication de la théorie de la fausse conscience basée sur une théorie de la fausse conscience<sup>43</sup>.

### 1.2.5 L'aperception diffuse de la fausse conscience

Ce risque découle de notre démarche. Les commentateurs « goodmaniens », en donnant simplement raison à Goodman, portaient leur attention sur les phénomènes auxquels Goodman s'intéressait (par exemple la Seconde Guerre mondiale). Ce n'est que lorsque, comme ici, on s'intéresse au doigt plutôt qu'à la lune, en adoptant en quelque sorte la démarche de l'idiot, qu'une difficulté spécifique apparaît : la théorie de la fausse conscience de Goodman peut à première vue paraître particulièrement originale, voire délirante, surtout si on y accole comme nous l'avons fait l'étiquette « psychologisation de la politique ». Il est facile, en glissant, de supposer que cette approche de Goodman faisait de lui un extrémiste, voire un hurluberlu : alors que les gens normaux faisaient de la politique, pensera-t-on alors, Goodman, lui, plaquait arbitrairement ses schémas psychanalytiques en politique. Apercevoir d'une manière aussi exotique la démarche de Goodman découlerait en fait d'une lacune

---

<sup>43</sup> Si les travaux d'Ellis autorisent une telle lecture, on ne la retrouve pas pour autant sous sa plume. Le point de départ des réflexions d'Ellis est l'application par Mary Douglas d'une approche fonctionnelle afin d'expliquer les « cosmologies du mal » (voir Richard J. Ellis, *The Dark Side of the Left*, p. 283-284). Une telle approche, d'une part parce qu'elle est basée sur une démarche de compréhension (au sens de Weber), d'autre part parce qu'elle dépasse l'étude de telle ou telle tradition historique, échappe à ce qu'on pourrait appeler la « dérive politique » suivie par Collier et Horowitz. (Par contre, on peut rétrospectivement se demander s'il est possible d'appliquer cette critique à la démarche « dualiste » de Gellner.)

dans la mise en contexte historique, plus précisément d'une négligence de l'importance que revêt dans celle-ci l'analyse du sentiment de quotidienneté :

[...] selon que les occurrences recueillies sont plus ou moins nombreuses, on en conclut que, pour la période étudiée, le fait, la coutume, le mot dont on a recueilli les occurrences tranchait ou non sur la *norme* de l'époque. Or, dans la vision que les gens ont de leur propre époque, cette idée de norme a une grande importance : elle donne à leur monde ambiant son air de familiarité, de quotidienneté ; et cette conscience de quotidienneté leur vient de la même méthode de mise en série que pratiquera à leur égard leur futur historien : l'induction leur a appris à distinguer, dans ce qui les entoure, les phénomènes banals des singularités qui tranchent. Si grande est l'importance de cette impression de quotidienneté qu'on exagère à peine en disant que l'historiographie se résume à recréer la banalité quotidienne du passé.<sup>44</sup>

On peut à partir de ce passage faire ressortir une difficulté suscitée par l'étude de la théorie de la fausse conscience de Goodman. Si effectivement, comme le supposent par exemple Collier et Horowitz, les théories de la fausse conscience appartiennent aux « singularités qui tranchent » « dans la vision que les gens ont de leur propre époque », on pourrait, à l'évidence, s'interroger sur la réception de ces idées de Goodman ; on serait surtout en droit, à partir de là, de s'interroger sur les raisons qui poussent les partisans de ce type de théories, dont Paul Goodman, à les adopter, étant donné l'incompréhension qu'ils ne pourraient manquer de s'attendre à rencontrer chez leurs semblables. Or on rencontra dans les faits une réaction beaucoup plus mitigée envers les théories de la fausse conscience, notamment envers la psychanalyse. Cette réaction était même largement favorable au lieu et au moment où Goodman donnait son adhésion aux grandes lignes du credo psychanalytique.

### 1.2.5.1 La psychanalyse dans le décor

En 1942-1945, Goodman se trouvait même d'une certaine manière dans la situation inverse que celle représentée par Collier et Horowitz : en fait, la psychanalyse (théorie de la fausse conscience y compris) obtenait alors une reconnaissance jusqu'alors inégalée. W. H. Auden décrivait bien le statut qu'avait alors atteint la psychanalyse aux USA lorsqu'il écrivait (dans « In Memoriam Sigmund Freud »), peu après la mort de Freud : « to us he is no

---

<sup>44</sup> Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, p. 231-232.

more a person / now but a whole climate of opinion »<sup>45</sup>. Edward Shorter fournit plusieurs informations qui concordent avec cette description : il note qu'après les années 1930, la psychanalyse fleurit aux USA au-delà des rêves les plus fous des fondateurs viennois du mouvement, qu'elle fut particulièrement reconnue chez les Juifs étatsuniens et encore plus chez les Juifs new-yorkais des années 1940<sup>46</sup>. Ces informations n'étaient évidemment pas connues de Goodman : d'une part, dans l'état de relative ignorance des Étatsuniens qui était le sien, il ignorait sans doute que la psychanalyse était moins reconnue en dehors de son milieu ; d'autre part, il n'avait aucune raison de croire que l'ascension de la psychanalyse dont il avait été le témoin avait déjà atteint son sommet. En résumé, une démarche de type psychanalytique ne pouvait apparaître que comme profitable à Goodman : d'une part l'enthousiasme environnant l'aura disposé favorablement envers les explications psychanalytiques, d'autre part Goodman, par ailleurs conscient de cet enthousiasme<sup>47</sup>, aura été convaincu de l'utilité de les adopter dans son propre discours pour renverser les résistances que rencontraient son propre discours ; en d'autres mots, le fait que Goodman ait cru avec plus ou moins de conviction que le dévoilement des pulsions inconscientes qu'il supposait être à l'œuvre pouvait s'avérer bénéfique ne l'aura pas empêché de réaliser que le discours psychanalytique en lui-même était susceptible de provoquer le respect, l'intérêt, etc.

D'une manière plus générale, on peut constater qu'au-delà des fluctuations du statut de la psychanalyse que l'on vient d'entrevoir, différentes théories de la fausse conscience (comme celles qu'Ellis nous invite à envisager) se situaient dans la zone intermédiaire entre « les phénomènes banals » et les « singularités qui tranchent » auxquels Veyne se réfère, et cela parce que, bien au-delà des adeptes attirés de la théorie de la fausse conscience, on retrouve une large adhésion à un tel type d'approche. Mais au-delà même d'un savoir spécialisé comme la psychanalyse, cette adhésion se retrouve dans la psychologie dite populaire, psychologie du sens commun telle qu'on l'utilise au quotidien, qui s'appuie sur ce qu'on pourrait appeler une théorie implicite de la fausse conscience.

---

<sup>45</sup> Wystan Hugh Auden, *Another Time : Poems*, Londres, Faber & Faber, 1940, p. 118.

<sup>46</sup> Shorter, *A History of Psychiatry*, p. 160, 181-189.

<sup>47</sup> Voir par exemple *SOL*, p. 78-79, *NH*, p. 42.

### 1.2.5.2 La fausse conscience au quotidien

La manière dont nous appréhendons, au quotidien, les motifs des autres est en effet plus complexe qu'on pourrait le croire. On peut, à partir de travaux d'Alfred Schutz<sup>48</sup>, comprendre que nous appréhendons de deux manières, différentes et complémentaires, ces motifs. À supposer par exemple un meurtrier : on peut dire que son motif pour tuer est d'obtenir l'argent de sa victime, satisfaire une vengeance, etc. ; on peut aussi dire qu'il a été amené à agir du fait qu'il a grandi dans tel ou tel environnement, qu'il est irascible, etc. Dans le premier cas nous identifions la *finalité* visée par l'action ; dans le second cas nous nous référons à la manière dont l'expérience passée de l'agent l'a poussé à agir comme il l'a fait. Schutz appelle respectivement « motif-en-vue-de » et « motifs-parce-que » le premier et le second type d'attribution ; on se référera plus simplement ici aux *raisons* (ou *motifs*) et aux *causes* d'un acte.

On peut appliquer à l'attribution des causes d'un acte d'un agent la définition par Engels de la fausse conscience : « Les forces motrices qui le meuvent réellement lui demeurent inconnues », notamment parce que les agents historiques n'ont pas une meilleure compréhension de leurs passions qu'un observateur extérieur. Attribuer des causes à un motif n'est donc pas le signe distinctif d'un réductionnisme scientifique ou scientiste : d'une personne qui se fâche, s'effraie, s'émeut, on dit le plus naturellement du monde que c'est (par exemple) parce qu'elle est irascible, lâche ou émotive, autrement dit qu'elle a été poussée par une disposition. (Une disposition qui peut elle-même être appréhendée comme le produit de l'environnement.) Cette démarche fait en somme partie du pain quotidien de la vie sociale.

C'est dire qu'à l'encontre du portrait en noir et blanc qu'on retrouve chez Ellis ou Collier et Horowitz (le mépris des choix de ses congénères qu'on retrouverait dans des théories de la fausse conscience opposé au respect de ces choix présent dans la vie politique

---

<sup>48</sup> Alfred Schutz, *The Phenomenology of the Social World*, Heinemann, Northwestern University Press, 1972, p. 86-87 ; *id.*, *Le chercheur et le quotidien ; phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 28-29. Le paragraphe qui suit est à toutes fins pratiques un résumé de ces passages.

normale), la distinction que nous esquissons permet de comprendre les théories de la fausse conscience formellement énoncées comme le point extrême d'un dégradé, puisque le débat politique est traversé de part en part par certaines théories de la fausse conscience. N'étant pas si différentes qu'on pourrait le croire de l'approche quotidienne des acteurs politiques moyens, les théories de la fausse conscience gagnent à être perçues d'une part comme des *extensions* de l'attribution de causes de motifs au moyen de *justifications systématiques* de celles-ci, d'autre part comme une *limitation* de cette attribution à certains types de causes (socio-économiques chez les marxistes<sup>49</sup>, psychologiques chez les freudiens, etc.).

L'impression d'étrangeté qu'on peut ressentir devant la description de la théorie de la fausse conscience découle en grande partie du fait que la manière dont nous utilisons quotidiennement une approche similaire à celle proposée par Engels demeure en grande partie métaconsciente : autrement dit, ce sentiment d'étrangeté est davantage suscité par l'explicitation de la théorie de la fausse conscience que par la théorie de la fausse conscience elle-même. Mentionnons par ailleurs que la « sphère politique », ne possède pas une unité aussi bien définie que pourrait le laisser supposer l'expression « psychologisation de la politique »<sup>50</sup>.

### 1.2.5.3 Spécificité de la fausse conscience freudienne

Si la théorie de la fausse conscience employée par Goodman ne se distingue pas de l'utilisation courante par l'attribution de causes aux motifs, puisque dans les deux cas l'agent ne perçoit pas la force qui le meut, c'est parce que la particularité de cette théorie de la fausse conscience se situe plutôt dans la manière dont Goodman, suivant en cela Freud et Reich, attribuait des *raisons*<sup>51</sup>. Alors que dans la vie quotidienne (et, par extension, dans la vie

---

<sup>49</sup> Car la notion marxiste d'idéologie, telle que développée notamment dans l'*Idéologie allemande*, est plus large que la définition par Engels de la fausse conscience : cette dernière constitue pour ainsi dire son squelette conceptuel.

<sup>50</sup> Voir Pocock, *Politics, Language and Time*.

<sup>51</sup> Cette révision demande de revenir sur la manière dont on a, en suivant Capdevila, rangé Freud parmi les utilisateurs d'une théorie de la fausse conscience.

politique) nous attribuons généralement des raisons d'agir à nos semblables là où on suppose qu'il serait possible (en droit sinon en fait) qu'ils reconnaissent ces intentions comme les leurs, des explications par l'inconscient telles que les permettent les théories freudiennes et post-freudiennes permettraient à Goodman d'attribuer à ces mêmes semblables des raisons qu'ils n'auraient pas reconnu comme les leurs<sup>52</sup>. Autrement dit, le freudisme élargit l'ignorance relative de l'agent en ce qui concerne les raisons de ses motifs, et cela en opérant un flou entre les deux démarches que nous venons d'examiner, l'explication par les raisons et celle par les causes :

On peut dire, si l'on veut, d'une cause, que l'on ne peut pas la connaître, mais seulement la conjecturer ; il est, en revanche, de la nature d'une raison de pouvoir être connue et de n'être conjecturée, lorsqu'elle l'est, que de façon provisoire et dans la perspective d'une reconnaissance possible [...] par l'intéressé [...]. Le fait que le sujet ignore généralement une bonne partie des raisons qui le font agir ne réduit pas celles-ci à l'état de causes sur lesquelles il en est réduit à des hypothèses. [...] En d'autres termes, Freud traite la raison comme une cause, en supposant qu'elle peut être conjecturée comme une procédure de type scientifique et confirmée à la fin par l'acquiescement du sujet qui la reconnaît comme ayant été effectivement sa raison ; et il traite la cause comme une raison, en supposant que les causes qu'il recherche peuvent être connues de la deuxième façon [...].<sup>53</sup>

La psychanalyse vient donc modifier d'une manière assez subtile des façons de faire on ne peut plus familières et quotidiennes<sup>54</sup>. Cette modification passe relativement inaperçue, du fait que ces façons quotidiennes, bien que nous parvenions à les maîtriser pratiquement, demeurent en très grande partie préconçues. La compréhension de ces façons de faire, il est vrai, n'est pas chose facile, notamment parce que les motifs demeurent en grande partie insaisissables. Ne serait-ce que parce qu'une bonne partie d'entre eux ne sont pas réfléchis et conscients – on peut par exemple manger son repas sans penser aux raisons pour lesquelles on le fait –, l'attribution d'intentions se fait souvent *après* l'action effectuée que l'on tente d'expliquer. Ne serait-ce que pour cette raison, la réflexion sur les attributions de motifs rencontre des objets fuyants :

---

<sup>52</sup> MacIntyre, "A Mistake About Causality in Social Science", p. 58-60.

<sup>53</sup> Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo science*, p. 85.

<sup>54</sup> La continuité entre la psychanalyse et la « psychologie du sens commun » est abordée d'une manière analogue dans MacIntyre, *The Unconscious*.

Étant donné que, semble-t-il, lorsqu'on est à la recherche d'un motif, on ne parvient jamais à des faits inébranlables de la conscience, que les motifs sont bien plutôt sans consistance et, à la réflexion critique, nous glissent entre les doigts, il vaut mieux dès le début ne pas les concevoir comme des choses qui existent de façon déterminée [...].<sup>55</sup>

Cette remarque donne un léger aperçu de la manière dont les intentions demeurent quelque chose de mystérieux. Nous ne tenterons pas d'approfondir cette question, objet de débat spécialisé des philosophes de l'action. Le point important, pour notre démarche, est la manière dont ce caractère fuyant a rendu acceptable l'utilisation, chez Goodman notamment, d'une théorie de la fausse conscience particulière : « La psychanalyse exploite justement l'incertitude et l'indétermination des motifs et la propriété qu'ils ont de se plier à la critique pour persuader le sujet que ses motifs étaient très différents de ce qu'il avait pu croire jusque-là »<sup>56</sup>. À ces difficultés très théoriques s'ajoute cette difficulté pratique que c'est en droit, en non en fait, que nous reconnaissons à nos semblables le privilège de reconnaître des raisons comme leurs, et donc qu'à toutes fins pratiques ce privilège peut être écarté en supposant à l'œuvre une forme ou une autre de dissimulation. On aperçoit là aussi une continuité entre la psychologie du sens commun et la psychanalyse, puisque avec l'Inconscient cette dernière étend simplement la portée de cette dissimulation possible.

Comme nous l'avons dit, Goodman utilisait la théorie de l'Inconscient afin surtout d'expliquer le désaccord d'une multitude de gens à ses propres opinions politiques. Car les bénéfiques politiques de l'utilisation du flou entre raisons et causes sont manifestes :

Dire que l'action a été déterminée par un processus inconscient revient précisément à dire qu'elle a été produite par quelque chose qui peut à la fois être ignoré et rester ignoré (comme une cause) et être connu avec une certitude immédiate (comme une raison), de sorte qu'il est toujours possible d'interpréter le refus du sujet comme un désaccord normal (mais sans conséquence) sur la cause de son action et son assentiment comme la preuve du fait que la vraie raison a bien été identifiée [...].<sup>57</sup>

---

<sup>55</sup> Friedrich Waisman, cité dans Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo science*, p. 94.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 85-86. Ce passage paraphrase une remarque de Frank Cioffi. On trouve des remarques allant dans le même sens à d'autres endroits : du même Cioffi (*Ibid.*, p. 95 ; Cioffi, « Épistémologie et mauvaise foi ») ainsi que chez Gellner (*La ruse de la déraison*, p. 117-120).

En somme, le fait que l'innovation que Freud opérait avec sa notion d'inconscient prenait comme point de départ des démarches on ne peut plus familières et quotidiennes rend compréhensible le fait que sa théorie et le type d'explications des actions qu'elle rend possible aient été acceptés dans une très large mesure, au moins dans l'Occident contemporain, et ce, comme le note Gellner, d'une manière à la fois beaucoup plus large et spontanée que la notion marxiste apparentée de l'idéologie<sup>58</sup>.

Si on ajoute à cela le fait que la psychanalyse obtenait en 1945 une reconnaissance jusque-là inédite, il devient compréhensible que Goodman, comme Reich avant lui, se soit tourné vers la psychanalyse pour aborder le monde politique. La chose est d'autant plus compréhensible dans le cas de Goodman que Reich lui avait fourni un exemple d'une telle démarche.

### 1.2.6 Goodman dans la foulée de Reich

Reich constituait bien un exemple pour Goodman, qui dans les années 1940 se rallia à son approche. C'était la plupart du temps implicite, mais d'une manière plus explicite dans l'article de 1945 « The Political Meaning of Some Recent Revisions of Freud » (*NH*, p. 42-60), dans lequel il écrivait notamment : « Reich [...] applies what is so fundamental and undeniable in Freud to evils that are so glaring in society, that one must agree absolutely » (*NH*, p. 55). Ce débat, nous aurons l'occasion d'y revenir, fut déterminant dans la formation politique de Goodman.

Reich avait vécu, alors en tant que membre du parti communiste, la montée du nazisme en Allemagne puis en Autriche. À travers une série de défaites politiques<sup>59</sup>, il

---

<sup>58</sup> Gellner, « Psychoanalysis as a Social Institution », p. 224-225.

<sup>59</sup> Le désespoir de Reich durant la période de recul des organisations communistes apparaît pleinement à la lecture de son autobiographie (Wilhelm Reich, *Les hommes dans l'État*, Paris, Payot, 1978), à laquelle nous renvoyons le lecteur intéressé.

chercha à élaborer une synthèse du marxisme et du freudisme qui puisse lui permettre de rendre compte de ces défaites<sup>60</sup>.

### 1.2.6.1 La mort, l'amour

L'idée de Reich de se tourner vers le freudisme pour renforcer le marxisme<sup>61</sup> n'allait alors pas de soi, ne serait-ce que parce que Freud, au moins depuis la Première Guerre mondiale croyait que deux instincts, l'« instinct de vie » (*eros*) et l'« instinct de mort » (*thanatos*) étaient à la base de l'existence humaine. L'existence du dernier d'entre eux rendait irréalizable, pour Freud, diverses utopies, y compris le communisme : car avec l'instinct de mort le malheur faisait pour ainsi dire partie intégrante du destin de l'être humain. Reich entreprit de critiquer cette notion. Ce qui n'était pas pour étonner : d'une part parce que pour quelqu'un qui fréquentait les milieux psychanalytiques la théorie de l'instinct de mort apparaissait sans doute comme une raison, voire la raison, de s'opposer aux politiques radicales ; d'autre part parce que le versant social et historique des théories de Freud, sur lequel reposait aussi l'instinct de mort, avait déjà donné lieu à ce qui apparaissait comme de sérieuses objections, qui pouvaient encourager Reich dans sa critique<sup>62</sup>. Si Reich reconnaissait l'existence des tendances sadiques et masochistes dont devait rendre compte la théorie de l'instinct de mort, c'était pour voir en elles une déformation d'un instinct de vie qui pour lui était premier, en d'autres mots pour nier leur caractère inné. Là où la démarche de Freud révélait deux « niveaux » chez l'être humain – à la surface le conscient et, plus « profondément », l'inconscient –, Reich ajoutait donc un niveau supplémentaire, de sorte qu'en plongeant de plus en

---

<sup>60</sup> Comme le note Reinhart Koselleck (*L'expérience de l'histoire*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Gallimard et le Seuil, 1997, p. 237-247), le fait de vivre une défaite dispose à revenir sur le passé pour chercher à en approfondir la compréhension. Cette remarque s'applique ici : de la révolution de 1918 à la prise de pouvoir par les nazis les Communistes allemands étaient en fait passés à travers toute une série de défaites.

<sup>61</sup> Notre lecture de la fausse conscience chez Reich est redevable de l'analyse présente dans Capdevila, *Le concept d'idéologie*, p. 44-46.

<sup>62</sup> Cf. la critique ethnologique de Bronislaw Malinowski (*La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*, Paris, Payot, 1967) et son utilisation par Wilhelm Reich (*L'irruption de la morale sexuelle : étude des origines du caractère compulsif de la morale sexuelle*, Paris, Payot, 1978).

plus loin dans les profondeurs humaines on passait du conscient à un inconscient pathologique, puis de l'inconscient pathologique à un inconscient naturel et premier (voir le tableau # 1.1 : *Hiérarchie des forces inconscientes chez Freud et Reich*).

Le ralliement de Goodman à cette critique est fort compréhensible, parce que l'adhésion aux idées de Reich apparaissait sans doute à Goodman comme une conséquence de l'inexistence de l'instinct de mort. Les idées de Reich apparaissaient comme l'une des possibilités d'une alternative, il va sans dire métaconsciente, entre ses idées et celles de Freud<sup>63</sup>. Le postulat de l'instinct de mort chez ce dernier, ainsi que les analyses anthropologiques et historiques qu'il fondait, apparaissaient très faibles. On a déjà mentionné le non-recevoir qu'il rencontrait chez l'anthropologue Malinowski. MacIntyre va jusqu'à affirmer : « almost all those acquainted with the relevant empirical facts agree with Reich in rejecting it »<sup>64</sup>. Dans la mesure où les adversaires *psychanalystes* du radicalisme politique de Reich s'étaient appuyés sur cette notion, et ne lui avaient donc opposé que de piètres arguments, il est plausible de supposer que Goodman jugeait (plus ou moins confusément) que ces arguments étaient les principaux, voire les seuls, qui pouvaient être opposés aux théories de Reich, et donc que

**Tableau 1.1**  
Hiérarchie des forces inconscientes chez Freud et Reich

	Freud	Reich
« Profondeur » postulée des forces inconscientes	<i>Eros et Thanatos</i>	inconscient secondaire : <i>Thanatos</i>
		inconscient premier : <i>Eros</i>

<sup>63</sup> Sur la manière dont des croyances peuvent s'élaborer à partir de tels pré-supposés métaconscients, voir Boudon (*L'art de se persuader des idées fausses, fragiles ou douteuses*, Paris, Seuil, 1992) et ci-dessous, en page 133.

le refus opposé aux vues de ce dernier, ainsi qu'aux siennes, tenait de l'irrationalité. Le fait que cette irrationalité ait à son tour été explicable à partir de la démarche de Reich a évidemment pu apparaître comme une force de sa théorie.

### 1.2.6.2 Reich, penseur politique

Les applications politiques que Reich développa à partir de la psychanalyse étaient très nombreuses. Dans son livre *La Psychologie de masse du fascisme*, il l'utilisait afin de tenter d'expliquer l'adhésion – problématique pour un marxiste – d'une bonne partie de la classe ouvrière au fascisme et au nazisme, et à partir de là, plus profondément, à élucider ce qui devint le problème central de Reich, « expliquer l'irrationalité des masses qui agissent contre leurs intérêts objectifs »<sup>65</sup>.

Notons tout de suite que Reich infléchissait pour ce faire les explications utilitaires habituelles à la tradition marxiste<sup>66</sup>. Il écartait l'hypothèse d'une adhésion au nazisme selon « des motifs rationnels et utilitaires »<sup>67</sup>. Sans entrer dans les détails d'une argumentation d'allure souvent technique, mentionnons que Reich voyait dans la famille patriarcale une sorte de microcosme de l'État capitaliste, microcosme capable de renforcer cet État. L'ouvrier nazi était amené à transférer « sa confiance infantile dans la toute puissance du père » sur le *führer* et à s'identifier à lui<sup>68</sup>. C'était dire que le nazisme, révélant des profondeurs de la *psyche* humaine des forces jusque-là insoupçonnées, rendait caduques les approches habituelles du politique : « Il va sans dire que le fascisme a lui aussi "raison" »

---

<sup>64</sup> MacIntyre, *Marcuse*, p. 48. Voir aussi Renée Bouveresse-Quilliot et Roland Quilliot, *Les critiques de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 80.

<sup>65</sup> Capdevila, *Le concept d'idéologie*, p. 44.

<sup>66</sup> L'utilitarisme revenait ici à supposer par exemple que les « masses » avaient leurs intérêts remplis dans le cadre du fascisme, ou bien que les gouvernants, par quelque machination, parvenaient à tromper les « masses ».

<sup>67</sup> Wilhelm Reich, *La Psychologie de masse du fascisme*, Paris, Payot & Rivage, 1998, p. 42.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 75.

quelque part », écrivait ainsi Reich<sup>69</sup>, en pensant surtout à la primauté qu'accordait ce mouvement à l'émotion sur la raison pour la mobilisation des « masses »<sup>70</sup>. Une opposition effective au nazisme ne pouvait se fonder que sur des forces inconscientes encore plus profondes que celles mobilisées par le nazisme, forces de nature émotives plutôt que rationnelles<sup>71</sup>. Des forces qui d'une manière paradoxale s'étaient révélées à travers le nazisme, puisque le niveau superficiel de l'inconscient, pour Reich, était une pathologie du niveau le plus « profond ». Coïncidence ou pas, cette analyse amenait Reich à retrouver la stratégie politique des communistes allemands, qui sous la République de Weimar s'opposaient avant tout aux social-démocrates et pour qui les nazis avaient le mérite de montrer sous son vrai jour la brutalité de l'ordre capitaliste<sup>72</sup>. On peut en effet remarquer que chacun des trois niveaux de la « stratographie » qu'avancait Reich (les apparences superficielles de civilité au niveau conscient, un premier niveau inconscient sadique et masochiste et un dernier niveau inconscient sain) avait son pendant politique dans l'Allemagne de son temps (les partisans de la République de Weimar (sociaux-démocrates inclus), les nazis, puis les communistes).

En somme, cette argumentation dévalorisait la critique sociale rationnelle au profit d'une thérapeutique du politique. En développant comme il le faisait une théorie de la fausse conscience afin de résoudre l'énigme de l'appui ouvrier aux forces politiques « réactionnaires », Reich faisait face à un autre problème. Car si les forces inconscientes naturelles qu'il postulait être le moteur d'une politique radicale étaient demeurées enfouies depuis l'apparition de la famille patriarcale<sup>73</sup>, c'est-à-dire depuis des millénaires, il était presque

---

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 302.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 68, 103.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 53, 70 et 270.

<sup>72</sup> On trouvait les germes de cette posture de « dévoilement » chez Marx, par exemple dans l'analyse de la révolution de 1848 qu'il présentait dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (Karl Marx, *Les luttes de classes en France*, suivi de *La Constitution de la République française adoptée le 4 novembre 1848*, suivi de *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Gallimard, 2002, p. 180-181).

<sup>73</sup> Reich (dans *L'irruption de la morale sexuelle*) avait élaboré l'idée de ce passage universel d'une société matriarcale à une société patriarcale à partir de sa lecture de l'anthropologue Malinowski

inévitable que l'on s'interroge sur la manière, voire la possibilité, de les activer<sup>74</sup>. Reich en vint donc finalement à croire que seul un travail de nature pédagogique sur les nouvelles générations était susceptible de le faire – la démarche politique était ainsi condamnée.

On peut remarquer que le contexte politique où Reich fut amené à développer ses théories s'apparentait, d'une certaine manière, à celui de Goodman en 1942. C'est dans un contexte de défaite du camp radical qu'émergeait le problème, central pour Reich, de l'irrationalité des masses, problème qu'on retrouvait dans le contexte d'une autre défaite de ce camp, sous une forme évidemment très différente, en 1942-1945. Dans ce dernier cas, la gauche étatsunienne fut amené, par exemple dans la revue *Politics*, pour réagir à la crise, à chercher de nouvelles raisons (éthiques, psychologiques, etc.) sur lesquelles fonder son option. La psychanalyse était l'une d'elle. Sa supériorité, comparé par exemple au fondement éthique que prônait le radical Dwight MacDonald durant ces mêmes années<sup>75</sup>, tenait à la présence dans le paradigme psychanalytique d'une théorie de la fausse conscience :

“The suggestion [...] that under capitalism men are dominated and exploited not merely by external oppressors, by those who own and those who rule, but by forms of consciousness which prevent them from liberating themselves is very much to the point for someone concerned from a generally Marxist standpoint with the events of 1929 and after.”<sup>76</sup>

Pour Goodman, qui était d'abord intervenu politiquement pour protester contre l'entrée en guerre des USA dans la Seconde Guerre mondiale, la théorie reichienne de la névrose caractérielle permettait de donner un fondement à la prétention énoncée en 1942 selon laquelle c'était la société, et non lui, qui était aliénée. Plusieurs intellectuels radicaux allaient, comme lui, devant ce qu'ils percevaient comme l'« embourgeoisement » des

---

(*La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*), lequel avait pris à partie les réflexions à caractère ethnologiques de Freud.

<sup>74</sup> Cf. King, *The Party of Eros*, p. 73 : « In a real sense Reich was caught in a vicious circle ».

<sup>75</sup> Cf. Dwight MacDonald, *Le marxisme est-il en question? (The Root is Man) Examen critique des fondements de l'action socialiste*, Paris, Spartacus, 1972 ; King, *The Party of Eros*, p. 39-43.

<sup>76</sup> MacIntyre, *Marcuse*, p. 43.

travailleurs dans les années d'après-guerre, utiliser la psychanalyse d'une manière similaire : Carl Schorske évoque par exemple le moment où, en 1952, Norman O. Brown et Herbert Marcuse, empruntèrent le « chemin qui menait de Marx à Freud, de la contestation politique à la contestation culturelle »<sup>77</sup>. Les espoirs politiques déçus de la gauche radicale étatsunienne expliquent en partie cette transformation, ce passage d'une représentation populiste à une représentation misérabiliste (fondée sur une expertise médicale et psychologique) de la classe ouvrière étatsunienne<sup>78</sup>.

Cette coupure avec le marxisme n'était que partielle. Brown et Marcuse, pour en rester à eux, se tournaient vers Freud parce qu'ils leur apparaissaient susceptible de les aider à renforcer une approche politique profondément marquée par le marxisme. On peut faire une remarque similaire en ce qui concerne Goodman : la nature et l'ampleur de l'influence de Marx sur Goodman, au-delà de certains legs relativement circonscrits, n'apparaît que lorsqu'on envisage les présupposés même de l'action politique de Goodman. Nous avons déjà entrevu, à propos de Reich, la manière dont la fausse conscience émergeait comme une réponse à une question interne à la démarche marxiste. On peut affirmer la même chose des développements que Goodman consacrait, à partir des années 1950 au moins, aux notions de statut et d'anomie<sup>79</sup>.

### **1.3 L'anthropologie du « Pamphlet de mai »**

La plasticité du modèle freudien laissant place à l'interprétation dans son application Goodman en vint en 1945 à opérer un renversement de perspective en considérant la société à partir de son point de vue d'artiste d'avant-garde et de novice politique (# 1.3.1). Ce point de

---

<sup>77</sup> Carl E. Schorske, *De Vienne et d'ailleurs ; figures culturelles de la modernité*, Paris, Fayard, 2000, p. 45.

<sup>78</sup> Voir Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 462 : « The shift from a sympathetic to a censorious view of working class culture reflected a growing enthusiasm for medical and psychiatric expertise as well as a change in the political climate. » Sur le contexte de défaite politique d'où émerge le « freudo-marxisme », voir aussi Castel, *Le psychanalyste*, p. 228-229.

<sup>79</sup> Nous reviendrons sur ces développements.

vue était justifié à partir d'un singulier développement d'une théorie de la vérité manifeste : en personnalisant la société, Goodman voyait dans la répression et l'exclusion le baromètre de la subversion politique (# 1.3.2).

### 1.3.1 Considérer toutes choses à partir de soi

L'héritage de Freud et Reich que l'on vient de voir fournissait les grandes lignes d'une analyse que Goodman vint compléter en rédigeant le « Pamphlet de mai ». Il poursuivit en tout cas le mouvement de renversement de perspective tel qu'il l'avait esquissé en 1942 : c'est à partir de son point de vue personnel qu'il entreprit de juger la société étatsunienne et occidentale de son temps. Une démarche qui somme toute lui demandait de suivre une pente naturelle. Comme l'écrivait candidement Guy Debord, un artiste d'avant-garde « situationniste » ayant entrepris une critique sociale radicale de ce type : « Rien n'est plus naturel que de considérer toutes choses à partir de soi, choisi comme centre du monde ; on se trouve par là capable de condamner le monde sans même vouloir entendre ses discours trompeurs. »<sup>80</sup> Le fait que ce regard ait mené à une *condamnation* de ce monde découlait comme nous l'avons vu de la position politiquement marginale<sup>81</sup> de Goodman : il est en effet plus naturel pour un observateur de poser un diagnostic d'irrationalité lorsqu'existe une distance sociale entre lui et l'objet qu'il considère<sup>82</sup>.

---

<sup>80</sup> Guy Debord, *Panegyrique*, Paris, Gérard Lebovici, 1989, p. 15. Le caractère pour ainsi dire idéal-typique de la démarche des situationnistes, notamment en ce qui a trait à l'utilisation de l'inconscient freudien pour fonder une démarche politique radicale, nous amènera à revenir sur eux à quelques endroits, afin de faire ressortir avec davantage de netteté certains traits de la démarche de Goodman.

<sup>81</sup> Sans doute inséparable d'une marginalité sociale. Goodman, considérant rétrospectivement la trajectoire de sa vie, écrivait, en 1970 : « I was poor, without connections, bisexual, and socially inept » (*NR*, p. 201 (trad. franc. *CRS*, p. 127)). On pourrait aussi ajouter à ces éléments le fait que Goodman fréquentait des gens en général très peu représentatifs de la population étatsunienne dans son ensemble. Widmer écrit justement : « In part he could naively throw around his radical social proposals because he could never believe in, much less understand, most of ordinary America » (*Paul Goodman*, p. 24). Widmer renvoie à un passage révélateur de cet aspect de Goodman dans *The Society I Live In is Mine* (*SOL*, p. 157) : « For one instance, see his saying (ca. 1960) that he doesn't know anyone who supports Kennedy or Nixon, who doesn't think all TV programing is "trash," and who makes "war talk" » (*Paul Goodman*, p. 24, n. 19).

<sup>82</sup> Boudon, *L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*, p. 149.

Une première lecture du « Pamphlet de mai » pourrait laisser croire qu'il en était tout autrement. La démarche de critique sociale de Goodman procédait d'une distinction, qu'on retrouve dans une multitude de critiques sociales, entre l'effectif et le potentiel : « on peut prendre l'homme, soit pour ce qu'il se trouve être présentement, soit pour ce qu'il pourrait être »<sup>83</sup>. Une telle distinction est anthropologique, au sens premier du terme : ces potentialités ne sont pas simplement de l'ordre du possible, mais aussi de l'ordre du désirable, étant donné que l'on suppose que leur réalisation amène les gens à être meilleurs et plus humains : « [...] ce qui est revendiqué et sert d'objectif, c'est la vie, entendue comme besoins fondamentaux, essence concrète de l'homme, accomplissement de ses virtualités, plénitude du possible »<sup>84</sup>. Les invoquer permet de s'en servir pour ainsi dire comme des leviers « conceptuels » pour convaincre de la nécessité de changer un certain état de chose.

Or la nature de ce potentiel humain dont se réclamait Goodman dans le « Pamphlet de mai » demeurait plutôt nébuleuse. Goodman invoquait à répétition, par exemple, une « communauté » au statut plutôt indéterminé – la seule chose que Goodman affirmait clairement est qu'elle était pour l'instant inexistante. King note justement que le concept de communauté, dans *Drawing the Line*, « was an ideal antitype to the repressive and impersonal society emerging in post-World War II America »<sup>85</sup> : l'invocation du concept romantique de « communauté » était ici utilisé comme repoussoir, et sa nature demeurait donc relativement floue<sup>86</sup>. D'une manière beaucoup plus large, le « Pamphlet de mai » fournissait avant tout une critique négative de la société étatsunienne et occidentale, sans réellement fournir d'indications sur la nature de la société prônée par Goodman.

La raison de ce flou apparaissait vers la fin du « Pamphlet » :

---

<sup>83</sup> Paul Veyne, *Le quotidien et l'intéressant ; entretiens avec Catherine Darbo-Peschanski*, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 60.

<sup>84</sup> Foucault, *Histoire de la sexualité I*, p. 190-191.

<sup>85</sup> King, *The Party of Eros*, p. 88.

<sup>86</sup> Le terme évoque la *gemeinschaft* de Tönnies, qui servit de point de départ à toute une série de critiques romantiques de la modernité. Sur ce concept, voir par exemple Philippe Raynaud, *Max Weber et les dilemmes de la raison moderne*, Paris, Presses universitaires de France, 1996, p. 130 et suiv.

“History is the actuality of human powers, and we infer the power from the act. It is Homer and Sophocles that demonstrate that we can be poets. From the peculiar character of an epoch we infer that certain powers, elsewhere actually expressed, were inhibited by the institutions ; etc.

In the end, *it is only free positive action that makes history*, revealing the depths of our common powers. (So Marx, restricting himself to the consideration of man in class bondage, declared that history had not yet begun.) For in all the empires, systems of exploitation, and first, second, third world wars that make up coercive history, there is a deadly sameness : everywhere the inhibition of most of the forces of life and always the expression of the same trivial force.” (DLPE, p. 45.)

Escamotons les obscurités présentes dans ce passage pour nous concentrer sur l’essentiel : la tension entre le premier et le second paragraphe de ce passage est ici frappante. Si Goodman affirme d’abord que le potentiel humain se connaît par l’observation de sa réalisation effective, il écrit ensuite que ce potentiel est demeuré à ce jour enfoui et ineffectif. Dans le second paragraphe – où il fait sans doute allusion à la « Préface » de la *Contribution à la critique de l’économie politique*<sup>87</sup> –, la distinction entre l’effectif et le potentiel est pour ainsi dire tendue au maximum. Or à travers le « Pamphlet de mai » Goodman est en très grande partie animé par cette seconde perspective, comme le signale l’invocation répétée d’un « état de nature »<sup>88</sup>. Malgré la profession de foi « historique » de Goodman<sup>89</sup>, son anthropologie demeurait surtout d’ordre négatif. Étant donné que Goodman supposait que la nature humaine était à ce jour demeurée pour la plus grande partie inexprimée – plus précisément du domaine de l’Inconscient –, il n’est pas étonnant qu’il soit demeuré très vague sur la nature de la communauté qu’il prônait.

---

<sup>87</sup> Karl Marx, *Contribution à la critique de l’économie politique*, Paris, Éditions Sociales, 1957, p. 5.

<sup>88</sup> État de nature qui fait songer au postulat naturaliste sous-jacent aux réflexions contractualistes de l’époque moderne, postulat selon lequel il aurait existé une vie humaine qui aurait précédé la vie sociale. L’utilisation par Goodman d’un tel « contractualisme » n’est pas surprenante, puisque plusieurs des maîtres à penser de Goodman – dont Freud – y avaient eu recours. (Les similitudes entre les réflexions de Freud dans *Totem et Tabou* (1993) et les théories du contrat social sont relevées par MacIntyre (*Marcuse*, p. 51-52) et Gellner (*Anthropology and Politics*, p. 62-93).)

<sup>89</sup> Affirmée ailleurs en 1945 : « in general, “human nature” refers to a potentiality and as such can only be observed in its acts, which are historical. » (NH, p. 68.)

Ce vague demeurerait toutefois relatif : un examen des indications laissées à ce sujet dans le « Pamphlet de mai » laisse voir qu'en fait le caractère relativement arbitraire d'une définition de la nature humaine avait laissé la porte « grande ouverte à l'égoïsme et au sociocentrisme » de Goodman<sup>90</sup>. Étant donné la forte unité de la nature humaine qu'il supposait<sup>91</sup>, Goodman n'avait en effet, pour appréhender cette nature, qu'à se considérer lui-même, puisque chaque individu était essentiellement identique à tous les autres. *Politiquement*, cette méthode amena le novice politique qu'était Goodman à refuser ce monde politique qu'il ne comprenait pas (# 1.3.1.1). *Sociologiquement*, cet égoïsme amena Goodman à affirmer que l'être humain qui s'était le plus réalisé était l'artiste (# 1.3.1.2).

### 1.3.1.1 Unanimité, politique et amitié

Le regard particulier du Goodman de 1945 découlait aussi de son inexpérience politique. Le renversement de perspective qu'avait choisi Goodman l'amena à considérer autrement le phénomène politique en tant que tel. Lui qui reconnaissait, en 1942, être dépourvu de la connaissance, de l'expérience et de la capacité d'invention d'une personne politique, lui qui par cet aveu reconnaissait qu'il intervenait dans le débat politique à partir d'une éthique de la conviction<sup>92</sup>, entreprit avec le « Pamphlet de mai » de nier l'existence d'une dichotomie entre éthique de la conviction et éthique de la responsabilité. Encore une fois, on peut se référer, pour comprendre la nature de cette démarche, aux situationnistes, qui répondaient aux accusations de sectarisme au moyen d'une invocation de l'Inconscient on ne peut plus opportune :

---

<sup>90</sup> Boudon, *L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*, p. 304. Cf. King, *The Party of Eros*, p. 94 : « the natural becomes whatever Goodman decides it should be ».

<sup>91</sup> Goodman n'a en fait jamais cessé de revenir sur ce thème de la nature humaine. Voir par exemple *GUA*, p. 5 et suiv. ; *SOL*, p. 123, 156-157 et 172-173 ; *SL*, p. ix ; *NR*, p. 101 et 207 (trad. franc. *CRS*, p. 132) ; *DLPE*, p. 40-41 ; *NH*, p. 67-70 ; *DP*, p. 16 et 157-159 (trad. franc. *CRS*, p. 34-37 et 55-56). (Cette liste est loin d'être exhaustive.) Sur ce thème, voir aussi Vincent, *Présent au monde*, p. 351-366.

<sup>92</sup> Nous n'affirmons pas par-là que Goodman se soit référé à Weber. Nous faisons référence non pas aux termes « éthique de la conviction » et « éthique de la responsabilité », mais à la tension entre éthique et politique sur laquelle Weber attirait l'attention en prononçant sa conférence.

La théorie situationniste est dans le peuple comme le poisson dans l'eau. À ceux qui croient que l'I.S. construit une forteresse spéculative, nous affirmons au contraire : nous allons nous dissoudre dans la population qui vit à tout moment notre projet, le vivant d'abord, bien sûr, sur le mode du manque et de la répression.<sup>93</sup>

D'une manière semblable, Goodman, s'appuyant sur les forces inconscientes qu'il supposait prêtes à émerger à tout moment, écrivait : « in free society the strong power finds its relation to other forces ; it tries to impose on them its positive idea ; and it becomes exemplary of its own character » (*DLPE*, p. 44). Ce qui revenait à dire que la valeur exemplaire recherchée par l'éthique de la conviction entraînait en touchant l'inconscient des autres gens des conséquences désirables. Bell remarque à propos d'autres figures du radicalisme politique :

“The chiliast and the anarchist live in crisis, at the edge of History, expecting the world to be changed in a flash. The Bolshevik identifies himself with History and confidently expects that the turn of the wheel will put him forward, replacing the old. For these, then, the questions of social compromise, of the tension of ethics and politics, have had no meaning.”<sup>94</sup>

Le rapprochement avec Goodman s'impose d'autant plus qu'il se qualifiait lui-même de millénariste, précisément au moment où il repoussait une étiquette d'utopiste qui évoquait trop à son goût la dichotomie entre éthique de la conviction et éthique de la responsabilité (*cf. DLPE*, p. 3).

Une fois cette démarche légitimée, Goodman avait tout le loisir de juger la sphère politique précisément à partir du point de vue ingénu qui était le sien. Ce changement de perspective apparaissait le plus clairement dans un des articles composant le « Pamphlet de mai », « Unanimity », où Goodman tendait carrément à refuser le phénomène politique. Dans cet article, Goodman, clairement inspiré par une théorie de la vérité manifeste d'origine psychanalytique, écrivait :

“The defining property of free political action is potential unanimity, drawing on common nature and undercutting the conflicts of interests. Our political action is the emergence of unanimity from natural conflict. Many conflicts are wholly *theirs* and may profitably be

---

<sup>93</sup> Anonyme, « Du rôle de l'I.S. », *Internationale situationniste*, n° 7 (avril 1962), p. 17.

<sup>94</sup> Bell, *The End of Ideology*, p. 297.

disregarded. [...] But where there is a natural conflict, between natural forces, the free man must not subscribe to a compromise, but must invent a program, for natural conflict is solved only by invention, that introduces something new into the issue. If he cannot invent, it is likely that the conflict is internal in himself and inhibits his invention [...]" (*DLPE*, p. 36)

À partir de ce credo, Goodman entreprenait ensuite de critiquer les élections et les compromis politiques, dans la mesure où ces manières de faire, ne respectant pas le critère de l'« unanimité potentielle », dissimulaient des névroses sociales. On reconnaît à première vue dans ce thème un avatar de la politique radicale pour ainsi dire classique, nommément la critique anarchiste des élections et la critique marxiste du réformisme : l'énoncé « there is no such principle as the choice of the lesser of two evils » (*DLPE*, p. 37) exprime un lieu commun du discours anarchiste ; quant à l'affirmation : « The very granting of the minimum demands proves to be the form of the new coercion – otherwise it would not have been granted [...] » (*DLPE*, p. 38), elle retrouve une thématique marxiste : « programme minimum » désignait depuis la deuxième Association internationale des travailleurs le programme mis en avant par les partis marxistes à l'intérieur du cadre de la société capitaliste, en attendant de pouvoir miser sur le « programme maximum » qu'était la réalisation du socialisme. La critique du « programme minimum » opérée par Goodman retrouvait donc la critique du réformisme qui s'était développée dans cette même Deuxième internationale (au moins depuis la tentative opérée par Eduard Bernstein pour concilier marxisme et capitalisme).

Goodman ne faisait pourtant pas qu'habiller de vêtements psychologiques une thématique antérieurement élaborée. Car il désignait par « fausse alternative » d'une part, dans un sens restreint, « deux maux », les partis se présentant aux élections ; d'autre part, dans un sens large, des choix « non naturels ». Goodman greffait ainsi sur une réflexion anarchiste classique un thème psychologique issu de la théorie de la vérité manifeste : revenant sur ce thème en 1967, Goodman écrivait, plus clairement encore, que dans une société naturelle, les décisions majoritaires pourraient être évitées parce que les motifs de chacun seraient dignes de confiance (*DLPE*, p. 261). Ce faisant, il donnait à ces thèmes classiques une ampleur insoupçonnée : la critique du réformisme devenait critique des compromis ; la critique de l'électoratisme, elle, une critique des prises de décisions par vote majoritaire.

Cette amplification, qui apparaît à première vue incompréhensible, émergeait en fait d'une comparaison, la plus souvent implicite, du politique à partir des manières de faire que Goodman expérimentait dans les petits groupes, et notamment les groupes d'amis, auxquels il participait<sup>95</sup>. La nature de la « communauté » qu'il prônait, en l'absence de critères définis, était indiquée par une comparaison avec ses groupes d'amis :

“When two parties to a conflict are in fact concerned for the common good, it is impossible that they should ever, unless for a temporary inconvenience, come to an electoral division and seek the majority. Each side will rather eagerly welcome rational opposition in order to perfect its own judgement. The conflict will generate a common solution, and the assent will be unanimous. This is of course a commonplace among bands of friends. When they are forced to a division and a vote, it is a sign that moral standards are at play which are outside the dynamism of the friendship.” (*DLPE*, p. 40.)

André Jacques affirme justement que Goodman « en vient à reléguer à l’“extérieur” de la frontière-contact [...] la société en général ainsi que les groupes la constituant »<sup>96</sup>. L'idée que le fonctionnement d'un groupe politique était susceptible d'être jugé à partir du fonctionnement d'un groupe d'amis persista longtemps chez Goodman. On la retrouvait dans une polémique de 1945 contre les néo-freudiens (*cf. NH*, p. 52). On la retrouvait exprimée sous forme de syllogisme dans un texte de 1961 : « There is a common sensibility of mankind. Now I know that my friends and I are human. I therefore assume that the world reflected in the mass press and radio is a fiction, a pathological delusion, and [...] a plain lie » (*SOL*, p. 157 ; voir aussi *ibid.*, p. 145). Une prédilection pour les petits groupes était un thème encore plus récurrent (voir par exemple *DL*, p. 100). Jacques précise la norme sous-jacente à la critique de Goodman :

---

<sup>95</sup> Envisagé sous l'angle des petits groupes, l'argumentaire de Goodman en faveur de l'unanimité devient beaucoup plus compréhensible. James M. Buchanan, et Gordon Tullock, *The Calculus of Consent : Logical Foundations of Constitutional Democracy*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1962, des économistes prenant comme point de départ la théorie du choix rationnel, sont en effet parvenus à la conclusion que la décision par consensus est le mode de décision le plus « optimal » pour les petits groupes.

<sup>96</sup> André Jacques, « Animal humain avec groupe ; Le champ groupal selon la Gestalt-thérapie », *Gestalt : Une psychothérapie de l'homme dans le monde : Paul Goodman*, n° 3 (automne 1992), p. 178). « Frontière-contact » désigne chez Goodman la « frontière entre l'organisme et son environnement » (*GT*, # 1.1, p. 49).

Cette utopie anarchiste [...] préconise une vie individuelle au sein de *petits* ensembles sociaux, plutôt qu'au sein de grandes organisations ou institutions. C'est à cette seule condition que l'individu est susceptible de pouvoir « vivre en société comme en état de nature » [...], car les grands ensembles sociaux dénaturent tôt ou tard l'individu [...].<sup>97</sup>

### 1.3.1.2 Esthétique et critique

Le regard particulier du Goodman de 1945 découlait aussi, non plus politiquement mais sociologiquement, du fait qu'il était élaboré sur certaines des valeurs esthétiques présentes chez les artistes étatsuniens de son époque. Ces artistes, essentiellement des artistes modernistes ou avant-gardistes, partageaient certaines dispositions, dont une tendance à porter sur les choses des jugements de type esthétiques. En somme, la société pouvait être jugée à la lumière de la pratique artistique.

Si une bonne partie des artistes de l'avant-garde qui à travers le XX<sup>e</sup> siècle entreprirent une critique *artistique* de la société le firent en s'inspirant des mouvements d'avant-garde artistiques, Goodman, plutôt tiède envers ceux-ci<sup>98</sup>, contracta plutôt l'idée qu'un jugement esthétique du monde est légitime et nécessaire suite à la lecture, ici déterminante, du psychanalyste dissident Otto Rank, dont il jugeait *L'art et l'artiste* « au-delà de tout éloge » (*GT*, # 11.8, p. 246, n. 5). Piriou précise que « Goodman reprend à Rank l'idée de l'ajustement créateur, le fait que l'expression créative est un moyen de réintégration, que l'acte créateur est la condition de la santé »<sup>99</sup>.

Dès ses premières pages, le « Pamphlet de mai » esquissait une opposition de ce type. Goodman écrivait notamment : « Especially in creative work, in episodes of passion and sentiment, and in spontaneous recreation, there are healthy spheres of nature and freedom : it is the spirit of these that we often extrapolate to all acts of a utopian free society » (*DLPE*, p. 2).

---

<sup>97</sup> Jacques, « Animal humain avec groupe », p. 180.

<sup>98</sup> Il leur reprochait essentiellement leur tendance programmatique (*UEPP*, p. 194). En effet, depuis le futurisme, plusieurs de ces mouvements d'avant-gardes étaient caractérisés par le fait que les manifestes précédaient les œuvres.

<sup>99</sup> Jean-Paul Piriou, « Créativité, volonté, psychothérapie ; Otto Rank et la Gestalt-thérapie », *Gestalt : Le passé composé II : Sources psychanalytiques et contextes*, n° 7 (automne 1994), p. 56.

Il n'est pas anodin que Goodman se soit ici référé, afin de faire ressortir la nature d'un potentiel humain latent, à des activités artistiques ou de type artistique. En effet, le potentiel humain supposé être demeuré latent était explicitement extrapolé d'activités artistiques et de type artistiques. On trouve dans l'œuvre ultérieure de Goodman des affirmations allant dans le même sens. Dans *Communitas*, les Goodman écrivaient :

“When production becomes an integral part of life, the workman becomes an artist. [...] Our industrialists [...] are very much concerned those days to get ‘creative’ people, and they make psychological studies on how to foster an ‘atmosphere of creativity’ ; but they don’t sufficiently conjure with the awful possibility that truly creative people might tell them to shut up.” (*COM*, p. 173-174.)

Même à la fin des années 1960, alors que, comme nous le verrons, le regard politique de Goodman s'était profondément modifié, il écrivait encore : « Anarchism is grounded in a rather definite social-psychological hypothesis : that forceful, *graceful* and intelligent behaviour occurs only when there is an uncoerced and direct response to the physical and social environment » (*LCP*, p. 368, italiques ajoutées). En somme, la nature du potentiel enfoui était notamment d'ordre esthétique, puisque la répression se signalait par une faiblesse qui était également de cet ordre<sup>100</sup>.

Goodman ne se cachait pas de cette manière de penser, lui qui écrivait par exemple avoir entrepris sa critique sociale et politique « comme artiste et être humain » (*DLPE*, p. 30) ; de même, on pouvait lire dans *Communitas* (un livre d'« urbanisme utopique » écrit en collaboration avec son frère architecte), à propos des choix pouvant être effectués entre différents modèles de société et d'urbanisme, cet aveu candide : « Being artists, the authors of this book are naturally partial » (*COM*, p. 220).

On peut voir dans cette valorisation de l'esthétisme une valorisation indirecte des artistes et pour ainsi dire un « patriotisme de la profession ». Car Goodman s'identifiait profondément à son métier d'artiste. Par exemple, et plus concrètement, Goodman trouvait qu'à

---

<sup>100</sup> Mentionnons que les remarques déjà citées de Veyne sur la mise en contexte s'appliquent ici aussi, en ce sens que les phénomènes politiques comportent en général une certaine composante esthétique. Étant donné que l'aspect esthétique de la pensée de Goodman est relativement peu important en ce qui a trait à notre question, on ne développera pas ici cette mise en contexte.

l'exception du métier d'artiste tous les métiers existants étaient ennuyeux<sup>101</sup>. Ce même métier était également moins aliénant : considérant en 1970 son passé professionnel, Goodman se percevait comme moins aliéné que la plupart des gens<sup>102</sup>.

## 1.3.2 Psychologie, holisme et marginalité

### 1.3.2.1 Les conflits chez les individus et dans la société

La méfiance de Goodman envers les compromis avait aussi une autre source. Dans la perspective du psychanalyste, chaque individu abordé est considéré individuellement, en pariant sur le fait qu'il est possible d'améliorer sa vie en abordant un conflit qui lui est *interne*. En réduisant le nombre de blocages inconscients, la démarche psychanalytique « libère » l'énergie que ces blocages mobilisaient, faisant en sorte de laisser davantage d'énergie au patient<sup>103</sup>. En extrapolant ce processus à toute une société, Goodman supposait encore que l'amélioration de la vie de tous et chacun passait par un combat (de tous et chacun) contre certains processus inconscients : « [...] *each of us* has been unconsciously coerced by our training and acceptance ; the *inner conflicts* now begin to appear [...] » (*DLPE*, p. 10 (italiques ajoutées)).

La différence d'approche que demandait selon Goodman le passage d'une analyse des « malades qui viennent pour des traitements » à ceux qui « sont sur le point de déchirer le monde en morceaux » n'était toutefois pas pour lui un passage d'ordre strictement quantitatif. Goodman, en passant de l'une à l'autre approche, en vint notamment à supposer l'existence d'un Inconscient collectif :

---

<sup>101</sup> Michael Vincent Miller, « Paul Goodman ; Une poétique de la théorie », dans *La poétique de la Gestalt-thérapie*, sous la dir. de Michael Vincent Miller, Bordeaux, L'expressim, 2002, p. 160.

<sup>102</sup> *NR*, p. 201 (trad. franc. *CRS*, p. 126). Mentionnons qu'on pourrait faire ressortir un sentiment similaire de Goodman en ce qui concerne son identité juive : voir Stoehr, « Paul Goodman and the New York Jews », p. 66-76.

<sup>103</sup> Voir *NH*, p. 56 : « [...] *the energy of anxiety is the energy of repressed sexuality* ».

"[...] the Law is inflexible and unsophisticated. It is as though the Society knows the repression that makes its existence possible, but to the members of the Society this knowledge has become unconscious. In this way it achieved the maximum of coercion by the easiest means." (*DLPE*, p. 12.)

Peut-être Goodman en vint-il à adopter cette idée surprenante afin de s'expliquer l'existence des sanctions sociales, sanctions qui apparaissaient insensées dans sa perspective psychologique, puisqu'on les voit dépeintes dans le « Pamphlet » comme aussi aveugles que les forces naturelles : « A free man [...] would regard coercive sanctions as no different from the other destructive forces of brute nature, to be prudently avoided » (*DLPE*, p. 10).

En tout cas, il semble bien que ce soit en suivant la pente de sa propre réflexion que Goodman soit arrivé à conclure qu'un Inconscient collectif existait, et non pas, par exemple, sous l'influence de Jung, dont le nom est souvent associé à cette thèse : la démarche anthropomorphique par laquelle on personnifie différents phénomènes est pour ainsi dire très naturelle, puisque elle procède d'une extension du jeu de langage courant et quotidien qu'est la vie sociale ; c'est cette même démarche que l'on retrouve à l'œuvre aussi bien chez les psychanalystes qui avec la théorie de l'Inconscient personnifient *une partie* de l'agir des gens que chez les « holistes fonctionnalistes » qui personnifient la société. Goodman avait simplement, dans le « Pamphlet de mai », fait la synthèse des deux procédures : Goodman transposait au plan collectif l'opposition entre conscient et Inconscient, avec ce résultat qu'il personnalisait la société.

Cette innovation demeurait malgré tout fidèle au modèle psychologique, en ceci qu'elle extrapolait par analogie le modèle de base, dans lequel les conflits étaient « internes ». Alors que les conflits sociaux pour l'obtention du contrôle des moyens de production, dans l'optique marxiste dont Goodman était parti, voyaient en bout de compte des gagnants et des perdants, on voit difficilement comment ces conflits internes, eux, auraient pu le faire, étant donné que les souffrances de chaque partie de la personnalité se répercutaient sur la personnalité dans son ensemble. La guérison des névroses collectives était une perspective qui pouvait s'avérer bénéfique pour tous, classes dominantes incluses. Si l'organisation sociale hiérarchique moderne, le « système », s'avérait la cause, où l'une des causes, de ces névroses collectives, la perspective de son renversement devait par la force des choses plaire à tous. Comme Mills et Salter le notaient déjà en 1945 : « [Goodman] locates the dynamics of

revolution in a tension between biology and institutions, and rests his hope for revolution upon a mass biological release. [...] if the capitalist managers of GM become “orgastically potent,” they would be as likely to overthrow the institution of private property as would “released” and organized workers»<sup>104</sup>. Goodman affirmait en fait, en se référant explicitement à Socrate, que le mal était le produit de l’ignorance qu’engendrait la répression (*DLPE*, p. 16).

Ce que Goodman écrivait à propos de la « sociolâtrie » (*DLPE*, p. 25-35), par laquelle « [the] revolutionary tension of the people is absorbed and sublimated by the interesting standard of living [...] » (*DLPE*, p. 29), est révélateur de cet état d’esprit de Goodman et de ce qu’il devait à la manière dont il reprenait et développait le thème marxien de l’aliénation en l’opposant à cet autre grand thème marxien qu’était l’exploitation : car Goodman attribuait à la critique marxiste de l’exploitation l’effet d’avoir renforcé l’aliénation : « The Marxian economic demands (for wages and conditions) cement the sociolatriy.<sup>105</sup> » Le portrait du jeu politique qui ressort de cette analyse de l’approche de Goodman est celui d’un jeu à sommation purement non-nulle<sup>106</sup>, autrement dit d’un terrain où les conflits d’intérêts sont inexistants<sup>107</sup> :

“The general notion of a division and a vote would be ultimately justifiable only if there could in fact be irreconcilable natural forces or interests [...]. But no such thing exists in psychology, and in social ethics it is a self-contradiction, for any free society

---

<sup>104</sup> C. Wright Mills et Patricia J. Salter, « The Barricade and the Bedroom », dans *DLPE*, p. 63.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 30. Sur les origines du terme « sociolâtrie », d’abord conçu comme un qualificatif positif, voir King, *The Party of Eros*, p. 18.

<sup>106</sup> Par « jeux à sommation non-nulle », on désigne les « situations dans lesquelles le gain et la perte ne sont pas forcément fixés en raison inverse l’un de l’autre : ils ne s’annulent donc pas forcément ; ils peuvent être fixés soit entièrement (collaboration pure), soit en partie seulement (motifs combinés) » (Paul Watzlawick, Janet Helmick Beavin et Donald de Avila Jackson, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972, p. 280). La perspective de Goodman peut être décrite comme celle de la « collaboration pure » puisque comme nous l’avons vu il niait l’existence même des conflits d’intérêts.

<sup>107</sup> Ce qui nous permet de résoudre l’énigme que pose King : « Strangely enough Goodman slights real or imaginary conflicts of interests or experience in the society » (King, *The Party of Eros*, p. 92).

springs from common humanity, and any natural interest is not accidentally but essentially related to this common basis.” (*DLPE*, p. 40-41.)

Avec la personnalisation de la société à laquelle il se livrait, Goodman adhérait à une forme de « holisme fonctionnaliste », qu’Alain Boyer définit comme l’attribution d’une rationalité à l’ensemble de la société<sup>108</sup>. Boyer écrit aussi que puisque « un fonctionnaliste [...] aura tendance à considérer qu’aucune institution ne [survit] à sa fonction [...], il ne faut pas tenter de les transformer, et dès lors plutôt les “conserver” que de risquer de mettre en cause l’équilibre du tout »<sup>109</sup>. Une telle personnalisation de la société semblait donc mener Goodman à une perspective politique conservatrice<sup>110</sup>.

Si néanmoins l’analyse de Goodman demeurait radicale, c’est qu’elle attribuait à l’Inconscient de cette société une existence distincte de cette société elle-même<sup>111</sup>, « distinction » qu’il dégagait notamment du fait que certaines catégories de personnes lui « échappaient » déjà. Si cette personnalisation de la société retrouvait des postulats psychologiques, elle n’en avait donc pas moins un effet novateur, comme on peut clairement le voir dans un autre passage du « Pamphlet » :

“We must proceed on the assumption that the coercive society knows well which acts are a threat to it and which are not ; acts which in fact rouse a coercive reaction have libertarian force ; those which, tho [*sic*] once coerced, are now tolerated, are likely to be stolen thunder that is not neutral but in fact coercive in its effects. [...] the organisation of labor is a means of social control [...]” (*DLPE*, p. 18.)

Dans ce passage, cette Société personnifiée s’occupait, très intelligemment, de la perpétuation d’une répression qui constituait son existence en premier lieu. Le passage cité

---

<sup>108</sup> Alain Boyer, *L’explication en histoire*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992, p. 131-132.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>110</sup> Cette affinité entre holisme fonctionnaliste et conservatisme politique est bien illustrée dans le récit, attribué par Tite-Live (*Histoire romaine. Tome II, Livre II*, Paris, Les Belles Lettres, 1954, p. 48-49) à Ménénus Agrippa, de la fable des membres et de l’estomac : si le corps politique possède une unité semblable à l’unité biologique d’un corps animal, tous et chacun gagnent à éviter une confrontation qui ferait dépérir ce même corps.

<sup>111</sup> Cf. *UEPP*, p. 195 : « society is “alienated” from itself ».

précédemment laisse voir une Société similaire : « It is as though *the Society knows the repression that makes its existence possible* [...] » (*DLPE*, p. 12). On retrouve ici l'optimisme que soulignaient Popper et Gellner : une connaissance quasi-omnisciente existe, elle est simplement enfouie. Lorsque Goodman adoptait son approche « individualiste », c'était l'existence des sanctions sociales qui apparaissait inexplicable ; avec la Société personnifiée, cette existence acquérait un sens. À tel point qu'on pouvait lire « en creux », en observant la répression à l'œuvre, la rationalité des gestes naturels : si un geste était interdit, affirmait Goodman, c'est qu'en tant qu'« acte naturel » il s'avérait une menace pour la Société personnifiée. Inversement, si un geste de contestation était toléré, c'est qu'il n'était pas dangereux. Goodman réaffirmait là la critique du réformisme telle que nous l'avons entrevue chez Marx ou Reich. Il allait la réaffirmer bien plus tard, par exemple dans *Growing Up Absurd* : « Where there is official censorship it is a sign that speech is serious. Where there is none, it is pretty certain that the official spokesmen have all the loud-speakers » (*GUA*, p. 40).

Goodman faisait découler de cette idée toute une théorie de la marginalité.

### 1.3.2.2 Marginalité et manichéisme

Nous venons de le voir, cette Société connaissait quels actes s'avéraient menaçants pour elle. Goodman allait étendre cette idée aux acteurs, en avançant que les marginaux, du fait de l'exclusion et de la répression dont ils étaient victimes, agissaient davantage en « hommes libres » que les autres. Par marginaux, Goodman se référait notamment, d'une manière machinale, aux excentriques, aux criminels et aux artistes. À propos des excentriques, il écrivait : « Strong eccentricity is the result in a coercive society of exercising any simple power too strong to be repressed »<sup>112</sup>. À propos des artistes, il affirmait que :

“[...] society is ‘alienated’ from itself, from its own natural life and growth, and its persons are estranged from one another ; but most members do not feel their estrangement ; [...] the artists, however, feel it and regard themselves as estranged ; and [...] society responds to them not with snobbery and incomprehension, as to foreigners speaking a foreign

---

<sup>112</sup> *DLPE*, p. 44. Goodman était lui-même un excentrique. Ce fait est abondamment illustré dans Stoehr, *Here, Now, Next*.

tongue, but with outrage, embarrassment, and ridicule, as to an inner threat.” (UEPP, p. 195.)

Il y revint plus tard (cf. *FY*, p. 181, *NH*, p. 246). Nous n’insisterons pas sur le fait que ce thème de l’artiste aliéné renforçait évidemment le sociocentrisme détaillé plus haut.

À propos des criminels, enfin, Goodman écrivait : « [...] the “common criminal” has, altho [*sic*] usually by the failure of repression and but rarely by reason and in full consciousness, committed a political crime » (*DLPE*, p. 19). Dans ce dernier passage, l’enchevêtrement signalé plus haut entre raison et cause est manifeste ; il permettait ici de rallier dans son camp politique des criminels de droit commun<sup>113</sup>.

En se rapprochant ainsi en esprit des marginaux, Goodman affirmait que les ennemis de ses ennemis étaient ses amis. Étant donné qu’il s’opposait comme nous l’avons vu à l’ordre social lui-même, toute personne exclue, réprimée, humiliée ou ignorée contractait un statut politique. Cette valorisation des marginaux n’était pas sans ambivalence. Par l’ampleur de la politisation que Goodman effectuait, il attribuait à ceux-ci une légitimité insoupçonnée. Or cette valorisation découlait du fait de la marginalisation, pas des marginaux en tant que tels. Goodman ne prônait pas, par exemple, une intégration qui dans sa perspective serait revenu à une forme de répression : « But what a pity if free societies failed to transmute strong eccentricity into exemplarity, but instead absorbed it. This would be the wrong kind of unanimity » (*DLPE*, p. 44). En d’autres termes, ces marginaux n’étaient valorisés par Goodman qu’en raison du fait que les « majoritaires », en les rejetant, révélaient un potentiel humain caché. Cette analyse des minorités qui les acceptait en niant la réalité de

---

<sup>113</sup> D’autres radicaux allaient utiliser le même enchevêtrement afin d’élargir la base du camp radical ; par exemple les situationnistes, typiques ici encore, qui écrivaient, à propos des émeutes spontanées qui avaient frappé des quartiers noirs étatsuniens à la fin des années 1960 : « C’est le rôle d’une publication révolutionnaire, non seulement de donner raison aux révoltés, mais de contribuer à leur donner leurs raisons, d’expliquer théoriquement la vérité dont l’action pratique exprime ici la recherche. » (Anonyme, « Le déclin et la chute de l’économie spectaculaire-marchande », *Internationale situationniste*, n° 10 (mars 1966), p. 3). (Le point de vue de Goodman sur les émeutes de Watts est développé dans Gorovitz, *Freedom and Order in the University*, p. 48-49.)

leur différence, s'apparentait à l'analyse de la judaïté proposée par Sartre : pour Sartre, les antisémites étaient les réels créateurs de l'identité juive<sup>114</sup>.

---

<sup>114</sup> Cf. Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, Paris, Gallimard, 1985 ; Ingrid Galster, dir., *Sartre et les juifs : Actes du colloque international organisé à la Maison Heinrich-Heine*, Paris, Éditions La Découverte, 2005.

## CHAPITRE II

### DES CRITIQUES ET UN DILEMME

Quelques années après la publication du « Pamphlet de mai », Paul Goodman entreprit avec quelques acolytes, dont Frederick Perls, d'élaborer une nouvelle forme de psychothérapie, la « thérapie de la gestalt », qu'on peut caractériser, d'une manière très schématique, comme une tentative d'élargir le champ de la thérapie pour inclure le contexte social où évolue le patient. Cet exercice passa notamment, pour ceux qui l'entreprenaient, par la rédaction d'un livre, *Gestalt Therapy*, ouvrage qu'on peut lire à la fois comme un manifeste et un programme pour l'école naissante et une critique des approches psychothérapeutiques concurrentes : la pertinence de la gestalt était rendue possible, entre autre, par les lacunes des différentes approches psychanalytiques existantes, celles de Freud et Reich incluses. Voilà qui signale l'intérêt de l'ouvrage pour notre propos : si Goodman s'était inspiré en 1945, afin d'élaborer une critique sociale, de la psychanalyse, on peut se demander si une critique de cette dernière remettait en question la première, et si oui de quelle manière<sup>1</sup>. C'est donc sur *Gestalt Therapy* que le présent chapitre porte. Nous indiquerons d'abord (# 2.1) pourquoi,

---

<sup>1</sup> *Gestalt Therapy* nous intéresse d'autant plus qu'il est situé temporellement entre les premiers textes politiques de Goodman, aux références psychologiques très évidentes, et un second groupe de textes politiques, caractérisés par un rapport beaucoup plus incertain aux théories psychologiques. Cette rupture sollicite une explication qui nous semble devoir passer par cet ouvrage que les études existantes placent au cœur de la pensée de Goodman : King suppose que *Gestalt Therapy* est central dans la pensée de Goodman (*The Party of Eros*, p. 99) ; Vincent soutient que la gestalt appartient aux « outils conceptuels dont il disposa pour fonder et justifier sa conception libertaire de l'homme et de la société » (Vincent, *Présent au monde*, p. 151) ; Stoehr avance que la gestalt constituait le fondement des interventions politiques de Goodman durant les années 1960 (Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 266).

bien que l'ouvrage présente de nombreuses difficultés d'approche, il est sans doute incontournable pour notre étude ; nous aborderons ensuite (# 2.2) la critique (difficile elle aussi à cerner) de la psychanalyse qui s'y trouve, avant d'enfin (# 2.3) tenter de faire le point sur l'évolution du regard de Goodman.

## **2.1 Un ouvrage difficile d'accès**

Nous sollicitons la patience du lecteur : les conséquences politiques de réflexions développées dans un champ beaucoup plus strictement psychologiques que dans le « Pamphlet de mai » n'apparaissent pas à première vue ; de plus, et surtout, l'ouvrage comporte de multiples difficultés d'approche qui rendent difficile l'accès à la pensée qui s'y exprime.

Mentionnons avant toute chose quelques points de repères généraux. *Gestalt Therapy* était divisé en deux volumes. Le premier était constitué d'exercices pratiques, le second était théorique. Ce dernier, le seul qui nous intéresse ici, fut rédigé dans les circonstances suivantes : Goodman reçut de Perls une commande pour rédiger un ouvrage que ce dernier avait des difficultés à développer au-delà de l'état de brouillon ; dans des circonstances floues, Goodman outrepassa son mandat en rédigeant à partir du brouillon de Perls son propre ouvrage, le tout après avoir participé à plusieurs discussions animées avec quelques six autres participants<sup>2</sup>. En somme, Goodman écrivit presque entièrement ce second volume<sup>3</sup>. Isadore From précise le rapport de Goodman et Perls à l'époque de la rédaction de l'ouvrage : « I think Goodman, in writing with Perls' material, became very interested and decided to write a book of his own, but one that respected the material that Perls had provided him, which showed a particularly Gestalt therapy way of doing psychotherapy »<sup>4</sup>.

Richard King fournit un bon résumé de l'approche prônée dans ce second volume :

---

<sup>2</sup> Stoehr, « La contribution de Paul Goodman en son contexte ».

<sup>3</sup> Selon Edward Shapiro. Voir : Edward Rosenfeld et Joe Wysong, *A Oral History of Gestalt Therapy*, Highland (New York), The Gestalt Journal, 1989, p. 82 ; Robine, « Un album d'entretiens », p. 117. Fritz Perls semblait donner raison à Shapiro (Robine, « Un album d'entretiens », p. 119).

<sup>4</sup> Rosenfeld et Wysong, *A Oral History of Gestalt Therapy*, p. 32.

“In general, Gestalt therapy is based on an antidualistic approach to human experience. According to the Gestaltist, the individual and his environment, mind and body, inner and outer worlds constitute a unity, rather than being dualistically conceived. The health and growth of the human organism depends on ‘the formation of complete and comprehensive Gestalten.’[...] If these Gestalten are rigid and unchanging (corresponding to fixation in orthodox psychoanalysis) or not definite enough (analogous to repression), the individual is suffering from a neurosis, which can be generally be defined as ‘avoidance of contact.’[...] On theoretical grounds Gestalt therapy rejects the Freudian notion of the unconscious as well as an ‘historical’ approach to the etiology of a disturbance. Rather than historical, e.g., what happened when X was 7 years old caused him to ..., the approach of Gestalt therapy is a phenomenological one ; it is interested in how the individual is in the world and deals with it at present. Its concern is primarily with human awareness and with how one contacts, senses, responds to, and uses his environment, in the broadest sense.”<sup>5</sup>

Nous voilà donc armés pour aborder les difficultés que comporte cet ouvrage.

### 2.1.1 Une clé ésotérique?

Notre examen ne va pas sans susciter des problèmes, attendu la nature relativement chaotique de l’ouvrage. Taylor Stoehr, en dépit de son appartenance au cercle des goodmaniens, affirme de *Gestalt Therapy* que :

c’est un livre qui, à un niveau superficiel, quand vous le regardez pour la première fois, a l’air d’être très systématique, il a l’air d’être très systématique dans le ton de sa théorie, mais après, si vous le regardez de plus près, vous vous apercevrez qu’il est plein d’incohérences, il y a toutes sortes d’arguments dans ce livre qui ne sont jamais résolus [...].<sup>6</sup>

Ailleurs, Stoehr suggère par contre que l’ouvrage dissimule une cohérence cachée, et que ses incohérences ont un sens voulu par Goodman : « some Gestalt therapists using the book as a training tool have even argued that it is purposely so, to prevent readers from avoiding its lessons by an easy introjection [...] »<sup>7</sup>. Autrement dit, Goodman aurait volontairement écrit un livre difficile d’accès, afin de s’assurer que ses lecteurs prennent le temps de

---

<sup>5</sup> King, *The Party of Eros*, p. 95.

<sup>6</sup> Taylor Stoehr, cité dans Robine, « Un album d’entretiens », p. 137.

<sup>7</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 92.

bien assimiler l'approche gestaltiste. Stoehr se réfère ici à Isadore From, un thérapeute de la gestalt ayant plaidé pour un retour des gestaltistes à *Gestalt Therapy*<sup>8</sup>, qui soutient que le volume 2 de *Gestalt Therapy* – la partie de l'ouvrage rédigée par Goodman – est une explication *a posteriori* de ce que fait le thérapeute gestaltiste, et donc un ouvrage dont le contenu demeure insaisissable à la seule lecture<sup>9</sup>.

Ces explications pleines de subtilité rencontrent deux obstacles banals : d'une part, les récriminations contre le style rébarbatif de Goodman frappèrent une bonne partie des quelques cinquante ouvrages qu'il écrivit, dont certains portent sur des sujets (architecture, linguistique, etc.) où il apparaît difficile d'envisager une intention de prévenir l'« introjection ». En fait, lorsqu'on lui demandait si les difficultés de lecture de *Gestalt Therapy* étaient volontaires, Laura Perls (l'épouse de Frederick Perls, qui avait elle aussi participé aux discussions du petit groupe à la base de la thérapie gestaltiste) répondait tout bonnement : « No, it was just Paul's way of writing »<sup>10</sup>. Stoehr lui-même abonde dans ce sens, lorsqu'il souligne que conception et expression étaient étroitement liées chez Goodman, autrement dit que ce dernier développait ses pensées au fur et à mesure qu'il parlait et écrivait<sup>11</sup>.

L'interprétation proposée par From rencontre un second obstacle : *Gestalt Therapy* fut publié en 1951, alors que la gestalt-thérapie était encore au berceau. Il est facile de méconnaître l'importance de ce fait, entre autre parce qu'on trouve dans *Gestalt Therapy* de très nombreux passages pour ainsi dire « métathéoriques », passages où Goodman traite non pas d'un certain objet au moyen de la théorie gestaltiste, mais de la théorie gestaltiste elle-même. On lit par exemple que l'approche développée dans *Gestalt Therapy* est « unitaire » et en conséquence qu'il « nous faut partir de l'interaction de l'organisme et de l'environnement » (*GT*, # 1.2, p. 51 et 50). Ces passages ont pu donner l'impression à From que Goodman pratiquait là une démarche rélexive, comme s'il s'était arrêté pour expliciter ou

---

<sup>8</sup> Cf. Miller et From, « Préface à *Gestalt Therapy* de Perls, Hefferline et Goodman ».

<sup>9</sup> Rosenfeld et Wysong, *A Oral History of Gestalt Therapy*, p. 35-36 et 45.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>11</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 159, 162.

communiquer le contenu d'une pratique thérapeutique gestaltiste développé avant la rédaction de l'ouvrage. On doit plutôt y voir le signe que *Gestalt Therapy* était pour ainsi dire un manifeste, qui indiquait les grandes lignes d'une démarche qu'il restait à développer. On lit par exemple, dans les premières pages de l'ouvrage, que : « La pleine application en psychothérapie du Gestaltisme [...] n'a pas encore été entreprise. Ce livre tente d'en poser les fondements » (*GT*, « Introduction générale », p. 37-38).

À la lumière de ces éclaircissements, il apparaît plus plausible de supposer que la forte extension de la charité interprétative proposée par Taylor Stoehr<sup>12</sup> et Isadore From est le fruit de ce goodmanisme que nous avons déjà eu l'occasion d'apercevoir. Comme dans le cas déjà abordé du caractère « pratique » de l'agir politique de Goodman, le mode de lecture proposé est celui que Goodman mettait d'ores et déjà à l'oeuvre. On peut en effet lire dans les premières pages de *Gestalt Therapy* cette mise en garde :

Il est indispensable, pour écrire ce livre comme pour le comprendre pleinement, d'adopter une attitude qui, comme la théorie, pénètre réellement le contenu et la méthode de ce livre. Le lecteur se trouve donc, apparemment, devant une tâche impossible : pour comprendre ce livre, il lui faut avoir une mentalité « gestaltiste », et pour acquérir cette mentalité, il lui faut comprendre ce livre. (*GT*, « Introduction générale », p. 38).

En fait, c'est jusqu'au vocabulaire de From qui provient de *Gestalt Therapy*, où on peut aussi lire une mise en garde contre la lecture par « introjection » : « la culture acquise par cette attitude est toujours superficielle, bien qu'elle puisse aller très loin » (*GT*, # 15.5, p. 305). Les développements de From et Stoehr sur « l'introjection » se situent évidemment en continuité avec la lecture ici proposée, une lecture qu'on pourrait qualifier de fortement « immunisante » (au sens de Popper), puisque l'accord avec l'ouvrage est supposé être nécessaire à la compréhension de l'ouvrage.

### 2.1.2 La mémoire et les thérapeutes

On pourrait penser que les lacunes dans l'argumentation de From proviennent du fait qu'en tant que thérapeute de la gestalt sa réflexion tient du mémoriel plutôt que de

---

<sup>12</sup> On trouve d'autres exemples de cette générosité dans l'interprétation chez Stoehr : voir par exemple *ibid.*, p. 93.

l'historique, pour reprendre les notions mises en avant par Novick. Or cette idée est contredite par le fait que, comme nous aurons rapidement l'occasion de le constater, certaines des meilleures analyses de *Gestalt Therapy* se trouvent dans des travaux de thérapeutes de la gestalt. Une telle appréciation pouvant sembler contredire le portrait que nous avons fait de la mémoire, il apparaît utile de préciser le sens légitime qu'on peut faire de celle-ci. Si l'on se reporte à la définition de la mémoire déjà citée<sup>13</sup>, on remarque que trois critères distinguent la mémoire de l'histoire : elle est (1) un savoir moins juste que l'autre type de savoir sur le passé qu'est l'histoire (« To understand something historically is to be aware of its complexity, to have sufficient detachment to see it from multiples perspectives, to accept the ambiguities ») ; (2) un savoir du passé qui appartient à une *collectivité* (« Collective memory ») ; (3) un savoir « non-historique » (« collective memory is in crucial senses ahistorical, even anti-historical »).

Cette définition suscite plusieurs problèmes : pour ne mentionner qu'un seul d'entre eux, les producteurs de l'histoire que sont les historiens forment bien une collectivité. Ces problèmes ont leur origine dans une confusion, confusion qui provient de l'identité posée entre les deux premiers caractères : c'est parce que le savoir sur le passé remplit dans une collectivité des fonctions *actuelles* que la fonction cognitive qu'est la connaissance du passé en tant que passé est plutôt supposée être le produit de l'histoire spécialisée. Or si le premier critère est historique, le second est épistémologique ; autrement dit, Novick confond la question (épistémologique) de savoir si ce que dit quelqu'un est vrai et la question (historique) de savoir d'où vient ce qu'il dit et pourquoi il le dit. Or dans une telle démarche « on voit disparaître la distinction entre les raisons qui justifient une conviction et les causes qui la produisent effectivement. Une justification proprement dite est alors impossible. On verra apparaître à sa place le récit dont la manière dont la conviction a été acquise »<sup>14</sup>. C'est cette même confusion entre causes et raisons qui se lit dans le troisième critère, le caractère supposé non-historique de la mémoire.

---

<sup>13</sup> Par Novick paraphrasant Halbwachs (*The Holocaust in American Life*, p. 3-4).

<sup>14</sup> Frege, cité dans Jacques Bouveresse, *Le philosophe chez les autophages*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p. 98.

Contrairement à ce que l'application de la théorie de Novick demanderait, nous ne nous opposons donc pas à ce que From soutient de *Gestalt Therapy* à propos de l'introjection, mais à ce qu'il soutient du rapport (historique) de Paul Goodman à cet ouvrage : autrement dit, s'il est bien possible que l'ouvrage puisse aujourd'hui effectivement servir comme outil de formation de la manière décrite par From, il apparaît par contre fortement douteux que Goodman ait rédigé son livre en fonction d'une telle utilisation. La première question dépasse le cadre de la démarche historique qui est la nôtre, démarche qui envisage plutôt *Gestalt Therapy* comme le produit d'une action de Paul Goodman. Il faut en d'autres mots distinguer entre l'herméneutique du texte pratiquée par les premiers de l'herméneutique de l'action qui nous occupe ici<sup>15</sup>. La lecture habituelle des gestaltistes, qui font abstraction de l'aspect historique de l'ouvrage, et se demandent ce qu'ils peuvent pratiquement en faire comme outil, n'appartient donc ni à la mémoire ni à l'histoire – au même titre qu'un mathématicien qui utilise un axiome d'Euclide sans jamais s'intéresser à Euclide ou au monde antique. La *confusion* des deux ordres de questions (la situation historique et l'utilisation pratique de *Gestalt Therapy*), par contre, a très bien pu mener From à sa thèse boiteuse.

Il est possible d'adopter une utilisation pertinente de l'opposition histoire/mémoire si l'on garde à l'esprit *d'une part* qu'elle appartient non pas à la « logique de la justification » mais bien à la « logique de la découverte », autrement dit que la discipline historique (comparée à la mémoire), à travers une lente émergence institutionnelle et conceptuelle<sup>16</sup>, *tend à favoriser*, toutes choses étant égales par ailleurs, l'émergence d'un discours vrai sur le passé ; *d'autre part* si on suppose qu'à l'opposé de cette entreprise historienne une *confusion* de la réflexion sur le passé avec d'autres formes de réflexions et de discours (plutôt qu'une approche « ahistorique » ou « non-historique »), et qu'on peut bien appeler « mémoire », *tend à favoriser* un discours déficient au plan historique<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> Sur cette distinction, voir Schutz, *The Phenomenology of the Social World*, p. 111-112.

<sup>16</sup> Voir Krzysztof Pomian, *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 1999, p. 263-342.

<sup>17</sup> À défaut de pratiquer comme From une telle confusion, l'excellent historien qu'est Novick la prône dans ce qu'on peut appeler ses réflexions « métathéoriques ».

### 2.1.3 Des racines enchevêtrées

Les « incohérences » et les « arguments qui ne sont jamais résolus » dans *Gestalt Therapy* rendent évidemment l'entreprise de déchiffrement du parcours psychologique de Goodman difficile à poursuivre. Ces difficultés pourraient nous pousser à contourner cet ouvrage et à approcher autrement la question de l'évolution de la détermination psychologique de la pensée politique de Goodman, par exemple en abordant des textes politiques contemporains de *Gestalt Therapy*, ou bien encore en tentant d'éclairer le même ouvrage au moyen d'une mise en contexte, qui pourrait être par exemple linguistique. Or ces démarches rencontrent à leur tour certaines difficultés pratiques. La première de ces démarches se bute au fait que Goodman écrivit très peu de textes politiques durant la période 1946-1959 ; les années 1950, surtout, furent pour Goodman une période de relatif silence politique, surtout si on compare la très faible quantité de textes politiques qu'il publia durant cette décennie avec la quantité imposante qu'il produisit durant les années 1960. La seconde de ces démarches se bute elle au fait que la mise en contexte linguistique, contrairement à ce que supposait d'abord Quentin Skinner, requiert un travail de dépistage des influences<sup>18</sup>. Or le dépistage des influences s'étant exercé sur *Gestalt Therapy* est pour plusieurs raisons malaisé. On peut illustrer ce dernier point au moyen d'un exemple, la thématique du « champ », sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir. Cette thématique apparaît dès les premières pages de *Gestalt Therapy*, notamment dans le passage suivant :

Dans toute recherche biologique, psychologique ou sociologique, il nous faut partir de l'interaction de l'organisme et de l'environnement. [...] Il n'existe pas une seule fonction chez l'animal qui se suffise à elle-même, sans objets ni environnement, qu'il s'agisse de fonctions végétatives, comme l'alimentation ou la sexualité, de fonctions perceptuelles ou motrices, de sentiments, de raisonnement. La signification de la colère implique un obstacle frustrant, celle du raisonnement à résoudre. Appelons cette interaction de l'organisme et de l'environnement à l'œuvre dans toute fonction, le « champ organisme / environnement ». Et n'oublions pas que, lorsque nous théorisons l'impulsion, la pulsion, etc., c'est toujours à ce champ en interaction que nous nous référons et non pas à un animal isolé. [...]

---

<sup>18</sup> Quentin Skinner, « Meaning and Understanding in the History of Ideas », *History and Theory*, Vol. 8, n° 1, 1969, p. 26-27. Pour l'opinion révisée de Skinner sur cette question, voir *id.*, *Visions of Politics. Volume 1*, p. 75-76.

Le rapport entre organisme et environnement n'est, bien entendu, pas physique mais aussi social. Aussi, dans toute étude de l'homme comme la physiologie, la psychologie ou la psychothérapie, devons-nous parler d'un champ dans lequel interagissent au moins les facteurs socioculturels, animaux et physiques. Notre approche dans ce livre est « unitaire », dans ce sens que nous essayons, de manière détaillée, de considérer tout problème comme survenant dans un champ social, animal et physique. De ce point de vue, par exemple, on ne peut pas regarder les facteurs historiques et culturels comme des éléments qui compliquent ou modifient les conditions d'une situation biophysique qui serait plus simple, mais comme des éléments intrinsèques à la manière dont tout problème se présente à nous. (*GT*, # 1.2, p. 50-51.)

Cette méthodologie a attiré une certaine partie de l'intérêt des lecteurs de l'ouvrage, ne serait-ce que parce qu'elle remet en question la pertinence même de la psychologie comme forme de savoir spécialisé. Étant donné la manière dont la thérapie de la gestalt, notamment sous l'impulsion ultérieure de Perls, est devenue une approche plus proche de la psychologie classique, il est facile de passer aujourd'hui à côté de l'intention animant cette critique. Comme le remarque Ernest Godin :

[...] il faut constater qu'entre 1950 et maintenant [...] s'est produit un phénomène d'érosion et de réduction en ce qui concerne le projet social de l'intervention gestaltiste. Nous devons constater un écart important entre la pratique actuelle de la Gestalt et le projet fondamental qui consistait, dans son essence, à introduire un changement social important en transformant les individus qualifiés de névrotiques normaux [...]. Nous serions en présence d'un phénomène de réduction dans le sens d'une perte de volet social, parce que dans cette perspective la Gestalt se voulait beaucoup plus qu'une contribution spécifique au champ des psychothérapies dominantes, qu'une psychologie de plus.<sup>19</sup>

Nombres de passages de *Gestalt Therapy* viennent appuyer cette thèse d'une intention de dépassement de la psychologie : notamment les passages où Goodman attirait l'attention sur les facteurs sociaux à l'origine des pathologies rencontrées par les psychothérapeutes, de même que des professions de foi holistes. L'ambitieux projet était aussi formulé par Goodman dans une lettre à A. S. Neill, lettre dans laquelle il écrivait que « [the] "new era" is not a biopsychical one but a unitary one – unifying the psychosomatic unity and the

---

<sup>19</sup> Ernest Godin, « Les racines psychosociologiques de la Gestalt-thérapie », *Gestalt : Le passé composé II : Sources psychanalytiques et contextes*, n° 7 (automne 1994), p. 111. Cf. King, *The Party of Eros*, p. 96 : « Goodman added the social dimension to Perl's individualistic approach. »

interpersonal unity and the cultural-anthropological unity and the educational-political unity and the ecological-economic unity, etc. »<sup>20</sup>.

Peut-être en raison de son caractère novateur et ambitieux, plusieurs des commentateurs de l'ouvrage se sont interrogés sur l'origine de cette critique « holiste » de la psychologie. On a ainsi souligné dans cette démarche l'influence de (1) John Dewey et (2) d'Edmund Husserl<sup>21</sup>. On pourrait ajouter, à cette liste d'influences potentielles, Dwight MacDonald, un allié politique<sup>22</sup> de Goodman qui avait entrepris vers l'époque du « Pamphlet de mai » de réfléchir sur la compatibilité du « réalisme » (au sens courant du terme) et du radicalisme de la doctrine marxiste :

Remarquons en passant à quel point est étrange l'attitude de ces marxistes qui tout en se glorifiant de leur réalisme, ne considèrent en fait le présent que comme l'antichambre du vaste palais de l'Avenir. Car cette antichambre semble prendre des proportions de plus en plus infinies ; qu'elle conduise ou non à un palais, c'est, en attendant, le seul gîte dont nous disposons et dans lequel nous devons vivre. À mon sens, nous y vivrons mieux, et même, nous trouverons plus facilement l'accès du palais, s'il existe, si nous essayons de vivre dans le présent au lieu de nous installer dans le futur.<sup>23</sup>

En somme, écrivait MacDonald, la difficulté à laquelle une démarche radicale faisait souvent face est qu'on pouvait s'interroger sur la nature et la réalité effective du potentiel

---

<sup>20</sup> Lettre citée dans Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 69.

<sup>21</sup> En ce qui concerne Dewey, voir André Jacques, « La Gestalt-thérapie, irrémédiablement américaine ? », *Gestalt : Le passé composé : Sources et contextes de la Gestalt-thérapie*, n° 6 (printemps 1994), p. 97 et suiv. En ce qui concerne Husserl, voir Jacques Blaize, « Introduction à une approche phénoménologique du corps en Gestalt-thérapie », *Gestalt : Une psychothérapie de l'homme dans le monde : Paul Goodman*, n° 3 (automne 1992).

<sup>22</sup> Les échanges que MacDonald avait avec Goodman n'en faisaient pas son ami. MacDonald intitula « Dr. Goodman and Mr. Paul » un texte où, bien des années plus tard, il évoquait le souvenir de Goodman ; s'il admirait l'écrivain politique, il se remémorait aussi plusieurs aspects désagréables de la personne : « What I recall most vividly about Paul Goodman is the discrepancy between his ideas, often original and profound, and his personality, often petty and absurd » (Dwight MacDonald, « Dr. Goodman and Mr. Paul », dans *Artist of the Actual : Essays on Paul Goodman*, sous la dir. de Peter Parisi, Metuchen (New-Jersey) et Londres, The Scarecrow Press, 1986, p. 116). Plusieurs témoignages concordant sur ce point, l'« inaptitude sociale » dont Goodman se créditait semble avoir été bien réelle.

<sup>23</sup> MacDonald, *Le marxisme est-il en question*, p. 9-10.

humain supposé pouvoir et devoir ressurgir comme force de changement social, et ce d'autant plus que la distance entre effectivité et potentialité grandissait. Le propre radicalisme de Goodman, tel qu'élaboré dans le « Pamphlet de mai » – nous pensons ici, plus spécifiquement, à la reprise de l'idée marxienne que l'histoire de l'humanité jusqu'à ce jour est une préhistoire de l'humanité<sup>24</sup> –, tombait directement sous le coup de la critique de MacDonald. Autrement dit, c'est en reconsidérant sa démarche anthropologique antérieure que Goodman aurait été amené à critiquer le caractère étroitement psychologique de certaines anthropologies implicites dans différentes démarches psychologiques : « on ne peut pas regarder les facteurs historiques et culturels comme des éléments qui compliquent ou modifient les conditions d'une situation biophysique qui serait plus simple, mais comme des éléments intrinsèques à la manière dont tout problème se présente à nous » (*GT*, # 1.2, p. 51). Étant donné que Goodman et MacDonald se connaissaient bien, étant donné que la critique du radicalisme développé par le second fit un certain bruit dans le milieu radical où Goodman évoluait<sup>25</sup>, il est extrêmement probable que Goodman en ait pris connaissance. Ajoutons à cela qu'on peut apercevoir dans plusieurs passages chez Goodman l'écho de la réflexion de MacDonald : par exemple, et cela autant en ce qui concerne son « réalisme » politique que dans son refus anti-historiciste de se qualifier de « progressiste »<sup>26</sup>.

Nous disposons donc d'au moins trois hypothèses concurrentes pour expliquer l'origine de cette thématique du « champ » chez Goodman. Comment trancher ? Goodman lui-même écrivait en 1951 : « As for me, my affiliation [...] is modernly from, say Husserl's *Ideen* or, on the converse side, from Dewey »<sup>27</sup>. On a cependant vu qu'il faut prendre avec

---

<sup>24</sup> Cf. *DLPE*, p. 45.

<sup>25</sup> Cf. King, *The Party of Eros*, p. 39-43.

<sup>26</sup> À propos de l'anti-historicisme, voir MacDonald, *Le marxisme est-il en question?*, p. 15-18 et *NH*, p. 68.

Notons que s'il s'avérait que cette influence de MacDonald eut effectivement joué, cela signifierait aussi que Goodman aurait modifié ses idées psychologiques pour des raisons politiques, et viendrait en conséquence altérer substantiellement la réponse à la problématique abordée ici.

<sup>27</sup> Cf. Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 103.

un grain de sel certains autoportraits de Goodman. Les trois thèses ne sont d'ailleurs pas incompatibles entre elles, attendu qu'il est fort possible que différentes influences aient poussé Goodman dans la même direction.

Cet exemple du « champ » est représentatif des écueils rencontrés par beaucoup des recherches portant sur les influences et inspirations derrière *Gestalt Therapy*. Le simple fait qu'un grand nombre de gens ait pris part aux discussions préparatoires à l'ouvrage<sup>28</sup> est source de difficultés : chacune de ces personnes ayant été sujettes à de multiples influences, les influences potentielles s'étant exercé sur l'ouvrage sont multipliées. Comme le remarque lapidairement Lichtenberg, « c'est grand dommage qu'on ne puisse pas voir les intestins intellectuels des écrivains pour en déduire ce qu'ils ont mangé »<sup>29</sup>.

On peut résumer les conséquences qu'entraînent ce tour d'horizon des difficultés d'approche que présente *Gestalt Therapy* : il ne saurait être question ici ni d'approfondir l'ouvrage dans sa généralité, ni dans le contexte de son émergence. On trouvera donc dans ce chapitre non pas une étude (complète ou même partielle) sur *Gestalt Therapy*, mais, beaucoup plus modestement, une tentative de suivre *quelques-unes* des réflexions que Goodman y développait, réflexions qui touchent aux éléments psychanalytiques, notamment la notion de l'Inconscient, que l'on a vu être transposés, en 1945, dans son discours politique. Il est même difficile de rendre compte de cette remise en question, étant donné que Goodman l'élaborait d'une manière désordonnée. Il en résulte que la reconstruction que nous proposons ici possède un caractère relativement idéal-typique.

---

<sup>28</sup> Jacques, « Un historique de la Gestalt-thérapie ».

<sup>29</sup> Georg Christoph Lichtenberg, *Aphorismes*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1966, p. 7.

## 2.2 La gestalt et la psychanalyse dans l'historiographie

### 2.2.1 Une critique incertaine de l'Inconscient

Aussi bien aborder d'emblée la question de l'Inconscient. Lorsque Goodman entreprit, avec Frederick Perls et Ralph Hefferline, d'élaborer une approche thérapeutique nouvelle, il cherchait à se détacher sur certains points de l'approche freudienne, notamment en ce qui concerne le concept d'Inconscient : cela se traduit dans le livre *Gestalt Therapy* par de nombreuses déclarations critiques envers cette notion<sup>30</sup>. Ce fait induit différents commentateurs de Goodman à affirmer que le concept est effectivement rejeté dans l'ouvrage : King écrit que dans *Gestalt therapy* l'Inconscient est abandonné en tant que concept théorique ou fonctionnel, Stoehr que l'un des deux buts visés dans l'élaboration de la thérapie de la gestalt était l'élaboration d'un nouvel exposé du moi, débarrassé de l'Inconscient<sup>31</sup>. Mais ces auteurs n'approfondissent pas cette question de la critique de l'Inconscient chez Goodman<sup>32</sup>. On trouve plutôt un tel traitement dans des réflexions de gestaltistes contemporains soucieux d'approfondir les bases théoriques de leur pratique clinique. Le livre *Gestalt Therapy* constitue en effet une des sources théoriques auxquels se réfèrent les thérapeutes de la gestalt, puisque après un moment caractérisé par une réticence à la théorie, sous l'influence notamment de Perls, ceux des gestaltistes qui désiraient élaborer davantage le volet connaissance de leur pratique se sont souvent tournés vers *Gestalt Therapy*. Les gestaltistes qui aujourd'hui entreprennent d'approfondir leur discipline fournissent donc certaines analyses de l'ouvrage qui s'avèrent utiles pour notre enquête, mais d'une manière indirecte parce que leur objet n'est pas le nôtre. Ainsi, le numéro inaugural des *Cahiers de Gestalt thérapie*, consacré au

---

<sup>30</sup> Cf. par exemple *GT*, # 2.3 : « Psychologie du "conscient" et de l'"inconscient" ».

<sup>31</sup> King, *The Party of Eros*, p. 93 : « [...] the unconsciousness is jettisoned as a theoretical or functional concept [...] » ; Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 45 : « It was these two aims, to refine Reich's early technical ideas and to provide a new account of the ego, unencumbered by the unconscious, that developed [...] into Gestalt therapy. » Voir aussi *ibid.*, p. 250-252.

<sup>32</sup> C'est encore moins le cas d'autres commentateurs de Goodman tels que Vincent et Widmer.

statut de l'inconscient dans la gestalt-thérapie, regroupe de nombreuses contributions à ce sujet<sup>33</sup>, parmi lesquelles on trouve un article d'André Jacques qui attire l'attention sur une difficulté suscitée par le statut de l'Inconscient à la fois dans la thérapie de la gestalt et dans *Gestalt Therapy* :

Divers artifices de formulation permettent en général aux gestaltistes qui enseignent et qui écrivent sur leur discipline d'obliquer devant le terme *inconscient* et tout son cortège. On voile pudiquement ce terme en parlant de non-, ou de pas encore-, conscient, ou bien d'élément du fond n'ayant pas eu « l'occasion » de prendre figure. Ou encore, on élabore sur le concept de confluence, ou on développe un recours de plus en plus raffiné au continuum phénoménologique, espérant sans doute de la sorte, en plus d'enrichir le corpus gestaltiste, exorciser ce rappel constant d'une des principales sources des thèses gestaltistes : la psychanalyse freudienne.

Il est pourtant impossible de contourner indéfiniment la difficulté constituée par le fait suivant : la Gestalt-thérapie, tout en faisant preuve d'une tiédeur certaine envers le terme *inconscient* et ce qu'il recouvre dans les œuvres des psychanalystes, se reconnaît sans ambages, par la plume ou la bouche de plusieurs de ses théoriciens, de profondes racines psychanalytiques [...]. Comment concilier ces deux faits, si tant est que l'inconscient n'est, avec la thèse du primat de la sexualité, rien de moins que le centre du système théorique freudien et le terrain d'élection de la psychanalyse?<sup>34</sup>

Passons sur plusieurs éléments de ce passage, difficile en raison du vocabulaire spécialisé des thérapeutes de la gestalt<sup>35</sup>, pour nous arrêter à l'essentiel : à travers cette question de l'inconscient, c'est la question du rapport de la thérapie de la gestalt à la psychanalyse, et donc du Goodman de 1951 au Goodman du « Pamphlet de mai », qui est posée. Comme

---

<sup>33</sup> Mentionnons notamment Jacques Blaize, « L'Inconscient et la non-conscience de », *Cahiers de Gestalt thérapie : conscient, non-conscient, inconscient*, n° 0 (automne 1996) ; Patrick Colin, « L'inconscient ex-siste », *Cahiers de Gestalt thérapie : conscient, non-conscient, inconscient*, n° 0 (automne 1996) ; André Jacques, « Pourquoi la notion d'inconscient dynamique n'a pas cours en Gestalt-thérapie », *Cahiers de Gestalt thérapie : conscient, non-conscient, inconscient*, n° 0 (automne 1996) ; Jean-Louis Pradeilles, « La conscience, phénomène de champ », *Cahiers de Gestalt thérapie : conscient, non-conscient, inconscient*, n° 0 (automne 1996) ; Jean-Marie Robine, « L'awareness, connaissance immédite et implicite du champ », *Cahiers de Gestalt thérapie : conscient, non-conscient, inconscient*, n° 0 (automne 1996) ; Joëlle Sicard, « La conscience, phénomène de champ », *Cahiers de Gestalt thérapie : conscient, non-conscient, inconscient*, n° 0 (automne 1996).

<sup>34</sup> Jacques, « Pourquoi la notion d'inconscient dynamique n'a pas cours en Gestalt-thérapie », p. 139-140.

<sup>35</sup> « Fond » et « figure », par exemple, sont des transpositions effectuées par les *thérapeutes* de la gestalt du vocabulaire des *psychologues* de la gestalt. Voir *GT*, # 1.6, p. 54.

King le remarque, Goodman opère en fait par rapport à ses positions de 1945 un volte-face d'attitude complet<sup>36</sup>. En somme, Jacques accuse la lecture de *Gestalt Therapy* habituellement proposée de faire fausse route sur le regard jeté par Goodman sur la psychanalyse, et cela notamment au moyen de divers « artifices de formulation ».

On peut étendre cette dernière indication de Jacques plus loin qu'il ne le fait lui-même : il appert que King et Stoehr ont repris les déclarations de Goodman dans lesquelles il déclarait vouloir évacuer la notion d'inconscient de sa pratique parce que le terme « inconscient » apparaît rarement, voire pas du tout, dans les écrits de Goodman postérieurs à *Gestalt Therapy*. Or, au risque de nous répéter, terme et notion sont deux choses : le fait que Goodman n'ait pratiquement plus utilisé le terme « inconscient » après *Gestalt Therapy* ne signifie donc pas qu'il n'ait pratiquement plus utilisé la notion, que lui-même définissait dans un sens proche de Freud, afin de désigner « les intentions qui ne pouvaient devenir conscientes par aucun acte conscient du self » (*GT*, # 3.2, p. 83). Il est en fait aisé se référer à la notion d'Inconscient sans utiliser le terme, puisque l'ensemble de l'édifice freudien repose sur la notion de répression<sup>37</sup>. Ce fait a son importance. Il signifie que si Goodman utilisa cette théorie du refoulement il utilisa tout autant la notion freudienne d'Inconscient, quoi qu'il ait affirmé et pensé par ailleurs<sup>38</sup>.

---

<sup>36</sup> Cf. King, *The Party of Eros*, p. 95-96 : « In writing off the unconscious and the libido as crucial and in placing the responsibility for personal disorders squarely upon the individual, Perls approached the moralistic and "consciousness" psychology which Goodman earlier and Marcuse later accused the Revisionists of adopting. However, the Persian emphasis fitted well with Goodman's voluntarism and emphasis upon political and social initiative. » On trouve cette critique des révisionnistes, contemporaine du « Pamphlet de mai », dans *NH*, p. 42-60.

Sur le rapport de la thérapie de la gestalt avec la psychanalyse, voir aussi André Jacques, « La Gestalt-thérapie, aux confins de la psychanalyse », *Gestalt : Le passé composé II : Sources psychanalytiques et contextes de la Gestalt-thérapie*, n° 7 (automne 1994).

<sup>37</sup> Remarquons que Goodman percevait lui aussi la position « stratégique » du refoulement. Cf. *GT*, # 14.3, p. 284 : « Le refoulement est le processus qu'il [Freud] a étudié avec le plus d'intensité et il serait possible de construire tout le système de la psychanalyse Freudienne en utilisant le "refoulement" comme concept premier. »

<sup>38</sup> Là aussi le mot et le concept ne se rejoignent pas nécessairement. (On peut par exemple qualifier de « frustration » ce qu'un freudien qualifierait de « répression ».) On peut très schématiquement

Le refoulement est-il présent dans *Gestalt Therapy*? La question mérite d'être posée. À propos des « désirs refoulés », Goodman écrit : « Il est évident que les excitations inhibées ne sont pas refoulées mais au contraire qu'elles s'expriment de façon telle que l'on doit dire qu'elles veulent s'exprimer, se développer » (*GT*, # 14.3, p. 284). Le vocabulaire ne trompe pas : Goodman plaide ici pour l'existence d'intentions (le vocabulaire des raisons, des « motifs parce-que », est ici révélateur) qui, quoique passées, demeurent présentes à l'insu de leurs « porteurs ». En fait, Goodman utilise dans cette phrase l'adjectif « refoulé » pour décrire la conception pré-freudienne du refoulement, le refoulement *réussi*. On pourrait citer d'autres exemples. Ailleurs dans *Gestalt Therapy*, nous l'avons vu au chapitre précédent, Goodman formule une théorie de la connaissance d'esprit on ne peut plus freudienne (une théorie de la vérité manifeste, pour en rester au vocabulaire précédemment utilisé). De même, Goodman se réfère au « contenu latent du rêve » (*GT*, # 3.7, p. 89), contenu qu'il apparaît difficile de concevoir sans l'existence de la répression. Tous ces exemples ont ceci de commun que Goodman y utilise l'Inconscient freudien avec une certaine prudence. L'exercice consistant à expliciter le statut de l'inconscient dans *Gestalt Therapy* rencontre en fait deux obstacles majeurs : d'une part, les similitudes que nous avons aperçues au chapitre précédent entre l'Inconscient freudien et l'inconscient pré-freudien rendent difficile l'interprétation du statut de l'inconscient en général, d'autre part les distinctions parfois très subtiles auxquelles se livre Goodman dans sa critique de Freud rendent l'analyse malaisée. En tout état de cause, il apparaît difficile de se prononcer sur le statut et l'étendue de cette utilisation (modeste et discrète) de l'Inconscient, et encore plus d'attribuer une quelconque importance aux quelques passages (que nous venons de citer) où elle apparaît.

Il est toutefois possible de contourner cet obstacle en envisageant les textes ultérieurs à *Gestalt Therapy*. Car Goodman, qui à notre connaissance n'est jamais revenu sur la critique de l'Inconscient freudien, utilise cette dernière notion d'une manière plus évidente dans ceux-ci. Parmi une multitude d'affirmations du même genre, on peut ainsi lire chez le Goodman des années 1960 à 1972 que des gens « [...] ont été colonisés de l'intérieur par des impérialistes », que la stupidité est « une défense mentale consistant à retourner son hostilité vers

---

ment avancer que la répression freudienne a ceci de spécifique qu'une fois la pulsion écartée, elle demeure « vivante » du fait que l'intention qu'elle comportait lorsqu'elle était vécue persiste.

soi », que l'ardeur des polémiques de la Nouvelle Gauche contre les hippies ne peut être expliqué que par le fait que les « nouveaux gauchistes » se défendaient contre leurs propres impulsions, que dans une « société naturelle » les motifs de chacun seront dignes de confiance et, enfin, que la guerre froide et le risque de guerre nucléaire ont provoqué une anxiété contre laquelle le conformisme était la seule défense<sup>39</sup>.

À elle seule, la lecture de ces passages démontre que l'interprétation que King et Stoehr fournissent du rapport de Goodman à la psychanalyse dans *Gestalt Therapy* est fautive. En fait, bien malgré lui, King montre très bien que même dans *Gestalt Therapy* Goodman utilise, via son utilisation du terme « frustration », la notion d'Inconscient<sup>40</sup>. On peut conclure sur cette question comme on concluait sur la question du caractère pratique des interventions politiques de Goodman : il semble bien que pour King comme pour Stoehr, Paul Goodman n'avait pas besoin d'en avoir fini avec l'Inconscient, pourvu qu'il le proclamât.

Nous voici donc confronté à un paradoxe : Goodman récusait une notion qu'il utilisait néanmoins.

### 2.2.2 Un regard critique sur les psychothérapies

Autrement dit, nous ne sommes guères avancés. Aussi bien tenter d'éclairer ce paradoxe en se demandant quelle était la nature réelle de la réflexion de Goodman à propos de l'Inconscient. Une courte remarque de Goodman sur la notion de l'Inconscient chez Freud indique une influence possible, voire probable, des théoriciens de la gestalt à ce propos. Goodman affirmait que dans la psychanalyse :

les effets de l'« inconscient » à la fois sur l'esprit et le corps possédaient toutes les propriétés habituellement attribuées au mental : ils étaient fonctionnels, signifiants, intentionnels, c'étaient des organisations symboliques de l'expérience, tout ce qu'on voudra sauf conscients. (*GT*, # 3.2, p. 83.)

---

<sup>39</sup> Voir *DP*, p. 31 (trad. franc. *CRS*, p. 48), 41 (trad. franc. *CRS*, p. 81), *GUA*, p. 72 et 102 ; *DLPE*, p. 212, 261).

<sup>40</sup> King, *The Party of Eros*, p. 96.

Quelques vingt ans plus tôt, Koffka, un des principaux théoriciens de la psychologie de la gestalt, écrivait que lorsqu'

on a trouvé nécessaire d'aller au-delà du conscient dans la description et l'explication de l'esprit, on a imaginé les parties non-conscientes de l'esprit comme étant fondamentalement analogues aux parties conscientes, c'est-à-dire comme fondamentalement analogues dans tous leurs aspects ou leurs propriétés, à l'exception du fait d'être conscientes. En conséquence, les éléments de l'esprit, comme on les appelle, ont été conçus comme existant sous deux formes, la forme consciente et la forme inconsciente.<sup>41</sup>

Avec les réserves habituelles en ce qui concerne les attributions d'influence, on peut raisonnablement supposer que Goodman s'est ici nourri, directement ou indirectement, des théoriciens de la gestalt. Qu'il l'ait fait ou non<sup>42</sup>, on s'aperçoit de toute manière que Goodman, en 1951, développa une réflexion critique sur la notion d'Inconscient, réflexion assurément absente en 1945 : la notion, retrouvant pour ainsi dire une sorte de nouveauté, *n'allait plus de soi* pour Goodman. Cette pluralité mena Goodman à voir (aux 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> parties du chapitre 4 de *Gestalt Therapy*) dans ces diverses interprétations des projections de différents systèmes de valeurs :

Quelle qu'elle soit, toute théorie médicale, psychothérapeutique ou éducative est fondée sur une certaine conception de l'autorégulation de l'organisme et de la hiérarchie de valeurs qui lui correspond. Cette conception est l'opération de ce que les scientifiques considèrent, *de fait*, comme le principal facteur dynamique de la vie et de la société.<sup>43</sup>

Le schéma téléologique restait le même qu'en 1945, car Goodman précisait que « la "nature humaine" est une potentialité » (*GT*, # 6.12, p. 154). Par contre, Goodman doutait en 1951 des capacités de compréhension de ce potentiel. Il développait ici une interrogation sur la validité épistémique de la psychanalyse en particulier, mais aussi, plus largement, des

---

<sup>41</sup> K. Koffka, « On the Structure of the Unconscious » (1928), cité dans Jacques Bouveresse *Philosophie, mythologie et pseudo science*, p. 37-38.

<sup>42</sup> Une autre hypothèse (éventuellement complémentaire) à envisager : cette réflexion aurait son origine dans un constat, celui que diverses écoles post-freudiennes perçoivent différents Inconscients.

<sup>43</sup> *GT*, # 4.6, p. 109. La réflexion sur la place des valeurs dans la réflexion psychothérapeutique a pu avoir son origine dans un désaccord sur Freud à propos de la maturité : si Freud la valorisait grandement (MacIntyre, *The Unconscious*, p. 91), Goodman était beaucoup plus porté à valoriser la spontanéité enfantine.

psychothérapies : étant donné la diversité des conceptions anthropologiques régnant dans celles-ci, quel crédit pouvait-on leur accorder ? Goodman traçait en fait un portrait extrêmement critique des psychothérapies :

Le situation se présente, en général, comme suit : le thérapeute utilise sa conception scientifique comme plan général de traitement, et l'adapte à chaque patient. Selon sa conception, il choisit la tâche, note les types de résistances, décide quand il doit les suivre ou les laisser passer. Et c'est encore selon sa conception qu'il espère ou se désespère face aux progrès. Mais tout plan de traitement est, bien entendu, une abstraction de la situation concrète, et il est indispensable que la thérapeute ait foi en cette abstraction. [...] Ce qui se passe, croit-il, doit indiquer un progrès. Mais aux yeux d'un observateur d'une autre école, la situation pourrait paraître la suivante : le patient a effectivement changé dans un contexte où il est allongé et soumet son corps à la manipulation du thérapeute [...]. Mais dans un contexte où il « est lui-même », hors du cabinet, il n'a fait qu'apprendre de nouvelles défenses contre les « menace qui viennent des profondeurs », ou même pire, il a appris à se mettre entre parenthèses et à agir comme s'il était partout dans le cabinet du thérapeute. [...]

Nous le disons de façon ironique : nous sommes tous embarqués dans la même galère, et c'est d'ailleurs sans doute inévitable. Mais, même s'il en est ainsi, il est bon d'appeler un chat un chat. (*GT*, # 4.7, p. 112-113).

Dans ce passage, on s'aperçoit que les doutes épistémiques de Goodman venaient non seulement affecter sa croyance dans le potentiel thérapeutique de l'analyse, mais de plus lui suggérer l'idée que celle-ci pouvait s'avérer nuisible pour un patient, du fait que les transformations que vivait ce dernier à travers le processus pouvaient relever non pas d'un certain « retour à soi », du dévoilement d'une authenticité jusque-là niée (comme tout semble indiquer qu'il le pensait en 1945) mais de la suggestion ou de la manipulation. En d'autres termes, Goodman s'apercevait que si la psychothérapie était une entreprise qui pouvait développer l'autonomie du patient, on pouvait aussi la concevoir comme le développement d'un rapport d'hétéronomie, autrement dit comme une forme de domination et de manipulation, bien involontaire, de la part du thérapeute sur son patient : « le patient [...] a appris à se mettre entre parenthèses et à agir comme s'il était partout dans le cabinet du thérapeute » (*GT*, # 4.7, p. 112). C'est sans doute la radicalité de la réflexion ébauchée ici qui a amené Young à rapprocher Goodman de l'anti-psychiatre Ronald David Laing<sup>44</sup>. Goodman se

---

<sup>44</sup> Young, *An Infantile disorder?*, p. 367. Cette radicalité dans le raisonnement était un des traits caractéristiques de Goodman, qui comme nous le signalions plus haut, écrivait à mesure qu'il concevait. On a vu cette radicalité à l'œuvre dans les considérations du Goodman de 1945 sur les

distinguaient toutefois de celui-ci par le fait que l'entreprise thérapeutique demeurait pour lui utile et nécessaire, et donc que les risques de domination qu'elle contenait lui apparaissait comme des obstacles à surmonter plutôt que des raisons pour l'abandonner : « nous sommes tous embarqués dans la même galère ».

Cette même réflexion l'amenait à souhaiter une certaine prudence de la part des psychothérapeutes. Plus spécifiquement, ce germe « antipsychiatrique » chez Goodman l'amenait à supposer que le patient possédait en lui les ressources pour retrouver la santé : « Le problème de la psychothérapie est de mobiliser la capacité d'ajustement créateur du patient sans l'obliger à entrer dans le stéréotype scientifique du thérapeute » (*GT*, # 4.6, p. 111). On peut aussi noter le caractère « pratique » de la psychothérapie prônée par Goodman, autrement dit le fait qu'il se fiait davantage au jugement « pratique » du thérapeute qu'au corpus théorique auquel il se référait :

C'est [...] en se concentrant sur la structure *concrète* de la situation réelle qu'on peut le mieux espérer dissoudre les éléments névrotiques. Ce qui implique de s'accrocher avec moins de rigidité à sa propre conception scientifique qu'on ne l'observe d'ordinaire dans la profession.<sup>45</sup>

Goodman multipliait de pareilles recommandations visant à rester ouvert aux situations qui se présentent<sup>46</sup>. Parmi une série de conseils de prudence thérapeutique similaires, il disait aussi souhaiter « que les théoriciens soient moins enclins à extrapoler une théorie de la

compromis et le vote majoritaire ; on peut voir un autre bon exemple de cette tendance dans une critique de la manipulation exercée par les organisations gauchistes, critique qui gonfle jusqu'à devenir une critique des actions « extrinsèques », c'est-à-dire des moyens en général (voir par ex. *DP*, p. 13 (trad. franc. dans *CRS*, p. 43-44)).

<sup>45</sup> *GT*, # 4.8, p. 114. La critique de la « manipulation » exercée par le thérapeute se confond avec encore plus d'évidence avec une critique de la théorie thérapeutique en général dans la section 13 du chapitre 4 (*GT*, p. 119-120), où Goodman oppose à « l'évaluation comparative », c'est-à-dire l'évaluation que les thérapeutes font de leurs patients à l'aune de leurs théories, « l'évaluation intrinsèque », qui « émerge dans l'acte lui-même en tant que totalité ». Il est difficile de dire ce que Goodman a pu vouloir dire par là ; de même, il est difficile, au-delà de l'intention anti-théorique, de préciser ce qu'il cherchait à dire lorsque, en 1953 ou 1954, il affirme « theory is for man, not man for theory » (*NH*, p. 20).

<sup>46</sup> Notons incidemment qu'il est permis de voir dans cette ébauche de réflexion une des sources de la distance envers la théorie de la vérité manifeste que marquera Goodman à partir des années 1960.

“nature humaine” à partir de leur pratique, et aussi que les médecins soient moins enclins à faire la même chose, comme si l’humanité entière était, par nature, un patient » (*GT*, # 4.6, p. 111). On mesure évidemment le revirement depuis la démarche du « Pamphlet de mai » et cette déclaration de 1939 : « The people are ill not in their thousands who come for treatment, but in their hundreds of millions who are about to tear the world apart. » (*NH*, p. 7). Nous assistons donc, avec cette réflexion à la fois épistémique et politique, à un renversement de perspective complet par rapport à 1945.

### 2.2.3 Des conséquences sombres en vue

Goodman mesura toutefois rapidement les conséquences de cette réflexion. On s’en rend compte en s’arrêtant à un autre passage, situé quelques pages seulement après la série d’aperçus critiques dont nous venons de prendre acte, où Goodman, d’une manière surprenante, opérait un autre retournement :

Nous avons trouvé de bonnes raisons de croire que le pouvoir d’ajustement créateur à la thérapie est présent dans toute méthode. Nous avons vu qu’il était judicieux de postuler aussi peu que possible une normalité qui fasse abstraction de la situation ici-et-maintenant. On peut craindre que le patient ne s’approche de cette norme abstraite que dans le contexte du traitement. [...]

À partir de toutes ces considérations, nous avons examiné les raisons de nous concentrer sur la structure de la situation réelle, en tant que tâche d’ajustement créateur, d’essayer de faire une synthèse entièrement nouvelle, et de faire en sorte que cela devienne l’objet principal de la séance.

D’un autre côté, il est pourtant absurde de penser, ne serait-ce qu’un instant, qu’il n’y a pas à combattre les résistances, qu’il ne faut pas éveiller l’anxiété ni montrer qu’une réponse névrotique ne marche pas, ni revivre le passé, ni refuser toute interprétation et abandonner toutes ses connaissances. Les résultats seraient seulement superficiels et aucune énergie fixée ne serait libérée. Humainement parlant, quelle est la réalité d’un entretien dans lequel l’un des partenaires, le thérapeute, inhiberait le meilleur de son pouvoir, ce qu’il sait et ce que ce savoir lui permet d’évaluer ? (*GT*, # 4.11, p. 116-117).

Le retournement est évidemment situé au dernier paragraphe de ce passage. Il est important de souligner que Goodman envisageait là les conséquences qui découlaient de la critique qu’il vient lui-même d’élaborer. C’est le constat d’inefficacité thérapeutique qui ressortait des raisonnements qu’il venait de développer qui le surprenait, à tel point qu’il écrivait qu’il était « absurde de penser, ne serait-ce qu’un instant » qu’il faille le suivre. C’est plus précisément en tirant les conséquences pratiques de sa réflexion que Goodman se ravisa :

lorsqu'il écrivit que les « résultats seraient seulement superficiels et aucune énergie fixée ne serait libérée », on a tout lieu de croire que par cette formule Goodman exprimait, confusément, que la critique qu'il avait élaborée dans les pages qui précédaient ne l'avait pas convaincu lui-même.

En fait, c'est toute la critique de l'Inconscient chez Goodman qui peut être ainsi décrite. Car Goodman ressemble à ce type du savant dépeint par Kuhn, auparavant partisan d'une théorie désuète, qui quoique « pleinement persuadé de la justesse de la nouvelle théorie », demeure « néanmoins incapable de l'intérioriser et de se sentir à l'aise dans le monde qui en découle. Un homme, dans ce cas-là, a fait son choix sur le plan intellectuel, mais la conversion nécessaire lui échappe en réalité »<sup>47</sup>. La nature superficielle du ralliement à la critique du freudisme, chez Goodman, apparaît notamment dans la manière dont il reprenait presque mot à mot une réflexion de Koffka qu'il n'avait pas assimilée dans toute son ampleur et ses conséquences, qu'il n'avait pas *fait sienne*. Goodman restait donc profondément freudien. On s'en aperçoit aussi en abordant le volet « phénoménologique » de la démarche de Goodman dans *Gestalt Therapy*.

#### 2.2.4 L'historicité, la fonction et le vécu

King remarque que Perls avait, avant de rencontrer Goodman, mis l'accent sur une psychologie de la conscience et que Goodman la reprenait parce qu'elle s'accordait bien avec son volontarisme : la thérapie de la gestalt était donc axée sur l'intentionnalité, la rencontre avec l'environnement<sup>48</sup>. Le même King relate également qu'avec *Gestalt Therapy* l'approche de Goodman se voulait phénoménologique plutôt qu'historique et explicative<sup>49</sup>. King confond ici deux oppositions, celle entre description (phénoménologique) et explication et

---

<sup>47</sup> Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983, p. 276-277.

<sup>48</sup> King, *The Party of Eros*, p. 95-96. Perls aurait en fait été influencé, via Karen Horney, par la « psychologie » de Dilthey (Jacques, « La Gestalt-thérapie, aux confins de la psychanalyse », p. 9). À propos de l'« intentionnalité » et de la rencontre avec l'environnement, voir les développements sur la notion de « champ » ci-dessus, à l'article 2.1.3 Des racines enchevêtrées.

<sup>49</sup> King, *The Party of Eros*, p. 94-95.

celle entre explication historique et explication fonctionnelle : la critique de Freud chez Goodman oscille entre une critique de l'explication psychologique historique, au nom d'une explication fonctionnelle (qu'on peut qualifier de critique « faible »), et une critique phénoménologique (qu'on qualifiera quand à elle de critique « forte ») de l'explication psychologique tout court. On trouve par exemple un échantillon de la critique « faible » dans ce passage :

[...] qu'elles soient saines ou névrotiques, *le passé et toutes les autres formes fixes persistent par leur fonctionnement dans le présent*. Une abstraction persiste quand elle trouve sa preuve dans le discours présent, une technique quand elle est pratiquée, une caractéristique névrotique quand elle réagit contre une pulsion récurrente « dangereuse ».

Dès qu'ils n'ont plus d'utilité dans le présent, l'organisme, par autorégulation, se débarrasse des effets fixés du passé : les connaissances inutiles sont oubliées, le caractère se dissout. La règle fonctionne dans les deux sens. *Ce n'est pas par inertie mais par fonction qu'une forme persiste, et ce n'est pas à cause du temps qui passe, mais par manque de fonction, qu'une forme est oubliée.* (GT, # 5.3, p. 124.)

D'une manière générale, l'explication historique et l'explication fonctionnelle ne sont pas contradictoires<sup>50</sup>. Goodman les utilisait d'ailleurs, ici, d'une manière complémentaire : selon lui, les névrosés n'étaient pas névrosés *seulement* parce qu'ils avaient autrefois subi un traumatisme (comme il affirmait que les Freudiens le croyaient), mais parce que leur situation présente entretenait la « pérennité » de ce traumatisme. Ce que, sous l'influence de Perls, il reprochait en fait aux freudiens, c'est donc d'avoir accordé *trop peu* d'importance à l'explication fonctionnelle. Comme l'écrit Stoehr, « Perl's view that Freud's theory of repression puts *too much* emphasis on the past [...] »<sup>51</sup>. L'ampleur de cette critique de l'explication historique apparaît donc incertaine<sup>52</sup>. Car Goodman continuait à se servir d'explications historiques, par exemple dans un passage fascinant de *Growing Up Absurd* où il invoquait,

---

<sup>50</sup> Boudon, *L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*, p. 219-226.

<sup>51</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 98, italiques ajoutées.

<sup>52</sup> Le recul envers l'historicité de la névrose avait chez Goodman une teinte existentialiste, étant lié à une certaine affirmation de la liberté humaine. Comme Sartre, Goodman aurait pu écrire que « l'homme se caractérise avant tout par le dépassement d'une situation, par ce qu'il parvient à faire de ce qu'on a fait de lui » (Sartre, *Critique de la raison dialectique*, p. 63).

afin d'expliquer le malaise des jeunes adolescents aux USA, les conséquences de l'échec de différentes révolutions des derniers siècles<sup>53</sup>.

La critique « forte » (phénoménologique) de Freud est quand à elle bien résumée par Miller et From :

La moitié théorique du livre de Perls, Hefferline et Goodman, au lieu d'essayer de décrire la santé et la pathologie en termes dérivés de la causalité scientifique, présente une compréhension phénoménologique basée sur l'observation et l'explicitation immédiate de la manière dont une personne s'y prend pour créer – et continuer de créer – une réalité saine ou névrotique.<sup>54</sup>

Il y a lieu de s'interroger sur la réalisation de ce programme dans *Gestalt Therapy*. Car on réalise que Goodman percevait, dans le passage cité plus haut où il recule devant les conséquences de sa réflexion critique, l'inconvénient qu'il y avait à se débarrasser des modèles théoriques, et notamment de l'Inconscient, en adoptant une démarche simplement descriptive et phénoménologique, collée au vécu ; car une telle approche, King semble loin de le réaliser, constitue « une sorte de *baiser de la mort à la psychanalyse* »<sup>55</sup> : elle la désarme et la prive de ce qui la constitue comme théorie originale. Comme le précisent Bouveresse-Quilliot et Quilliot :

L'option choisie par Freud est [...] manifestement à l'opposé de la démarche suivie par les courants majeurs de la philosophie contemporaine, qui ont tous en commun de dénoncer comme inadéquates les représentations chosistes de la vie psychique. [...] C'est vrai de la phénoménologie, dont l'une des thèses centrales est que les sentiments, les désirs, les émotions, les perceptions ne sont pas des choses situées « dans » un esprit, mais des manières qu'a la conscience de viser le monde et de le rendre significatif : ce qui implique que cette conscience, pour et par qui il y a un monde, n'est pas elle-même un objet du monde.<sup>56</sup>

---

<sup>53</sup> Voir ci-dessous, à l'article 3.4.1 Freud et les révolutions manquées.

<sup>54</sup> « Préface à *Gestalt Therapy* de Perls, Hefferline et Goodman », p. 197.

<sup>55</sup> Adolf Grünbaum, « Les carences de la philosophie herméneutique de la psychanalyse », *Psychothérapies*, n° 2 (1995), p. 59.

<sup>56</sup> *Les critiques de la psychanalyse*, p. 78.

Il est possible de préciser cette remarque en la rattachant à notre propre démarche : l'approche phénoménologique telle que décrite ici interdit notamment la lecture causale des actions, lecture qui comme nous l'avons vu est au cœur de la démarche psychanalytique. Ernest Gellner, notant que la psychanalyse oscille entre une appréhension « herméneutique » des phénomènes mentaux et une approche de type biologique, autrement dit entre une appréhension de l'agir humain par les raisons et par les causes, suppose qu'« il est de son essence même, et par dessus tout de l'essence de son attrait, d'être nécessairement, intrinsèquement et irrémédiablement ambigüe sur ce point »<sup>57</sup>. En effet,

[n]'était cette fusion bio-herméneutique, le système ne se prêterait pas à l'apaisement de la détresse de ceux qui souffrent, pas plus qu'il ne pourrait étayer l'autorité des pasteurs-guérisseurs qui viennent à leur secours. En soi, l'accès aux « sens » qui régissent notre conduite ne confère au praticien aucune autorité, ni aucun pouvoir, ni aucune promesse de guérison, ni aura. [...] nous savons que les sens (*means*) sont choses fragiles, et ils ne nous en imposent aucunement.<sup>58</sup>

Gellner ajoute plus loin :

Une interprétation de Freud qui [...] éliminerait l'une ou l'autre de ces deux éléments cruciaux, émasculerait largement le système et, ce faisant, le paralyserait. [...] Mais un système bio-herméneutique confère de grands pouvoirs à ses shamans-pasteurs : grâce à l'élément *bio*, ils sont sûrs de communiquer avec les obscures forces élémentaires qui menacent de nous dévorer, tandis que la part herméneutique garantit que cela se passe en termes humains et rassurants. La science pure serait trop abstraite et distante, l'herméneutique pure n'aurait aucun mystère et n'inspirerait pas l'effroi.<sup>59</sup>

Derrière le « shaman-pasteur » exotique de Gellner, on reconnaît aussi Goodman. Comme nous avons eu l'occasion de le voir, c'est ce volet scientifique (« biologique ») de la psychanalyse qui fait qu'« il est toujours possible d'interpréter le refus du sujet comme un désaccord normal (mais sans conséquence) sur la cause de son action »<sup>60</sup> ; c'est ce même volet

---

<sup>57</sup> *La ruse de la déraison*, p. 119.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 117. Précisons ici que les « "sens" qui régissent notre conduite » sont un synonyme des « raisons » des actions que nous avons abordé plus haut.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 119-120.

<sup>60</sup> Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo science*, p. 86.

qui avait permis à Goodman d'élaborer la théorie de la vérité manifeste comme il l'avait fait en 1945. *A contrario*, une approche intégralement phénoménologique, comme elle prescrivait une approche s'attachant aux « raisons » plutôt qu'aux « causes », entraînait de tourner le dos à cette manière d'appréhender le débat politique. Or comme l'écrit d'une manière analogue Castel, à propos de velléités semblables à celle de Goodman :

Certes la compétence spécialisée refuse ici de se définir comme habileté technique, ou même comme « savoir » (la médecine clinique aussi s'est toujours voulu un « art » davantage qu'une « science »). Mais les psychanalystes n'en sont pas pour autant à se faire les champions de la maladresse et de l'ignorance. Il demeure, sous le pathos de l'excellence analytique et des tentations de l'ineffable, quelque chose de l'ordre d'une haute technicité et d'un corpus de connaissances précises [...].<sup>61</sup>

En d'autres mots, Goodman demeurait fidèle aux principaux axiomes d'une psychanalyse que par ailleurs il critiquait abondamment.

## 2.2.5 Goodman et le débat sur Freud dans l'après-guerre

Avant de tenter d'éclairer cette situation, nous voudrions revenir sur une question que nous n'avons jusqu'ici abordée qu'en passant : le traitement par King et Stoehr de la critique de l'Inconscient dans *Gestalt Therapy*. Il ne saurait être question de mettre sur les seules épaules du goodmanisme leur erreur d'appréciation. Plus exactement, on peut voir dans le déploiement d'au moins une certaine forme du goodmanisme, tel qu'il ressort de l'analyse de King, un cas particulier d'une difficulté plus générale, le rapport problématique de la démarche historique avec l'épistémologie.

Il est possible de mieux comprendre la nature de cette difficulté en abordant une faiblesse dans la mise en contexte présente chez King<sup>62</sup> : les années d'après-guerre étaient marquées aux USA, nous dit King, par une baisse de la cote de Marx et une hausse de la cote de Freud chez les intellectuels, hausse qui se diffusait depuis New York jusqu'à la périphérie

---

<sup>61</sup> *Le psychanalysme*, p. 70.

<sup>62</sup> Nous résumons ici l'analyse que King, *The Party of Eros*, p. 43-50, fait des débats entre épigones de Freud, en escamotant toutefois le portrait des libéraux qui, comme David Riesman, adhéraient à une posture peu ou prou critique envers la psychanalyse.

du monde intellectuel étatsunien. La psychanalyse étant de plus en plus utilisée à des fins extra-cliniques, le débat politique se transporta donc sur l'interprétation qu'il fallait donner aux idées de Freud. Carl Schorske pose un constat semblable : « En vérité, le psychologique était en train de prendre la place du socio-historique dans la pensée de ceux qui cherchaient à percer le mystère de l'homme et de la société »<sup>63</sup>. Des conservateurs, pour affirmer leur pessimisme et leur sens du tragique, voyaient en Freud celui qui affirmait, par exemple avec sa théorie de l'instinct de mort, le caractère irréductible du divorce interne de l'être humain ; Freud venait ainsi appuyer le réalisme politique et le *statu quo*. Inversement, des radicaux tels que Goodman, Brown et Marcuse cherchaient à fonder une libération sociale sur les fondements « instinctuels » qu'ils supposaient avoir été découvert par la psychanalyse. Soit dit en passant, tous ces auteurs transportaient dans le débat politique une incertitude interne à la psychanalyse, puisque ce système « domestique tout à la fois notre sentiment d'hétéronomie, de dépendance à l'égard de forces que nous ne comprenons pas et que nous sommes incapables de contrôler, mais aussi notre espoir que l'autonomie, l'authenticité, est chose faisable.<sup>64</sup> » On peut se représenter le portrait dépeint par King dans un tableau (voir le tableau # 2.1 : *Statut de la psychanalyse dans les débats politiques de l'après-guerre, selon Richard King*).

Or ce portrait comporte des lacunes, comme on peut s'en rendre compte si on le compare avec l'analyse par Christopher Lasch des débats (ayant également eu lieu dans les USA de l'après-guerre) sur la notion de « personnalité autoritaire »<sup>65</sup>. En 1950, un collectif de quelques auteurs, dont Adorno, publiait les résultats d'une enquête qui concluait qu'une bonne partie de la population ouvrière étatsunienne souffrait de « personnalité autoritaire », une

---

<sup>63</sup> *De Vienne et d'ailleurs*, p. 45.

<sup>64</sup> Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 131. Voir aussi Bouveresse-Quilliot et Quilliot, *Les critiques de la psychanalyse*, p. 70. MacIntyre suggère que cette tension provient du rôle double – thérapeute et théoricien – du psychanalyste : « [...] the psychoanalyst as therapist contrasts compulsive and unfree neurotic behaviour with normal free choice ; but as theorist his conception of unconscious causation leads him to deny this contrast by seeing both as unfree » (*The Unconscious*, p. 113).

<sup>65</sup> Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 445-454, 512-514, 560-563, 568-569.

affection qui pouvait éventuellement, dans l'esprit des auteurs, mener au fascisme<sup>66</sup>. On peut remarquer que comme la « personnalité autoritaire » pouvait être traitée et guérie<sup>67</sup>, elle peut être rangée dans la case de gauche du tableau # 2.1. Les difficultés pour le modèle de King émergent lorsque Lasch démontre que des droitistes utilisaient eux aussi l'aspect optimiste et thérapeutique de la doctrine de Freud afin de prétendre libérer les gens de gauche de la névrose que constituerait leur idéologie. Des néo-conservateurs entreprenaient, eux, de diagnostiquer la « nouvelle classe » des intellectuels de gauche :

“Some descriptions of the new class simply transferred the old ‘authoritarian syndrome’ from the workers, now welcomed as allies in the struggle against the adversary culture, to the intellectuals. Feuer spoke of the ‘intellectuals’ acute authoritarianism, arising from frustrated desire for power.’ *Commentary* caricatured the ‘radicalised professor’ as a ‘man who has wandered through life, never testing himself outside the university,’ ‘envious, resentful,’ unable to bear his exclusion from the ‘magic circle where power, glory and virtue reside.’ Like the ‘working class authoritarians’ [...] of the fifties, the new class intellectuals of the sixties and seventies displayed all the classic symptoms of status anxiety. Analysis of the authoritarian personality, it turned out, could be applied indiscriminately to any group that came under political suspicion – one more indication of its intellectual bankruptcy.”<sup>68</sup>

**Tableau 2.1**

Statut de la psychanalyse dans les débats politiques de l'après-guerre, d'après Richard King

Utilisation de la psychanalyse selon le camp politique des épigones de Freud	
Freudiens de gauche : psychanalyse comme anthropologie <i>et</i> thérapeutique	Freudiens de droite : psychanalyse comme anthropologie

<sup>66</sup> Ce concept et son histoire dépassant le cadre de notre démarche, nous renvoyons le lecteur curieux à l'analyse qu'en fait Lasch. Notons par ailleurs que Goodman donnait son adhésion à cette théorie : voir *SL*, p. x ; *NR*, p. 128 ; *NH*, p. 118. En ce qui concerne Adorno, enfin, on trouve des éléments convergents avec l'analyse de Lasch dans Milan Kundera, *Les testaments trahis ; essai*, Paris, Gallimard, 1993, p. 73-120.

<sup>67</sup> Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 447.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 512. Le « Feuer » dont il est ici question est le même auteur dont on a pu observer les analyses de Goodman.

Au regard de cette analyse, il convient de modifier la description par King de l'état de l'utilisation politique de la psychanalyse dans l'après-guerre. Il est sans doute plus simple de procéder en modifiant directement le tableau précédent (voir le tableau # 2.2 : *Statut de la psychanalyse dans les débats politiques de l'après-guerre, à partir de Christopher Lasch*).

À première vue, ces agents situés dans la case 2b sont plus proches de ceux situés dans la case 1b que les conservateurs tragiques situés dans la case 2a : en effet, ils partagent l'idée qu'une thérapeutique est possible. Il est même possible d'approfondir ce rapprochement : la citation de Lasch ci-dessus suggère en effet que la similitude, en ce qui concerne au moins les agents historiques particuliers qu'il envisage, est le fruit d'une influence directe. Or il faut par ailleurs noter qu'en dépit de cette similitude c'est en réalité les agents envisagés par King, ceux situés dans les cases 1b et 2a, qui sont les plus proches. En effet, tous s'accordent sur le type de diagnostic politique qu'il faut tirer des écrits de Freud. En ajoutant à ces agents les néo-conservateurs, c'est la manière dont le diagnostic est posé qu'il faut en réalité envisager. Lasch est ainsi amené à supposer, à partir du constat de la pluralité des diagnostics, le caractère arbitraire de l'ensemble de ceux-ci.

On pourrait penser que le fait que King ne prenne pas en compte la case 2b du tableau 2.2 (les conservateurs utilisant le volet thérapeutique du discours freudien) est dû aux contingences de la recherche historique, au fait que les textes de Feuer et de ses acolytes aient tout simplement échappé à son attention. Ce n'est pas le cas : car la démarche de Lasch est en réalité la même que celle que Goodman avait (d'une manière fugace) développée (dans

**Tableau 2.2**  
Statut de la psychanalyse dans les débats politiques de l'après-guerre,  
à partir de Christopher Lasch

Utilisation de la psychanalyse selon le camp politique des épigones de Freud		
Psychanalyse comme...	Camp politique des agents	
	(1) gauche	(2) droite
... (a) anthropologie		Conservateurs « tragiques »
... (b) anthropologie <i>et</i> thérapeutique	Goodman, Brown, Marcuse, Adorno	Feuer et autres néo-conservateurs

GT, # 4.7, p. 112-113). En d'autres mots, King est aveugle à une possibilité historique qui se manifeste pour ainsi dire sous ses yeux.

Il est possible d'expliquer ce fait : la possibilité d'interprétations politiquement concurrentes de la thérapie freudienne contredit la représentation que King se fait de la psychanalyse comme instrument de connaissance scientifique : en effet, King suppose que la lecture de la case 1b, telle qu'opérée par Goodman dans la grande majorité de ses écrits, est la lecture qui est juste<sup>69</sup>. Pour cette raison, le diagnostic proposé par Feuer et ses acolytes est susceptible de rencontrer chez lui des résistances encore plus fortes que celui mis en avant par les conservateurs « tragiques », qui d'une certaine manière adhéraient au même diagnostic que les radicaux comme Marcuse et Goodman. Autrement dit, le fait que King adhère à une certaine « représentation » de la psychanalyse a une incidence sur l'analyse à laquelle il se livre. Pour reprendre les termes de Castel, on peut dire qu'ici « même le procès de la psychanalyse se fait au nom de la psychanalyse. Ses formes "embourgeoisées" sont récusées au nom de son essence pure. Un tel substantialisme est une constante de la littérature psychanalytique »<sup>70</sup>. On peut apercevoir cette même démarche, remarque très justement Castel, dans la manière dont le concept de « récupération » permet de méconnaître les fonctions que la psychanalyse joue dans la société contemporaine<sup>71</sup>. Dans un vocabulaire poppérien, on dira que ce concept de « récupération » permet d'« immuniser » une certaine représentation de la psychanalyse, en distinguant une essence (libératrice) pure du destin historique plus tranquille que la psychanalyse a été amené à assumer, destin attribué à la société bourgeoise considérée comme extérieure à la psychanalyse ; plus simplement encore, on peut dire que ce concept de « récupération » dénote une approche normative plutôt qu'empirique des phénomènes sociaux. En somme, on peut légitimement se demander si c'est le plus grand nombre d'informations qui permet ici d'expliquer la supériorité de l'analyse de Lasch. Lasch (qui

---

<sup>69</sup> Pour être juste, il faut mentionner que King exprime bien des doutes : il souligne par exemple le fait que l'utilisation d'une approche psychanalytique en politique mène à l'élitisme (King, *The Party of Eros*, p. 8), ou bien que la terminologie psychanalytique est utilisée afin d'exprimer des jugements de valeur dissimulés (*ibid.*, p. 6). Ces remarques demeurent toutefois en marge de son étude.

<sup>70</sup> Castel, *Le psychanalysme*, p. 21.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 32.

avait auparavant adhéré à des positions proches de celles de King<sup>72</sup>), adopte en effet une position critique envers la psychanalyse (nous l'avons vu qualifier le concept de personnalité autoritaire de banqueroute intellectuelle), qui lui permet d'envisager le statut historique de cette dernière d'une manière plus souple.

Cette faiblesse affecte évidemment non seulement la mise en contexte mais aussi la compréhension de la démarche de Goodman même. Les tergiversations de celui-ci, dans *Gestalt Therapy*, étaient en effet dues à des doutes sur la psychothérapie en général et la psychanalyse en particulier, des doutes similaires, répétons-le, à ceux qu'on trouve chez Lasch. Si King rapporte bien ces doutes, il ne fait pas mention des arguments qui les fondent : c'est dire qu'il ne semble pas apercevoir leur sens et leur envergure. Plus spécifiquement, il ne comprend pas que dans ses réflexions les plus aiguës Goodman se percevait comme étant en contradiction avec lui-même ; ce faisant, les raisons qu'avait Goodman d'adhérer à telle ou telle position, ou de reculer devant les conséquences de ses réflexions, échappent à son analyse.

## 2.2.6 Histoire, épistémologie, intellectualisme

La comparaison des démarches de King et Lasch est intéressante parce qu'elle permet, en éclairant les rapports de l'épistémologie et de l'histoire, d'aborder une représentation problématique de l'épistémologie fort répandue chez les praticiens de l'histoire, représentation qui les amène à supposer celle-ci extérieure à la fois à la démarche historique et à son objet. Or comme nous venons de le voir, l'approche de King, qui peut à mains égards présenter les apparences d'une démarche purement historique, repose en fait sur de nombreux présupposés épistémologiques.

On peut dire la même chose du portrait de la psychanalyse dans la démarche sociologique de Otero. Ce portrait prend place dans une étude portant, d'une manière plus générale, sur les psychothérapies dans le monde contemporain<sup>73</sup>. Otero en vient à comparer la

---

<sup>72</sup> Cf. Lasch, *The New Radicalism in America*, p. 143-144.

<sup>73</sup> Marcelo Otero, *Les règles de l'individualité contemporaine : Santé mentale et société*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003.

psychanalyse avec des écoles thérapeutiques rivales, relativement « pragmatiques », et qui, apparues plus récemment, tendent aujourd'hui à déclasser la psychanalyse. Ces écoles sont « pragmatiques » en comparaison avec la psychanalyse qui, comme le notent Wittezaele et García,

a été associé à la découverte de soi, à la prise de conscience de nos déterminismes psychologiques profonds, au dépassement ou à la canalisation harmonieuse de nos pulsions inconscientes. Les difficultés psychologiques étaient liées aux grandes questions existentielles [...].<sup>74</sup>

Cette montée ces dernières années de formes de psychothérapies pragmatiques est présenté ainsi par Otero :

Les modalités d'intervention contemporaines fondent leur légitimité davantage sur leur « efficacité » prétendue auprès d'une « clientèle » spécifique que sur leur justification théorique [...]. Ce renversement des rapports entre efficacité recherchée et souci scientifique entraîne une dévaluation épistémologique de l'ensemble des démarches thérapeutiques au rang de techniques. En revanche s'ouvre une conjoncture fort propice à l'extension du registre des interventions à ce que les gestionnaires des agences gouvernementales appellent « nouvelles clientèles » et les praticiens en bureau privé « nouvelles demandes de services psychologiques ».<sup>75</sup>

La légitimité socialement reconnue de l'exercice psychothérapeutique, selon Otero, découle donc soit d'une efficacité pragmatique soit, comme dans le cas de la psychanalyse, sur une justification théorique. Cette division est déconcertante, du fait que pour les partisans de la psychanalyse, dont Freud, c'est en réalité son efficacité *thérapeutique* qui est censée justifier la justesse de son approche *théorique* et qu'on n'a pu, à ce jour départager, dans cette efficacité dont l'ampleur même est débattue, entre ce qui relève de l'adéquation à son objet d'une « technique » fondée sur une théorie juste, et ce qui relève de l'effet placebo obtenu par la persuasion, au sens large du terme<sup>76</sup>. Otero semble d'ailleurs faire référence à ces examens

---

<sup>74</sup> Jean-Jacques Wittezaele et Teresa García, *À la recherche de l'école de Palo Alto*, Paris, Seuil, 1992, p. 253.

<sup>75</sup> *Les règles de l'individualité contemporaine*, p. 15.

<sup>76</sup> Adolf Grünbaum, « *Précis of The Foundations of Psychoanalysis: A Philosophical Critique* », dans *Mind, Psychoanalysis and Science*, sous la dir. de Peter Clark et Crispin Wright, New York, Basil Blackwell, 1988, p. 3-32 ; *id.*, *La psychanalyse à l'épreuve* ; *id.*, *Les fondements de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1996.

de la psychanalyse aux résultats peu concluants, lorsque dans le même passage il laisse entendre que le souci d'efficacité thérapeutique appartient à un point de vue gestionnaire. En d'autres mots, Otero voit dans la faiblesse de la psychanalyse un argument *en sa faveur* : en quoi il ne fait que reprendre le discours des psychanalystes qui déduisent la scientificité de la psychanalyse de sa prétention à être une psychologie « des profondeurs »<sup>77</sup>. Notons par ailleurs que le rattachement d'un impérialisme thérapeutique aux « modalités d'intervention contemporaines » devrait être accueilli avec scepticisme : le lecteur a en effet pu se faire une idée de l'ampleur de l'impérialisme thérapeutique des *psychanalystes*, impérialisme que l'utilisation d'une anthropologie venait justifier théoriquement<sup>78</sup>. Relevons enfin le fait que la « légitimité » à laquelle se réfère Otero n'est pas simplement la légitimité du sociologue, c'est-à-dire celle qui est reconnue (en fait) par les agents sociaux, mais bien la légitimité réelle (en droit) que l'on doit accorder à telle ou telle approche thérapeutique : c'est donc le ralliement implicite d'Otero aux prétentions du discours psychanalytique qui lui interdit de voir en quoi l'arbitraire présent dans l'application de la démarche psychanalytique autorise bel et bien une « extension du registre des interventions ».

Au regard des conséquences pratiques de la cécité épistémologique de ces travaux historiques, il convient de rappeler l'importance de l'épistémologie dans les sciences sociales :

Sans doute le mot *épistémologie* est-il un mot savant. Mais nous pratiquons l'activité qu'il décrit comme nous respirons : [...] nous admettons et utilisons dans toute activité de pensée, le plus souvent de façon métaconsciente, toutes sortes d'idées, de principes, de

---

En ce qui concerne cette question de la persuasion, on peut d'une part « faire une distinction entre la persuasion et la suggestion, puisqu'il est possible que les explications psychanalytiques possèdent un charme "objectif" suffisant pour qu'il suffise de les laisser parler pour elles-mêmes, sans avoir besoin d'intervenir de façon active pour les imposer » (Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo science*, p. 139), d'autre part mentionner que les éventuels effets thérapeutiques réels de la simple présence humaine du psychanalyste, apparaissent étrangers à la fois à la suggestion et à la persuasion.

<sup>77</sup> Cf. Van Rillaer, « Le pouvoir de séduction de la psychanalyse », p. 216-233.

<sup>78</sup> Sans doute faut-il chercher ailleurs l'explication du fait que la psychanalyse demeure une pratique relativement peu pratiquée. (La longue durée et le coût élevé de cette démarche constituent des explications potentielles plausibles.)

notions ou de propositions correspondant aux principales questions de l'épistémologie [...]. À vrai dire, il est difficile d'imaginer une proposition, la plus banale soit-elle, qui n'engage pas une épistémologie.<sup>79</sup>

Le fait que ces présupposés épistémologiques demeurent en périphérie du regard de la démarche ne les rend d'ailleurs pas moins déterminants pour celle-ci. Chez King, ce désintérêt épistémologique<sup>80</sup> le mène à entériner le discours épistémologique de Goodman, chez Otero, le discours épistémologique des psychanalystes. Cette situation n'est pas propre à King ou Otero, elle n'est pas propre non plus à l'épistémologie de la psychanalyse. On trouve un bon exemple de cette réticence dans une étude sur l'émergence de l'école française de sociologie<sup>81</sup>. Si cette étude présente une épistémologie habitant une tour d'ivoire, aveugle à l'importance des facteurs dits externes dans le développement de la science, elle en vient néanmoins, en abordant les débats suscités par la publication par ce dernier des *Règles de la méthode sociologique*, à entériner le programme épistémologique de Durkheim<sup>82</sup>, alors même que celui-ci est contredit par l'épistémologie pratiquée dans les travaux concrets du même Durkheim<sup>83</sup>. Notons que l'accusation d'intellectualisme que l'on peut lire en filigrane dans plusieurs des accusations de la part d'historiens contre l'épistémologie se retourne ici : chez Mucchielli, l'aveuglement épistémologique proclamé, qui passe par la référence au

---

<sup>79</sup> Boudon, *L'art de se persuader*, p. 229-230.

<sup>80</sup> Empressons-nous de préciser qu'au moment où King rédigeait son étude les démarches critiques envers la psychanalyse et ses avatars étaient pour la plupart d'entre elles encore en germe. Sa démarche s'inscrivait donc dans la recherche historique de son temps.

<sup>81</sup> Laurent Mucchielli, *La découverte du social ; naissance de la sociologie en France*, Paris, Éditions la découverte, 1998.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 174 et suiv.

<sup>83</sup> Plus précisément, cette étude gomme les contradictions que l'on peut distinguer entre (a) les diverses épistémologies déclarées de Durkheim, (b) les diverses épistémologies effectivement pratiquées par Durkheim, telles que l'on peut les reconstituer à partir de l'examen de ses travaux scientifiques et (c) entre (a) et (b). À propos de (a), Mucchielli démontre pourtant lui-même que Durkheim modifiait la présentation de son projet en fonction de l'auditoire à qui il s'adressait. En ce qui concerne (c), Boudon (*Études sur les sociologues classiques*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, ch. 3) attire l'attention sur quelques contrastes entre l'épistémologie pratiquée par Durkheim et celle revendiquée dans ses textes programmatiques.

« programme fort » en sociologie des sciences<sup>84</sup>, s'avère accoucher d'une paraphrase de Durkheim ; chez Otero, la démarche en apparence très critique, puisqu'elle se réclame de la lecture fonctionnaliste marxisante de la psychanalyse proposée par Castel<sup>85</sup>, se rallie en fin de compte à la manière de voir des psychanalystes : à toutes fins pratiques, on revient ici à une démarche classique (pour ne pas dire scolaire) en philosophie, celle qui enjoint de « rentrer dans la pensée » d'un auteur, en s'interdisant toute considération étrangère à celui-ci (en d'autres mots, en s'interdisant de ne pas faire sens de ce que cet auteur affirme). Au-delà de la multiplicité des démarches ici abordées, on constate une constante : l'aveuglement épistémologique nuit à l'approfondissement *proprement historique* de l'objet étudié. Les conséquences de l'aveuglement épistémologique s'étendent bien au-delà des limites restreintes de l'histoire des sciences : dans l'historiographie sur Goodman, elle nuit notamment à la compréhension de l'agir proprement politique de Goodman.

### **2.3 La psychanalyse entre réfutation et conservation**

L'interprétation du rapport à la psychanalyse présent dans *Gestalt Therapy* présentée par l'historiographie s'avérant insatisfaisante, nous nous retrouvons dans une situation similaire à celle rencontrée en introduction lorsque, constatant des lacunes de l'historiographie, il a fallu se demander comment expliquer les passages des textes de Goodman que cette dernière visait. On a déjà quelques éléments entre les mains : on trouve dans *Gestalt Therapy* aussi bien des critiques de la psychanalyse (voire des psychothérapies en général) qu'une utilisation des outils de la psychanalyse. Ce qu'on peut bien appeler un paradoxe pose ici problème, dans la mesure où selon qu'on privilégie l'idée d'une rupture ou d'une continuité avec la psychanalyse, c'est la compréhension du sens que Goodman donnait à son activité de rédaction de *Gestalt Therapy* qui s'en trouve modifiée : selon que nous attribuons une

---

<sup>84</sup> Mucchielli, *La découverte du social*, p. 16-17. Selon ce « programme fort », la science, les mathématiques et la logique sont des produits sociaux de part en part. Il vise donc à absorber l'épistémologie par les disciplines socio-historiques ; voir David Bloor, *Socio/logie de la logique ou les limites de l'épistémologie*, Paris, Pandore, 1982.

<sup>85</sup> Autrement dit à l'idée que les psychothérapies contribuent à la reproduction d'une structure sociale répressive.

croissance ou l'autre à Goodman, le portrait qui ressort de l'influence de la psychanalyse sur le politique dans sa pensée ne sera pas le même. On pourrait par exemple, comme les remarques à consonance cynique de Gellner et Castel invitent à le faire, donner la priorité aux déclarations critiques, en interprétant l'utilisation qu'il faisait des outils psychanalytiques comme une forme de volonté de domination. Or une telle duplicité est une hypothèse à écarter, ne serait-ce que parce que Goodman, au bout du compte, a bel et bien publié les lignes dans lesquelles il se montrait (très) critique des psychothérapies. Il faut plutôt concevoir la volonté effectivement bien réelle chez Goodman d'exercer un pouvoir de thérapeute, l'autre volet d'une volonté de conserver sa capacité d'action<sup>86</sup>, entre autre afin de pouvoir contribuer à la guérison de ses semblables : « Humainement parlant, quelle est la réalité d'un entretien dans lequel l'un des partenaires, le thérapeute, inhiberait le meilleur de son pouvoir [...] ? » (GT, # 4.11, p. 117). En somme, Goodman se raccrochait à des idées psychanalytiques dans la mesure où elles continuaient à lui apparaître opératoires.

### 2.3.1 Entre le gâteau feuilleté et le monument monolithique

La démarche inverse qui consisterait à donner la priorité aux idées psychanalytiques rencontrerait sans doute des écueils similaires. À l'évidence, il vaut mieux se résoudre à admettre que Goodman adhérait, en 1951, à des idées contradictoires, une thèse qui apparaît d'autant plus plausible qu'une telle adhésion est le fait d'un grand nombre d'acteurs sociaux :

Chez les acteurs sociaux éloignés du monoïdéisme inhérent à l'esprit de système (le plus grand nombre, ne l'oublions pas), les divers étages de l'argumentation ne communiquent pas aussi immédiatement que chez les fanatiques d'une cause unificatrice ou chez les virtuoses d'une ferveur inconditionnelle. Chez les premiers, on change d'étage, c'est-à-dire de valeurs et de repères, pour la commodité de l'argumentation ou de l'action : on peut ignorer à chaque étage ce qu'on croit à un autre. Chaque niveau de la conviction est le lieu d'une *petite cohérence autonome* qui s'accommode de la discontinuité entre les normes situées à différents niveaux du symbolisme idéologique : grâce à l'étalement du discours dans le temps de l'argumentation, ces discontinuités ne sont jamais ressenties comme telles par le répondant [...].

---

<sup>86</sup> Nous nous inspirons ici des précieuses réflexions sur le pouvoir énoncées par Crozier et Friedberg, *L'acteur et le système*, p. 26-37.

L'idéologie que supposent les pratiques idéologiques de la plupart des acteurs (ou penseurs) sociaux est plus proche du gâteau feuilleté que du monument monolithe. [...] La conviction ad hoc, c'est-à-dire la croyance ponctuelle qui découle des contraintes énonciatives inscrites dans une situation argumentative en fonction des interactions en cours, constitue sans doute une figure majeure du mouvement psychique par laquelle un acteur relie ses actes ou ses raisonnements à une idéologie, c'est-à-dire à une hiérarchie de valeurs qui ne met jamais simultanément en jeu l'ensemble des valeurs mobilisables par cet acteur.<sup>87</sup>

Cette réflexion de Jean-Claude Passeron est un bon point de départ pour expliquer la présence des contradictions que nous avons soulignées dans *Gestalt Therapy*. Passeron souligne bien la nature souvent incohérente des croyances et raisonnements mobilisés des agents sociaux, mais aussi, et surtout, il souligne que cette incohérence peut ne pas apparaître à ses porteurs<sup>88</sup> : « ces discontinuités ne sont jamais ressenties comme telles ». Il s'inscrit ainsi contre la théorie de la dissonance cognitive, théorie selon laquelle « lorsqu'un individu a accompli un acte qui ne cadre pas avec sa vision du monde ou ses convictions, il tendra à modifier ces dernières de façon à pouvoir y intégrer l'acte considéré »<sup>89</sup>. En fait, les nombreuses expériences pratiques menées par les partisans de cette théorie, qui à première vue la confirment, ne sont pas concluantes puisque le besoin de cohérence qu'elles détectaient chez

---

<sup>87</sup> Jean-Claude Passeron, « La rationalité et les types de l'action sociale chez Max Weber », *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XXXII, n° 98 (1994), p. 29-30.

<sup>88</sup> On trouve des observations similaires chez Paul Veyne (« Conduite sans croyance et œuvres d'art sans spectateurs », *Diogène*, n° 143, juillet-septembre 1988 ; *id.*, *Le quotidien et l'intéressant*, p. 294 et suiv.) et dans les travaux inscrits dans le cadre de la théorie dite du *multiple self*, théorie qui « insiste sur le caractère normal, voire banal des faits de dédoublement de personnalité » (Boudon, *Études sur les sociologues classiques*, p. 129). D'une manière analogue, plusieurs travaux insistent, à la suite de Wittgenstein, sur la dimension davantage expressive que cognitive de divers discours (cf. Ludwig Wittgenstein, *Remarques sur « Le Rameau d'Or »*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1982 ; Jacques Bouveresse, *Essais I ; Wittgenstein, la modernité, le progrès & le déclin*, Combas, Éditions de l'éclat, 2000, p. 193-222 ; Boudon, *L'art de se persuader*, p. 386 et suiv.).

<sup>89</sup> Albert O Hirschman, *Défection et prise de parole ; Théorie et applications*, Paris, Fayard, 1995, p. 148. D'une manière plus générale, Festinger, le créateur de cette théorie, supposait que « dissonance, that is, the existence of nonfitting relations among cognitions, is a motivating factor in its own right » (Leon Festinger, *A Theory of Cognitive Dissonance*, Stanford, Stanford University Press, 1957, p. 3).

leurs sujets s'avère avoir été (en partie sinon en totalité) suggéré (bien involontairement) par des normes inscrites dans leur dispositif expérimental<sup>90</sup>.

On peut en fait voir dans le désaccord ici décrit l'avatar du débat plus large entre cartésianisme et behaviorisme : à l'encontre d'un cartésianisme très répandu bien au-delà des cercles restreints de la philosophie<sup>91</sup>, Passeron souligne avec raison que les agents sociaux n'ont pas une compréhension immédiate de leurs pensées et croyances. Comme le souligne pour sa part Davidson, une incohérence cognitive n'a pas le caractère d'un attribut (ou d'un objet), attribut présent dans la conscience, mais appartient plutôt à un point de vue *cognitif* sur l'agent :

[...] les gens peuvent quelquefois maintenir séparées des croyances proches par leurs contenus mais opposées l'une à l'autre, et [...] ils y parviennent quelquefois. Dans cette mesure nous devons accepter l'idée qu'il peut y avoir des frontières entre les diverses parties de l'esprit ; je postule qu'une de ces frontières peut passer quelque part entre deux croyances manifestement conflictuelles. On ne découvre pas ces frontières par introspection ; ce sont des outils conceptuels que nous posons pour décrire de manière cohérente les cas d'irrationalité véritable.<sup>92</sup>

Le fait que des incohérences cognitives ne soient pas accessibles par introspection ne signifie donc pas, comme l'affirme Passeron, que les incohérences cognitives ne sont « jamais ressenties comme telles par le répondant ». Au contraire : il est bien possible de percevoir que l'on se contredit soi-même. Contre la tentation behavioriste qu'exprime là Passeron, tentation aussi présente chez Poitou<sup>93</sup>, soulignons que le point de vue « extérieur » décrit par Davidson peut aussi être celui que l'agent jette sur lui-même. Très trivialement : un agent peut prendre conscience qu'il adhère à des croyances et/ou des gestes mutuellement contradictoires. Dans ces cas, on peut légitimement croire qu'« il tendra à modifier » l'un de ceux-ci. En somme : « We can ascribe inconsistent beliefs to people, we even can come to expect

---

<sup>90</sup> Jean-Pierre Poitou, *La dissonance cognitive*, Paris, Armand Colin, 1974.

<sup>91</sup> Descartes affirmait en effet qu'« il ne peut y avoir en nous aucune pensée de laquelle, dans le même moment qu'elle est en nous, nous n'ayons une actuelle connaissance » (cité dans Bouveresse-Quilliot et Quilliot, *Les critiques de la psychanalyse*, p. 71).

<sup>92</sup> Donald Davidson, *Paradoxes de l'irrationalité*, Combas, Éditions de l'éclat, 1991, p. 60.

<sup>93</sup> Cf. Poitou, *La dissonance cognitive*, p. 66.

some people to have inconsistent beliefs, but we can do so only against a norm, a presumption, in favor of consistency»<sup>94</sup>. Le fait que l'agent prenne conscience ou pas de ces contradictions dépend alors des circonstances historiques particulières dans lesquelles il se trouve.

### 2.3.2 L'homme de lettres en ses compartiments

On pourrait penser que la situation de Goodman, au moment où il écrivait *Gestalt Therapy*, appartient à cet ensemble de situations où le besoin de cohérence est particulièrement présent : car l'idée de divisions internes (selon le temps, le contexte, le champ d'activité, etc.) des croyances des agents qu'avance Passeron rencontre une première objection avec la nature holiste et/ou interdisciplinaire de son activité : nous avons vu Ernest Godin attirer l'attention sur le fait que l'ouvrage *Gestalt Therapy* se voulait davantage qu'une contribution à la psychologie et à la psychothérapie ; la démarche unitaire et transdisciplinaire qu'il y voit à l'œuvre suppose une cohérence au-delà des frontières (jugées irrecevables par Goodman<sup>95</sup>) des différentes disciplines qui se partagent le savoir. Si Godin a raison, si le même souffle qui traverse l'ouvrage touche aussi à des dimensions politiques, la « *petite cohérence autonome* » postulée par Passeron risque d'être fort difficile à retrouver chez Goodman. Or on peut s'inscrire en faux contre cette interprétation « transdisciplinaire » de *Gestalt Therapy*. Le cloisonnement entre les différentes « sphères » persistait effectivement, comme l'indique par exemple le fait que si Goodman modifia effectivement son attitude envers l'idée de l'Inconscient dans *Gestalt Therapy*, ses textes politiques, où il n'était pas occupé par une réflexion critique sur cette notion, furent le lieu d'une utilisation beaucoup plus en continuité avec l'audace théorique du « Pamphlet de mai ». Rappelons la remarque de Davidson : « On ne découvre pas ces frontières par introspection ; ce sont des outils conceptuels que nous posons

---

<sup>94</sup> Mark Bevir, « Mind and Method in the History of Ideas », *History and Theory*, Vol. 36, n° 2 (mai 1997), p. 183.

<sup>95</sup> Voir *LPFE*, p. 43 : « A man of letters finds that the nature of things is not easily divided into disciplines » ; *CS*, p. 261 : « Narrow specialist pride is really a species of timidity grounded in distrust of the others and fear of the supervisor, so a man is afraid to make a fool of himself or make a slip by speaking in broader terms. » (Voir aussi *KP*, p. 123.)

pour décrire de manière cohérente les cas d'irrationalité véritable »<sup>96</sup>. Au risque de nous appesantir sur cette question, précisons que même au moment où il se lançait avec *Gestalt Therapy* dans une réflexion critique (parfois passablement radicale) sur la psychanalyse, Goodman ne revint sans doute jamais<sup>97</sup> sur la manière dont ses positions politiques, telles qu'élaborées dans le « Pamphlet de mai », reposaient sur l'Inconscient. C'est dire que Goodman changeait bien « de valeurs et de repères, pour la commodité de l'argumentation ou de l'action », que les « croyances ponctuelles » qu'il exprimait dans ses textes psychologiques ou politiques découlaient « des contraintes énonciatives inscrites dans une situation argumentative en fonction des interactions en cours ».

### 2.3.2.1 Le psychologue et l'intellectuel engagé

On peut mentionner parmi les « contraintes énonciatives » inscrites dans la « situation argumentative » des textes politiques de Goodman ce fait que le point de départ du « Pamphlet de mai » était non pas la théorie psychanalytique ou les applications que Reich en avait fait, mais le *sentiment* d'aliénation de Goodman (présent au moins dès 1942), sentiment qui s'était manifesté au moment de l'entrée en guerre des USA et que la théorie psychanalytique avait le mérite, du point de vue de Goodman, de fonder. Les développements psychanalytiques qui avaient suivi (entre 1942 et 1945) venaient tout à la fois expliquer et renforcer ce sentiment : Goodman, dès lors qu'il utilisait une théorie de la vérité manifeste, pouvait, en donnant à son aliénation un sens complètement différent, envisager d'une toute autre manière les compatriotes dont il se sentait si loin. Mais comme le point de départ de la réflexion

---

<sup>96</sup> *Paradoxes de l'irrationalité*, p. 60.

<sup>97</sup> À notre connaissance, cette affirmation n'admet *potentiellement* qu'une exception, lorsque Goodman souhaitait « que les théoriciens soient moins enclins à extrapoler une théorie de la "nature humaine" à partir de leur pratique, et aussi que les médecins soient moins enclins à faire la même chose, comme si l'humanité entière était, par nature, un patient » (*GT*, # 4.6, p. 111) : on peut en effet envisager qu'ici Goodman avait en tête sa déclaration de 1939 : « The people are ill not in their thousands who come for treatment, but in their hundreds of millions who are about to tear the world apart. » (*NH*, p. 7).

politique des années 1940 n'était pas constitué par une réflexion mais par un sentiment<sup>98</sup>, Goodman avait développé sa théorie de l'aliénation d'une manière beaucoup plus irréfléchie et spontanée que la présentation que nous donnons ici pourrait le laisser croire : la manière dont ses compatriotes lui étaient apparus aliénés préexistait à une « réflexion » qui se contenta par la suite de rendre compte des impressions très spontanées qui lui étaient apparues. En somme, tout l'édifice théorique dont Goodman s'était alors servi n'était pas présent à son attention, bien qu'il eut une incidence certaine sur la qualité du regard que Goodman jetait sur son aliénation, et par voie de conséquence sur le regard qu'il jetait sur ses contemporains.

Lorsque Goodman critiquait le concept d'Inconscient freudien (selon toute vraisemblance en se ralliant à la critique développée par Koffka), il était à mille lieux de réaliser que son engagement politique était fondé précisément sur ce concept. Il aurait fallu, afin que la « frontière » entre « psychologique » et « politique » disparaisse effectivement, que Goodman envisage également la nature de son engagement politique, en le confrontant à sa critique de 1951. Or un tel examen non seulement n'eut pas lieu, mais aurait été improbable, puisque « les gens justifient généralement leur choix en avançant des raisons qui soutiennent l'option retenue ou critiquent les options écartées »<sup>99</sup>, en raison du fait que le temps qu'ils ont pour réfléchir sur leurs choix est limité, et aussi parce qu'autrement la vie deviendrait rapidement chaotique, les croyances entraînant des actes et donc des conséquences pratiques dont ils ne peuvent se débarrasser à la légère (dans le cas de Goodman, l'adhésion à un camp politique radical entraînait ainsi le choix de ses amis, des décisions professionnelles, etc.<sup>100</sup>).

---

<sup>98</sup> Cette distinction est relative. Les sentiments, en effet, s'appuient sur un système de raisons : on est heureux, fâché, etc. pour telle ou telle raison. Cela apparaît clairement dans les moments où une découverte factuelle sur une personne vient modifier le regard qu'on jette sur elle. En ce qui concerne Goodman, la distinction entre raison et sentiment ici utilisée a simplement pour but de souligner le fait que certaines idées qu'il professait étaient si profondément inscrites en lui qu'elles coloraient spontanément l'ensemble de ses réactions.

<sup>99</sup> Louis Lévy-Garboua et Serge Blondel, « La décision comme argumentation », dans *Cognition et sciences sociales : La dimension cognitive dans l'analyse sociologique*, sous la dir. de Raymond Boudon, Alban Bouvier et François Chazel, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 65.

<sup>100</sup> Sur le caractère limité (et situé) de la rationalité des agents historiques, voir Boyer, *L'explication en histoire*, p. 184-198.

### 2.3.2.2 Critique de l'œcuménisme goodmanien

On peut à partir de ce cas particulier du rapport du psychologique au politique reconsidérer, d'une manière plus générale, l'idée, diffuse dans l'historiographie, qui voudrait que Goodman, en tant qu'« homme de lettres », ait été situé au-delà des divisions disciplinaires<sup>101</sup>. S'il se présentait bien sûr comme tel<sup>102</sup>, la manière dont, malgré ses affirmations « métadisciplinaires », sa pensée était formée par différentes « situations argumentatives » dont les frontières rejoignaient certaines frontières disciplinaires démontre on ne peut mieux que la reprise de cette description dans l'historiographie est le fruit soit du goodmanisme des commentateurs, soit de leur cartésianisme, soit des deux.

Même le refus d'une époque marquée par la division du savoir peut en fait être rattaché à un contexte très contemporain : Irving Howe accorde en effet aux *New York intellectuals* « a taste for the grand generalization, an impatience for what they regarded (often parochially) as parochial scholarship, [...] and a tacit belief in the unity [...] of intellectual work »<sup>103</sup> ; le style des membres du même groupe « celebrated the idea of the intellectual as antispecialist, or as a writer whose speciality was the lack of speciality : the writer as dilettante-connoisseur, *Luftmensch* of the mind, roamer among theories »<sup>104</sup>. Comme on ne peut pas devenir tel type de personne simplement parce qu'on le veut, on devrait aborder les différents « autoportraits en homme du passé perdu dans une société contemporaine » de Goodman comme on a abordé ses différents « autoportraits en réformateur politique pratique » : en s'interrogeant sur leur volet performatif. Nous n'approfondirons toutefois pas cette question, qui nous éloignerait de notre propos, la position incertaine de Goodman envers l'Inconscient et la psychanalyse.

---

<sup>101</sup> Cf. Wieck, « Paul Goodman : *Drawing the Line* » ; Stoehr *Here, Now, Next*, p. 21 : « Goodman was a kind of Renaissance man ».

<sup>102</sup> Voir par exemple les déclarations citées dans Vincent, « Le Virgile de l'Amérique », s.p. : « Je suis Erasme » ; « Sophocle, Milton ou Hawthorne sont plus mes amis personnels, hélas disparus, que les hommes de lettres que je connais ». Voir aussi *NR*, p. 202 (trad. franc. *CRS*, p. 127).

<sup>103</sup> Howe, *Decline of the New*, p. 220.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 242.

### 2.3.3 Des conclusions et des principes au-delà de l'horizon

Contrairement à ce que l'hypothèse de Godin pourrait laisser croire, Goodman était même très peu susceptible d'apercevoir l'« incohérence cognitive » de sa situation. Cet état de fait s'explique aussi par le fait qu'

[...] on peut fort bien souscrire à certaines conclusions sans percevoir de façon claire les principes sur lesquels elles reposent ni la liaison entre ces principes et les conclusions qui en découlent. On peut adhérer à des articles d'un dogme sans voir qu'ils dérivent de certains principes, exactement comme on peut être convaincu de la véracité d'un théorème sans être capable de le démontrer.<sup>105</sup>

On peut démontrer la fécondité de ce modèle (que Boudon, puisqu'il le reprend de ce sociologue, qualifie d'*effet Simmel*) pour ce qui est d'expliquer les contradictions dans l'évolution psychologique et politique de Goodman. En fait, ce modèle est surtout utile pour aborder les contradictions entre un texte psychologique comme *Gestalt Therapy* et certains écrits politiques ultérieurs.

#### 2.3.3.1 L'artiste et le système

L'effet Simmel s'avère aussi utile pour expliquer les contradictions *internes* aux textes psychologiques de Goodman. D'une manière très générale, Goodman était finalement d'autant moins porté à entreprendre une recherche des « principes sur lesquels reposent » les théories freudiennes ou « les conclusions qui en découlent » qu'il était peu porté à la réflexion systématique. King mentionne sa tendance au « quick and often valuable insight left undeveloped » ; Wieck souligne que « his writing and his thinking are often hasty »<sup>106</sup>. On peut voir un autre signe de cette insouciance dans le fait qu'il écrivait au fur et à mesure,

---

<sup>105</sup> Raymond Boudon, *Le sens des valeurs*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 182. Ce modèle qui ici complète la remarque de Passeron, est développé dans Boudon, *L'art de se persuader* ; *id.*, *Études sur les sociologues classiques II*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, ch. 3. Notons que le fait que les *a priori* sur lesquels reposent la connaissance « ne se réduisent pas à un ensemble fixe de catégories : leur diversité et leur complexité rendent au contraire impossibles leur énumération et leur description » (*Ibid.*, p. 131) appuie l'idée selon laquelle l'incohérence n'est pas la propriété individuelle de l'esprit d'un individu incohérent.

<sup>106</sup> King, *The Party of Eros*, p. 115 ; Wieck, « Paul Goodman : *Drawing the Line* », p. 199.

insouciance peut-être acquise au contact d'autres artistes d'avant-garde, artistes qui à la suite de Baudelaire étaient portés à revendiquer le « droit de se contredire »<sup>107</sup>. En fait, Goodman s'opposait même au mûrissement des pensées, à la distinction de la pensée et de l'expression (*FY*, p. 237). La manière brouillonne qu'il avait d'aborder les problèmes n'était qu'un symptôme particulier d'une dévalorisation plus générale de l'intellect, développée au moins depuis *Gestalt Therapy*. Stoehr écrit ainsi, à propos des incohérences présentes dans cet ouvrage :

“That Goodman did not seem to realize how thin the ice was as he skated along, or did not care, is something to be explained by his own philosophical or scientific biases. He was a pragmatist in his social thought, including both his psychology and his politics. As he repeatedly pointed out during the sixties, the anarchism he advocated was not a systematic dogma but an ‘attitude’, a stance in the world.”<sup>108</sup>

En 1962, il allait jusqu'à écrire que : « The actual berserk use of the bomb after the end of the European war was typical of the whole logistic mentality, blind to total meaning » (*SOL*, p. 67). En tout état de cause, Goodman, peu désireux d'approfondir ses idées, était susceptible de laisser dans l'ombre les principes et conclusions qui y étaient rattachées.

### 2.3.3.2 L'Inconscient comme norme

C'est particulièrement vrai en ce qui a trait en sa croyance en l'Inconscient. Il faut ici tenir compte du fait que dans l'usage habituel qui en est fait l'Inconscient freudien n'est

---

<sup>107</sup> Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1976, p. 306. On peut voir dans cette tendance présente dans les avant-gardes le concentré d'un *pathos* présent d'une manière plus diffuse dans les milieux intellectuels. (Nous nous appuyons ici sur une remarque de Musil : « [...] il existe dans les milieux, j'aimerais dire, et je dis *intellectuels* (mais je pense aux milieux *littéraires*) un préjugé favorable à l'égard de tout ce qui est entorse aux mathématiques, à la logique et à la précision » (Robert Musil, *Essais : conférences - critiques aphorismes et réflexions*, Paris, Seuil, 1978, p. 99).)

<sup>108</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 93. (Stoehr se réfère ici à *DLPE*, p.176-177.) Stoehr souligne aussi que Goodman rattachait la pensée systématique au « système organisé » auquel il s'opposait (*Here, Now, Next*, p. 255). Incidemment, ce passage permet de revenir sur la caractérisation du pragmatisme goodmanien qui nous a occupé plus haut, pragmatisme qui comme nous le voyons ici était aussi invoqué pour appuyer une posture anti-théorique ; Goodman écrivait par exemple, en 1953 ou 1954, que « theory is for man, not man for theory » (*NH*, p. 20). (Nous avons déjà eu l'occasion de voir Bernard Vincent reprendre cette facette du pragmatisme goodmanien.)

pas une hypothèse parmi d'autres, mais semble pour ainsi dire posséder une capacité de résistance à la critique : l'Inconscient, disait fort justement Freud, « n'est pas une perspective dont on est en droit de s'abstraire à volonté comme on ôte ses lunettes »<sup>109</sup>. Le terme « perspective » est ici révélateur : malgré que la théorie de l'Inconscient soit une théorie empirique (puisqu'elle postule l'existence d'une entité effective<sup>110</sup>), elle n'est généralement pas utilisée dans cet esprit, mais plutôt à la manière d'une norme dont on se sert afin d'appréhender l'agir des gens : à la manière d'autres normes (grammaticales ou mathématiques, par exemple), et d'une façon presque aussi peu explicitée, délibérée ou réfléchie, elle est utilisée de telle sorte que sa réfutation soit hors de question : « La règle ne peut être ni confirmée ni démentie par l'observation de la réalité. Elle ne prédit pas [...]. Elle prescrit une forme de description de la réalité [...]. Et elle a cette fonction normative parce que nous la lui donnons [...] »<sup>111</sup>. La même utilisation ordinaire des théories freudiennes rend donc improbable de s'attarder sur « les principes sur lesquels elles reposent » ou « les conclusions qui en découlent »<sup>112</sup>.

Si nous avons bien vu chez Goodman la velléité d'une approche empirique de l'Inconscient, celle-ci n'alla pas bien loin : devant les difficultés que posait celle-ci, il rebroussait rapidement chemin, écrivant devant cette perspective, nous le répétons, qu'il était « absurde de penser, ne serait-ce qu'un instant », qu'il n'y avait pas à « combattre les résistances, qu'il ne [fallait] pas éveiller l'anxiété ni montrer qu'une réponse névrotique ne marche pas, ni revivre le passé, ni refuser toute interprétation et abandonner toutes ses connaissances » (*GT*, # 4.11, p. 116-117). En comparaison avec ce que l'utilisation normative de l'Inconscient comportait de spontané et de nécessaire, les réflexions critiques élaborées dans *Gestalt Therapy*, quel que puisse avoir été leur provenance, apparaissaient à Goodman, en somme,

---

<sup>109</sup> Castel, *Le psychanalyste*, p. 206.

<sup>110</sup> MacIntyre, *The Unconscious*, p. 66.

<sup>111</sup> Vincent Descombes, *Philosophie par gros temps*, Paris, Minuit, 1989, p. 168.

<sup>112</sup> Dans le contexte thérapeutique, le regard « empirique » sur la notion de l'Inconscient est ramené à une résistance névrotique. Sulloway, « Freud recycleur », remarque par ailleurs que l'analyse requise dans la formation de psychanalyste (l'analyse dite « didactique ») permet également de domestiquer la disposition d'esprit empirique envers la psychanalyse.

abstraites et irréelles. Pour reprendre les mots de Kuhn déjà cités, la « conversion nécessaire » manquait à Goodman.

### 2.3.3.3 De la réfutation de l'Inconscient à sa réforme

Les diverses réflexions de Goodman sur l'Inconscient étaient d'autant moins susceptibles d'apparaître problématiques à celui-ci qu'on trouvait dans *Gestalt Therapy*, en plus des critiques déjà abordées, toute une série d'autres pistes de réflexion. Plus précisément, si sous l'influence des théoriciens de la gestalt Goodman a pu douter de la réalité de l'Inconscient freudien, s'il a pu par ailleurs en constatant la multiplicité des utilisations faites de cette dernière notion douter de la capacité des thérapeutes à l'appréhender, on trouve aussi dans *Gestalt Therapy* une série de critiques de la psychanalyse (et de Freud, Reich, et d'autres psychologues issus de la psychanalyse) que l'on pourrait appeler « subalternes », des critiques qui s'accommodaient du cœur de la psychanalyse, psychanalyse qu'elles tendaient à simplement réformer. On a déjà rencontré une telle critique avec le thème « fonctionnaliste » et la critique de la surestimation de l'importance des facteurs historiques dans l'explication de la névrose. On trouve un autre exemple d'une telle critique dans le passage suivant :

[...] nous avons trouvé qu'il fallait déplacer l'objet de la psychiatrie : au lieu de fétichiser l'inconnu, d'être en adoration de « l'inconscient », il était préférable de s'attacher aux problèmes et aux phénomènes de la conscience immédiate (*awareness*). Quels sont les facteurs qui opèrent au niveau de la conscience, et comment les facultés qui ne peuvent fonctionner avec efficacité que dans l'état de conscience peuvent perdre cette propriété? (*GT*, « Introduction générale », p. 39).

Les guillemets dans cette citation appartiennent aux « artifices verbaux » dont traitait Jacques, puisque Goodman n'abandonnait pas la notion d'Inconscient, mais suggèrait plutôt de modifier le statut accordé à celui-ci : il est en d'autres mots question d'une réforme du statut de l'Inconscient plutôt que de sa réfutation. Comme l'écrit justement King, Goodman rejetait le caractère central de l'Inconscient<sup>113</sup>. On trouve ailleurs dans *Gestalt Therapy* d'autres analyses similaires, par exemple lorsque Goodman soutient qu'il faut que le

---

<sup>113</sup> « Goodman's rejection of *the centrality* of the unconscious and the emphasis upon the "here and nowness" of experience [...]. » King, *The Party of Eros*, p. 97, italiques ajoutées.

thérapeute « prenne au sérieux » le « self du patient », « car [...] il n'y a que le self qui soit véritablement accessible à une aide quelconque » (GT, # 9.8, p. 209). Mais la manière dont la critique du statut accordé par Freud à l'Inconscient contredit la velléité de tentative de réfutation de l'Inconscient apparaît avec le plus de netteté lorsque Goodman soutient que la façon qu'a le psychanalyste d'attirer l'attention sur le « clivage névrotique » postulé par les psychanalystes est non pas faux mais une expression du « clivage névrotique du patient et de la société » (GT, # 2.4, p. 65), ce qui est une variante, soit dit en passant, de la critique de Freud par Reich.

### 2.3.3.4 Quelle réalité première ?

On peut considérer comme une autre critique subalterne de la psychanalyse la discussion sur le statut de la sexualité :

À l'époque de Freud, le climat passionnel semble avoir été beaucoup plus marqué par la privation et le ressentiment, tant en ce qui concerne le plaisir que la nourriture. A présent en Amérique, il y a un mode de vie généralement élevé et la sexualité est plus insatisfaite que frustrée. [...]

L'ensemble des pulsions et des perversions qu'on appelle agressives [...] sont ressenties désormais comme étant l'antisocial *par excellence* (GT, # 8.4, p. 180-181).

Goodman ne faisait là qu'intervenir dans le débat à proprement parler métaphysique entre les post-freudiens sur la substance première de la vie humaine ; comme l'écrivent Bouveresse-Quilliot et Quilliot, le « pansexualisme freudien retire [...] tout sens à la notion de sexualité : ne reste le sentiment qu'il existe une réalité psychique première, une énergie fondamentale, dont tous les désirs et les sentiments concrets ne seraient que des manifestations »<sup>114</sup>. En rangeant sous la catégorie de la sexualité des phénomènes qui jusque là n'étaient pas pensés comme tels, Freud, à quelques millénaires de distance, développait une démarche très proche de celle de Thalès de Milet qui, au VI<sup>e</sup> siècle avant J.C., affirmait que tout le monde est constitué d'eau. Cette dernière affirmation ouvrait la porte au débat bien connu des présocratiques sur la nature de l'élément fondamental de tout être : l'air, le feu,

---

<sup>114</sup> Bouveresse-Quilliot et Quilliot, *Les critiques de la psychanalyse*, p. 45.

etc<sup>115</sup>. Or au-delà des désaccords manifestes entre les présocratiques, il semble bien que la plupart d'entre eux aient adhéré au postulat de base de Thalès de Milet, à savoir l'existence de ce principe unique. Il en est de même pour une bonne partie des débats entre post-freudiens sur le statut de la sexualité<sup>116</sup> : beaucoup ont contesté l'idée que la sexualité fut le principe (en quelque sorte « énergétique ») alimentant les névroses tout en acceptant l'idée qu'il existait bel et bien un tel principe. L'originalité de Goodman en la matière semble bien d'avoir, en alléguant deux principes (sexualité et agressivité), tenté d'historiser ces principes, et ainsi d'avoir infléchi ce questionnement dans une direction un peu moins métaphysique.

En bref, les critiques subalternes que sont l'approche fonctionnelle, la réforme du statut de l'Inconscient et la discussion sur le statut de la sexualité ont pu, pour ainsi dire, détourner l'attention de Goodman des principes et conclusions liées à la réflexion critique qu'il développait ailleurs, et cela avec d'autant plus de facilité qu'elles semblaient aller dans le sens de cette réflexion critique.

### 2.3.4 Fuyante autonomie

Il s'avère en somme que l'effet Simmel s'avère très utile pour aborder l'aveuglement qu'on observe chez Goodman lorsqu'on envisage son rapport à la psychanalyse à partir de 1951. Plus précisément, ce modèle s'avère très utile pour *expliquer* les croyances de Goodman, puisqu'il s'applique différemment selon que l'agent soit plus ou moins susceptible d'envisager les prémisses et conclusions de ses croyances, et donc différemment selon certains paramètres : selon qu'une idée soit comprise comme une hypothèse sur le réel ou comme une norme pour le réel ; selon aussi que la cohérence cognitive soit plus ou moins valorisée par l'agent. On peut donc à partir de ce modèle conclure que la position aussi bien que les

---

<sup>115</sup> Sur les présocratiques, voir Jonathan Barnes, « Les penseurs préplatoniciens », dans *Philosophie grecque*, sous la dir. de Monique Canto-Sperber, Paris, Presses universitaires de France, 1997. On trouve un rapprochement similaire à celui que nous traçons ici entre la manière dont Freud et les Grecs de l'Antiquité concevaient la science dans Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Seuil, 1983, p. 42.

<sup>116</sup> Querelle que nous avons abordé par la bande en traitant (ci-dessus, en page 69) du différent entre Freud et Reich à propos de l'« instinct de mort ».

dispositions de Goodman l'amenaient à prendre des prises de positions incohérentes, et ainsi, indirectement, à perpétuer ces prises de positions. Les explications qu'on peut tirer à partir de ce modèle complémentent celle qu'on a tiré de la remarque de Passeron sur la diversité des « situations énonciatives ».

La réflexion de Passeron est tirée d'un texte possédant une visée explicative plus marquée : c'est dans le cadre d'un commentaire sur les types de l'action sociale chez Max Weber que Passeron en est venu à souligner que dans deux de ces types, le *comportement traditionnel* et l'*agir rationnel en finalité*, l'agent poursuit des normes hétérogènes, ce qui demande de revoir la manière dont sont vécus les choix qu'il effectue en fonction d'impératifs parfois contradictoires<sup>117</sup>. Or, du moins en ce qui concerne notre démarche, les limites d'un tel modèle explicatif sont rapidement atteintes : car bien que Goodman, très souvent poussé par une pluralité de valeurs, se soit rapproché du modèle de l'*agir rationnel en finalité*, il serait erroné d'attribuer les hésitations de Goodman en ce qui concerne son attitude envers la psychanalyse dans *Gestalt Therapy* à l'obéissance aux impératifs contradictoires de valeurs distinctes. Ces hésitations peuvent plutôt être caractérisées comme des hésitations dans l'application d'une *seule* norme, l'autonomie.

Si selon le Goodman de 1945 le respect de cette autonomie passait par la confrontation d'une aliénation dont étaient victimes les gens par centaines de millions, le Goodman de 1951 apercevait quant à lui, bien que ce fut d'une manière fugace, que l'entreprise thérapeutique à laquelle il avait souhaité collaborer (et souhaitait encore collaborer) afin de résoudre cet état de choses entraînait à son tour une violation de l'idéal d'autonomie. Goodman rencontrait là ce que Bouveresse-Quilliot et Quilliot ont qualifié de « paradoxe central de la

---

<sup>117</sup> Notons qu'il apparaît préférable d'envisager les réflexions de Passeron comme autant de réflexions à partir de Weber plutôt que comme une exégèse de Weber, ne serait-ce que parce qu'il semble bien que la typologie des déterminants de l'action sociale de Weber (*Économie et société*, vol. 1, p. 55-57), caractérisée par une réduction de la rationalité à la pensée réflexive (Catherine Colliot-Thélène, *Max Weber et l'histoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, p. 76 et suiv. ; *id.*, *Études weberiennes ; rationalités, histoires, droits*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 167-168 ; *id.*, *La sociologie de Max Weber*, Paris, La découverte, 2006, p. 59-67), dénote un cartésianisme dont Passeron est quant à lui éloigné.

psychanalyse » : « vouloir rendre un homme adulte, en lui demandant de confier sa vie à un médecin », pensent-ils en effet, « est peut-être un projet en soi contradictoire »<sup>118</sup>.

Cette difficulté qui se présentait pour Goodman avait sa provenance, soulignons-le, dans le fait que Goodman était beaucoup plus près de la psychanalyse que l'on aurait pu le croire. Si Goodman, préfigurant en cela la démarche des commentateurs visés par André Jacques, tendait lorsqu'il présentait son approche gestaltiste à maximiser les différences existant entre l'approche gestaltiste et la psychanalyse, cela tenait au fait qu'il connaissait des raisons d'être insatisfait de la psychanalyse. Or ces raisons demeuraient « dans l'absolu », puisqu'il ne parvenait pas à transformer la critique négative en critique positive, autrement dit à élaborer une approche théorique concurrente à partir de sa réflexion critique. Nous avons indiqué plus haut que Goodman tendait, dans certains passages de *Gestalt Therapy*, à opérer un renversement de perspective par rapport à 1945. Mais comme nous avons déjà dépeint 1945 comme un renversement de perspective pour Goodman, il convient plutôt de dire que *Gestalt Therapy* marque un certain retour à d'anciennes positions pour Goodman, autrement dit que la critique du freudisme le ramenait précisément à des positions « pré-freudiennes », et donc à perdre les « acquis » du « Pamphlet de mai ». Son refus de la psychanalyse le ramenait donc pour ainsi dire à son point de départ, les mains vides.

On connaît la remarque de Marx et Engels à propos des jeunes hégéliens : « La polémique qu'ils mènent contre Hegel et entre eux se borne à ceci : chacun isole un aspect du système hégélien et le tourne à la fois contre le système tout entier et contre les aspects isolés par les autres »<sup>119</sup>. Cette remarque, transposée, pourrait servir de point d'entrée à la critique de la psychanalyse présente chez Goodman<sup>120</sup>. Car au moins deux des reproches adressés à Freud

---

<sup>118</sup> Bouveresse-Quilliot et Quilliot, *Les critiques de la psychanalyse*, p. 110.

<sup>119</sup> *L'idéologie allemande*, p. 43.

<sup>120</sup> Plus largement, plusieurs observateurs ont souligné l'importance de l'héritage freudien dans des écoles psychothérapeutiques où pouvait pourtant régner un état d'esprit critique envers Freud : Kolakowski souligne que l'Inconscient comme clé pour appréhender des motivations cachées est l'héritage de théories post-freudiennes à première vue opposées à Freud (« The Psychoanalytic Theory of Culture », p. 27) ; Robert Castel (cité dans Otero, *Les règles de l'individualité contemporaine*, p. 129) qualifie semblablement les modèles psychothérapeutiques humanistes des années 1960 de « bâtards de la psychanalyse ».

par Goodman, la critique herméneutique du volet biologique et la critique fonctionnaliste de l'explication historique de la névrose, sont en fait de telles utilisations de Freud contre Freud. Nous avons déjà vu comment Gellner s'arrête sur la tension « bio-herméneutique » dans le système psychanalytique. Le même Gellner explicite schématiquement l'hésitation de Freud en ce qui concerne l'historicité de la névrose :

[...] le thérapeute sonde l'état présent de l'Inconscient du patient, il se fraie un chemin à travers lui pour retrouver son état passé, et fait aussi référence à la situation externe, objective, passée, qui avait interagi avec l'Inconscient passé. On peut néanmoins considérer que la situation objective passée n'a rien à voir avec la question, dans la mesure où seule importe, et seule a importé, sa *signification* pour l'Inconscient, par opposition à tel ou tel trait objectif.<sup>121</sup>

En l'absence chez Goodman d'une critique qu'on pourrait appeler « positive » de la psychanalyse, étant donné les perspectives peu réjouissantes découlant de l'ambitieuse critique « négative » qu'il développait plutôt, il fut amené à ne pas développer cette dernière (de la même manière sans doute que d'autres, puisque comme nous le voyons ces critiques étaient aisément accessibles à celui qui plongeait dans le corpus psychanalytique).

Or malgré cette timidité, on doit tenir compte du mécontentement de Goodman présent dans *Gestalt Therapy*. Qu'il ait voulu réfuter l'Inconscient ou simplement réduire l'importance de son utilisation, le fait est qu'il fut avec *Gestalt Therapy* amené à revenir sur ses croyances antérieures. On aperçoit l'ampleur du retournement auquel ce mécontentement mena Goodman en envisageant le type d'intervention politique qu'il développa durant les années 1960.

---

<sup>121</sup> *La ruse de la déraison*, p. 233. Notons que la critique de l'historicité de la névrose que l'on trouve en germe chez Freud a une origine spécifique, bien éloignée des préoccupations existentialistes qui poussèrent Goodman à la réactualiser : les nombreuses difficultés où se trouvait Freud lorsqu'on lui demandait de justifier l'existence des scènes traumatisantes qu'il supposait être à l'origine des névroses qu'il traitait l'avaient en effet amené à atténuer l'importance de la réalité de ces scènes, au bénéfice de l'effectivité des fantasmes sensés avoir été entretenus par ses patients. (Sur ce sujet, voir notamment les remarques de Clark Glymour citées dans Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo science*, p.70-71.)

## CHAPITRE III

### Goodman entre diagnostic et thérapeutique

Au risque de nous répéter, précisons d'emblée que la question de l'autonomie, telle que Goodman se la posait dans *Gestalt Therapy*, c'est-à-dire la distinction difficile entre une manipulation d'autrui et ce qu'on pourrait appeler un dévoilement des potentialités jusque-là insoupçonnées d'autrui, ne laissa pas de trace visible dans ses textes ultérieurs. S'il la rencontra plus tard, c'était pour nier sa pertinence. Lorsque, par exemple, un intervieweur lui demanda en 1962 si une campagne d'éducation qu'il prônait n'était pas plutôt une campagne de propagande, Goodman ne semblait pas troublé<sup>1</sup>. La réponse qu'il donna à cette occasion démontre que l'hésitation de 1951 fut éphémère.

Néanmoins, Goodman allait éventuellement utiliser son approche psychanalytique autrement, et par le fait même, après un moment de mûrissement, envisager d'autres manières d'aborder le débat politique. Si on peut ici parler de « mûrissement », c'est aussi parce que Goodman, durant les années 1950, n'écrivit à peu près pas de textes politiques<sup>2</sup>, accaparé qu'il était par sa nouvelle activité de thérapeute et par la rédaction d'autres types de textes, notamment littéraires ou critiques. Avec la publication de *Growing Up Absurd*, cette situation changea abruptement : lui qui avait dû batailler bec et ongles pour publier son roman *The Empire City* se voyait du jour au lendemain devenu un auteur et conférencier en vue et

---

<sup>1</sup> Voir *DLPE*, p. 263 : « Q. This will be education and not manipulation? / A. I think so. » (Cette republication ne précise pas l'identité de l'intervieweur.)

<sup>2</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 211-212.

sollicité. L'émergence de la Nouvelle Gauche peu après la publication de *Growing Up Absurd* allait renforcer cette notoriété. Au début des années 1960, Goodman multiplia les interventions politiques écrites. S'il ralentit la production de textes dans la seconde moitié de la décennie, elle demeurait néanmoins, selon des critères habituels, extrêmement abondante.

Cette abondance même rend notre analyse hasardeuse. L'entreprise de saisir les fils conducteurs de cette série d'interventions écrites dans sa cohérence se butte sur les obstacles précédemment rencontrés avec encore davantage d'évidence. King note justement des écrits des années 1960 de Goodman : « His proclivity for the essay [...] reflects a weakness of his as a thinker – the quick and often valuable insight left undeveloped. And for that reason one is never sure how seriously Goodman's proposals are to be taken »<sup>3</sup>. Or malgré ce fouillis, c'est véritablement dans cette période qu'apparut chez Goodman une pensée politique réellement originale. En s'appuyant sur des idées nouvelles et en développant des idées qui jusque là étaient restées à l'arrière-plan de sa réflexion, Goodman tentait de compléter le « diagnostic » qu'il avait fourni de sa société en 1945 par une thérapeutique. En d'autres mots, il tentait de devenir ce « sociothérapeute » que nous évoquions en introduction. C'est cette évolution que nous tenterons de faire ressortir dans ce chapitre, au risque de donner l'impression d'une coupure nette et drastique dans l'évolution de Goodman. Nous n'aborderons donc pas ici les éléments de continuité, c'est-à-dire tout ce qui, dans les écrits politiques du Goodman des années 1960, reprenait et prolongeait l'approche qu'il avait auparavant pratiquée.

Si la critique « gestaltiste » de la psychanalyse demeurait ambivalente, Goodman formula, à la fin des années 1950, une réflexion critique autrement sérieuse à propos de son activité politique, réflexion qui se distinguait de la précédente, d'abord par le fait qu'elle touchait immédiatement son activité politique, ensuite parce qu'elle apparaissait dans le contexte d'une importante crise personnelle de Goodman. C'est le postulat avec lequel Goodman était devenu un intervenant du débat politique, en 1942, à savoir l'affirmation que c'était la société, et non lui, qui était aliénée, qu'il remit à ce moment en question. Au début des années 1960, cette réflexion amena Goodman à envisager sous un autre angle son action

---

<sup>3</sup> King, *The Party of Eros*, p. 114-115.

politique, d'abord et surtout en développant une réflexion sur la critique sociale théorique, cette dernière étant, selon Goodman, susceptible d'engendrer des effets pervers potentiellement désastreux politiquement. Goodman tenta du même coup de développer une autre critique sociale, qui échapperait à ces reproches, une critique peu intéressée par la théorie sociologique ou politique (et même étonnamment « pauvre » de ce point de vue) ; une critique à l'ancienne, se revendiquant des idéaux et valeurs communs de la société étatsunienne. Le développement de cette activité avait nécessité que Goodman modifie en profondeur sa perception de cette société, qu'il jette sur elle un regard pour ainsi dire plus généreux.

Nous examinerons ici premièrement l'autocritique politique développée à la fin des années 1950 (# 3.1) ; deuxièmement, le développement d'un souci « thérapeutique » chez le Goodman des années 1960 (# 3.2) ; troisièmement, la manière dont ce même souci poussa éventuellement Goodman à remettre en question le diagnostic qu'il jetait sur la société étatsunienne (# 3.3) ; quatrièmement, le type de critique sociale effectivement pratiquée par le Goodman des années 1960, à savoir une critique se référant aux valeurs présentes dans la société étatsunienne (# 3.4).

### **3.1 L'autocritique de 1958-1960**

Nous le mentionnions en introduisant cette étude, Stoehr a retracé avec minutie les étapes d'une certaine transfiguration du Goodman des années 1950. Si nous sommes ici tributaire en partie des travaux biographiques de Stoehr, c'est que c'est à l'intérieur de cette transfiguration qu'émergea la réflexion politique qui nous préoccupe. Nous n'aborderons toutefois pas ici la crise personnelle de Goodman<sup>4</sup> ; nous nous concentrerons plutôt sur quelques aspects de la réflexion de Goodman, en tâchant de comprendre en quoi elle a pu ouvrir la porte aux transformations bien palpables qu'on aperçoit dans les idées politiques de Goodman dans les années 1960.

---

<sup>4</sup> Nous invitons le lecteur que le sujet intéresse à se reporter à Stoehr, *Here, Now, Next*.

### 3.1.1 Aliénation : un nouveau point de vue

Ce qui apparut dans la crise en question, c'est une modification de la manière dont Goodman envisageait sa marginalité et son aliénation. C'est à la fin de la décennie que cette réflexion fut la plus développée, la plus intelligible aussi. Dans un texte d'abord publié en 1960, « My Psychology as a "Utopian Sociologist" », dont le titre indique clairement la nature réflexive, Goodman écrivait notamment :

"I fail to experience myself in groups that I cannot immediately try to alter by personal decision and effort.

I understand, of course, that my primary dissatisfaction is our average human condition. But whereas most people seem to respond by inhibiting their unsatisfied needs and throwing themselves all the more into conformity and mass action, for comfort and abreaction, it is just this that I resist. Rather, I keep alive my close needs and withdraw from group interplay that for me would be superficial.

The result of what I do is disastrous in both my life and thought. [...] I lose the advantages and the accepted techniques of simply belonging. My thinking, therefore, has a certain radical irrelevance and insubstantiality. Since I resist existing in the usual areas of history and society, I am not serious about most people's *actual* plight in the world ; but I am a good teacher, because I seriously address each individual's potentialities." (NH, p. 227.)

Ce passage peut être lié avec la matière abordée dans les chapitres précédents. Tout d'abord, on peut noter qu'en remarquant qu'il éprouvait des difficultés dans des groupes plus larges que les groupes primaires (amis, famille, etc.), Goodman admettait l'existence et la légitimité d'une sphère sociale et politique qu'il avait précédemment refusée. Par ailleurs, il réalisait aussi que le mécontentement qu'il exprimait et avait exprimé politiquement avait des racines non pas politiques, mais plutôt (pour ainsi dire) « existentielles », puisque vécues par tous. La particularité de sa réaction à cette situation commune, selon Goodman, venait du fait que lui-même se cramponnait à son insatisfaction, ce qui entraînait un radicalisme qui demeurait sans conséquence<sup>5</sup>. Enfin, si l'intérêt qu'il avait pour le potentiel des gens faisait de lui un « bon professeur », il avait l'inconvénient de ne pas prendre au sérieux les

---

<sup>5</sup> En quoi il se rapprochait de notre propre analyse de son intervention politique de 1942-1945, ou bien des remarques de Howe sur le type de radicalisme des *New York intellectuals* : « the radicalism of the New York intellectuals during the thirties was not a deeply grounded experience. It lacked roots in a popular movement » (*Decline of the New*, p. 219) ; « the radicalism of the New York intellectuals seems to have been without much political foundation » (*ibid.*, p. 219-220).

problèmes effectivement rencontrés par ses congénères. La modification de la perspective depuis le « Pamphlet de mai » est ici difficile à manquer car, précisément, ce sont certaines des principales options qu'il avait adoptées en 1945 qu'il critiquait en 1960. Si en 1945 Goodman s'était perçu comme une sorte de dissident politique<sup>6</sup>, le regard que rétrospectivement il jetait sur lui-même était beaucoup plus critique : la radicalité même de son propos avait vidé son action de sa substance. Goodman avait ainsi écrit (durant l'hiver 1957-1958) : « What "we" have been saying all along has been true ; yet I was not in a fight » (*FY*, p. 161). Goodman s'était bien sûr préoccupé auparavant de l'idée de communiquer avec un public. Il écrivait par exemple en 1947 :

«[...] an earnest artist can treat a subject of immediate interest to many people in a style addressed to reach them : not departing from his personal concern but including many people and the actuality of events in his personal concern. This is possible [...]. The fact that we fail to engage others in it is proof not of our integrity but that the largeness of our concern has been so corrupted by the mores that it is only by shrinking and withdrawal that we keep hold of our earnest concern at all.» (*KP*, p. 123.)

Le changement d'approche entre 1947 et 1960 s'expliquait par le fait que si Goodman croyait possible, en 1947 comme en 1960, de communiquer avec un large public, l'échec d'une telle tentative l'amenait en 1947 à favoriser le repli<sup>7</sup>, alors qu'en 1960 il favorisait plutôt, jugeant très élevé le coût du repli (dans le cas du radicalisme politique au moins), une modification du message et du messenger.

Goodman revenait ici sur l'« individualisme » politique qu'il avait antérieurement prôné. À travers ses réflexions sur la marginalité présentes dans le « Pamphlet de mai », Goodman avait en effet supposé que le désengagement individuel d'une société réputée aliénée ouvrait la voie à l'action collective : « the strong power finds its relation to other

---

<sup>6</sup> Car comme nous l'avons vu, Goodman, en 1945, percevait une identité entre la « rébellion » individuelle (élargie jusqu'à ce qu'elle comprenne la marginalité sociale et l'activité artistique) et la contestation sociale.

<sup>7</sup> D'autres que Goodman avaient aperçus que ses positions politiques radicales l'avaient condamnés à l'inaction. Par exemple, Howe le range parmi ces intellectuels qui avant les années 1960 « wished to dissociate themselves from the new turn of *Realpolitik*, but could not find ways of transforming sentiments of rectitude or visions of utopia into a workable politics » (*A Margin of Hope*, p. 116).

forces ; it tries to impose on them its positive idea ; and it becomes exemplary of its own character » (*DLPE*, p. 44). En cela, Goodman avait prôné une forme de « dandysme politique », au sens que donne Descombes à ce terme : « une recherche de la grandeur, par une action de type politique, en l'absence de convictions collectives »<sup>8</sup>. Or en 1960, Goodman reconnaissait les limites d'un tel exercice. Sa réflexion s'apparentait en fait à celle de Albert O. Hirschman sur les limites de la « défection » en politique : à comparer avec la contestation politique (que Hirschman appelle la « prise de parole »), la défection a rarement été étudiée par les spécialistes de la chose politique<sup>9</sup>, peut-être parce que, comme Goodman commençait à s'en apercevoir, « [lorsque] la défection est rendue impossible, la prise de parole est la seule voie ouverte aux clients ou aux membres mécontents. C'est généralement le cas dans les cellules sociales fondamentales que sont la famille, l'État, l'Église.<sup>10</sup> »

Cette défection devenait pour Goodman d'autant plus insuffisante qu'il s'apercevait qu'elle nuisait, au-delà de la sphère politique, à l'ensemble de sa vie sociale : « Since I fail to take the others in their actual plight [...] I do not, I do not know how to, assert myself as an equal in the social milieu, whether at the corner tavern or in the elections » (*NH*, p. 228). En reconnaissant ainsi à quel point certaines de ses dispositions nuisaient à sa propre vie sociale, Goodman reconnaissait ainsi ce qu'il avait nié quinze ans auparavant : que c'était lui, et non pas la société, qui était aliéné. « Goodman [...] had long felt the pinch of the dilemma that in defying the insane society he was himself quite demented. The cure was to try to join the society, to take it and its citizens more seriously »<sup>11</sup>. Cette réflexion sur les limites de la défection semble avoir occupé les pensées de Goodman d'une manière autrement importante

---

<sup>8</sup> Descombes, *Philosophie par gros temps*, p. 93.

<sup>9</sup> Hirschman, *Défection et prise de parole*, p. 54-55.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 59. Hirschman précise que si « je suis en désaccord avec un groupe, disons un parti politique, je peux donner ma démission, mais je ne peux pas, en règle générale, cesser d'appartenir à la société dans laquelle agit le parti dont je condamne les orientations » (*ibid.*, p. 159-160). Goodman trouvait presque les mêmes mots : « one lives in the only society that there is » (*UEPP*, p. 234). (Le mérite d'Hirschman est moins la découverte des limites de la défection que son approfondissement, car on trouve des réflexions similaires à la sienne chez d'autres auteurs, par exemple dans la critique par Marx et Engels, *L'idéologie allemande*, de la figure stirnérienne du révolté.)

<sup>11</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 216.

que la critique de l'Inconscient en 1951. On peut même, à ce propos, parler d'une rumination continue, rumination que Goodman poursuit aussi bien dans son journal que dans son œuvre de fiction : dans son roman *The Holy Terror* (le dernier livre, écrit en 1952-1953, de la tétralogie *The Empire City*), tous les personnages principaux tentaient de se réconcilier avec la société<sup>12</sup>. Horatio, le personnage principal du livre (sorte d'*alter ego* romantique de Goodman), y affirme même que la tentative pour joindre la seule société existante s'avère être la *condition nécessaire* à sa colère<sup>13</sup>.

### 3.1.2 Cynisme, appartenance et colère

Dans son journal de l'hiver 1957-1958, Goodman revint sur cette dernière idée :

“In dismay I see my country going to its doom. My feeling of alienation has much diminished ; but the venality and folly of the Americans thereby appear to me more clearly [...]. I do not enjoy a private spiteful victory. What ‘we’ have been saying all along has been true ; yet I was not in a fight. At no moment, no not for one moment, did I put myself to helping the commonwealth [...]. I have sometimes, yes and perseveringly, spoken up and acted well, but it was for the truth and not for the commonwealth.” (*FY*, p. 161.)

Goodman semblait alors avoir déjà suivi la voie qu'il s'était indiqué, à savoir, tenter de se rapprocher de ses compatriotes. Incidemment, le vocabulaire de ce passage est révélateur : l'aliénation dont il est question est un *sentiment* – il s'agit donc d'une réflexion psychologique et sociologique sur l'isolement de Goodman, et non plus d'une démarche anthropologique, pour reprendre une distinction déjà utilisée. Il s'apercevait que la diminution de cette aliénation ne le rendait pas plus tranquille puisque sa colère envers « la vénalité et la folie » des Étatsuniens était encore plus présente. Rétrospectivement, il comprenait que la critique radicale telle qu'il l'avait élaborée dans le « Pamphlet de mai » ne l'avait pas poussé à combattre pour ce « bien commun » (*commonwealth*), puisque toute sa réflexion le poussait à nier l'existence effective de ce dernier.

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 214 et suiv.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 215-216.

Toutefois, c'est dans *Growing Up Absurd* que cette nouvelle réflexion de Goodman prenait toute son ampleur. Richard King fournit un bon résumé de cet ouvrage :

“*Growing Up Absurd* was in essence a study of what it meant to grow up in American society. In it Goodman ranged far and wide, from education to vocation to the nature of work and leisure, from the junior executive to the juvenile delinquent ; his basic thesis, however, was at one with that of *Gestalt Therapy* and his earlier works : in a society that fails to provide meaningful objects for desire and emulation, and in which there is no community in the moral or physical sense, growing up will be an exercise in socialization to a system alienated from and at odds with human nature. As a result, Goodman pointed out, one becomes a cynical role player, as shown by the organization man ; a naïve role player, as with the hipster and juvenile delinquent ; or else one opts out of what Goodman called ‘organized system’ à la the Beats.

Basic in *Growing Up Absurd* was the idea that the processes and values of the ‘organized system’ were based upon a false view of human nature, and that this system resorted to manipulation and bribery to force acquiescence.”<sup>14</sup>

Cet ouvrage, nous le mentionnions plus haut, rencontra un certain succès :

“In its way *Growing Up Absurd* was to the generation of the early sixties what *Catcher in the Rye* had been to the youth of the fifties. It had the merit of placing certain problems considered formerly to be personal aberrations or special cases in a wider social context, and it suggested that American society had to be worthy of its youth, if it expected the youth to be worthy of it.”<sup>15</sup>

En abordant dans cet ouvrage certains choix effectués par certains jeunes Étatsuniens (la délinquance des *gangs*, la marginalité des *beatnicks*, etc.), Goodman poursuivait la réflexion qu’il avait entreprise sur la révolte « individuelle ». À propos de la manière dont Lawrence Lipton, une tête d’affiche des *beatniks*, rendait compte de la manière dont ces « dandys politiques » entendaient se révolter contre une *rat race* environnante en poursuivant leur chemin sans égards aux normes de la société aliénée environnante, Goodman écrivait :

“Lawrence Lipton gives a considerable list of jobs that Beats take, generally temporarily. The principle is that anything will do. A fellow might work in the organized system, e.g., dressing a window at Macy’s ; but, it is argued, he would not thereby be in the Rat Race, because he just wants ‘bread’ and will quit. [...] Work is no different from shoplifting. One plays roles and is hip. (Money is now called ‘loot.’)

---

<sup>14</sup> King, *The Party of Eros*, p. 102-103.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 106.

What is not understood in this form of reasoning is that playing roles and being hip in this way is very nearly the same as being an Organization Man, for *he* doesn't mean it either." (*GUA*, p. 67.)

Goodman affirmait là que le cynisme n'était pas une attitude contestataire. Dans un autre passage de *Growing Up Absurd*, il soutenait que c'était là où l'action était entravée que le cynisme et la résignation émergeaient (*GUA*, p. 24). Avec ces deux passages de *Growing Up Absurd*, Goodman affirmait en somme que la voie qu'il avait suivi depuis 1945 l'avait amené à la même résignation qu'il déplorait chez ses concitoyens au moins depuis 1942. Par le fait même, et pour la première fois, Goodman était donc amené à jeter un regard plus compréhensif sur ceux-ci.

Goodman modifia donc en profondeur son approche de la politique. On peut voir dans cette modification le développement d'une thérapeutique venue compléter le diagnostic qu'il avait élaboré dans ses ouvrages précédents. Stoehr note à propos de la cause des névroses dont Goodman croyait l'humanité affligée :

"in 1950, he was inclined to view the conflict as irreconcilable. The opposed claim of the social order and the individual organism were 'the human condition'. [...] But only half a dozen years later Goodman was not so sure, at least about his own suffering or excitement. Even if it were true that his neurotic longing was 'originally' for some lost power of the species, the problem of 'repressed or unused nature' was more likely to be served in the present moment by creative interaction in the community [...] than by defiance and risk taking in the alienated Society with a capital S."<sup>16</sup>

Ce commentaire de Stoehr décrit très bien le changement de perspective opéré par Goodman dans la seconde moitié des années 1950 : pas de révision théorique, mais un souci plus pragmatique d'appliquer concrètement une approche théorique jugée par ailleurs juste. Pour en rester à l'analogie médicale, si Goodman posait le même diagnostic, la thérapeutique qu'il préconisait était quant à elle modifiée en profondeur. La réflexion de Goodman allait désormais s'exercer sur cet aspect thérapeutique du changement social.

---

<sup>16</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 242-243.

## 3.2 La thérapeutique avant le diagnostic

La question qui se pose maintenant à nous est de savoir que faire des multiples passages à première vue théoriques dans les écrits politiques du Goodman des années 1960. En d'autres mots, le désintérêt que manifeste Goodman envers le diagnostic au début des années 1960 peut sembler être contredit par le fait que, durant la même période, Goodman adoptait une posture de sociologue critique, d'analyste de la société contemporaine. Les textes de Goodman des années 1960, en fait, ne manquent pas de susciter l'impression d'une réflexion proprement théorique, une impression qui est en bonne partie suscitée par la mobilisation dans ces textes de divers termes plus ou moins techniques issus des sciences sociales, tels que l'*anomie*, le *statut* ou la *vocation*.

Or si on pourrait ainsi être amené à supposer que ceux-ci appartiennent aux « outils conceptuels dont [Goodman] disposa pour fonder et justifier sa conception libertaire de l'homme et de la société »<sup>17</sup>, un examen plus attentif de l'utilisation de ces mêmes termes permet de nuancer cette première impression : Goodman adoptait en fait ce discours technique pour des considérations en grande partie extra-théoriques, autrement dit, comme le note Stoehr, sans s'intéresser plus qu'il ne le faut à sa validité théorique (on pourrait aussi dire : aux « prémisses et conclusions » de ce discours). La partie sociologique du discours de Goodman était en bonne partie un discours d'emprunt et/ou un discours qui découlait du point de vue psychologique que Goodman continuait à jeter sur sa société.

### 3.2.1. L'artiste en sociologue critique

#### 3.2.1.1 L'anomie

Prenons l'exemple du concept d'*anomie*, qui fut abondamment utilisé par Goodman durant les années 1960<sup>18</sup>. Cette utilisation s'explique facilement. Le concept était d'une part

---

<sup>17</sup> Vincent, *Présent au monde*, p. 151.

<sup>18</sup> Voir notamment *SOL*, p. 133, p. 172, p. 174 ; *SL*, p. vii et x ; *LCP*, p. 342-343, 351-352 ; *NR*, p. 129-137 ; *DLPE*, p. 127, 188, 197.

abondamment utilisé par ses contemporains : Besnard se réfère justement au « succès de ce mot de la tribu sociologique dans les années 1960, en particulier dans la sociologie américaine »<sup>19</sup>. Par ailleurs, l'usage qui en était fait s'avérait utile à Goodman puisque, comme le concept d'aliénation qu'il avait précédemment utilisé, le mot était abondamment utilisé, selon Boudon et Bourricaud<sup>20</sup>, afin de souligner l'inadéquation par rapport à une norme. Ces mêmes auteurs vont jusqu'à écrire que la notion d'anomie est « pourvue » de téléologisme<sup>21</sup>, téléologisme qui nous l'avons vu était au fondement du « Pamphlet de mai ».

### 3.2.1.2 Le statut

On peut approcher d'une manière semblable l'utilisation par Goodman de la notion de *statut*. La notion, souvent opposée à la notion économique de « classe », désigne, en général, la reconnaissance sociale obtenue par différents groupes sociaux ; chez Weber, par exemple, elle désigne la considération sociale fondée sur un mode de vie, un certain type d'éducation, le prestige de la naissance et/ou d'une profession<sup>22</sup>. Si la notion de statut avait été abondamment utilisée durant les années 1950 par différents sociologues et historiens étatsuniens (comme Whyte Jr., Riesman ou Hofstadter), c'est notamment en raison d'un héritage marxiste qui perdurait alors même que les marxistes avaient perdu toute influence politique aux USA. Lasch remarque justement à propos des analyses de l'historien Hofstadter sur le maccarthysme et le populisme :

“Having come to recognize a ‘wide range of behavior for which the economic interpretation of politics seems to be inadequate,’ he found status anxiety in everything that could

---

<sup>19</sup> Philippe Besnard, « Anomie », dans *Dictionnaire de sociologie*, sous la dir. de Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard-Pierre Lécuyer, Paris, Larousse, 2003, p. 9. Sur l'histoire de ce concept, voir aussi *id.*, *L'anomie : ses usages et ses fonctions dans la discipline sociologique depuis Durkheim*, Paris, Presses universitaires de France, 1987 ; Raymond Boudon et François Bourricaud, *Dictionnaire critique de sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 27-31.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>22</sup> Weber, *Économie et société*, vol. 1, p. 395-396.

not be accounted for by an economic interpretation. [...] This approach, though ostensibly designed to replace economic determinism, nevertheless made the pursuit of clearly defined economic interests appear to be the only rational and legitimate form of political activity. Whatever could not be reduced to an economic motive became 'paranoid' by default."<sup>23</sup>

Lasch précise à propos de l'usage plus général de la notion de statut chez les historiens étatsuniens de l'époque :

"[...] they simply supplemented economic reductionism with sociological and psychological reductionism, adding to an economic interpretation of political behavior a socio-psychological interpretation designed to cover cases where no intelligible economic motive seemed to be at work."<sup>24</sup>

Lasch ajoute enfin que cette utilisation normative de la notion de statut permettait de même à un groupe d'intellectuels qui s'était formé politiquement et intellectuellement dans le climat de radicalité politique des années 1930 de s'expliquer la distance qu'il prenait avec une classe ouvrière étatsunienne de moins en moins portée à adhérer à des discours radicaux<sup>25</sup>.

On pourrait croire que Goodman allait à contre-courant de ce groupe, lui qui, nous le verrons, adhéra durant les années 1960 à un populisme opposé au misérabilisme de Hofstadter. Or ce n'est pas tout à fait le cas : Goodman utilisait lui aussi cette notion de statut d'une manière normative, en jetant par contre un regard critique sur les classe moyennes (plutôt que sur les cols bleus) ; par exemple, Goodman attribuait une partie de l'inertie politique qu'il apercevait chez les intellectuels au fait qu'ils provenaient de cette classe moyenne caractérisée par l'arrivisme et le sentiment de respectabilité (« decencies, gullibilities, petty ambitions and embarrassments » (*DL*, p. 101-102)). Ailleurs, il se référait à ces « middle-class Americans [...] foolish and piggish about their standard of living » (*LCP*, p. 342). En

---

<sup>23</sup> Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 456-457. Lasch pense ici à Richard Hofstadter, *The Age of Reform : From Bryan to F.D.R.*, New York, Alfred A. Knopf, 1955.

<sup>24</sup> *The True and Only Heaven*, p. 456-457. Remarquons que cette description s'applique à la théorie de la « sociolâtrie » énoncée par Goodman dans le « Pamphlet de mai ».

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 455 et suiv. John Patrick Diggins (*The Rise and Fall of the American Left*, New York et Londres, W. W. Norton, 1992, p. 189 et suiv.) fournit des éléments d'analyse allant dans le même sens.

somme, Goodman utilisait le concept de statut d'une manière conforme au portrait général tracé par Lasch, en se distinguant des autres intellectuels de sa génération simplement par l'objet visé par ce concept : car Goodman aussi utilisait ce concept afin de rendre compte des comportements de tel ou tel groupe social qu'il jugeait « irrationnels ». À l'inverse, le sociologue C. W. Mills, dans une étude sur ces mêmes classes moyennes étatsuniennes, utilisait la même notion d'une manière beaucoup plus empirique<sup>26</sup>. Le ralliement de Goodman à une utilisation normative de la notion de statut n'a rien d'étonnant, puisque, comme nous l'avons vu, la division entre les actions irrationnelles et les actions rationnelles, sur laquelle cette utilisation s'appuie, est la marque des théories de la fausse conscience.

### 3.2.1.3 La vocation

Un autre thème que Goodman emprunta au vocabulaire des sciences sociales, très proche du précédent, est la notion de *vocation*. Encore une fois, on peut voir dans l'emploi de ce terme un usage normatif plutôt qu'empirique. La notion, empruntée à Weber<sup>27</sup> par une certaine sociologie étatsunienne des années 1950, était utilisée afin d'affirmer les valeurs individualistes qu'avait personnifié la figure wébérienne du puritain : le sociologue David Riesman jugeait que cette figure de l'homme indépendant (« inner-directed ») était en voie de disparition, remplacée progressivement par l'homme conformiste (« outer-directed ») de la société de masse<sup>28</sup>. Whyte Jr. s'appuyait également sur cette figure du puritain dans son livre populaire *The Organization Man*<sup>29</sup>. Goodman suivait leurs pas. King note justement que

---

<sup>26</sup> C. Wright Mills, *Les cols blancs ; essai sur les classes moyennes américaines*, Paris, François Maspéro, 1966, p. 276-285.

<sup>27</sup> Cf. Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme suivi d'autres essais*, Paris, Gallimard, 2004.

<sup>28</sup> David Riesman, *The Lonely Crowd : A Study of the Changing American Character*, New Haven, Yale University Press, 1950.

<sup>29</sup> William H. Whyte, Jr, *L'homme de l'organisation*, Paris, Plon, 1959, p. 3 et suiv.

Goodman « took the Protestant terms – vocation and justification – and recast them in secular terms »<sup>30</sup>.

Il semble difficile de donner à ce thème présent chez Goodman davantage de précision. On pourrait avancer l'hypothèse qu'une telle protestation individualiste constituait chez ces auteurs une réaction au choc qu'avait constitué l'apprentissage d'une culture sociologique. En effet, on peut apercevoir dans l'approche marxiste (telle qu'on la retrouve chez Hofstadter) une lecture économique et individualiste plutôt que sociologique<sup>31</sup>. En ce qui concerne Goodman, une telle hypothèse est appuyée par le fait qu'il reprochait aux sociologues de se faire une idée exagérée de la « plasticité » humaine<sup>32</sup>. Notons par ailleurs que le rapport de Goodman à la figure du protestant est ambivalente, du fait que sa culture psychanalytique l'amenait à y voir une toute autre chose que ses lectures sociologiques : « The so-called “self-control” of the puritan is really a form of self-torture » (*SOL*, p. 77). Goodman ajoutait que le puritain est lui-même victime de ce contrôle de soi<sup>33</sup>.

### 3.2.1.4 Les usages de la sociologie chez Goodman

Il serait possible d'allonger la liste des emprunts par Goodman au vocabulaire sociologique<sup>34</sup>. Ces trois exemples suffisent néanmoins à dégager un portrait de la composante « sociologique » des discours de Goodman : nous avons affaire à un discours que Goodman reprenait de ses contemporains et qu'il utilisait en gros de la même manière qu'eux, c'est-à-

---

<sup>30</sup> King, *The Party of Eros*, p. 103.

<sup>31</sup> Louis Dumont, *Homo æqualis : genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard, 1977, p. 137-174.

<sup>32</sup> Ce reproche à la sociologie revint surtout dans des critiques adressées à C. W. Mills ; voir ci-dessous, au paragraphe 3.3.2.1 Continuité avec le « Pamphlet de mai ». En exprimant ce désaccord Goodman revendiquait explicitement son héritage freudien : voir *SOL*, p. 172-173.

<sup>33</sup> King, *The Party of Eros*, p. 175-177, tente de réconcilier la critique freudienne du puritain et son éloge par Goodman : la réfutation de cette tentative dépasse le cadre restreint de notre étude.

<sup>34</sup> Notamment l'influence de Daniel J. Boorstin, soit explicite (*SOL*, p. 33), soit implicite (*GUA*, p. 98), dans la distinction que trace Goodman entre gloire et célébrité (cf. Daniel J. Boorstin, *L'image*, Paris, Union générale d'éditions, 1971, p. 79-123).

dire pour affirmer des normes. La *forme* de ce qu'on peut donc appeler ces emprunts est aussi significative : on trouve en effet dans les textes du Goodman des années 1960 une série de ce qu'on pourrait appeler des « litanies », passages où Goodman, pour exprimer l'ampleur de ce qui n'allait pas dans la société, énumérait les grands thèmes des critiques sociaux étatsuniens alors bien connus (tels que Riesman, Whyte Jr. et d'autres les avaient popularisés), et notamment les trois notions que nous venons d'apercevoir<sup>35</sup>. Cette forme est extrêmement révélatrice de la manière cavalière avec laquelle Goodman reprenait ce discours. Elle dénote, sinon un désintérêt de Goodman pour les théories qu'il énonçait, du moins une relative insouciance de les approfondir. En tout état de cause, Goodman semble avoir repris le discours de ces critiques parce que celui-ci lui semblait confirmer l'aliénation de la société étatsunienne, telle qu'il l'avait perçue en 1942. Cioffi remarque à propos de l'ouvrage *La foule solitaire*, où s'exprimait une critique du conformisme du monde contemporain, que c'est un contresens que d'y voir une théorie explicative alors qu'il s'agit plutôt d'un ouvrage « esthétique »<sup>36</sup>, autrement dit d'un ouvrage qui communique des faits « in the same spirit in which we tell stories or paint pictures »<sup>37</sup>. Cette remarque vaut aussi pour les autres grands courants sociologiques auxquels Goodman s'était abreuvé<sup>38</sup>. On constate la justesse de la remarque de Wieck : les théories intéressaient surtout Goodman en raison de leurs qualités esthétiques<sup>39</sup>. En d'autres mots, ces théories l'intéressaient dans la mesure où elles étaient capables, à la manière d'une bonne œuvre d'art, de faire voir les choses d'une manière nouvelle et persuasive<sup>40</sup>.

---

<sup>35</sup> Voir par exemple *GUA*, p. 24-25, 227, 228 ; *LCP*, p. 270 ; *NR*, p. 195-196 ; *DP*, p. 1, 3, 6, 33, 182 (trad. fr. *CRS*, p. 104, 107, 110, 51, 13) et *COM*, p. 5.

<sup>36</sup> Cioffi, *Wittgenstein on Freud and Frazer*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 28-33.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>38</sup> Notamment Whyte Jr. (*L'homme de l'organisation*) et Boorstin (*L'image*).

<sup>39</sup> Wieck, « Paul Goodman : *Drawing the Line* », p. 199.

<sup>40</sup> Pour cette raison, Goodman se désintéressait de la sociologie empirique. Cf. *FY*, p. 20 : « Sciences vs. Humanities : The principle of the sciences is to accumulate more and more elegant and accurate knowledge, making a sounder foundation ; but the principle of the humane studies is, in the

On peut aussi ici tenir compte du fait que le vocabulaire de cette sociologie était jusqu'à un certain point passé dans l'usage courant. Les sociétés industrielles sont caractérisées, selon E. Shils, par une « intellectualisation » de la vie politique<sup>41</sup>. Ce fait peut expliquer en quoi les développements théoriques dans les textes de Goodman ne font pas pour autant de lui un critique social « théorique ». En effet, une partie du vocabulaire spécialisé de ceux-ci était d'usage courant. Il est envisageable que Goodman ait en bonne partie repris ce vocabulaire (anomie, statut, etc.) pour cette raison. En 1963, Goodman écrivait justement : « In the past decade, there has accumulated a whole literature of sweeping critique of American institutions that has come to be called Social Criticism [...]. [...] There is no doubt that it has had an important influence on the cultural tone of the present » (*DP*, p. 1 (trad. franc. *CRS*, p. 103-104)). En 1962, l'écrivain italien Italo Calvino notait de même à propos de cette littérature pourtant d'origine étatsunienne :

Les livres des sociologues, des moralistes, des critiques de la civilisation contemporaine, occupent depuis quelques années une place privilégiée dans nos lectures à tous, et le vocabulaire avec lequel nous interprétons notre vie quotidienne s'est enrichi d'expressions devenues vite familières comme aliénation, industrie culturelle, conseillers occultes, hommes de l'organisation, foule solitaire, et ainsi de suite.<sup>42</sup>

Peut-être cette utilisation provenait-elle aussi du fait que les sociologues, durant les années 1960, semblaient obtenir plus de reconnaissance qu'auparavant<sup>43</sup>.

---

end, to reach presentness, *not* knowing, not thinking of knowing. » Voir aussi *CS*, p. 252 : « [...] the social sciences [...] keep counting and analysing men as they appear, without belief in what they could be. »

<sup>41</sup> Boudon, « L'intellectuel et ses publics », p. 476.

<sup>42</sup> Italo Calvino, *Défis aux labyrinthes : Textes et lectures critiques. Tome 1 : Textes critiques (1955-1978)*. Collection de sable, Paris, Seuil, 2003, p. 94. Calvino se réfère ici notamment à Riesman (*The Lonely Crowd*) et Whyte Jr. (*L'homme de l'organisation*).

<sup>43</sup> Cf. King, *The Party of Eros*, p. 177 : « In recent years America has drawn its "unacknowledged legislators" from the ranks of sociology ».

### 3.2.2 Les raisons d'un désintérêt

Il est possible en fait de voir dans cette utilisation distraite du discours sociologique, une illustration de la remarque de Stoehr déjà citée : vers la fin des années 1950, Goodman entreprit non pas une révision de sa théorie, autrement dit de son regard sur le monde, mais plutôt une révision de sa manière de l'aborder pratiquement. La manière dont Goodman reprenait le discours sociologique ambiant signalait à la fois un *accord* avec ce discours et un *désintérêt* pour ce discours. Il est possible d'éclairer cette position paradoxale en abordant ce que Goodman disait durant les mêmes années 1960 non seulement de cette sociologie critique<sup>44</sup> mais aussi, plus largement, de la critique sociale théorique en général. Car pour Goodman cette critique sociale théorique était complétée et futile : *complétée*, en ce sens non seulement que ce qui n'allait pas était déjà énoncé par les sociologues déjà nommés, mais même connu de tous ; *futile*, en ce sens que l'impuissance de cette même théorie à changer les choses s'expliquait par l'existence de résistances extra-théoriques, plus spécifiquement pathologiques. Avec ces deux reproches, Goodman réaffirmait on ne peut plus clairement une théorie de la vérité manifeste pour laquelle c'est « l'*erreur* [qui est] difficilement compréhensible »<sup>45</sup>.

#### 3.2.2.1 Une critique théorique complétée

Goodman affirmait que ce que les critiques sociaux énonçaient était déjà connu de tous : les livres de critique sociale, affirmait-il dans l'article posthume « Social Criticism », « rendent explicites ce que chacun sentait confusément » (*DP*, p. 3 (trad. franc. *CRS*, p. 107)). De plus, ce même message des critiques sociaux était incontestable : « La critique n'est pas seulement globale, elle est irréfutable » (*DP*, p. 3 (trad. franc. *CRS*, p. 107)). Si Goodman jugeait à l'aube des années 1960 qu'un examen de ses positions théoriques n'était pas nécessaire, c'est aussi parce qu'il croyait la critique de la société déjà effectuée, pour ainsi

---

<sup>44</sup> Ce terme « sociologie critique » pouvant évoquer l'École de Frankfurt, essayons-nous de préciser que nous l'utilisons d'une manière beaucoup plus générale.

<sup>45</sup> Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 92.

dire *complétée*. La valeur que Goodman reconnaissait à la critique sociale était donc psychologique. Cette valeur, selon Goodman, venait du fait qu'elle amenait sur la place publique des sujets qui auparavant étaient considérés comme indignes de l'attention du public. Le critique social était donc un peu comme cet enfant des « Habits neufs de l'Empereur » qui en s'écriant : « Mais Papa, l'Empereur est tout nu », énonce ce que chacun sait mais que personne n'ose énoncer. Goodman écrivait, à l'occasion d'une préface pour un recueil d'essais d'abord parus dans le journal *Liberation* :

“Boredom, in 1956, partly referred to the era of Eisenhower [...] but to *Liberation* it also meant urban anomie, front politics and public relations, mass-communications, the suburban standard of living. It was unusual at that time to consider these things as political rather than esthetic, but we are learning otherwise.” (*SL*, p. x.)

Goodman participait ce faisant à cet élargissement du politique souhaité par la Nouvelle Gauche durant les années 1960<sup>46</sup>.

### 3.2.2.1 Une critique théorique qui demeure futile

Les désaccords que certains pouvaient avoir envers la critique sociale, celle notamment énoncée par les sociologues étatsuniens, ne pouvaient avoir qu'une origine psychologique. Cela nous amène à un reproche que Goodman adressait à la théorie critique : elle était futile, autrement dit elle n'était pas suivie de conséquences pratiques. Goodman revint sur cette idée à de nombreuses reprises durant les années 1960. Il écrivait par exemple dans *The Community of Scholars*, à l'intérieur d'une réflexion plus générale sur les Universités :

“It is good in principle for a man to *know* literature and history, the workings of society, a natural science, and mathematics. But I am less and less convinced that prescribing these studies to undergraduates has any relation whatever to their mature use and knowledge of them.” (*CS*, p. 314).

D'une manière plus véhémement, Goodman revenait un peu plus loin sur ce même thème de l'enseignement, cette fois-ci l'enseignement des humanités :

---

<sup>46</sup> Élargissement revendiqué dans les fameux slogans « tout est politique », « si tu ne fais pas partie de la solution tu fais partie du problème » et « le personnel est le politique ».

“They do not initiate character-change in the students or the teachers. What is worse, nobody proposes that they should ! I have not read a single statement of the academic critics to this purpose. Instead, there is all along the line a double standard, the academic truth and the real truth.”<sup>47</sup>

À première vue, Goodman retrouvait avec cet appel à la pratique un thème pragmatique classique. Ce n’était pas le cas. Un auteur pragmatique classique comme Pierce, par exemple, s’intéressait bien, comme Goodman, à ces écarts existants entre théorie et pratique. Mais sa démarche n’avait pas pour but, comme Goodman lorsqu’il demandait aux professeurs de pratiquer leur discours, de s’appuyer sur les théories afin de remettre en question le manque de pratique, mais, à l’inverse, de s’appuyer sur les pratiques afin de remettre en question les théories. Plus spécifiquement, il s’agissait pour les pragmatistes, qui suivaient le postulat que « les actions parlent plus fort que les mots » (pour reprendre l’heureuse locution anglaise), de départager les croyances « réelles » des croyances « de papier », autrement dit, de critiquer des déclarations théoriques non suivies de conséquences pratiques à partir des croyances que dénotent des actions. Le philosophe pragmatiste Rorty écrit ainsi : « Disengagement from practice produces theoretical hallucinations »<sup>48</sup>.

Supposer que Goodman ait été influencé ici par des auteurs pragmatistes est donc une hypothèse erronée. On peut plutôt voir dans cette critique des professeurs une influence du freudisme, doctrine dans laquelle on trouve une mise en garde contre l’acquisition de connaissance qui n’est pas accompagnée d’une transformation personnelle, laquelle est caractérisée notamment par la présence d’affects. (Incidentement, Freud aurait élaboré cette prévention parce qu’elle lui permettait d’immuniser sa théorie lorsque la connaissance qui aurait dû guérir ses patients ne les guérissait pas.) Pour Goodman, cette absence de transformation personnelle se caractérisait par le fait que les critiques de ces professeurs restaient théoriques, ne portaient pas à conséquence parce qu’elles ne les engageaient pas à l’action, notamment parce qu’elles s’abstenaient de viser des personnes, d’être (au moins en partie) des critiques *ad hominem*. Toujours dans *The Community of Scholars*, Goodman écrivait que « [...] the teacher’s [...] cannot make the personal reference or express *ad hominem* the emotion that must

---

<sup>47</sup> CS, p. 320. Voir les remarques d’esprit similaire dans *SOL*, p. 154, 171.

<sup>48</sup> *Achieving our Country*, p. 94.

lead to action here and now. Because he is himself afraid of anything happening » (*CS*, p. 263-264). Il avait auparavant développé cette idée dans « The Ineffectuality of Some Intelligent People » (1962) :

“Another important factor in the professors’ behavior is their disposition to verbalize experience and keep it verbalized, rather than to use speech as an action upon others. They shun argument *ad hominem*. ‘Communication’ comes to mean the exchange of ideas from one head to another with each person’s character defenses left intact and his pattern of behavior left unaltered. Speakers put only their formulations at stake, not their lives, their fortunes, or their sacred honor. When they come to share a common idea, it is with the same detachment. Since they have staked nothing and have not committed their persons in their speech, their agreement gives them no strength of solidarity, and there is no engagement in the action that would normally follow on agreement.” (*DL*, p. 109.)

Nous aurons l’occasion de le voir, Goodman développa lui-même cette critique *ad hominem* qu’il prônait dans ce passage. L’influence de la psychanalyse est ici manifeste : le vocabulaire utilisé (« character defenses ») est d’ailleurs repris de Reich<sup>49</sup>. Goodman avait repris de cette psychanalyse cette méthode (la critique *ad hominem*) dès 1945, lorsque, se ralliant implicitement à une théorie de la vérité manifeste, il utilisait l’argument *ad hominem* comme argument politique. Même dans *Gestalt Therapy*, où il avait cherché le plus à prendre ses distances avec le freudisme, il adhérait encore à une telle approche, notamment lorsque, en affirmant « l’importance logique de la psychologie », il admettait « épouser une sorte de “faux raisonnement génétique” et, pire encore, utiliser une forme particulièrement offensante d’argumentation *ad hominem* »<sup>50</sup>. Contrairement à d’autres affirmations programmatiques du même ouvrage, celle-ci fut effectivement concrétisée. Mentionnons par exemple que Goodman utilisa aussi l’argument *ad hominem* afin de critiquer différentes théories philosophiques. Il se référait par exemple au « syndrome, sec et sans affects, du positivisme »<sup>51</sup>.

---

<sup>49</sup> Cf. Wilhelm Reich, *L’analyse caractérielle*, Paris, Payot, 1971.

<sup>50</sup> *GT*, # 3.10, p. 93. On pourrait aussi mentionner ici les considérations sur l’« introjection » dans le même ouvrage.

<sup>51</sup> *GT*, # 3.11, p. 95. On trouve d’autres exemples de cette lecture psychanalytique de textes philosophiques dans Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 105.

Remarquons, pour en finir avec le reproche de futilité que Goodman adressait à la critique théorique, qu'en admettant « l'importance logique de la psychologie », Goodman démontrait clairement la profondeur de son attachement au freudisme, et cela plus particulièrement en comparaison avec son attachement à cette autre doctrine à laquelle il se ralliait, le kantisme<sup>52</sup>. La théorie de la vérité manifeste que Goodman utilisait et prônait repose en effet sur l'identité posée entre la valeur d'une théorie et l'origine de celle-ci, identité que Kant critiquait explicitement, lui qui au contraire faisait une distinction entre « l'origine de l'expérience [et] ce qu'elle renferme », en précisant que si la première « relève de la psychologie empirique », la seconde, par contre, « relève de la critique de la connaissance et en particulier de celle de l'entendement »<sup>53</sup>. D'une manière plus générale, Goodman (à l'instar de Freud et ses épigones) cherchait à traiter les normes comme des faits<sup>54</sup>, surtout dans l'approche « unitaire » élaborée dans l'ouvrage *Gestalt Therapy*, alors que Kant, qui suivait une approche dualiste, refusait au contraire cette assimilation. Autrement dit, le « kantisme goodmanien » apparaît, au moins en ce qui concerne cet aspect, spécifiquement subordonné à la ligne directrice (psychanalytique) de la pensée politique de Goodman.

L'usage de différentes analogies psychothérapeutiques (*psychothérapeute, diagnostic, prognostic, thérapeutique, etc.*) est donc valable et utile pour décrire l'évolution du discours politique de Goodman durant les années 1960, particulièrement au début de celle-ci. Les choses changèrent toutefois assez rapidement.

---

<sup>52</sup> « I am a Kantian », écrivait on ne peut plus clairement Goodman (*FY*, p. 209). On trouve d'autres déclarations d'allégeance kantienne dans les textes de Goodman (voir notamment *SOL*, p. 156 ; *NR*, p. 101).

<sup>53</sup> Emmanuel Kant, *Prolégomène à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Paris, Vrin, 1967, p. 74.

<sup>54</sup> Bouveresse-Quilliot et Quilliot notent que « le souci prédominant [chez les psychanalystes] de décrire des réalités de fait engendre l'illusion qu'il est possible de s'abstenir de poser les questions de droit » (*Les critiques de la psychanalyse*, p. 85). (D'une manière plus générale, le terme « psychologue » est utilisé, en philosophie, pour désigner les démarches qui assimilent ainsi les normes à des faits (cf. Pascal Engel, *Philosophie et psychologie*, Paris, Gallimard, 1996).)

### 3.3 La thérapeutique contre le diagnostic

Avec l'évolution de la décennie, le développement de l'intérêt « thérapeutique » de Goodman l'amena en effet à s'intéresser aux conséquences nuisibles, de ce même point de vue thérapeutique, du diagnostic lui-même. En effet, Goodman poursuivit cette réflexion sur le rapport entre la critique théorique et la vie politique et sociale, ce qui l'amena finalement à jeter un regard différent, plus sévère, sur cette critique théorique. Aux deux reproches précédemment mentionnés (n'apprendre rien et être inefficace) s'en ajouta un troisième (être nuisible), qui révélait chez Goodman l'approfondissement de sa réflexion politique.

#### 3.3.1 Généralité et fatalisme

Nous pouvons résumer ce troisième reproche très brièvement : la paralysie pratique qui découlait de la théorie elle-même pouvait engendrer des maux dangereux. Marx, très confiant en l'efficacité de la théorie critique, écrivait qu'il fallait « rendre l'oppression réelle encore plus pesante, en y ajoutant la conscience de l'oppression, rendre la honte encore plus infamante en la publiant »<sup>55</sup>. Inversement, Goodman croyait qu'une telle « publication de la honte » risquait non seulement de rester sans effets, mais aussi, plus gravement, d'engendrer cynisme, anxiété et fatalisme. En rendant le public qui en prenait connaissance conscient de l'ampleur de ce qui n'allait pas dans sa société, la critique sociale décourageait ce même public et le rendait donc peu à même de remédier à l'état de fait jugé indésirable<sup>56</sup>. Ce sentiment d'impasse était notamment responsable, selon Goodman, d'une délinquance dont le trait « le plus significatif » était son fatalisme<sup>57</sup>. Vincent aborde ce volet de la pensée de Goodman en examinant la critique par Goodman du marxisme :

[...] c'est avant tout au marxisme-léninisme que Goodman s'adressait lorsqu'il critiquait, du point de vue de la stratégie, l'extrémisme politique. À ses yeux, « ce n'est pas un

---

<sup>55</sup> Karl Marx, *Sur la religion*, Paris, Éditions sociales, 1972, p. 45.

<sup>56</sup> Voir les remarques déjà citées de *Growing Up Absurd* (ci-dessus, en page 150). Voir aussi *GUA*, p. 24 ; *UEPP*, p. 9.

<sup>57</sup> Vincent, *Présent au monde*, p. 317.

hasard si les théoriciens de notre siècle excellent à démontrer que la révolution ne peut pas “vraiment” réussir [...] » : l’histoire est là qui nous la montre inéluctablement vouée à la « bureaucratisation du prophétique » ou à la « loi d’airain de l’oligarchie [...] ».<sup>58</sup>

Or si Goodman adressa effectivement cette critique au marxisme, il l’adressait aussi à bien d’autres théories, comme permettent même de le voir les citations de Goodman dans le passage de Vincent juste cité : en effet, les allusions de Goodman dans ce passage (*PP*, p. 150) ne renvoient pas, comme Vincent le laisse entendre, à Marx ou à ses épigones mais plutôt à Max Weber (pour la « bureaucratisation du prophétique ») et à son élève Robert Michels (pour la « loi d’airain de l’oligarchie »)<sup>59</sup>. Ceci permet de préciser le type de critique que Goodman adressait à l’extrémisme politique. En effet, on voit mal Weber et Michels comme des extrémistes politiques. S’il est vrai que ce dernier fut un temps marxiste et que Weber fut fortement influencé par Marx<sup>60</sup>, il n’en demeure pas moins que ces deux auteurs, politiquement, étaient des libéraux ou des conservateurs. Et c’est précisément ce que Goodman cherchait à montrer : il évoquait les théories de Weber et Michels afin de mettre en lumière les conséquences politiques qu’entraînaient la connaissance d’un certain type de théorie : en rendant le public qui en prenait connaissance conscient de l’ampleur de ce qui n’allait pas dans sa société, la critique sociale décourageait ce public et le rendait donc peu susceptible de remédier aux maux qu’elle dévoilait. En d’autres mots, c’est de la *généralité* même des critiques dont Goodman se méfiait, cette généralité qu’il avait aperçu lorsque, dans

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 416.

<sup>59</sup> Voir Weber (*Économie et société*, vol. 1, p. 326 et suiv.) et Robert Michels (*Les partis politiques : essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*, Paris, Flammarion, 1971, 309). On peut envisager que la référence à la « loi d’airain de l’oligarchie » de Michels ait aussi constitué une critique indirecte du « Mouvement », puisque cette théorie de la loi d’airain de l’oligarchie (selon laquelle les organisations politiques de masse, qu’elles se veulent démocratiques ou pas, devaient inévitablement développer des tendances fortement hiérarchiques) était très connue dans la SDS, au point qu’elle aurait contribué au sentiment d’hostilité envers les organisations formelles qu’on vit s’y développer (Richard J. Ellis, *The Dark Side of the Left*, ch. 6). On trouve un bon portrait de ce sentiment d’hostilité envers les organisations formelles dans les souvenirs d’activistes de Jo Freeman (« On the Origins of the Women’s Liberation Movement from a Strictly Personal Perspective », dans *The Feminist Memoir Project : Voices from Women’s Liberation*, sous la dir. de Rachel Blau DuPlessis et Ann Snitow, New York, Three Rivers Press, 1998).

<sup>60</sup> Colliot-Thélène, *Max Weber et l’histoire*, ch. 2 ; *id.*, *Études wébériennes*, ch. 4. Sur la distance entre Weber et Marx, voir Raynaud, *Max Weber et les dilemmes de la raison moderne*.

son autocritique, il avait réalisé l'ampleur extraordinaire de son propre mécontentement, généralité qu'il percevait de nouveau dans l'ampleur même des objets visés par les théories que l'on pourrait dire d'esprit sociologiques (celles de Weber et Michels, par exemple) et qui rendait ses « porteurs » moins susceptibles de s'attaquer à des maux qu'ils jugeaient inévitables<sup>61</sup> : « the social sciences [...] keep counting and analysing men as they appear, without belief in what they could be » (*CS*, p. 252). Goodman écrivait aussi : « because of their historical theory of the "alienation of labor" (that the worker *must* become less and less in control of the work in his hands) the Marxist parties never fought for the man-worthy job itself » (*GUA*, p. 37).

### 3.3.2 Fatalisme et critique du déterminisme technique

On trouve un bon exemple de cette attitude de Goodman envers la théorie sociale et politique dans un thème, la critique de la croyance dans le déterminisme technique, qui revenait régulièrement sous sa plume. Goodman énonçait à certains moments une critique du « déterminisme technique » tel qu'il croyait la percevoir non seulement chez des auteurs, comme Ellul, qui la soutenaient explicitement, mais aussi chez d'autres chez qui, à première vue, elle était absente. Peut-être parce que cette critique, contrairement aux trois thèmes sociologiques abordés plus haut, semble avoir été développée d'une manière autonome chez Goodman, Vincent en produit une exégèse poussée, à laquelle nous nous permettons de renvoyer le lecteur intéressé<sup>62</sup>. Mentionnons simplement, afin de rendre claire notre démarche, que Goodman reprochait à Ellul, et à d'autres, de croire que le développement technique en

---

<sup>61</sup> Cf. *NR*, p. 192 : « [...] the worst is the metaphysical emergency of Modern Times : feeling powerless in immense social organizations. »

<sup>62</sup> Vincent, *Présent au monde*, p. 221-243. En fait, comme l'intitulé de sa thèse d'État ( « Paul Goodman, critique de la société technologique et théoricien de l'utopie ». Thèse de Ph. D. d'État, Lille : Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1981) le laisse deviner, Vincent place cet aspect de la réflexion de Goodman au cœur de la pensée de ce dernier. Vincent voit ainsi dans Goodman une des influences s'étant exercé sur la réflexion d'Ivan Illich sur les techniques (Vincent, « Paul Goodman, prophète du présent »). La présentation que Vincent fit de Goodman, en France, semble y avoir laissé l'image d'un penseur préoccupé par la critique de la technophilie (voir par exemple Raymond Boudon, *Effets pervers et ordre social*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p. 186). Sur ce thème chez Goodman, voir aussi Widmer, *Paul Goodman*, ch. 3 § IV.

lui-même imposait aux sociétés modernes certains choix et par le fait même restreignait la liberté d'agir ; il soutenait au contraire que l'outil technique, en lui-même, ne déterminait pas l'usage qui en était fait, et que la modernité technique autorisait donc une liberté d'action, notamment politique. En somme, qu'ils fussent technophiles ou technophobes, ils étaient nombreux, selon Goodman, à croire que la technique restreignait le champ du possible.

Ce faisant, Goodman prenait une distance marquée avec les théories sociologiques dans leur ensemble bien davantage que ne le laisse voir le portrait de Vincent, qui n'aborde qu'une seule de celles-ci.

### 3.3.2.1 Continuité avec le « Pamphlet de mai »

Dans le contexte de la problématique ici abordée, on peut remarquer que ce thème s'inscrivait en continuité avec le regard sur le politique que Goodman avait développé dans le « Pamphlet de mai », en ceci qu'aussi bien durant les années 1960 qu'en 1945 Goodman n'apercevait pas la différence entre les groupes primaires (amis, famille, etc.) et les groupes secondaires, ce qui pouvait par exemple expliquer pourquoi il écrivait (en 1962), devant le comportement pour lui incompréhensible de ces derniers : « In great numbers [...] the whole is less than the summation of its parts »<sup>63</sup>. En d'autres mots, le monde socio-politique dans ce qu'il comportait de spécifique demeurait en grande partie au-delà de l'horizon de Goodman. La spécificité du phénomène social affirmée par des théories sociologiques ne rencontrait qu'hostilité chez Goodman, qui refusait non seulement la version relativement forte qu'en proposait C. W. Mills<sup>64</sup>, mais aussi une version faible telle qu'on la trouvait dans les

---

<sup>63</sup> *DL*, p. 100. Le fait que, comme nous avons pu le noter plus haut, Goodman ait *accepté* en 1960 la distinction entre groupes primaires et secondaires (*cf. NH*, p. 227), ne l'empêchait pas, on le voit, de la refuser de nouveau en 1962. Nous avons là un bon exemple des flottements auxquels nous assistons souvent chez Goodman, flottements qui rendent l'analyse ici effectuée valable dans ses grandes lignes plutôt que dans le détail.

<sup>64</sup> *Cf. GUA*, p. 226 ; *FY*, p. 204-205 ; *NH*, p. 42-74 ; Stoehr, « Growing Up Absurd – Again », p. 493.

théories des jeux<sup>65</sup>. Conséquemment, Goodman concluait, à la manière d'un Stirner, que la notion même de « Société » était une superstition nuisible :

“There is an odd abstraction, ‘Society,’ that has exercised a superstitious compulsion on political scientists since the time of Bentham, Comte, Hegel, and Marx ; instead of the loose matrix of face-to-face communities, private fantasies and shifting subsocieties in which most people live their lives.” (*LPFE*, p. 49.)

Voilà qui éclaire le regard pour le moins radical que jetait Goodman sur la sociologie empirique, celle de Weber et Michels comme celle de Marx. Ainsi, malgré les quelques passages de ses textes qui constituent des exceptions (voir par ex. *UEPP*, p. 14-15), on peut noter que, comme Widmer le remarque, Goodman ignorait le contexte social qui rendait impraticable ses propositions de réforme<sup>66</sup>. En cela, Goodman n'était pas si particulier qu'on pourrait le croire. Comme le remarque très finement Novick : « It might be remarked that it is a curious aspect of our psychology that we think of technical [...] obstacles as intractable, but attitudinal or political obstacles as capable of being overcome.<sup>67</sup> » En ce qui concerne Goodman, même en 1970, c'est-à-dire après qu'il eut par la force des choses et parfois bien malgré lui acquis une certaine expérience politique, il adhérait encore à l'idée que l'action de quelques milliers de gens de bonne volonté permettrait la transformation des USA<sup>68</sup>. Or la

---

<sup>65</sup> Goodman semblait pour ainsi dire allergique à la théorie des jeux, théorie qui supposait contrairement à ce qu'il pensait, que les conflits d'intérêts fussent possibles. Il est vrai, par ailleurs, que Goodman ne semblait connaître cette théorie que par l'utilisation qui en était faite, durant les années 1960, afin de justifier l'escalade nucléaire (cf. *DL*, p. 65 ; *LCP*, p. 272 ; *DLPE*, p. 122).

<sup>66</sup> Widmer, *Paul Goodman*, p. 90.

<sup>67</sup> Novick, *The Holocaust in American Life*, p. 52. Novick ajoute : « In fact, comparing our relative successes in surmounting technical and attitudinal obstacles, we should perhaps reverse our expectations. »

<sup>68</sup> *NR*, p. 199. Il faut dire que cette ignorance était en grande partie immunisée par l'utilisation par Goodman d'une théorie de la fausse conscience pour expliquer ce qu'il considérait être les « pathologie » des scientifiques des sciences sociales (voir par exemple *DL*, p. 97-98, 103, 104, 109). Elle l'était aussi par le fait qu'avec l'émergence de la Nouvelle Gauche, Goodman avait trouvé des comparses dans son approche : Christopher Lasch, *The Agony of the American Left*, New York, A. A. Knopf, 1969, p. 180 : « From the beginning, the New Left defined political issues as personal issues ».

simple existence des conflits d'intérêts – que Goodman, nous l'avons vu, n'admettait pas – pouvait expliquer l'inertie sociale à laquelle Goodman se butait<sup>69</sup>.

### 3.3.2.2 Les questions sociales comme questions psychologiques

En résumé, les résistances que rencontraient ses propositions d'amélioration de la société apparaissaient à Goodman comme une énigme dont la solution ne pouvait être que psychologique : « if you do not do better, it is not because there are no alternatives, but because you do not choose to » (*UEPP*, p. xii). Il va sans dire que, puisque Goodman ne connaissait évidemment pas son ignorance des phénomènes socio-politiques, nous déduisons sa réflexion, telle que nous la présentons ici, de la manière dont le dilemme qu'il présentait (déterminisme technique ou liberté politique d'appliquer des réformes) excluait d'emblée certaines hypothèses. En d'autres mots, la réflexion que nous venons de présenter (de même que son ralliement à certaines positions de Reich) s'appuyait sur des éléments de nature méta-conscients. Goodman en vint à s'intéresser à la croyance en la détermination technique de la société, effectivement explicite chez certains (notamment Jacques Ellul), parce qu'elle lui apparaissait comme un, sinon le facteur<sup>70</sup>, pouvant ainsi expliquer la résistance aux propositions qu'il avançait. C'est d'ailleurs afin de s'attaquer à cette croyance qu'il multipliait les propositions de réforme, comme il l'expliquait dans une entrevue publiée en 1968 dans le journal anarchiste *Freedom* :

“The Americans – and I'm pretty sure that it must be true in all high technologies – are absolutely deluded by the notion that the way things are done today is inevitable, and that nothing can be done, because of the complexity of modern technology, the galloping urbanisation, the population explosion, the rising Third World, and so on. These are delusions. Therefore, in order just to loosen the Americans psychologically a little bit, I'm quite prepared to think up half a dozen crack-brained schemes on any issue. It's like saying : You think that's the only way to do this? Not so. You can do it this way, look, or you can do it that way, see. Now, I don't care about any of these schemes as such, you know,

---

<sup>69</sup> Cf. Mancur Olson, *Logique de l'action collective*, Paris, Presses universitaires de France, 1978.

<sup>70</sup> Cette croyance dans la détermination technique de la société constituait en fait un aspect particulier du problème plus général que constituait la psychologie du désarroi politique présente chez les gouvernés. Une soif de pouvoir des dirigeants constituait un autre de ces facteurs (*NR*, p. 183).

except politically : I like to make ones which are interesting. But psychologically, the point is to let them see, for instance, that this excessive centralisation is not necessary. It doesn't even measure up to its own claim, namely that it's efficient. So you make up little models out of your head. That doesn't mean that you're necessarily suggesting these models for application. What you're doing is saying : Look – think a little bit.<sup>71</sup>”

En bref, la critique du déterminisme technique et social de Goodman prolongeait directement le psychologisme qu'il avait exprimé dans le « Pamphlet de mai », c'est-à-dire la manière par laquelle il approchait les groupes secondaires comme s'ils étaient identiques aux groupes primaires. (Par contre, Goodman ne faisait plus référence à des résistances inconscientes.) À mesure qu'un regard effectivement déterministe se répandait dans le Mouvement, vers la fin des années 1960, Goodman développa cet aspect de sa pensée, au point qu'il en vint, finalement, à jeter un regard critique sur le type de diagnostic radical qu'il avait lui-même énoncé auparavant dans le « Pamphlet de mai ».

### 3.3.2.3 Plaidoyer pour une approche à la pièce

À la fin des années 1960, alors que le Mouvement s'affolait, qu'il plongeait dans l'extrémisme et que ses points de repère s'éloignaient de ceux du gros de la société étatsunienne<sup>72</sup>, Goodman écrivait dans *New Reformation*, à propos des étudiants contestataires : « apparently, to them, the ordinary function of society cannot be humanly influenced in any way – they are like laws of nature. If they are right – they may be, but I don't think so – there is no solution but apocalypse » (*NR*, p. 162). À l'approche radicale à laquelle se ralliaient de plus en plus ces contestataires, Goodman préférait une approche plus modeste : « What is my real bother with the neo-Leninist wing of the New Left? It is that the abortive manipulation of lively energy and moral fervor for a political revolution that will not be, and ought not to

---

<sup>71</sup> Roger Barnard, Bob Overy et Colin Ward, « Interview with Paul Goodman », <<http://ecn.org/freedom/1968/goodutop.html>> (10 septembre 2005). Cette intention « thérapeutique » à l'œuvre derrière les propositions avancées par Goodman explique aussi pourquoi « one is never sure how seriously Goodman's proposals are to be taken » (King, *The Party of Eros*, p. 115).

<sup>72</sup> Voir Lasch, *The Agony of the American Left*, p. 180 et suiv. ; Gitlin, *The Sixties*, ch. 12-17 ; Collier et Horowitz, *Destructive Generation*, p. 14, 40, 171-173, 289-290 ; Richard J. Ellis, *The Dark Side of the Left*, ch. 4-6 ; Rorty, *Achieving our Country*, p. 55 et suiv.

be, confuses the piecemeal social revolution that is brightly possible » (NR, p. 158). On trouvait chez Goodman d'autres passages du même type. Dans *New Reformation*, par exemple, il entreprenait de justifier plus en détail, à l'encontre des critiques que lui adressaient des « radicaux », la critique sociale « à la pièce » telle qu'il l'avait pratiquée à travers les années 1960 :

“My proposed little reforms and improvements are meaningless, it is said, because I do not attack the System itself, usually monopoly capitalism ; and I am given the philological information that ‘radical’ means ‘going to the root,’ whereas I hack at the branches. To answer this, I have tried to show that in a complex society which is a network rather than a monolith with a head, a piecemeal approach can be effective ; it is the safest, least likely to produce ruinous consequences of either repression or ‘success’ ; it involves people where they are competent, or could become competent, and so create citizens, which is better than ‘politicizing’ ; it more easily dissolves the metaphysical despair that nothing can be done. [...]”

More important, in the confusing conditions of modern times, so bristling with dilemmas, I don't know what is the root. I have not heard of any formula, e.g., ‘Socialism,’ that answers the root questions. [...] Since all actual societies are, and have to be, mixtures of socialism, market economy, etc., the problem in any society is to get a more judicious mixture, and this *might* be most attainable by tinkering.”<sup>73</sup>

En d'autres mots, Goodman prônait là une critique ponctuelle plutôt que structurelle. On peut distinguer la première de la seconde ainsi : « La notion de cause peut [être] associée à l'idée de l'accident qui perturbe un cours des choses considéré comme normal. Elle peut au contraire être associée à l'idée philosophique d'essence : tel phénomène se produit parce qu'il est de la nature ou de l'*essence* du système dans lequel il apparaît qu'il se produise »<sup>74</sup>. Dans le premier cas il s'agit d'une cause ponctuelle ; dans le second, d'une cause structurelle. Les sociologues, comme Goodman le soulignait, s'ils « ne sont pas toujours d'accord sur la nature des caractéristiques d'un système qu'il convient de considérer comme *structurelles*, [...] s'entendent sur un point, à savoir que les *vraies* causes des phénomènes sont bien à

---

<sup>73</sup> NR, p. 204-205 (trad. franc. CRS, p. 129-130). Incidemment, les étudiants citaient ici Marx, ce que Goodman ne pouvait pas ignorer puisque le passage cité donnait son titre et figurait en exergue du pamphlet de Dwight MacDonald, *Le marxisme est-il en question?*, que Goodman, selon toutes probabilités, connaissait bien.

<sup>74</sup> Boudon, *L'art de se persuader*, p. 257.

chercher du côté de ce type de caractéristiques »<sup>75</sup>. La critique ponctuelle cherche à écarter la cause accidentelle, alors que la critique structurelle cherche à écarter quelque chose de beaucoup plus général.

On peut percevoir à travers l'approfondissement de la réflexion critique de Goodman sur la théorie une modification des postulats sous-jacents à sa réflexion : nous l'avons vu, quand Goodman accusait les discours des professeurs de rester sans suite, il adhérait à l'idée, héritée de Freud, que des facteurs inconscients rendaient factice la prise de conscience des professeurs ; par contre, en critiquant les conséquences politiques néfastes des théories générales, Goodman visait des idées bien conscientes<sup>76</sup>. Plus spécifiquement, Goodman avait bel et bien donné son adhésion à une approche pragmatique des théories<sup>77</sup>. Insensiblement, il avait glissé d'une critique (d'inspiration freudienne) des « porteurs » de certaines idées à une critique de certaines idées : le reproche qu'il adressait à la théorie critique était non plus qu'elle était inutile dans la mesure où elle n'envisageait pas les résistances inconscientes qu'elle rencontrait, mais plutôt qu'elle était inadéquate pour l'action, parce que trop générale : « An essential part of any sociological enquiry is having a practical effect, otherwise the problem is badly defined » (*NR*, p. 205 (trad. franc. *CRS*, p. 130)). Avec les deux premiers reproches que nous avons abordés Goodman visait non pas la théorie critique, mais plutôt les savants qui l'exprimaient et le public qui en prenait connaissance. En traitant de l'absence de conséquences d'un certain discours, Goodman visait en effet à attirer l'attention sur la passivité de certains groupes, par exemple les intellectuels. Ce n'est toutefois pas le cas du troisième reproche, le plus dur, adressé par Goodman à la théorie critique, car il visait la théorie elle-même.

---

<sup>75</sup> Boudon, *L'art de se persuader*, p. 258.

<sup>76</sup> Voir notamment ces nombreux passages où Goodman affirmait que puisque les choix pratiques des gens dépendaient des possibilités qui se présentaient à eux, le critique social avait intérêt à nourrir l'imagination de son public (voir par exemple *UEPP*, p. 5 ; *LCP*, p. 256). Cette remarque s'applique aussi à la critique par Goodman du déterminisme technique, elle aussi une croyance à la portée de la conscience par des moyens ordinaires.

<sup>77</sup> Une génération plus tard, le philosophe pragmatiste Rorty reprocha à la Gauche étatsunienne, comme Goodman, « its retreat from practice to theory » (Rorty, *Achieving our Country*, p. 37).

En suivant cette pente, Goodman en vint éventuellement à jeter un regard moins assuré sur le monde, à reconnaître des incertitudes que son adhésion antérieure à la théorie de la vérité manifeste lui avait interdit de reconnaître. Le passage cité voit Goodman affirmer : « I don't know what is the root » (NR, p. 204-205). Ailleurs dans *New Reformation*, il parlait volontiers de « dilemmes » (NR, p. 129, 142, 161, 197, 204). Des termes inédits apparaissent dans son vocabulaire : « Perhaps. Sometimes » (NR, p. 150). Il niait spécifiquement, à un moment, une explication basée sur une théorie de la vérité manifeste : « There is real confusion here, shared by myself ; it is not all the effect of base motives and stupidity » (NR, p. 144). Ce faisant, il en vint à prôner une approche plus prudente en politique (NR, p. 197). C'est qu'il envisageait les effets non-anticipés de l'action politique : toujours dans le passage cité, il évoquait les « ruinous consequences of either repression or "success" » (NR, p. 204) ; peu avant sa mort, il disait à son frère Percival, avec un ton de découragement manifeste : « Every time anyone plans anything, it turns out to be much worse than expected. If you can make a one percent improvement that's the most you can do in this world »<sup>78</sup>. L'ampleur des effets non-anticipés qu'il percevait lui rendait « peu crédibles [...] les utopies cybernétiques, c'est-à-dire les utopies représentant les sociétés comme programmées ou programmables »<sup>79</sup>.

Incidentement, on peut apercevoir dans cette réflexion des années 1960 un dialogue long et complexe avec les sciences sociales. Goodman s'était rallié au diagnostic de certains sociologues critiques, dans la mesure où il rejoignait le sien ; il avait pris ses distances avec l'aspect déterministe des sciences sociales empiriques ; finalement, en s'intéressant aux effets non-anticipés de l'action, il reprenait un thème classique de ces mêmes sciences sociales empiriques<sup>80</sup>.

---

<sup>78</sup> Dollens, « Interview with Percival Goodman », p. 150.

<sup>79</sup> Boudon, *Effets pervers et ordre social*, p. 13.

<sup>80</sup> Pour un bref historique de ce thème, voir Robert Nadeau, « Histoire en raccourci du concept de "conséquences inintentionnelles" », 2004. [www.unites.uqam.ca/philosophie/professeurs/Nadeau/textes/Conséquences\\_inintentionnelles.pdf](http://www.unites.uqam.ca/philosophie/professeurs/Nadeau/textes/Conséquences_inintentionnelles.pdf) (15 janvier 2005).

En tout état de cause, il est donc utile de circonscrire l'idée que Goodman aurait posé un « diagnostic » en 1945 avant de proposer, durant les années 1960, la « thérapeutique » qui lui correspondait. Goodman fut en effet amené, précisément en raison de son souci « thérapeutique », à modifier également son « diagnostic » et, ce faisant, à redéfinir d'une manière marquée sa pensée et son action politique.

### **3.4 La critique sociale « enracinée » chez Paul Goodman**

Parallèlement à la réflexion que nous venons de retracer, Goodman avait poursuivi une activité de critique sociale, une activité qu'il voulait capable d'éviter les divers écueils que rencontrait la théorie critique. Comme nous le mentionnions plus haut, Goodman tenta de développer une autre critique sociale, une critique à l'ancienne, revendiquant les idéaux et valeurs communs de la société étatsunienne.

#### **3.4.1 Freud et les révolutions manquées**

Cette innovation était apparue plus ou moins inopinément dans *Growing Up Absurd* (*GUA*). Goodman écrivait dans ce livre consacré aux difficultés qu'avaient les jeunes à trouver leur place dans le monde adulte : « [...] *the accumulation of the missed and compromised revolutions of modern times, with their consequent ambiguities and social imbalances, has fallen, and must fall, most heavily on the young, making it hard to grow up* » (*GUA*, p. 217). Par « révolutions ratées et compromises », Goodman faisait référence, au-delà des révolutions au sens strict du terme, à une multitude de projets et de valeurs : fonctionnalisme, projet architectural de la « green city », *New Deal*, syndicalisme révolutionnaire, sociologie, démocratie, républicanisme, liberté d'expression, libéralisme, idéal jeffersonien du producteur agraire indépendant, idéaux de la Révolution française, Réforme protestante, science moderne, Lumières, honnêteté, culture populaire, abolition du travail des enfants, éducation obligatoire, éducation progressiste (au sens historique du terme), etc<sup>81</sup>.

---

<sup>81</sup> *GUA*, p. 218-225. On trouve chez King, *The Party of Eros*, p. 105-106, un bon exposé des difficultés que présente l'analyse de ce thème.

### 3.4.1.1 Un héritage freudien encore bien présent

Ce passage amena plusieurs lecteurs de Goodman à l'accuser, dans les années 1960, de « freudisme politique »<sup>82</sup>. Goodman leur répondit en 1970 en soutenant que là où une névrose apparaissait, le passé expliquait effectivement le présent :

“The criticism of the genetic fallacy [...] does not apply to the *negative*, to the *lapses* in the present, which can often be remedied only by taking into account some simplicities of the past. [...] This is, of course, what Freud knew as a clinician when he was not being metapsychological.” (NR, p. 206.)

En d'autres mots, Goodman se ralliait effectivement à un point de vue psychanalytique : il justifiait le point de vue historique qu'il avait auparavant critiqué en opposant le bon Freud (le clinicien) au mauvais Freud (le « métapsychologue »)<sup>83</sup>. C'est donc à bon droit que Vincent compare ces mêmes révolutions manquées à des « situations inachevées »<sup>84</sup> : contrairement à ce que laisse entendre Stoehr<sup>85</sup>, Goodman adhérait effectivement à cet endroit à un « freudisme politique », adhésion qui ne cadre pas avec le dogme goodmanien d'une rupture avec Freud opérée vers 1951.

L'héritage freudien dans ce passage était même plus profond. On peut aussi apercevoir dans cette idée selon laquelle les jeunes étaient les plus à même d'être insatisfaits d'un monde où diverses « révolutions du monde moderne » avaient (en partie ou totalement) échoué un héritage de la conception « biogénétique » du freudisme. L'idée de Goodman supposait non seulement l'idée banale que les jeunes étaient moins socialisés que les adultes, mais aussi qu'ils devraient retrouver dans leur développement les étapes qu'aurait dû franchir la société à la modernité. On peut en fait voir dans cette idée que les jeunes étaient les plus

---

<sup>82</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 251.

<sup>83</sup> L'opposition ici tracée entre un Freud métapsychologue déterministe et un Freud clinicien cherchant à atteindre l'autonomie du patient (présente également chez MacIntyre, *The Unconscious*, p. 113) recouvre, notons-le, les différentes interprétations politiques de Freud avancées dans le débat entre freudiens dans les années 1945-1960.

<sup>84</sup> *Présent au monde*, p. 424.

<sup>85</sup> *Here, Now, Next*, p. 250-252.

susceptibles d'être insatisfaits d'un monde où diverses « révolutions du monde moderne » avaient (en partie ou totalement) échoué un lointain héritage de la loi biogénétique de Haeckel, « très influente dans la biologie et les sciences humaines à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>86</sup> et selon laquelle « l'ontogénèse résume la phylogénèse ». En d'autres termes, Goodman adhéraït, via Freud<sup>87</sup>, à l'idée évolutionniste que l'histoire de l'individu retrouvait les étapes également rencontrées par l'histoire du genre humain.

### 3.4.1.2 Le pouvoir naturel et la société corrompue

Avec cette théorie, Goodman approchait le passé humain d'une manière nouvelle : en 1945, Goodman avait tracé le portrait d'une forte tension entre un potentiel humain encore latent et un passé de l'humanité ravalé au rang de préhistoire d'un avenir radieux ; en 1960, il décidait plutôt de voir dans différents programmes, valeurs, idéaux et mouvements sociaux des débuts de réalisations effectives de ce potentiel naturel de l'être humain. Néanmoins, cette idée des révolutions manquées n'était pas non plus en rupture avec ce que Goodman écrivait dans le « Pamphlet de mai ». Il n'avait eu pour modifier sa perspective qu'à reprendre et développer certains passages du « Pamphlet de mai ». Par exemple celui-ci : « [...] even the most corrupt and coercive functions of the present society draw on good natural power – the pity of it – otherwise the society could not survive for one moment ; for free natural power is the only source of existence » (*DLPE*, p. 2). Ou bien celui-ci : « The libertarian [...] draws now, so far as he can, on the natural force in him that is no different in kind from what it will be in a free society, except that there it will have more scope [...] » (*DLPE*, p. 2). (Cette idée revenait ailleurs dans le « Pamphlet » (*DLPE*, p. 31, 35, 37).) La différence entre ces passages et l'idée des « révolutions manquées » était qu'en 1960 Goodman, en précisant davantage quels éléments « naturels » étaient déjà effectifs, se montrait réceptif à plus de valeurs, d'idées et de programmes.

---

<sup>86</sup> Frank J. Sulloway, « Freud recycleur », p. 50.

<sup>87</sup> Selon Sulloway, « cette conception “biogénétique” de la sexualité, loin d'être une étape isolée et accidentelle de la formation intellectuelle de Freud, s'avérait un thème omniprésent et fédérateur dans le développement global de la théorisation psychanalytique » (*ibid.*, p. 52).

### 3.4.2 L'herméneutique entre aliénation et réconciliation

On peut se demander si avec une telle modification à son approche Goodman ne fut pas amené à retourner sur ses pas, à se réconcilier, à la manière d'un Hegel<sup>88</sup>, avec la société qu'il avait, dix-sept ans plus tôt, déclaré être aliénée<sup>89</sup>. Ne reconnaissait-il pas les valeurs et les programmes qui l'animaient? Qu'advenait-il de l'anarchisme, qui avait jusque là constitué le cœur du programme de Goodman? L'anarchisme il est vrai n'était pas mentionné dans les programmes énumérés dans le passage de *Growing Up Absurd* que nous venons d'aborder. On peut toutefois à partir d'autres passages, issus de textes subséquents, comprendre qu'effectivement Goodman en 1960 le remettait en question. Dans la foulée de la critique que Goodman adressait à la généralité des sociologues, il remettait en question des positions générales qu'il avait lui-même soutenues dans le passé, en soutenant que ces principes généraux demandaient à être appliqués au cas par cas, selon les contextes (*SOL*, p. 110, *DLPE*, p. 211). Il développa ainsi ce qu'on peut bien appeler une « casuistique » de l'anarchisme : plutôt qu'un principe « négatif » de contestation, il préférait y voir un principe « positif » d'autonomie (*NR*, p. 159), qui s'était partiellement réalisé à certains moments de l'histoire, et qui devait pour l'avenir être appliqué en tenant compte des situations historiques particulières (*DP*, p. 13-14, 15-16 (trad. fr. *CRS*, p. 44, 54-55)). En d'autres mots, Goodman mettait l'anarchisme dans la même situation que les autres idéaux et programmes qu'il envisageait dans *Growing Up Absurd*. Cette situation ne pouvait pas manquer d'atténuer cet anarchisme : le libéralisme dont Goodman se réclamait aussi laissait une place pour une distinction entre pouvoir légitime et illégitime. Lorsque Goodman reprenait cette distinction (voir par exemple *DL*, p. 61), il mettait implicitement de côté son anarchisme antérieur.

#### 3.4.2.1 Écarts, débats et critique sociale

Malgré tout, il serait réducteur de voir dans la nouvelle orientation prise par Goodman en 1960 un simple ralliement à ce qu'il avait auparavant conspué. En fait, Goodman

---

<sup>88</sup> Kostas Papaioannou, *Hegel*, Paris, Seghers, 1962, p. 12-14.

<sup>89</sup> Voir ci dessus, à l'article 1.1.2 Éthique, marginalité politique et aliénation.

procédait plutôt à une « réorientation » de sa critique. Goodman pouvait bien, comme il l'avait dit dans *The Empire City* développer une critique sociale d'une ampleur inédite non pas *malgré* mais bien *à cause* de cette adhésion, en se servant des valeurs et idéaux de la société étatsunienne afin de critiquer cette société étatsunienne. Cette entreprise était possible en raison du fait que dans toute société il existe un écart entre les pratiques et les valeurs. C'est cet écart, qui provient du fait que « les pratiques sociales, comme les pratiques individuelles, sont réfractaires à la morale »<sup>90</sup>, qui rend possible la critique sociale telle que Goodman avait entrepris de la pratiquer, simplement en faisant appel à ses valeurs. Il est possible, en s'inspirant des travaux de Michael Walzer, de préciser ce que cette pratique comporte de particulier en la comparant avec cette autre pratique qu'est la critique sociale théorique : Walzer distingue en effet entre deux figures du critique social, le critique social « transcendant » et le critique social « immanent ». Une critique sociale, dit-il, peut être basée soit sur une « découverte » ou une « invention », soit sur des valeurs déjà présente dans une société donnée. La première catégorie, la critique sociale « transcendante », rassemble notamment la critique exercée par des philosophes, des scientifiques et des religieux : « Il y a des révélations naturelles comme il y a des révélations divines, et le philosophe qui nous informe de l'existence d'une loi naturelle, de droits naturels, ou d'un ensemble quelconque de vérités morales objectives a emprunté la voie de la découverte »<sup>91</sup>. En comparaison, le critique social « immanent » est plutôt celui qui entreprend de « dégager les grandes lignes de [la] morale existante »<sup>92</sup> afin de critiquer différentes pratiques. En tant que telle, elle est une pratique à la portée de tous : « La critique sociale est moins le rejeton pratique de la connaissance scientifique que la cousine cultivée de la plainte commune »<sup>93</sup>. Lasch utilise pour se référer à cette même opposition à des termes moins techniques : le critique social

---

<sup>90</sup> Walzer, *Critique et sens commun*, p. 62.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 82.

« désincarné » (plutôt que transcendant) et le critique social « enraciné » (plutôt que immanent)<sup>94</sup>.

Si on reprend ici cette distinction, il apparaît clairement que Goodman, durant les années 1960, s'approchait de la figure du critique social « enraciné ». Alors que les sociologues critiqués par Goodman s'intéressaient aux causes structurelles des problèmes qu'ils abordaient, Goodman, peu susceptible d'apercevoir ces causes, s'intéressait par contre beaucoup aux causes ponctuelles, notamment l'échec de certains individus à remplir le devoir prescrit par tel ou tel programme, idéal ou valeur.

Il serait évidemment fastidieux de décrire dans le détail cette critique, étant donné la grande variété des programmes, idéaux et valeurs auxquels Goodman se référait dans le passage de *Growing Up Absurd* portant sur les « révolutions manquées ». Contentons-nous ici d'envisager l'exemple du nationalisme civique étatsunien : dans « My Psychology as a "Utopian Sociologist" » (*NH*, p. 231), Goodman expliquait comment il avait entrepris en 1958 de lire des textes fondateurs de la Révolution américaine, textes qui lui avaient inspiré la résolution de « faire quelque chose » pour son pays. On pourrait penser ici que le radical et l'anarchiste qu'était Goodman fournissait une interprétation très libre des écrits de Jefferson, Washington et des autres « pères fondateurs » de la République étatsunienne. Autrement dit, le nationalisme de Goodman semble appartenir à ces « singularités qui tranchent » abordées plus haut. Or un examen plus approfondi, ici aussi, permet de nuancer cette première impression. En réalité, la gauche étatsunienne, à travers sa trajectoire historique, a largement souscrit à ce nationalisme<sup>95</sup>. En ce qui concerne les contemporains de Goodman, Keniston note que les contestataires de la Nouvelle Gauche cherchaient surtout à approfondir les valeurs bien étatsuniennes que sont la démocratie et la liberté individuelle. Collier et Horowitz abondent dans le même sens :

“The New Left saw itself as a movement that would design its own American future, without imitating foreign models – a sort of American studies project of the real world.

---

<sup>94</sup> *The True and Only Heaven*, p. 423.

<sup>95</sup> Rorty, *Achieving our Country*.

The phrase 'participatory democracy' captured the intention to make the promise of America real.<sup>96</sup>

Au-delà du cas somme toute particulier du nationalisme, la gauche étatsunienne, davantage sans doute que la majorité de ses consœurs occidentales, s'est appuyé sur une critique sociale enracinée, c'est-à-dire, répétons-le, une critique sociale faisant appel aux valeurs présentes dans la société. Grant McConnell note : « There have been few more persistent themes in American politics than that of outraged virtue. Sporadically [...] national indignation has erupted at revelations of corruption in public life.<sup>97</sup> »

Si cette gauche a pu souscrire aux mêmes idéaux et aux mêmes valeurs que d'autres courants, souvent opposés, de la société étatsunienne, c'était parce que les textes canoniques auxquels tous et chacun se référaient étaient abordés à partir d'une démarche herméneutique. Dans cette approche herméneutique, telle que Goodman la pratiquait en abordant les « Pères fondateurs »,

[...] l'interprète va procéder de la *vérité* à la *signification*. Par hypothèse, nous disposons d'un critère d'orthodoxie, c'est-à-dire que nous savons d'avance ce qui est vrai ou ce qui est compatible avec les vérités que nous professons. Dès lors, nous décidons d'assigner au texte la signification qui lui permet de dire vrai.<sup>98</sup>

Cela saute aux yeux en ce qui concerne Thomas Jefferson : Jefferson croyait qu'un pays ne pouvait rester libre qu'à condition que ses habitants soient libres, ce qui signifiait notamment pour lui que ses habitants soient surtout des fermiers autarciques. Longtemps après que les USA se furent engouffré dans la voie commerciale que proposait plutôt Hamilton, longtemps après, donc, que le renforcement de la division du travail eu rendu l'autarcie

---

<sup>96</sup> Cf. Kenneth Keniston, *Young Radicals ; Notes on Committed Youth*, New York, Harcourt, Brace & World, 1968 ; Collier et Horowitz, *Destructive Generation*, p. 171.

<sup>97</sup> Grant McConnell, cité dans Richard J. Ellis, *American Political Cultures*, p. 24. Ellis attire l'attention sur les racines bien ancrées de ce phénomène : « Where the European jeremiad "used fear and trembling to teach acceptance of fixed social norms." The American Puritan jeremiad used anxiety to assure a continual striving for improvement and progress » (*Ibid.*, p. 170).

<sup>98</sup> Vincent Descombes, « L'idée d'un sens commun », 2002, s.p. <[http://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/documents/disk0/00/00/05/13/ijn\\_00000513\\_01/ijn\\_00000513\\_01.htm](http://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/documents/disk0/00/00/05/13/ijn_00000513_01/ijn_00000513_01.htm)> (12 février 2006).

caduque aux USA, Jefferson, paradoxalement, est demeuré un des présidents le plus populaire auprès des Étatsuniens<sup>99</sup>. C'est qu'il leur était et leur est encore possible d'interpréter ce message de Jefferson, en d'autres mots d'affirmer que Jefferson, en énonçant ce message en faveur de l'autarcie, cherchait à affirmer (par exemple) l'importance d'un esprit d'indépendance supposé encore bien vivant. Inversement, un Goodman pouvait dénoncer l'inadéquation à ces mêmes valeurs et ainsi faire de Jefferson un anarchiste décentraliste. Aussi bien dire que Goodman pratiquait le même jeu que ses opposants. D'une manière plus générale, bien qu'à certains moments la lecture qu'il ait faite de tel ou tel texte ait pu suivre une voie plus tortueuse, il est clair que la lecture herméneutique proposée par Goodman était potentiellement autant crédible que celle pratiquée par d'autres acteurs politiques.

Avant de passer au prochain sujet, arrêtons-nous sur une interprétation particulière de ce nationalisme goodmanien dans l'historiographie. Dans le sillage de Goodman, Stoehr utilise l'idée d'un caractère national étatsunien afin d'appuyer l'idée que Goodman était un homme pragmatique. Il a pour ce faire recours à ce curieux syllogisme : les Étatsuniens sont des gens pratiques, or Goodman était Étatsunien, donc Goodman était pratique<sup>100</sup>. Or ce raisonnement de Stoehr est vrai en proportion de la fausseté de la critique « nationaliste » de Goodman. En effet, Goodman utilisait ce pragmatisme comme norme, afin de critiquer les Étatsuniens : « Americans have lost the spirit of their pragmatic philosophy » (*UEPP*, p. 16) ; « we have lost our horse sense, for which we were once noted » (*LCP*, p. 271). En d'autres mots, Stoehr, pour donner raison à une partie du discours goodmanien (le caractère « pratique » de Goodman), en vient à supposer fausse une autre partie du discours goodmanien (son appel à des idéaux pragmatiques).

Un peu plus sérieusement, notons que Stoehr, dans la mesure où il voit dans le type étatsunien non pas « la *résultante* d'actions culturelles indénombrables, mais à l'inverse le

---

<sup>99</sup> Joseph J. Ellis, "American Sphinx: The Contradictions of Thomas Jefferson", 1994. <[http://memory.loc.gov/ammem/collections/jefferson\\_papers/mtjessav1.html](http://memory.loc.gov/ammem/collections/jefferson_papers/mtjessav1.html)> (17 mars 2002).

<sup>100</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*, p. 121-122 ; Jacques, « La Gestalt-thérapie, irrémédiablement américaine ? ».

*fondement réel* de toutes les expressions culturelles singulières du peuple »<sup>101</sup>, utilise pour soutenir une opinion très hasardeuse une explication qui ne l'est pas moins.

### 3.4.2.2 Critique *ad hominem* et engagement

Goodman ne se contentait évidemment pas d'évoquer telle ou telle valeur : il utilisait celles-ci comme étalons pour évaluer et exprimer l'inadéquation d'une personne, d'une institution, d'une pratique. C'est dire que cette critique était une critique *ad hominem* d'envergure. Goodman accusait tel ou tel dirigeant de tel ou tel manque, il lui reprochait en d'autres mots de ne pas être à la hauteur de la valeur sociale qu'il était censé incarner. Ce faisant, Goodman jugeait certaines personnes à la lumière de différents idéaux. Le recueil *The Society I Live In is Mine* est un bon indice de l'ampleur de la critique *ad hominem* exercée par Goodman au début des années 1960. L'ouvrage est en effet constitué dans sa presque totalité de lettres, envoyées entre 1960 et 1962, lettres mettant en question les décisions et l'activité de personnes bien placées de la société. Goodman notait dans la préface de l'ouvrage qu'une telle critique sociale avait l'avantage de « confronter directement l'individu responsable d'outrage » (*SOL*, p. ix). Il ajoutait que nommer des noms, dans la société contemporaine où l'anonymat engendre l'irresponsabilité, était essentiel. On mesure ici toute la distance avec la critique *ad hominem* qu'avait prôné le même Goodman autant en 1951 qu'en 1945 : en 1962, d'une part Goodman reprochait à des gens de ne pas être à la hauteur de certaines *valeurs communes*, d'autre part il visait des *individus déterminés* : tel dirigeant politique, tel dirigeant d'entreprise, etc. En comparaison, il reprochait en 1945 à la quasi-totalité de ses concitoyens de ne pas se conformer à l'homme naturel tel qu'il pensait qu'il avait été découvert au moyen de la psychanalyse – autrement dit, il avait alors adopté le point de vue du critique social comme « découvreur »<sup>102</sup>.

---

<sup>101</sup> Max Weber, « Roscher et Knies et les problèmes logiques de l'économie politique », cité dans Colliot-Thélène, *Max Weber et l'histoire*, p. 97-98.

<sup>102</sup> Cf. Walzer, *Critique et sens commun*, p. 13.

Toujours en 1962, Goodman entreprenait aussi de légitimer la critique *ad hominem*. Il écrivait en effet, dans son article « The Ineffectuality of Some Intelligent People » :

“Effective speech [...] is a personal contact [...]. [...] if argument is not at least potentially *ad hominem*, the speaker’s lurking motivations and deep-grained habits are never brought into the foreground, challenged, and tested. And without felt motivation and self-awareness of attitude, new reasoning cannot pass into new practice.

To think and then act requires faith. [...] a man must believe that the world is a world *for* him ; if he exercises initiative and takes a step, his action will have an effect, however small, in the same real world.” (DL, p. 109-110.)

On peut noter que l’avantage de la critique *ad hominem*, selon Goodman, était un avantage pour la personne qui *exerçait* la critique, dans la mesure où elle pouvait permettre à cette personne de surmonter la passivité qu’il avait pu constater dans l’observation théorique. Cette réflexion critique poursuivait la réflexion autocritique qu’il avait auparavant développée sur la résignation. En somme, Goodman soutenait là que l’« opposition, bien plus que le détachement, est ce qui détermine l’attitude de la critique sociale »<sup>103</sup>.

Mentionnons enfin qu’on peut aussi voir dans l’oubli qui frappa rapidement Goodman après sa mort un indice du fait que sa popularité était due à son activité de critique *ad hominem*. Lorsque les gens et les actes particuliers visés par Goodman furent oubliés, les écrits où ils étaient visés furent rapidement oubliés eux aussi.

### 3.4.2.3 La critique et son public

L’appel aux valeurs communes que choisit Goodman n’est sans doute pas étranger à la notoriété à laquelle Goodman parvint durant les années 1960. Différents contemporains se sentirent en effet interpellés par cet aspect de ses interventions :

“It took readers aback to find Goodman writing so unembarrassedly about ideals. Again and again he was described as ‘old-fashioned’ and even ‘old-fashionedly moral,’ because he spoke of honor and faith and a sense of vocation : ‘[W]e all believe and know these things,’ wrote one reviewer who was surprised and moved, ‘but we fear that to say them out loud would be to evoke the superior smile.’”<sup>104</sup>

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>104</sup> Stoehr, « Growing Up Absurd – Again », p. 489.

Goodman était d'une certaine manière bien placé pour emprunter cette voie, pour ne pas, en d'autres mots, être effrayé par les « sourires supérieurs ». Tout d'abord, son sans-gêne l'aidait à faire fi de ceux-ci. Un autre des traits de caractère de Goodman favorisait cette entreprise, la forte conviction qu'il avait d'être dans son droit. Alfred Kazin, qui avait connu Goodman dans les années 1940, écrivait : « His sense of his own rightness was like a wall around him »<sup>105</sup> ; Irving Howe voyait dans Goodman un « example of asphyxiating righteousness »<sup>106</sup>. Enfin, on peut supposer que Goodman était là animé par l'enthousiasme du néophyte : les valeurs et les discours auxquels il se référait étaient pour lui pourvus du brillant et de l'éclat de la nouveauté, alors que pour une bonne partie de ceux qui ne s'en étaient jamais détachés elles appartenaient à la routine, au bruit social ambiant, comme elles pouvaient le faire pour des gens qui y adhéraient d'une manière machinale. Goodman pouvait ainsi leur faire sentir de nouveau la fraîcheur potentielle de leurs idéaux. Ainsi, *Growing Up Absurd* « suggested that American society had to be worthy of its youth, if it expected the youth to be worthy of it »<sup>107</sup>.

Certaines de ces caractéristiques peuvent aussi expliquer que le message de Goodman ait connu un certain succès. Le fait que des gens aient ainsi été touchés par les remontrances de Goodman s'explique en partie par la certitude que signalait Goodman dans cette critique. Comme le remarque Stoehr : « People are always glad to find someone who is sure of himself. Even more appealing, Goodman made it clear that his self-assurance was not prudential or limited to matters of opinion »<sup>108</sup>. Sa position de marginal lui avait conféré une image d'homme non seulement désintéressé et intègre<sup>109</sup>, mais aussi convaincu de la justesse

---

<sup>105</sup> King, *The Party of Eros*, p. 81.

<sup>106</sup> Howe, *Decline of the New*, p. 239.

<sup>107</sup> King, *The Party of Eros*, p. 106.

<sup>108</sup> Stoehr, « Introduction », dans *DLPE*, p. x.

<sup>109</sup> Une image dont Goodman était conscient, lorsqu'il mentionnait « the power of my disinterestedness » (*FY*, p. 246).

de ses propos. Inversement, les théoriciens critiques, dans la mesure où ils s'abstenaient d'énoncer des critiques *ad hominem*,

“[...] put only their formulations at stake, not their lives, their fortunes, or their sacred honor. When they come to share a common idea, it is with the same detachment. Since they have staked nothing and have not committed their persons in their speech, their agreement gives them no strength of solidarity, and there is no engagement in the action that would normally follow on agreement.” (*DL*, p. 109.)

Cette image d'homme convaincu donnait une envergure aux reproches qu'il adressait à diverses personnes et institutions. Gitlin est explicite en ce qui concerne cet aspect de la popularité de Goodman dans la Nouvelle Gauche :

“[...] we scorned 'mere' intellectuals unless – like C. Wright Mills and Paul Goodman – they broke unequivocally with the tone and texture of established America. [...] Goodman was the insider's outsider, [...] a man of the margins. We loved them for their bad manners.”<sup>110</sup>

Michael Weber fait un constat similaire en ce qui concerne les adeptes de la thérapie de la gestalt : les succès de la thérapie de la gestalt, soutient-il, peuvent éter expliqués par la cohérence avec laquelle ses fondateurs ont vécu leur vie<sup>111</sup>. Stoehr abonde dans le même sens :

Que pouvait-on dire de ce Goodman qui attirait tant de jeunes disciples ? Presque toutes les personnes que je rencontrais dans ce cercle à cette époque parlaient de psychothérapie, mais je ne pense pas que c'était cela qui faisait son attrait. Ce n'était pas non plus la politique [...]. Ses poèmes et ses histoires nous impressionnaient certainement, mais nous n'étions pas certainement littéraires. Aucun aspect de sa vie n'était aussi important pour nous que la façon dont il s'y prenait pour les vivre.

[...] les faits importants qui m'avaient remué étaient certains choix que Goodman avait faits dans sa propre jeunesse : vivre dans une relative pauvreté dans l'intérêt de sa vocation, adopter une vie de bohème et afficher les tabous conventionnels qui séparent les mondes publics et privés.<sup>112</sup>

---

<sup>110</sup> Gitlin, *The Sixties*, p. 174. Voir aussi Arnold Sachar, « Paul Goodman », *Social Text*, no 9/10 (Printemps - Été 1984), p. 292-294.

<sup>111</sup> Cf. Michael Weber, « La Terapia de Gestalt », s. p. : « Una técnica psicológica ha llegado bajo el nombre de terapia de "Gestalt" a tener una importancia internacional. Parece que esto es resultado de la coherencia con la cual su fundador, en comparación con otros ha vivido, sus finalidades ».

<sup>112</sup> Stoehr, « La contribution de Paul Goodman en son contexte », p. 329.

Mentionnons qu'ici aussi l'oubli posthume qui s'abattit sur Goodman fournit une indication utile. On peut en effet y voir l'indice du fait que sa popularité était due à au « charisme » que manifestait son activité de critique sociale enracinée. Stoehr note justement que : « This emphasis on the here and now could be electrifying, but it depended on his actual presence »<sup>113</sup>.

#### 3.4.2.4 La communauté ou la fausse conscience

Comme nous l'avons vu, Goodman affirmait en 1957-1958 qu'être un marginal ne l'avait pas disposé à faire sien le bien commun (*commonwealth*). À la suite de la transformation à travers laquelle il était passé, Goodman jetait un regard différent sur son pays et ses concitoyens. Dans *Like a Conquered Province*, Goodman comparait les USA à un pays conquis : « I would almost say that my country is like a conquered province with foreign rulers except that they are not foreigners and we are responsible for what they do » (*LCP*, p. 370). L'opposition qu'il avait esquissée en 1942-1945 (quelques marginaux d'un côté, la société corrompue de l'autre), avait fait place à une opposition très différente : un pays et la grande majorité ses habitants d'un côté, ses dirigeants corrompus de l'autre. Les notions de pays, d'exil, de terre natale, etc. ont souvent été utilisées afin d'exprimer des sentiments d'appartenance et aliénation. C'est ici le cas : l'analogie utilisée par Goodman dénotait le sentiment qu'il avait, malgré toutes les critiques qu'il pouvait formuler à l'égard des Étatsuniens, d'être chez lui aux USA. Si vers la fin des années 1960 Goodman continuait à évoquer assez constamment la « communauté », ce terme avait acquis chez lui un sens nouveau : alors qu'en 1945 Goodman utilisait ce terme pour désigner une communauté à venir, sorte d'antithèse de la société corrompue, il se référait de plus en plus, à la fin des années 1960, à différentes communautés existantes (*cf. NR*, p. 184, 192). L'adhésion à son pays, à sa communauté, etc.,

---

<sup>113</sup> Stoehr, « Growing Up Absurd – Again », p. 494.

qui était restée implicite dans la lecture herméneutique des idéaux étatsuniens effectuée dans *Growing Up Absurd*<sup>114</sup>, devenait progressivement explicite.

On peut décrire autrement cette transformation : Goodman était passé d'une représentation misérabiliste à une représentation populiste de ses compatriotes. Le qualificatif « populiste » vient à l'esprit non seulement parce que Goodman jetait un regard sympathique sur le mouvement agraire étatsunien ayant porté ce nom à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (cf. *LCP*, p. 369-370, *DP*, p. 27 (trad. franc. partielle dans *CRS*, p. 69)), mais aussi, d'une manière beaucoup plus large, parce qu'il convient pour décrire le regard que Goodman, de plus en plus, jetait sur le monde. En effet, le terme « populisme » a été utilisé, en opposition avec « misérabilisme », afin de désigner l'un des choix d'une alternative qui se présente à celui qui envisage la culture et l'univers symbolique d'un groupe dominé :

[...] *l'analyse idéologique* [...] interroge les rapports de sens en choisissant pour pertinence significative la manière dont ils affectent ou sont affectés par les rapports de force, [...] *l'analyse culturelle* [...] interroge les rapports de sens dans leur cohérence symbolique, choisissant en somme de jouer le jeu de leur illusion d'indépendance par rapport aux rapports de force pour mieux comprendre comment les hommes se comprennent eux-mêmes.<sup>115</sup>

Passeron qualifie aussi de misérabiliste *l'analyse idéologique* et de populiste *l'analyse culturelle*. Il est important de comprendre que les deux approches ici décrites ne sont pas simplement deux approches parmi d'autres, mais que chacune d'elle est strictement opposée à l'autre :

On ne peut [...] appréhender les valeurs de la vie populaire comme faits culturels dotés de tous les aspects d'un symbolisme, sans remettre en cause les énoncés descriptifs qui imposent la légitimité culturelle comme étalon de toute valeur symbolique. De même on ne peut entreprendre d'analyser le fonctionnement d'une machinerie symbolique comme

---

<sup>114</sup> Descombes note justement que le lecteur qui effectue une lecture herméneutique d'un texte « part du présupposé que ces signes et ces textes lui sont destinés, qu'il doit pouvoir en faire usage pour sa propre conduite. Ce présupposé exprime son adhésion à une communauté » (Descombes, « L'idée d'un sens commun », s. p.).

<sup>115</sup> Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique ; l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, p. 255.

celle d'un ordre culturel légitime sans, par cette analyse même, dissoudre en non-valeurs les valeurs populaires.<sup>116</sup>

Sans entrer dans les détails d'une discussion qui ne nous intéresse ici que partiellement, on peut enfin noter que par la préoccupation présente dans le misérabilisme pour la « légitimité culturelle », Passeron se réfère aux approches qui voient dans la culture et l'univers symbolique d'un groupe dominé le produit (causal et/ou fonctionnel) d'une domination exercée à l'égard de ce dernier. La théorie de la fausse conscience, dans l'utilisation que Goodman en avait faite depuis 1945, appartient à ce type de regard. Autrement dit, en se ralliant à une approche populiste, en choisissant de « mieux comprendre comment les hommes se comprennent eux-mêmes », Goodman avait changé significativement depuis le moment où il avait reconnu ne pas avoir pris au sérieux les problèmes effectivement rencontrés par les gens.

Notons encore, au sujet de l'adhésion de Goodman à cette approche populiste, qu'il n'était pas, là non plus, un phénomène isolé parmi les auteurs qui étaient lus dans la Nouvelle Gauche : « Strong populist elements run through most of the American writers : Mills [...], Goodman, Lynd, and Hayden in particular »<sup>117</sup>.

### 3.4.2.5 Une sociologie du désarroi politique

Devant l'ampleur que prenait dans le Mouvement l'extrémisme politique, un sentiment d'aliénation aigu (tel qui s'exprimait dans un anti-américanisme virulent), l'exaltation de la violence et un esprit d'intolérance et de fanatisme, Goodman fut amené, nous l'avons dit, à considérer avec désabusement le radicalisme auquel il avait, quelques vingt cinq années auparavant, donné son adhésion.

En plus de l'analyse des conséquences pratiques des théories sociologiques, Goodman tenta de trouver une explication pour ainsi dire de nature sociologique à l'ampleur de

---

<sup>116</sup> Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le savant et le populaire ; Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Hautes Études, Gallimard & Le Seuil, 1989, p. 37.

<sup>117</sup> Young, *An Infantile disorder?*, p. 45.

l'extrémisme qu'il constatait (NR, p. 180-181). Goodman se demandait quel type d'expérience sociale et politique tendait à favoriser le sentiment de désarroi politique : la contestation qu'il voyait autour de lui, jugeait-il, était le fait de gens aliénés, de gens qui se lançaient dans des actions désespérées parce qu'ils n'avaient pas le pouvoir de mettre en avant des solutions. Goodman se référait là à la thèse d'une « culture de la pauvreté », bien connue durant les années 1960, thèse selon laquelle la pauvreté engendrait le fatalisme. Du fait que les membres de la Nouvelle Gauche, qui envisageaient les pauvres d'une manière romantique, avaient passionnément refusé une telle idée<sup>118</sup>, on peut envisager qu'ici Goodman leur répondait. Quoi qu'il en soit, Goodman poursuivait en affirmant que l'action politique optimale était le fruit de gens dotés d'un certain pouvoir, ni trop près ni trop loin du centre de la société – professionnels, petits commerçants, travailleurs industriels et citoyens de la classe moyenne, qui tous, en raison d'une part du fait qu'ils avaient des enjeux (*stakes*) dans une société et d'autre part que leur statut social conférait une certaine importance à leur voix, les rendaient aptes à travailler pour le bien commun. En somme, la citoyenneté était le fruit d'une distance sociale optimale : ni trop proche (pour garder un recul critique), ni trop loin (pour garder le désir et la capacité d'agir). Au risque de nous répéter, notons aussi que l'extrémisme du Mouvement fut une cause partielle de cette prise de position : comme on l'a vu, Goodman insistait dès les années 1950 sur l'importance d'un sentiment d'appartenance pour la critique sociale.

### 3.4.3 La critique sociale enracinée et Freud

À travers les pages qui précèdent, on a pu constater à quel point Goodman adoptait le point de vue et la démarche d'un critique social enraciné. Or cette hypothèse rencontre encore un obstacle sur lequel il convient de s'arrêter. Afin d'étoffer et d'explicitier la distinction qu'il trace entre critique sociale « désincarnée » et « enracinée », Walzer s'intéresse à certains phénomènes historiques. Il en vient notamment à aborder le freudisme, qu'il range sans hésitation dans le camp de la critique sociale « transcendante » : le freudisme se veut une découverte scientifique et propose une échelle des valeurs naturaliste et utilitariste, échelle

---

<sup>118</sup> Voir Richard J. Ellis, *The Dark Side of the Left*, p. 154 et suiv.

qui se veut indépendante des valeurs admises dans une société donnée<sup>119</sup>. Dans cette optique, il est possible de connaître la « bonne vie » à partir d'une approche presque biologique.

Or le portrait que nous traçons ici de la trajectoire de Goodman depuis *Growing Up Absurd* permet de nuancer un tel constat. Si Goodman adhérait bien à cette approche utilitariste<sup>120</sup>, il en tira une interprétation relativement inédite. En adhérant aux valeurs communes, Goodman ne contredisait pas son freudisme, mais il en tirait plutôt une nouvelle interprétation. C'était une particularité de la théorie de la fausse conscience freudienne, telle qu'il l'avait reprise de Freud et Reich, qui rendait possible une telle explication. Selon Freud, le rêve, de même que le symptôme névrotique, est la satisfaction camouflée d'un désir. Or cette idée autorise en fait deux interprétations différentes : « Si le désir est [...] dupé, on peut difficilement dire du rêve qu'il en est la satisfaction. Il devient également impossible de dire si c'est le désir ou le censeur qui est dupé »<sup>121</sup>. À travers cette hésitation, le freudisme, comme d'autres formes de « découvertes » et d'« inventions », autrement dit d'autres formes de critiques sociales transcendantales, rend possible la critique herméneutique telle que nous l'avons ici esquissée.

À quel point le désir est-il réalisé? On peut se poser la question en ce qui concerne l'interprétation du nazisme chez Reich, qui nonobstant sa lecture « antiherméneutique » de la psychanalyse<sup>122</sup>, parvint à l'idée que le nazisme, d'une certaine manière, avait raison. La même question se pose pour Goodman, chez qui une telle ambiguïté était aussi présente, lui qui écrivait en 1945 que même les fonctions les plus corrompues et les plus coercitives de la société proviennent du « pouvoir naturel ». Comme le démontra l'évolution politique ultérieure de Goodman, cette idée autorisait aussi la possibilité d'un ralliement à la société même qui était déclarée névrosée.

---

<sup>119</sup> Walzer, *Critique et sens commun*, p. 16-17.

<sup>120</sup> Cf. King, *The Party of Eros*, p. 94.

<sup>121</sup> Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations*, Paris, Gallimard, 1992, p. 98.

<sup>122</sup> Capdevila, *Le concept d'idéologie*, p. 44.

## CHAPITRE IV

### Entre subversion et domestication

Nous avons maintenant en main tous les éléments historiques nous permettant de répondre à la question que nous nous sommes ici donné. Nous tenterons donc avec ce dernier chapitre de faire le point sur cette question, en confrontant les éléments recueillis sur Paul Goodman avec le débat sur la dimension politique de la psychanalyse. Nous ne reviendrons pas ici sur la manière dont la thèse de la psychanalyse « subversive », dans son énoncé original, ne tient pas. En plus de la discussion explicite de cette question<sup>1</sup>, nous avons amplement eu l'occasion de l'aborder implicitement lorsque nous avons abordé la reprise par Goodman d'un discours psychanalytique : nous avons aperçu que la contrepartie de l'ouverture de Goodman aux « potentialités » d'autrui était le refus d'écouter autrui.

#### 4.1 *Adaptation et domestication*

On pourrait plutôt être tenté de supposer que la psychanalyse, contrairement à ce qui est soutenu dans les divers portraits d'une psychanalyse « subversive », appuie le *statu quo*, qu'elle est une école de conformité, voire de domestication. Une telle idée a déjà été affirmée, surtout par des auteurs qu'on pourrait qualifier de fonctionnalistes<sup>2</sup>, à partir d'une

---

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, à l'article 2.2.5 Goodman et le débat sur Freud dans l'après-guerre.

<sup>2</sup> Rose, « Power and Subjectivity » ; *id.*, *Inventing Our Selves* ; Castel, *Le psychanalisme* ; Otero, *Les règles de l'individualité contemporaine*.

démarche très différente de celle que nous avons suivi ici, une démarche qu'il est possible de présenter schématiquement. Les psychothérapies s'intéressent en général, devant un problème, à la manière dont l'individu qui en est affligé peut s'y attaquer. Autrement dit, elles tendent à privilégier une approche ponctuelle plutôt que structurelle. Or ces auteurs fonctionnalistes, à l'inverse, tendent à refuser aux causes ponctuelles le statut de cause. Lorsqu'ils tentent d'expliquer sociologiquement la psychologie, ils cherchent donc à lui trouver une autre explication que ses succès thérapeutiques, succès qui dans l'optique qui est la leur ne peuvent être que des faux-semblants. L'explication qu'ils avancent est que les psychothérapies jouent une fonction dans la reproduction de l'appareil social. Autrement dit, la manière dont des thérapeutes croient que certains problèmes peuvent être réglés par une « responsabilisation » du sujet, par un appel à son autonomie, apparaît à plusieurs comme une manière de conformer celui-ci à l'ordre social.

Or cette thèse, faible à bien des égards, est surtout auto-réfutante. On s'en aperçoit à l'examen de l'argument de Nikolas Rose, qui soutient une version forte d'une telle thèse.

#### 4.1.1 Psychologie et subjectivité

Selon Rose, les sciences cognitives – ce qu'il appelle les savoirs « psys » – sont un facteur ayant contribué à l'élaboration du *sujet* tel qu'on peut actuellement le connaître. Rose croit que l'histoire de ce dernier, à ce jour surtout abordée dans le cadre restreint de l'histoire de la philosophie, gagnerait à être abordée dans une perspective plus large<sup>3</sup>.

Il est difficile de répondre à l'argumentaire de Rose, en raison notamment du fait que le « sujet » apparaît comme un concept relativement polyvalent. Vincent Descombes remarque justement qu'une étude historique tentant de « saisir l'événement d'une mutation fondamentale par laquelle l'homme est devenu sujet »<sup>4</sup> présuppose une définition de cette notion. En abordant les débats à son propos ayant traversé la philosophie française du 20<sup>e</sup> siècle, il écrit aussi : « Tous ceux qui ont pris une part active à la Querelle du sujet ont commencé par

---

<sup>3</sup> *Inventing Our Selves*, p. 23, 99.

<sup>4</sup> Descombes, *Le complément de sujet*, p. 27.

accepter certains présupposés communs qui définissaient les termes du débat. Et avant tout le présupposé principal : *il existe un concept (et un seul) de sujet* »<sup>5</sup>. Or Descombes démontre que ce concept se prête à une multitude d'usages et qu'on ne peut décrire ce qu'il y a de commun entre l'ensemble de ceux-ci. Étant donné la complexité de la question, abordons simplement, afin d'éclaircir la thèse de Rose, deux des figures désignées par cette appellation : d'une part l'individu souverain et transparent à lui-même tel qu'il fut élaboré par les philosophies du sujet (dont Descartes), d'autre part le sujet comme agent.

Si on aborde l'individu souverain et transparent à lui-même tel que se le représentait Descartes, il apparaît pour le moins intrigant d'attribuer son émergence aux sciences cognitives. Tout d'abord parce que ces dernières sont fondées précisément sur le postulat que l'individu demeure au moins en partie inconnu à lui-même. Auguste Comte, qui suivait justement Descartes sur cette question, était donc on ne peut plus cohérent en refusant l'existence à la psychologie : « L'individu pensant ne saurait se diviser en deux, dont l'un raisonnerait, tandis que l'autre regarderait raisonner. L'organe observé et l'organe observateur étant, dans ce cas, identiques, comment l'observation pourrait-elle avoir lieu? »<sup>6</sup>. Ensuite, parce que les savoirs psychologiques émergèrent plusieurs siècles après Descartes. Enfin, parce que la psychologie dite populaire, psychologie du sens commun telle qu'on l'utilise au quotidien, est fondée sur le même postulat « chosiste » que ces sciences cognitives puisqu'elle « divise l'esprit en facultés distinctes, productrices d'états mentaux distincts »<sup>7</sup>. À toute fin pratique, on s'interroge sur l'identité de ces « sciences psys » que Rose invoque sans aborder autrement que sur le mode de l'évocation auteurs, Écoles et programmes. Celle qui nous intéresse surtout ici, la psychanalyse, apparaît comme une doctrine comportant aussi une composante biologique (et donc chosiste) importante : c'est précisément pour cette raison, d'ailleurs, que la littérature psychanalytique traite souvent la responsabilisation censée

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>6</sup> Sylvie Mesure, *Dilthey et la fondation des sciences historiques*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, p. 51.

<sup>7</sup> Engel, *Philosophie et psychologie*, p. 140.

être le propre des « savoirs psys » comme une pathologie causée par l'intégration de la voix paternelle<sup>8</sup>.

Rose croit également que la psychologie est créatrice du sujet comme *agent* – autrement dit de l'idée que l'être humain est l'auteur de ses propres actions. Là encore, on ne sait pas trop ce que Rose veut dire historiquement : bien avant l'émergence des sciences cognitives, et au-delà de la sphère spatiale où elles naissent, on attribuait (chez Hérodote, pour citer un exemple parmi mille) des actions à des agents. Le tableau que dépeint Rose échappe il est vrai à cette objection historique, puisqu'il voit dans les « savoirs psys » un des nombreux « programmes de subjectification » à l'identité pour le moins floue<sup>9</sup>.

La vraie difficulté à laquelle fait face l'idée que le sujet comme *agent* est une construction historique n'est toutefois pas historique, mais conceptuelle. Car comme l'écrit encore Descombes, « nous ne pouvons pas imaginer une forme de vie humaine sans les moyens linguistiques d'imputer des actes à celui qui en est l'auteur. L'idée que l'homme agit ne peut pas avoir été découverte par la pensée moderne.<sup>10</sup> » En réalité, la théorie de Rose s'avère extrêmement lourde dans ses conséquences. Traiter l'attribution d'intentions sur un mode strictement naturaliste<sup>11</sup>, comme Rose invite à le faire, interdit par exemple de distinguer (sur le mode normatif) entre les intentions qu'on peut légitimement attribuer et celles qu'on ne peut pas attribuer à un agent ; cette même démarche interdit donc également de distinguer entre les actions qu'un agent réalise par lui-même et celles auxquelles il est contraint : par le fait même, c'est aussi, quoi que Rose en dise, la notion de domination qui

---

<sup>8</sup> Voir ci-dessous l'exemple de Jacob Fishman et Fredric Solomon.

<sup>9</sup> *Inventing Our Selves*, p. 28.

<sup>10</sup> Descombes (*Le complément de sujet*, p. 403). L'extrémisme de la thèse de Rose apparaît lorsqu'on s'aperçoit que des auteurs holistes comme Émile Durkheim (*De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, § 1,5), Marcel Mauss (*Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 335) et Louis Dumont (*Homo hierarchicus : essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard, 1966, p. 22 ; *Homo aequalis*, p. 17), en dépit du fait qu'ils attribuent l'individualisation à une élaboration historique, reconnaissent que l'individu ne se réduit pas à celle-ci.

<sup>11</sup> « Psychologiste », dirait Edmund Husserl, *Recherches logiques, tome I : Prolégomènes à la logique pure*, Paris, Presses universitaires de France, 1959.

est évacuée. Rose aperçoit dans le monde constitué par les techniques psychologiques « [...] a regime of subjectification in which subjects are not merely “free to choose”, but *obliged to be free* »<sup>12</sup>. Or de même que les concepts « haut » et « bas » se supposent logiquement l’un l’autre, la notion de domination telle que Rose l’utilise ici suppose la notion d’agent : le terme « obligation » perd tout sens si l’existence de l’agent est niée<sup>13</sup>. Cette théorie appartient donc à ces théories néo-nietzschéennes qui se contredisent, « dans la mesure où elles continuent à se réclamer implicitement d’idéaux dont elles proclament hautement le caractère mensonger »<sup>14</sup>.

Rose nous invite en fait à mettre en doute une manière de faire qui joue un rôle tellement central dans les sciences sociales qu’on ne parvient même pas à imaginer à quoi pourrait ressembler une démarche qui suivrait son invitation. Aussi ne doit-on pas se surprendre du fait que lui-même ne parvienne pas à se passer de la notion d’agent. Il écrit par exemple :

“[...] our very experience of ourselves as certain sorts of persons – creatures of freedom, of liberty, of personal powers, of self-realization – is the outcome of a range of human technologies [...]. Technology, here, refers to any assembly structured by a practical rationality governed by a more or less conscious goal.”<sup>15</sup>

La présence d’un agent apparaît clairement dans l’usage du vocabulaire des actions et intentions (« a practical rationality governed by a more or less conscious goal »). Rose parvient à s’y référer (en fait, pas en droit) sans que le lecteur y porte attention au moyen d’un artifice rhétorique<sup>16</sup>, l’utilisation de verbes sans sujets grammaticaux explicites. S’il faut ici parler d’artifice, c’est que « la question du “comment?” n’exonère pas de celle du

---

<sup>12</sup> *Inventing Our Selves*, p. 17.

<sup>13</sup> Cf. Charles Taylor, « Foucault, la liberté, la vérité », dans *Michel Foucault ; lectures critiques*, sous la dir. de David Couzens Hoy, Bruxelles, Éditions universitaires et De Boeck Université, 1989, p. 109 et suiv. ; Crozier et Friedberg, *L’acteur et le système*, p. 27, n. 18.

<sup>14</sup> Jacques Bouveresse, *Le philosophe chez les autophages*, p. 123.

<sup>15</sup> *Inventing Our Selves*, p. 26.

<sup>16</sup> Un artifice déjà présent chez Foucault (Jon Elster, *Sour Grapes : Studies in the Subversion of Rationality*, Cambridge et Paris, Cambridge University Press et Éditions de la Maison des Sciences de l’Homme, 2001, p. 104).

“qui?”. Pour qu’il y ait construction, il ne suffit pas qu’il y ait un art de bâtir, il faut aussi un bâtisseur et des matériaux de construction »<sup>17</sup>. Autrement dit, on peut ici se demander *qui* cherchait, selon Rose, à atteindre les buts qu’il dit. Ce qui revient à dire que Rose réussit le tour de force d’utiliser la notion de sujet comme agent afin d’expliquer ... la « construction » du sujet comme agent.

En somme, Rose propose, pour des motifs extrêmement incertains<sup>18</sup> et sans parvenir à réaliser ne serait-ce que le début de son programme, d’évacuer la notion d’agent qui est constitutive des sciences humaines à l’intérieur desquelles il prétend néanmoins situer sa contribution. Il va sans dire qu’il apparaît extrêmement difficile de dire en quoi son approche permet d’éclairer la trajectoire de Paul Goodman.

#### 4.1.2 Psychanalyse et reproduction sociale

C’est aussi le cas des autres approches se situant dans le champ fonctionnaliste. Nonobstant le fait que certaines d’entre elles soient moins radicales que l’ambitieux programme de Rose, elles demeurent néanmoins insatisfaisantes à cet égard.

Castel soutient que « la psychanalyse apporte sa contribution spécifique et de plus en plus irremplaçable au concert des idéologies dominantes en tant qu’appareil de reproduction des normes culturelles et de distribution du pouvoir social »<sup>19</sup>. C’est d’ailleurs en raison de cette position que Castel s’oppose aux lectures « freudo-marxistes » de la psychanalyse qui voient dans l’insertion de celle-ci dans la société « bourgeoise » une déviation par rapport à

---

<sup>17</sup> Philippe de Lara, « Un mirage sociologique : la “construction sociale de la réalité” », *Le Débat*, n° 97 (novembre-décembre 1997), p. 117.

<sup>18</sup> Nous ne voyons pas pourquoi, par exemple, le fait que l’agir humain peut être abordé d’une manière causale devrait entraîner, comme Rose le croit (*Inventing Our Selves*, p. 186-189), que ce même agir ne pourrait être abordé *que* de cette manière, en entraînant l’évacuation de la composante sémantique de cet agir. Nous renvoyons à ce sujet aux réflexions de Raymond Boudon (*La logique du social ; introduction à l’analyse sociologique*, Paris, Hachette, 1979, p. 247-249) et Mark Bevir (« Foucault and Critique : Deploying Agency against Autonomy », *Political Theory*, Vol. 27, n° 1 (février 1999), p. 68).

<sup>19</sup> *Le psychanalysme*, p. 34.

son essence subversive. Or son approche souffre précisément des mêmes limites que celles qu'il détecte dans ces lectures freudo-marxistes : elle est fortement normative. À propos des réticences initiales que rencontra la psychanalyse au début du dernier siècle, réticences qui seraient le signe, selon les freudo-marxistes, d'une résistance à son potentiel subversif, Castel écrit :

Que cette rencontre entre les représentants de certaines institutions (médicales, éducatives, religieuses) et la psychanalyse se soit d'abord déroulée sur un mode polémique tient à un fait de conjecture qui n'implique pas qu'il existe une relation *nécessaire* entre psychanalyse et critique sociale.<sup>20</sup>

La remarque est très juste<sup>21</sup>. Or Castel change radicalement de perspective lorsqu'il aborde une époque plus contemporaine marquée par la banalisation de la psychanalyse : il soutient alors qu'il existe une relation *nécessaire* entre psychanalyse et « appareil de reproduction des normes culturelles et de distribution du pouvoir social »<sup>22</sup>. Pour paraphraser Marx, on pourrait dire que pour Castel la trajectoire de la psychanalyse était contingente mais qu'elle ne l'est plus : comme si (d'une manière très hégélienne) sa vraie essence s'était progressivement dévoilée.

Il est possible après ce tour d'horizon de faire le point sur la lecture fonctionnaliste de la psychanalyse. L'approche normative de la psychanalyse chez Castel, qui n'est en fait que l'image inversée de celle proposée par les freudo-marxistes, découle des postulats sur lesquels repose son approche sociologique. Castel, comme Rose, recourt en effet à une approche « fonctionnaliste structurale », approche selon laquelle toute action ne résultant pas dans la transformation totale de la société est déclarée « fonctionnelle » pour celle-ci. Or cette approche est maintenant discréditée, du fait qu'en l'absence effective d'une telle transformation tout phénomène social peut être interprété comme servant à la reproduction de la

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>21</sup> Cela dit, nous ne suivons pas Castel lorsqu'il s'oppose à toute lecture « substantialiste » de la psychanalyse (*Ibid.*, p. 21) : le nominalisme intégral prôné là est en effet contraire à la possibilité même des sciences humaines.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 34. Castel se réfère également à la « complicité » de la psychanalyse, et pas simplement des psychanalystes, « avec les structures socio-politiques du pouvoir » (*Ibid.*, p. 78).

société : il n'est autrement dit pas possible de déterminer si la société continue à exister *malgré* ou *à cause* du phénomène en question<sup>23</sup>. Autrement dit, cette approche est aussi normative que l'approche à partir du concept de « récupération » que dénonçait Castel. Pour reprendre des termes déjà utilisés, la distinction entre causes ponctuelles et structurelles, superficielles et profondes, s'avère donc potentiellement problématique, surtout si on en fait une dichotomie, c'est-à-dire une opposition rigide, une opposition essentielle<sup>24</sup>. En ce qui concerne la psychanalyse, il est ici utile de noter que :

“[...] use of the word ‘adaptation’ can be misleading. The aim of all psychiatric therapy is adaptation in the sense of restoration of the ability to understand and coexist with other. Adaptation in the sense of a school of conformity, of smothering initiative and opposition does not seem, if one may say so, a ‘natural’ consequence of Freudian assumptions. It is, however, a possible interpretation and one which really is used.”<sup>25</sup>

Si on écarte la norme du changement social total (sous-jacente aux analyses de Castel), on s'aperçoit que Goodman, après justement avoir cherché à s'adapter à la société étatsunienne, fut amené à un engagement politique accru, engagement dans lequel on doit voir une poursuite de cette tentative d'adaptation, « in the sense of restoration of the ability to understand and coexist with other ». La « responsabilisation » de Goodman durant les années 1950, qui semble bien avoir été facilitée par un contact avec le milieu des gestalt-thérapeutes<sup>26</sup>, lui permettait *aussi* de se sentir responsable du « bien commun » et, par le fait même, de s'impliquer politiquement. On réalise ici que le fonctionnalisme structurel s'avère incapable de rendre compte de la critique sociale enracinée telle que Goodman la pratiqua, précisément parce qu'il ne reconnaît comme critique sociale que la critique sociale désincarnée. En somme, la lecture proposée par Rose et Castel ne diffère pas de celle des critiques « radicaux » auxquels Goodman tenta de répondre. Rappelons cette remarque déjà citée :

---

<sup>23</sup> Richard J. Ellis, *American Political Cultures*, p. 172-173. Voir les remarques analogues de Elster, *Sour Grapes*, p. 101-108.

<sup>24</sup> Cf. les remarques de Weber (*Essais sur la théorie de la science*, p. 221 et suiv.), Veyne (*Comment on écrit l'histoire*, p. 140-144) et Boudon (*L'art de se persuader*, p. 252-260) sur diverses dichotomies entre causes superficielles et profondes.

<sup>25</sup> Kolakowski, « The Psychoanalytic Theory of Culture », p. 49.

<sup>26</sup> Stoehr, *Here, Now, Next*.

étant donné la proximité des mouvements des années 1960, l'historiographie de la période n'a fait que reprendre en les développant le discours des différents agents historiques sur leurs actions<sup>27</sup>.

## **4.2 Retour sur le cas Goodman**

Nous avons maintenant complété le tour d'horizon des théories rivales, ce qui nous permet de conclure que les deux groupes de théories que nous avons examinés, aussi bien celles qui croient la psychanalyse subversive que celles qui la croient répressives, s'avèrent incapables de rendre compte des usages politiques variés qu'en fit Goodman. Cela étant, il apparaît intéressant d'observer en quoi le réexamen du cas Goodman tel que nous l'avons entrepris ici permet d'enrichir non seulement sa trajectoire particulière mais aussi, plus largement, de jeter un regard neuf sur ces théories.

### **4.2.1 Une variété d'idées et d'usages (I)**

Une des choses les plus frappantes à propos de ces usages, c'est leur diversité. Goodman déclinait la psychanalyse, pour ainsi dire, de multiples façons. Différents facteurs lui permettaient de le faire. Premièrement, le corpus psychanalytique est loin de posséder une cohésion absolue : la grande majorité des idées exprimées par tel ou tel psychanalyste peuvent être refusées sans pour autant refuser la psychanalyse en tant que telle. On a ainsi vu Goodman refuser la théorie de l'instinct de mort et d'autres aspects « subalternes » puisque aisément « amovibles », de la psychanalyse. La théorie de l'Inconscient est la seule partie de la psychanalyse, parmi celles que nous avons ici examinées, qui s'est avérée pour ainsi dire constitutive de la démarche psychanalytique<sup>28</sup>. À travers les multiples interprétations dont la psychanalyse a historiquement fait l'objet, une seule chose est « restée constante, c'est l'affirmation de l'inconscient, couplée avec la prétention des psychanalystes à en interpréter les

---

<sup>27</sup> O'Neill, *The New Left*, p. xi.

<sup>28</sup> En ce sens que son absence s'avère lourde de conséquences pratiques.

messages. Les deux vont ensemble »<sup>29</sup>. Deuxièmement, la même idée se prête à différents usages. On a pu ainsi observer qu'une même thématique, la cause fonctionnelle de la névrose, a un sens complètement différent chez Goodman et chez Freud. Les incertitudes de Goodman dans l'application de la théorie freudienne de la névrose, tout comme le débat politique entre la gauche et la droite sur l'identité des groupes sociaux frappés de névrose, démontrent aussi que la psychanalyse est une théorie qui se prête à différents usages. Incidemment, cette situation est loin d'être propre à la psychanalyse : comme le remarque Pocock, « there is typically tension between the user of a concept and the concept which may have have been formed for other uses »<sup>30</sup>.

Il est d'autant plus important de souligner cet aspect des emprunts de Goodman à la psychanalyse que les travaux sur cet auteur l'ignorent en général. En effet, les importantes différences qu'on peut apercevoir entre le Goodman du « Pamphlet de mai » et celui des années 1960 sont en général attribuées, dans la littérature goodmanienne, à l'influence de la réflexion gestaltiste de Goodman : Goodman aurait rompu avec la psychanalyse en écrivant *Gestalt Therapy*, ce qui l'aurait amené, une dizaine d'années plus tard, à un engagement politique qui aurait constitué, en tant qu'ouverture de la psychologie vers le contexte social, une sorte de gestalt appliquée<sup>31</sup>. Cette idée suppose évidemment qu'il y ait eu rupture avec la psychanalyse. Or la chose est fautive, non seulement en 1951 mais encore plus en 1960. En 1960, en fait, Goodman était on ne peut plus freudien. Plus spécifiquement, il s'appuyait alors, avec sa théorie des révolutions manquées, sur deux éléments du freudisme qu'il avait critiqué en 1951, à savoir d'une part l'explication historique, d'autre part l'approche causale et biologiste à laquelle était opposés le point de vue phénoménologique. Le fait que Goodman, avec cette même théorie, ait repris une théorie originaire de recherches biologiques est révélateur de cette distance.

---

<sup>29</sup> Borch-Jacobsen, « Une théorie zéro », p. 180.

<sup>30</sup> J. G. A. Pocock, « Antipodeans Historians », *New York Review of Books*, Vol. LII, n° 16 (20 octobre 2005), p. 58.

<sup>31</sup> Voir ci-dessus, au chapitre 2, note 1.

Par ailleurs, la nouveauté gestaltiste que serait supposé constituer l'intérêt pour le champ social serait une hypothèse beaucoup plus crédible si Goodman n'avait pas eu un intérêt pour les questions sociales au moins dès 1942, s'il n'avait pas non plus été convaincu dès 1945 du caractère social de l'origine d'une bonne partie des névroses, si son regard sur le monde sociopolitique, enfin, n'était pas resté en grande partie le même entre 1942 et les années 1960. En ce qui concerne ce dernier point, on a même réalisé ici que c'est en fait durant les années 1960 que Goodman, par la force des choses et bien malgré lui, fut amené à prendre connaissance d'une réalité sociale et politique qu'il n'avait jusque là reconnu que verbalement. Cet apprentissage passa chez Goodman, plutôt que par la transposition d'une approche issue des sciences cognitives, par une confrontation avec le monde sociopolitique et les sciences sociales. Encore une fois, il existe un monde entre vouloir avoir tel type de regard sur le monde et l'avoir effectivement. En dépit de ses prétentions holistiques, Goodman ne reconnaissait pas la légitimité des catégories du social ou du politique. Son refus de la spécificité des groupes « secondaires » atteste pleinement de ce fait. En effet, la catégorie du politique « consiste à distinguer dans la vie sociale un domaine d'activités et de représentations qui permet à un groupe particulier de se représenter lui-même, afin de pouvoir agir sur lui-même ou de pouvoir réagir en tant que groupe à des épreuves extérieurs ou intérieures »<sup>32</sup>.

Il y a donc lieu de s'interroger sur la nature de la réflexion gestaltiste de Goodman. La question n'est pas simplement de savoir quels résultats produisit éventuellement cette réflexion dans les années 1960. L'analyse que nous avons proposée ici de cette réflexion gestaltiste rejoint les analyses existantes au moins sur un point, le fait qu'à différents égards Goodman était en 1951 insatisfait de la psychanalyse. Au-delà de cet accord, il est toutefois nécessaire, nous l'avons vu, de reprendre la question du rapport à la psychanalyse effectivement développée dans cet ouvrage : pour rappel, Goodman était resté très proche de la psychanalyse. Malgré ou à cause de cette proximité, Goodman avait entrepris de développer plusieurs arguments critiques, certains très radicaux, d'autres moins. Parce qu'il était loin de s'être détaché de la psychanalyse, il suivit finalement ses arguments les moins radicaux.

---

<sup>32</sup> Vincent Descombes, « De l'intellectuel critique à la critique intellectuelle » (entretien), *Esprit*, n° 262 (mars-avril 2002), p. 171.

L'examen de *Growing Up Absurd* permet de réaliser que mêmes ces arguments critiques les moins radicaux furent en bonne partie éphémères. En d'autres mots, l'ampleur du renouvellement freudien élaboré par Goodman dans les années 1960 permet d'envisager que la réflexion élaborée dans *Gestalt Therapy*, loin de former une théorie originale, n'ait été rien d'autre qu'un dialogue avec la psychanalyse ayant débouché sur un cul-de-sac.

Cela étant, la question de l'explication de la distance parcourue par Goodman entre 1945 et 1960 demeure. Les éléments de réponse de type biographiques que fournit Stoehr, à savoir, l'influence d'une insatisfaction profonde et prolongée de Goodman en ce qui concerne sa marginalité, apparaissent beaucoup plus convaincants que les explications mettant en avant la démarche gestaltiste. Stoehr aperçoit une continuité entre la rédaction de *Gestalt Therapy* et cette crise « personnelle » qui se produit approximativement pendant les années 1950-1960. Il serait présomptueux de dire qu'il se trompe sur ce point : après tout, il apparaît fort raisonnable de supposer qu'existent des éléments de continuité variés entre les réflexions de 1951 et la crise des années 1955-1960. Il apparaît par contre difficile de mettre le doigt sur ceux-ci avec une certaine précision. On peut bien sûr avancer des hypothèses. On peut par exemple supposer que l'insatisfaction de Goodman envers la psychanalyse (en 1951) à laquelle il s'était auparavant (1942-1945) rallié pour défendre et légitimer sa marginalité avait quelque chose à voir avec la manière dont il prit éventuellement (en 1955-1960) ses distances avec cette marginalité et que pour cette raison cette insatisfaction fut mise de côté lorsque Goodman trouva une nouvelle manière d'utiliser la psychanalyse.

#### **4.2.2 Une psychanalyse déterminante ou cosmétique? (I)**

La diversité des usages « déterminés » par les réflexions psychanalytiques de Goodman peut par ailleurs nous amener à nous interroger sur la nature de cette « détermination ». On peut bien sûr, à première vue, supposer que l'influence de la psychanalyse dans la réflexion et les actions politiques de Goodman fut très importante. On a en effet pu constater, à travers les chapitres qui précèdent, la présence massive de la psychanalyse dans les raisonnements politiques de Goodman. Goodman adhéra passionnément à la psychanalyse. Lorsqu'il chercha à s'en distancier, le résultat fut pour lui si déchirant qu'il rebroussa vite chemin. C'est pourquoi *Gestalt Therapy* semble avoir simplement poussé Goodman à atténuer

l'ampleur de l'usage qu'il en faisait. Cet usage ne fut réellement modifié, dans une direction d'ailleurs bien différente que ce qui était annoncé dans *Gestalt Therapy*, que vers la fin des années 1950. Ce n'est que vers 1970 que la psychanalyse disparu en grande partie des écrits politiques de Goodman. En somme, l'importance de la psychanalyse chez Goodman semble avoir été dominante.

#### 4.2.2.1 Entre la psychanalyse et son application

Cela dit, comme Goodman se référa à la psychanalyse pour penser et légitimer deux options politiques largement irréconciliables, quel rôle causal doit-on attribuer à celle-ci? Nous rencontrons ici un problème qui est en fait loin de n'appartenir qu'à la psychanalyse : on peut se demander quelles conséquences politiques découlent d'une multitude de dogmes, traditions de pensées, philosophies, etc. Sans approfondir cette question, notons qu'on peut supposer que dans un nombre de cas très large, les agents qui se livrent à ce type d'exercice se livrent en réalité à un exercice de casuistique :

Avant d'appliquer les grands principes à l'événement, il a fallu décider d'une version *judicieuse* de cet événement que nous voulons, comme on dit, « penser ». C'est pourquoi notre véritable problème est de savoir ce que c'est que de faire preuve de jugement devant un événement. Autrement dit : de faire preuve de jugement dans la sélection des aspects sous lesquels il convient de raconter l'événement.<sup>33</sup>

La situation est encore plus « ouverte » en ce qui concerne la psychanalyse qui, rappelons le, consiste simplement dans « l'affirmation de l'inconscient, couplée avec la prétention des psychanalystes à en interpréter les messages »<sup>34</sup>. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les applications qu'en tira Goodman aient été si variées. Un commentateur pourtant goodmanien, Michael Vincent Miller, écrit de Goodman qu'« on sent toujours qu'il se découvrait lui-même en même temps qu'il découvrait une nouvelle façon de caractériser les névroses ou une autre facette de l'oppression sociale.<sup>35</sup> » Car en l'absence de méthode bien définie pour

---

<sup>33</sup> Descombes, *Philosophie par gros temps*, p. 34.

<sup>34</sup> Borch-Jacobsen, « Une théorie zéro », p. 180.

<sup>35</sup> Michael Vincent Miller, « Paul Goodman ; Une poétique de la théorie », p. 152. Voir les remarques similaires dans King (*The Party of Eros*, p. 94) et Stoehr (*Here, Now, Next*, p. 106).

circonscrire cet Inconscient, Goodman, comme d'autres, le définissait à partir des impressions très spontanées qu'il se faisait de telle personne, tel geste, telle idée, etc. Comme le thème de l'unité de la nature humaine était chez lui un leitmotiv, il lui était encore plus facile d'apercevoir dans l'Inconscient des autres ses propres pensées, sentiments, envies, etc. Pour appréhender cette nature, il n'avait en effet qu'à se considérer lui-même, puisque chaque individu était selon lui essentiellement identique à tous les autres. En envisageant des questions très variées (politiques, esthétiques, philosophiques, etc.), Goodman se basait sur une anthropologie obtenue par une forme d'introspection : l'adhésion à la notion d'Inconscient entraîna donc chez Goodman un relatif désintérêt pour les différences présentes chez autrui. La remarque déjà citée de Boudon sur le caractère arbitraire des discours sur l'Inconscient, quoiqu'il l'ait prononcée dans un exposé méthodologique et normatif, peut parfaitement être transposée à la seule fin de décrire notre héros. Rappelons simplement sa conclusion : « la porte est [...] grande ouverte à l'égoïsme et au sociocentrisme de l'observateur »<sup>36</sup>. Lorsque Goodman changeait, c'est donc toute sa perception du monde qui s'en trouvait modifiée.

C'est bien ce qui se passa lorsque, à partir de la seconde moitié des années 1950, Goodman commença à douter de lui-même, de ses choix, de son approche de la vie, notamment en prenant conscience de son désintérêt pour autrui. Alors qu'il avait jusque là évalué ses contemporains à partir de lui-même, il entreprit alors d'évaluer tout aussi bien son propre comportement. Ainsi, Goodman entreprit de tourner son regard, pour ainsi dire, vers son propre Inconscient. À tort ou à raison, il détectait peu après dans le comportement de ses concitoyens les mêmes problèmes (fatalisme politique, sentiment de découragement et d'indifférence, etc.) qu'il venait de percevoir en lui-même.

Mentionnons aussi que le caractère ouvert de la psychanalyse rend aussi difficile la démarche de comparaison que nous envisagions en Introduction, c'est-à-dire la comparaison entre l'influence de la psychanalyse et celle d'autres idées chez Goodman. En effet, s'il a été

---

<sup>36</sup> *L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*, p. 304.

possible à certains endroits de procéder à une comparaison<sup>37</sup>, ça n'a pas été le cas la plupart du temps. Le rapport entre la pensée psychanalytique de Goodman et son adhésion à un certain discours sociologique fournit un bon exemple du type de difficulté dont il est ici question : il est en fait difficile de trouver quelle action, idée, croyance, etc. contredirait soit cette pensée psychanalytique soit un discours sociologique, attendu que les deux se révèlent en fait d'une étonnante plasticité dans leur déclinaison<sup>38</sup>.

#### 4.2.2.2 Goodman dans son contexte

Qui dit casuistique dit contexte : s'il faut parler de détermination, on doit regarder de ce côté. Car il apparaît bien qu'avec ses réflexions « psychopolitiques » Goodman appartenait bien, politiquement, à son milieu et son époque. Chacune à sa manière, ces deux approches successivement élaborées par Goodman étaient « adéquates » pour ce radical qui avait vécu la « traversée du désert » que furent les années 1940-1950 pour la gauche étatsunienne<sup>39</sup>. Nous avons pu le constater en ce qui concerne la première posture. C'est aussi le cas de la critique « enracinée » qu'il en vint ensuite à adopter, une posture qui bien que très différente de la première était elle aussi adaptée à une situation « défensive ». Ce n'est donc pas un hasard si, dans des conditions autrement bien différentes mais pareillement défavorable, les dissidents soviétiques, afin d'implanter une tradition de critique politique en URSS, furent amenés, en se réclamant de la constitution soviétique contre le gouvernement soviétique<sup>40</sup>, à adopter une critique « enracinée ».

---

<sup>37</sup> Par exemple en ce qui concerne la comparaison avec le pragmatisme ou bien avec le kantisme.

<sup>38</sup> Sur les différents usages auxquels se prête le discours sociologique, voir Boudon, « L'intellectuel et ses publics » ; *id.*, « Les intellectuels et le second marché », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 28, n° 87 (1990) ; *id.*, *Études sur les sociologues classiques II*, p. 342-349 ; Cioffi, *Wittgenstein on Freud and Frazer*, p. 19 et suiv.

<sup>39</sup> Sur cette « traversée du désert », voir surtout Gitlin, *The Sixties*, p. 11-77.

<sup>40</sup> Andreï Sakharov, « L'inéluctable perestroïka », dans *Sakharov et 33 intellectuels soviétiques en lutte pour la perestroïka ; I : La seule issue*, sous la dir. de Iouri N. Afanassiev, Paris, Flammarion, 1989, p. 211 ; *id.*, *Mémoires*, Éditions du Seuil, Paris, 1990, p. 303-304 ; Yakov M. Rabkin, « Scientific and Political Freedoms », *Technology in Society*, Vol. 13 (1991), p. 54-55.

On s'aperçoit à quel point Goodman fut marqué par cette « traversée du désert » lorsqu'on examine ses différences avec une Nouvelle Gauche qui, à plusieurs égards, adhérait à des positions proches de celles auxquelles il avait lui-même adhéré en 1942-1945. Ainsi, cette Nouvelle Gauche était un mouvement également basé sur l'aliénation<sup>41</sup>. Par exemple, plusieurs de ses membres croyaient, comme Goodman en 1945, que puisque la civilité était un faux-semblant dissimulant la violence intrinsèque du « système », la répression dont était frappée une action de protestation était un critère permettant d'évaluer sa radicalité<sup>42</sup>. Nous ne reviendrons pas sur le recul que Goodman fut amené à prendre envers cette Nouvelle Gauche. Mentionnons par contre ce fait qu'une bonne partie de ce qu'il faut bien appeler la « Vieille Gauche » était, comme lui, allergique à l'*ethos* de ces jeunes qui n'avaient jamais rencontré les obstacles qu'eux avaient rencontré<sup>43</sup>. D'une manière analogue, les *New York intellectuals* se sentaient eux aussi distants du Mouvement<sup>44</sup>. La réaction des plus conservateurs d'entre eux fut telle qu'ils en vinrent, durant les années 1960 et 1970, à critiquer les politiques menées par les gouvernements « libéraux » (au sens anglo-saxon du terme), en supposant leurs politiques condamnées à échouer, notamment en raison des effets non-anticipés qu'elles entraînaient<sup>45</sup>. Goodman, vers la fin de sa vie, avait lui aussi pris ses distances envers le Mouvement, et lui aussi commençait, timidement, à réfléchir aux limites qu'imposaient à l'organisation rationnelle du monde ces effets non-anticipés, dans une optique toutefois plus écologique que néo-libérale qui démontre que l'utilisation de ce thème par la droite néo-conservatrice était loin d'épuiser toutes les possibilités.

---

<sup>41</sup> Lasch, *The Agony of the American Left*, p. 180-212.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 183, n. 8 ; Hannah Arendt, *On Violence*, San Diego, New York et Londres, Harcourt Brace Jovanovich, 1970, p. 65-66.

<sup>43</sup> Cf. Howe, *A Margin of Hope*, p. 314 ; Gitlin, *The Sixties*, p. 171 et suiv.

<sup>44</sup> Teres, *Renewing the Left*, p. 230-258. Ce sentiment est explicable en partie par le fait que la sensibilité intellectuelle et culturelle prédominante durant les années 1960 se distinguait fortement de celles des décennies précédentes (cf. Howe, *Decline of the New*, p. 248-265 ; *id.*, *A Margin of Hope*, p. 318-320 ; Daniel Bell, *The Cultural Contradictions of Capitalism*, New York, Basic Books, 1978, p. 120-145). Nous avons eu l'occasion d'apercevoir la réaction de Goodman au rejet de la culture présent dans cette sensibilité.

<sup>45</sup> Albert O. Hirschman, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Paris, Fayard, 1991.

En somme, la trajectoire politique de Goodman fut déterminée moins par ses réflexions « théoriques » obtenues à partir de son bagage psychanalytique que par ce qu'on pourrait appeler les passions et le jugement qu'il fut amené à vivre et utiliser devant les situations politiques particulières qui se présentaient à lui. On se souvient de la remarque de Passeron :

La conviction ad hoc, c'est-à-dire la croyance ponctuelle qui découle des contraintes énonciatives inscrites dans une situation argumentative en fonction des interactions en cours, constitue sans doute une figure majeure du mouvement psychique par laquelle un acteur relie ses actes ou ses raisonnements à une idéologie, c'est-à-dire à une hiérarchie de valeurs qui ne met jamais simultanément en jeu l'ensemble des valeurs mobilisables par cet acteur.<sup>46</sup>

Il est possible de conclure sur cette question de la « détermination » que les théories que Goodman exprima dans le « Pamphlet de mai » permirent sans doute à Goodman de rester radical *plus longtemps*, notamment en comparaison avec les autres *New York intellectuals*. On peut supposer que celles qu'il développa plus tard, notamment dans *Growing Up Absurd*, lui permirent de donner aux idées du « Pamphlet » une direction nouvelle qui correspondait mieux aux nouvelles manières de voir de Goodman. On peut aussi supposer qu'un tel changement eût été difficile à vivre et prolonger si Goodman n'avait pas réussi à réinterpréter ses anciennes idées pour les ajuster à ces nouvelles manières de voir.

### **4.3 Au-delà du cas Goodman**

#### **4.3.1 Une variété d'idées et d'usages (II)**

Ces différents usages de la psychanalyse permettent effectivement de reconsidérer le débat plus général sur sa dimension politique. Goodman lui-même trouvait évidemment que la manière qu'il avait d'être attentif aux « potentialités » des autres<sup>47</sup> le rangeait dans le camp des libérateurs. Il croyait par contre que cette même démarche psychanalytique, chez

---

<sup>46</sup> Passeron, « La rationalité et les types de l'action sociale chez Max Weber », p. 30.

<sup>47</sup> Cf. *NH*, p. 227 : « I am a good teacher, because I seriously address each individual's potentialities. »

d'autres, tenait davantage de la domestication : ainsi, il était scandalisé par ces psychanalystes, Jacob Fishman et Fredric Solomon, qui voyaient dans la forte conscience morale des membres du mouvement des droits civiques un écho de la voix paternelle (*DL*, p. 104). À d'autres adeptes de la psychanalyse, c'est la démarche de Goodman qui semble une entreprise de « domination »<sup>48</sup>. On peut très bien remarquer, en s'inspirant des remarques de Lasch sur le concept de « personnalité autoritaire », que dans ce débat, les étiquettes « libérateur » et « conservateur » sont jusqu'à un certain point interchangeables : par exemple, si pour Goodman la libération dont il était question était la libération des Noirs sudistes de l'esclavage, Fishman et Solomon s'intéressaient davantage à une libération de l'emprise paternelle. La manière dont ces derniers attribuaient des raisons ésotériques en écartant les raisons exotériques fournies par les principaux intéressés n'était pas bien différente de la manière dont Goodman, à d'autres moments, procédait, par exemple lorsqu'il élaborait une théorie de la « sociolâtrie ». La différence entre l'approche des psychanalystes « subversifs » (Reich, le premier Goodman, Adorno, etc.) et celle pratiquée par des psychanalystes plus ou moins « conservateurs » (Feuer, le second Goodman, Fishman et Solomon, etc.) tient donc à peu : aux parties de la psychanalyse utilisées et à l'agent, l'acte, le discours, l'idée, l'œuvre, etc. abordé par cet interprète ; c'est dire que la différence entre les deux positions peut être expliquée par une casuistique différemment développée plutôt que par une approche conceptuelle effectivement différente.

Un tel portrait de la psychanalyse s'oppose évidemment à l'idée que la psychanalyse est « libératrice », ou plutôt elle modifie profondément le sens qu'on peut accorder à cette libération, en la « situant », en l'abordant comme une croyance et un discours d'un agent historique, plutôt qu'un portrait fidèle de la psychanalyse. Il en va évidemment de même pour ceux pour qui la situation est inverse, ceux qui, à l'instar de Rose, observent le psychanalyste de l'extérieur : pour ces derniers, la psychanalyse apparaît plutôt comme une forme de domination. Les deux perspectives, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ne sont pas contradictoires. Une des raisons pour lesquelles il est difficile de débrouiller la question de la nature « subversive » ou « domesticatrice » de la psychanalyse est en très grande partie

---

<sup>48</sup> Cf. Feuer, *The Conflict of Generations*.

étrangère à la psychanalyse : une bonne partie des prises de positions jusqu'ici examinées reposent sur une mauvaise appréhension du concept de pouvoir. Plus précisément, on se fait souvent une idée « chosiste » du pouvoir : il est « conceptualisé comme un attribut, comme une propriété qui oppose ceux qui en ont à ceux qui n'en ont pas, comme un mécanisme impersonnel, une chose qui s'impose aux acteurs sociaux de l'extérieur »<sup>49</sup>. Or en réalité le pouvoir désigne à la fois la capacité qu'a quelqu'un de faire quelque chose (comme le verbe « pouvoir » le signale bien) et la manière dont cette capacité d'action des uns restreint la capacité d'action des autres. L'une découle même de l'autre : on doit en d'autres mots voir dans le pouvoir « une dimension irréductible et inéluctable [...] de l'action sociale »<sup>50</sup>. En ce qui concerne la question qui nous occupe ici, comme il apparaît difficile d'aller au-delà du constat opéré par les agents historiques eux-mêmes, on peut s'en tenir à cette remarque : l'autonomie des uns est l'hétéronomie des autres.

#### 4.3.2 Une psychanalyse déterminante ou cosmétique? (II)

Il est aussi possible à partir du portrait de Goodman ici effectué, de revenir sur la question de l'*influence* de la psychanalyse. Car les raisons pour lesquelles on peut s'interroger sur la nature et l'ampleur réelle de l'influence de la psychanalyse, chez Goodman (à savoir l'indétermination du contenu des discours psychanalytiques) peuvent aussi être posées à propos d'autres agents : on a vu que Goodman, tout en adhérant toute sa vie à la psychanalyse, lui donnait un sens différent à mesure qu'il changeait, en fonction des circonstances ; on peut envisager, semblablement, que l'*accueil* qu'un discours psychanalytiques déterminé rencontre est déterminé en grande partie par son contenu, en fonction de la situation et de la disposition de son public.

---

<sup>49</sup> Crozier et Friedberg, *L'acteur et le système*, p. 27.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 28.

### 4.3.2.1 Réception de la forme et réception du contenu

Gellner, qui tente précisément de répondre à cette question de l'influence de la psychanalyse dans la société contemporaine, laisse largement de côté cette question du *contenu* des discours psychanalytiques. Le point de départ de son analyse est le constat très général que la psychanalyse, malgré son jeune âge, est parvenue à une notoriété et à une influence marquante dans les sociétés occidentales contemporaines. Or ce constat est aveugle au fait que la nature favorable ou défavorable de l'accueil que reçoit un discours psychanalytique dépend en grande partie de son *contenu*. Rappelons-le, Gellner écrit à propos de Reich que

[...] le plus remarquable chez lui n'est pas tant l'extrême absurdité de ses idées que le fait que le système ne possédait aucune contrainte logique de nature à empêcher quiconque d'en arriver à de pareilles absurdités. L'énigme n'est pas de savoir pourquoi Reich en est arrivé là, mais pourquoi ils sont si peu à être allés aussi loin, à s'être vraiment abandonnés à de pareilles extrémités.<sup>51</sup>

Dans cette remarque, Gellner néglige le fait que Reich était doublement extrémiste, puisqu'il était *aussi* un extrémiste politique. C'était même son radicalisme politique qui le disposait à adhérer à un extrémisme psychanalytique, autrement dit à expliquer une bonne partie des gestes, croyances, affects, etc. de ses contemporains au moyen de la théorie de la fausse conscience disponible dans la psychanalyse : car il existe bien (pour parler comme Weber) une « affinité » entre ces deux formes d'extrémisme<sup>52</sup>. À l'« énigme » énoncée par Gellner, on peut donc répondre en bonne partie : s'ils sont si peu à être allés aussi loin que Reich, c'est parce que, presque par définition, les marginaux tels que Reich sont très peu nombreux. Le fait que le « système » de Reich ne « possédait aucune contrainte logique de nature à empêcher quiconque d'en arriver à de pareilles absurdités » est ici sans importance. Les diverses religions et idéologies ne possèdent pas non plus de telles contraintes logiques : ce qui ne signifie pas que ceux qui y adhèrent en font n'importe quoi. D'une manière encore plus large, la très grande majorité des idées, croyances et activités que pratiquent les gens ne

---

<sup>51</sup> *La ruse de la déraison*, p. 130.

<sup>52</sup> Voir ci-dessus, au paragraphe 1.2.6.2 Reich, penseur politique. Voir aussi Schorske, *Vienne fin de siècle*, p. 22 : « à Vienne, c'est la frustration politique qui a servi de stimulant » à la naissance de la psychanalyse.

possèdent pas non plus de telles contraintes : par exemple, aucune contrainte logique ne nous indique quand il faut arrêter de jouer d'un instrument de musique, ce qui n'amène pourtant personne à en jouer indéfiniment. En somme, la confusion chez Gellner « entre la sémantique et la pragmatique d'une théorie »<sup>53</sup>, entre la démarche de l'épistémologue et celle de l'historien, n'engendre pas que des erreurs épistémologiques : nous le voyons, il est aussi possible de faire ressortir les conséquences néfastes de cette même confusion pour la compréhension à proprement parler historique de la psychanalyse.

Il est en effet trompeur de supposer que des discours particuliers, simplement parce qu'ils se basent sur des fondements théoriques qui ne sont pas contestés, doivent nécessairement emporter l'adhésion. Le fait par exemple que le discours psychanalytique prétende traiter de l'Inconscient comme « quelque chose qui peut à la fois être ignoré et rester ignoré (comme une cause) et être connu avec une certitude immédiate (comme une raison) »<sup>54</sup> ne signifie pas que ceux qui sont confrontés à un tel discours doivent ou lui donner raison ou récuser la psychanalyse dans son ensemble. Ils peuvent très bien récuser certains d'entre eux en y voyant de *mauvaises* interprétations de l'Inconscient. Le simple fait qu'il existe une divergence entre plusieurs discours sur l'Inconscient rend une telle position aisée. Supposer que c'est souvent ce qui se passe revient simplement à dire que les discours psychanalytiques, au même titre que les actes de discours en général, se prêtent à une sanction sociale. Ainsi, il apparaît juste de supposer que le succès de deux célèbres figures célèbres de la psychanalyse, Bruno Bettelheim et Françoise Dolto, provient du contenu de leur discours, plus spécifiquement du fait qu'ils savaient « marier un bon sens éducatif avec la théorie psychanalytique »<sup>55</sup>.

Nous avons vu que la description de l'Inconscient se greffe sur un vocabulaire on ne peut plus quotidien, celui utilisé lorsque nous décrivons et expliquons les actions. Cet exercice on ne peut plus quotidien qui consiste à attribuer des intentions, des motifs, des traits

---

<sup>53</sup> Grünbaum, *La psychanalyse à l'épreuve*, p. 19.

<sup>54</sup> Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo science*, p. 86.

<sup>55</sup> Didier Pleux, « Éducation et psychanalyse », dans Catherine Meyer, dir., *Le livre noir de la psychanalyse*, p. 472.

de caractères est un exercice, sinon dénué de « contraintes logiques », du moins incertain dans sa réalisation : un tel agit-il par intérêt, ou bien par altruisme ? Tel autre est-il économe, ou bien pingre ? Le fait que l'exercice soit incertain n'entraîne pas pour autant qu'un rhéteur puisse convaincre tous et chacun lorsqu'il aborde ces sujets. La rhétorique, précisément, permet d'expliquer sous quelles conditions il est généralement possible de produire cette conviction : lorsqu'une description des choses s'éloigne trop de la description admise, par exemple, elle est peu susceptible d'être admise<sup>56</sup>. Nous avons vu que le discours psychanalytique, arbitraire dans son application, autorise « l'égoïsme et [le] sociocentrisme de l'observateur » : or on peut aisément supposer ces facteurs également à l'œuvre dans la *réception* de ces discours, envisager en d'autres mots que les théories psychanalytiques apparaissent vraies, pertinentes, etc., lorsqu'elles sont utilisées pour décrire les choses (gens, actions, etc.) d'une manière qui rejoint l'impression que nous en avons : elles peuvent alors nous donner l'impression de dévoiler une vérité auparavant simplement sentie. Dans d'autres cas, la réponse risque d'être beaucoup moins réceptive. Ainsi, pour peu que la conversation s'engage sur le terrain politique, un psychanalyste « bourgeois » risque peu de « reconnaître », de « voir » le portrait de l'Inconscient, que lui présente un psychanalyste contestataire. Il risque davantage de « psychanalyser » les contestataires. Le fait « négatif » mais néanmoins déterminant que les premiers discours radicaux de Goodman fussent demeurés à peu près complètement ignorés de ses contemporains tend évidemment à appuyer une telle explication. En effet, une bonne partie de sa démarche avait consisté à rendre vraisemblables ses impressions à des gens qui pensaient comme lui.

Ces réflexions laissent à penser que la capacité de persuasion du discours psychanalytique n'est probablement pas aussi grande que l'on est porté à le penser. Pour prendre un exemple plus particulier, tout porte à croire que la déresponsabilisation des gens que d'aucuns attribuent au discours psychanalytique a été largement surestimée. Contentons-nous ici de renvoyer aux riches données empiriques citées dans l'étude de Raymond Boudon sur le supposé « déclin des valeurs » qui vont contre cette idée<sup>57</sup>.

---

<sup>56</sup> Skinner, *Visions of Politics. Volume 1*, p. 183 et suiv.

<sup>57</sup> *Déclin de la morale? Déclin des valeurs?* Québec, Nota Bene et Cefan, 2002.

### 4.3.2.2 Contextes de réception

En fait, la question de l'influence de la psychanalyse gagne à être posée d'une manière plus attentive aux contextes pluriels où elle apparaît. À la variété des « contenus » des discours sur l'Inconscient, bien sûr, mais aussi à la variété des contextes de ces discours. Nous venons de nous référer à Skinner, qui rapporte que selon la rhétorique antique une description des choses qui s'éloigne trop de la description admise est peu susceptible d'être admise. Cette remarque a été énoncée à propos du monde et des débats politiques. Or il apparaît instructif de remarquer comment elle s'applique mal pour décrire d'autres sphères d'activités. La sphère de la vie privée, par exemple, se distingue ici par le fait qu'il n'existe pas de description élaborée « sur mesure » qui en rende compte : là où une collectivité dispose de différents récits pour rendre intelligible son devenir, les individus dans la société contemporaine sont souvent laissés à eux-mêmes pour élaborer, à partir de différents modèles « prêts à porter », des récits rendant compte de leurs différentes trajectoires individuelles. Ces récits sont d'autant plus requis que les individus, en changeant, changent aussi leur perception de leur passé. Comme ils changent plus vite que les collectivités, on comprend que la redescription (parfois radicale) d'un récit de vie que peut fournir un psychanalyste est plus à même d'obtenir un accueil favorable de la part de particuliers, surtout si ces particuliers reçoivent ces récits dans le contexte très particulier d'une thérapie<sup>58</sup>. En bref, la question du poids de la psychanalyse se pose différemment selon qu'elle soit adressée à un discours adressé à une collectivité ou à un individu.

Malgré les remarques critiques énoncées plus haut, Gellner est bien conscient de cette importance du contexte du discours psychanalytique, lui qui s'inspire aussi de la démarche pratiquée par Weber dans sa sociologie des religions. Au lieu d'aborder le phénomène religieux dans toute son ampleur, Weber aborde les activités pratiquées par

---

<sup>58</sup> Cf. Roustang, ... *Elle ne le lâche plus*, p. 173-174 : « Ceux qui vont, pendant la cure, abandonner leur religion, quitter leur parti politique, divorcer, changer de métier, sont venus à la psychanalyse parce qu'ils étaient déjà entrés dans le plus grand doute à propos des valeurs reçues, parce que leur vie, menée selon ces normes héritées de tel groupe social, était déjà devenue invivable, parce que les repères auxquels ils étaient accoutumés avaient déjà cessé de faire leur office, et qu'ils se trouvaient perdus. Le travail de sape des idéaux, reconnu par l'entourage, ou par l'environnement, choisi antérieurement, a déjà été effectué ».

différents spécialistes du religieux : magiciens, prophètes, prêtre, etc. Ce faisant, il énonce certaines remarques on ne peut plus proche de celles que nous énonçons ici : en comparant par exemple l'activité privée qu'est la « cure d'âmes » (telle qu'on la retrouve par exemple dans la confession catholique) avec l'activité publique qu'est la prédication prophétique, il note qu'elles :

diffèrent grandement par l'influence pratiques qu'elles exercent sur la conduite. La prédication déploie son pouvoir le plus fort aux époques d'excitation prophétique. Étant donné que le charisme de la parole est individuel, la prédication perd beaucoup de sa virulence dans le train-train quotidien pour aboutir à une absence d'effet totale sur la conduite.<sup>59</sup>

Il est intéressant de noter que ce constat recoupe nos conclusions : Goodman, qui tenta bien de pratiquer une « prédication »<sup>60</sup> à partir de la psychanalyse, l'apprit à ses dépens : il resta longtemps ignoré. Weber ajoute que la cure d'âmes est, « sous toutes ses formes, le véritable instrument de la puissance des prêtres ». Il est possible ici de faire une analogie avec la psychanalyse qui, au-delà de la diversité des phénomènes qu'elle désigne<sup>61</sup>, est constituée avant tout, en termes de pratiques, de la relation très intime entre un analyste et son ou ses patient(s)<sup>62</sup>.

---

<sup>59</sup> Weber, *Économie et société*, vol. 2, p. 220.

<sup>60</sup> L'analogie entre la figure webérienne du prophète et celle du critique social est dans Walzer, *Critique et sens commun*, ch. 3.

<sup>61</sup> Gellner note justement que la psychanalyse est tout à la fois « une théorie, une technique, une organisation, un langage, un ethos, une éthique, et un état de l'opinion » (*La ruse de la déraison*, p. 15).

<sup>62</sup> Nous ne sommes évidemment pas les premiers à noter cette similitude fonctionnelle (peut-être le fruit d'un héritage historique) entre les thérapies contemporaines et les diverses formes de cures d'âmes qu'on retrouve dans des sociétés moins laïques. Benjamin Nelson l'aperçoit (*cf.* Nelson & Wrong, « Perspectives on the Therapeutic in the Context of Contemporary Psychology », p. 152 et suiv.). Freud lui-même, dans une lettre au pasteur Oskar Pfister, appelait les directeurs de conscience catholiques « nos prédécesseurs » (Passeron et Revel, « Penser par cas, Raisonner à partir de singularités », p. 23). Ce lien historique est aussi l'objet d'une étude de Hervé Guillemain (*Diriger les consciences, guérir les âmes : Une histoire sociale des pratiques thérapeutiques médicales et religieuses*, Paris, La découverte, 2006), malheureusement non disponible au moment de la complétion de ce mémoire. La similitude, voire l'héritage, qui lie les psychothérapies et les sociétés « archaïques » ne se limitent évidemment pas à la psychanalyse (dans le monde contemporain) et à la direction de conscience (dans le monde « archaïque ») : Albert Ellis, un psychologue qui a contribué à élaborer la psychologie cognitive, aujourd'hui très répandue, affirme par exemple avoir élaboré ses premières hypo-

Autrement dit, c'est la partie wébérienne de la démarche de Gellner qui apparaît la plus fertile.

---

thèses à partir notamment de la lecture de « Gautama Budha, d'Épicure, d'Épictète, de Marc Aurèle » (Albert Ellis et Didier Pleux, « La force du conscient ou comment repenser son inconscient », dans Catherine Meyer, dir., *Le livre noir de la psychanalyse*, p. 684).

## CONCLUSION

Voici le temps de nouer les fils de notre démarche. Nous nous sommes ici fixé comme but d'expliquer et de comprendre la dimension politique de la psychanalyse, autrement dit la nature de l'influence politique de la psychanalyse. Nous avons pour ce faire procédé à l'examen de la manière dont Paul Goodman s'inspira de la psychanalyse pour appréhender le monde politique. Nous disposons de deux hypothèses générales, présentes dans un bien plus grand nombre de théories : certaines théories supposent qu'elle est un facteur de libération, de subversion sociale et politique, alors que d'autres, au contraire, aperçoivent en elle un facteur d'assujettissement. Nous avons confronté ces hypothèses avec les divers usages de la psychanalyse effectués par Goodman ; pour ce faire, différents textes (autant politiques que psychologiques) ont été envisagés, à partir de différentes méthodes (analyse textuelle et mise en contexte politique et linguistique) choisies en fonction de leur capacité à faire ressortir les causes et raisons pour lesquelles Goodman abordait le monde politique à partir de théories psychanalytiques. Plus particulièrement, la démarche adoptée a consisté à revoir l'évolution politique de Paul Goodman d'une manière diachronique, en choisissant certaines périodes charnières, ou supposées telles dans l'historiographie (nous songeons ici à la rédaction de *Gestalt Therapy*), afin d'y appliquer les méthodes tout juste mentionnées.

Il est possible de faire ressortir les principaux résultats obtenus. Goodman chercha d'abord, en s'appuyant sur ses lectures psychanalytiques, à renforcer le regard critique qu'il jetait sur un événement, la Seconde Guerre mondiale ; ce faisant, il dépassa celui-ci et développa une véritable anthropologie politique. En d'autres mots, Goodman s'est d'abord tourné vers la psychanalyse parce qu'elle lui permettait d'élaborer une théorie de la fausse conscience, théorie de la fausse conscience qui dans la situation de marginalité politique et sociale où il se trouvait alors lui apparaissait utile et pertinente. En 1951, Goodman formula une remise en question incertaine et vite abandonnée de la psychanalyse. Dans les années 1958-1972, enfin, il utilisa plutôt la psychanalyse afin de justifier l'élaboration d'une critique de la société étatsunienne à partir des idéaux et valeurs de cette même société. Par là il prit un

recul certain envers la théorie de la fausse conscience qu'il avait précédemment énoncée. On peut dire que durant les années 1960 il utilisa ce même bagage psychanalytique afin d'ajuster sa théorie de la société étatsunienne à la transformation progressive de la représentation qu'il s'en faisait. Nous avons donc affaire ici à un récit en deux temps : le virage qu'il opéra avec *Gestalt Therapy* est beaucoup moins important que ne le supposent les travaux historiographiques existant, notamment parce que la transformation politique certaine qui apparaît en 1958-1960 n'en dépend pas.

Il ressort de l'examen de ces utilisations que la psychanalyse autorise des usages politiques très variés et est par le fait même beaucoup moins contraignante que ne le supposent la plupart des références traitant de sa dimension politique. Les particularités politiques des discours qui s'appuient sur la psychanalyse, de même que leur force de persuasion, s'expliquent donc en grande partie par des éléments externes à la psychanalyse. Précisément pour cette raison, la question de l'influence de la psychanalyse demande à être abordée d'un point de vue historique, c'est-à-dire avec un œil sur la nature contingente et située du discours psychanalytique et de sa réception.

On peut, encore à partir de cette étude, envisager différentes pistes de recherches et tracer quelques recommandations. Le fait que nous puissions tracer des pistes de recherche découle d'abord du fait que les conclusions que nous tirons ici sur la trajectoire politique de Goodman sont relativement temporaires. En effet, les études sur Goodman en sont encore à l'enfance. Le cadre restreint de notre étude nous interdit par exemple d'approfondir le rapport de Goodman à la Nouvelle Gauche : or l'évolution de cette dernière et de son rapport à la société étatsunienne colore évidemment sa propre évolution, d'autant plus que, comme nous l'avons indiqué, l'évolution de Goodman est très sensible à des éléments de contexte politique. Le recul que Goodman fut amené à opérer envers cette Nouvelle Gauche ne peut évidemment pas être compris comme le résultat de la simple évolution de Goodman : le Mouvement lui-même se transformait durant cette période, et ce d'une manière beaucoup plus marquée que Goodman lui-même.

Les parties de notre étude qui nous apparaissent être les plus conjecturales sont celles qui portent sur l'influence que tel ou tel auteur a pu avoir sur Goodman. Nous avons bien sûr eu l'occasion d'aborder l'exemple d'un débat portant sur l'influence (ou les influences) à

l'origine de la thématique du « champ » dans *Gestalt Therapy*. On pourrait trouver en abondance de telles incertitudes. Prenons par exemple le revirement surprenant qui à partir de 1955-1960 poussa Goodman à se rallier à une société dont il était (et s'était) auparavant marginalisé et du même coup à critiquer les conséquences paralysants de la posture contestatrice. Le facteur de ce revirement demeure sujet à débat. Il est possible que Goodman ait été influencé par Reich, qui écrivait qu'

on renforce le pouvoir de la police, [...] on lui confère un pouvoir mystique aux yeux des pauvres et des faibles tant qu'on leur inculque de la haine à l'égard de la police. Certes, on déteste l'homme fort, mais on le craint, on l'envie et on lui obéit. Cette peur et cette envie que ressentent ceux qui ne possèdent rien constituent en partie le pouvoir de la réaction politique. Désarmer les autocrates réactionnaires en montrant *le caractère illusoire de leur pouvoir*, c'est l'une des tâches principales de la lutte rationnelle pour la liberté.<sup>1</sup>

Il est aussi possible que la similitude des constats posés entre Reich et Goodman sur ce point particulier de la contestation découle plutôt d'une similitude générale d'approche : l'absence de réels conflits d'intérêts entraînait chez l'un comme chez l'autre une certaine remise en question de la pertinence de la contestation sociale et politique. En somme, rien ne nous autorise par contre à supposer plus que possible une telle influence.

Au-delà de cette question des influences, on peut remarquer que les tentatives de saisir les fils de la pensée de Goodman rencontrent deux obstacles majeurs, l'abondance et le caractère chaotique de ses écrits. En somme, plusieurs incertitudes subsistent en ce qui concerne Goodman.

Par contre, il est possible d'aborder avec davantage de certitude la question plus générale de la dimension politique de la psychanalyse. La principale recommandation que l'on peut faire est de poursuivre l'étude historique encore à l'enfance de la psychanalyse. Il y a beaucoup à faire : comme nous avons eu l'occasion de le voir, la compréhension conceptuelle de la psychanalyse demeure encore très approximative ; par ailleurs, les études empiriques existantes sont encore très peu nombreuses<sup>2</sup>. Il apparaît utile pour approfondir ce champ

---

<sup>1</sup> Reich, *Les hommes dans l'État*, p. 105-106, italiques ajoutées.

<sup>2</sup> Parmi quelques exceptions, citons quelques études sur la réception sociale de la psychanalyse : Frischer, *Les analysés parlent* ; Maschino, *Votre désir m'intéresse* ; Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public* ; Stern, *La Fiction psychanalytique*.

de recherches de reprendre la démarche « wébérienne » déjà développée par Ernst Gellner, autrement dit de développer une démarche tentant de faire sens des actions des agents qui adhèrent et/ou reçoivent à des discours psychanalytiques, notamment en étant plus attentif à la situation et au contexte concrets de ces agents. Nous avons eu l'occasion d'élaborer quelques éléments d'un questionnaire dans ce sens<sup>3</sup>. Rappelons-les : quels éléments de la psychanalyse sont utilisés? Par qui? Quel agent, acte, discours, idée, œuvre, etc. est ainsi abordé? On pourrait, toujours à partir de l'analyse ici développée, ajouter d'autres questions : à quel point les désirs supposés être à l'œuvre sont-ils réalisés par ces agents, actes, discours, etc.? Ou bien : quels types de comportement, de manières de faire, etc. sont supposés correspondre davantage à la nature humaine sous-jacente au discours de l'interprète? Cette liste est évidemment on ne peut plus partielle : il est possible d'envisager bien d'autres éléments, extérieurs à cette étude ; par exemple tous les éléments portant sur le cadre thérapeutique.

Par contre, l'énorme énergie investie dans les références existantes sur les différences dogmatiques parfois très subtiles entre psychanalystes nous apparaît être dépensée en très grande partie pour rien. Dans le cas de Goodman, la chose est frappante : de très nombreuses études, minutieuses et érudites, s'attachent à comprendre l'influence que tel ou tel auteur (Otto Rank, Groddeck, etc.) a pu avoir sur Goodman. Or en abordant ici simplement le squelette de la démarche psychanalytique que constitue la théorie de l'Inconscient il a notamment été possible de réévaluer plusieurs questions, notamment la position de Goodman sur la psychanalyse au moment de la rédaction de *Gestalt Therapy*. De fait, il appert que l'assimilation du langage psychanalytique est un préalable à toute étude doctrinale. Comme l'écrit Pocock, « [to] know a language is to know the things which may be done with it, so that to study a thinker is to see what he attempted to do with it ; and the first of these goals may be reached through the [...] procedures of learning to speak it. »<sup>4</sup> Sans cette assimilation, ces études doctrinales risquent de paraphraser les discours métathéoriques présentés par les interprètes.

---

<sup>3</sup> Nous utilisons ici le terme « questionnaire » au sens de Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, ch. 10.

<sup>4</sup> *Politics, Language and Time*, p. 28.

Nous avons eu l'occasion de le constater, un tel postulat méthodologique est malheureusement loin de pouvoir être considéré comme un truisme.

Qui dit démarche wébérienne dit aussi démarche de « compréhension » : il apparaît impossible de comprendre la psychanalyse en escamotant le sens que les agents donnent à leurs actions. Dans le contexte des « querelles sur Freud », plusieurs auteurs ont plutôt développé, pour échapper aux mythologies historiographiques produites par les milieux psychanalytiques, une approche iconoclaste qu'on pourrait qualifier de « voltairienne », qui s'attache à faire ressortir la manière dont un petit groupe intéressé et dissimulateur, les analystes, a berné patients et public. Une telle démarche demande à être dépassée, tout comme la lecture voltairienne de la religion demandait à l'être. S'intéresser à d'autres agents que Freud et ses proches acolytes permettra sans doute de corriger le tir : aborder le point de vue des patients et du public, qui sauf exception ne peuvent adhérer à la psychanalyse pour des raisons utilitaires, devrait permettre de mieux comprendre la nature particulière de la croyance dans la psychanalyse.

## Bibliographie

### Textes de Paul Goodman

- GOODMAN, Paul. *Kafka's Prayer*. New York : The Vanguard Press, 1947, xiii + 265 p.
- . *Growing Up Absurd : Problems of Youth in the Organized System*. New York : Random House, 1960, 296 p.
- . *Drawing the Line*. New York : Random House, 1962, ix + 111 p.
- . *The Society I Live In is Mine*. New York : Random House, 1962, x + 180 p.
- . *Utopian Essays and Practical Proposals*. New York : Random House, 1962, xvii + 289 p.
- . *Compulsory Miseducation and The Community of Scholars*. New York : Random House, 1964, 339 p.
- . « Preface », dans *Seeds of Liberation*, sous la dir. de Paul Goodman. New York : George Braziller, 1964, p. vii-xiii.
- . *Five Years : Thoughts during a useless time*. New York : Brussel & Brussel, 1966, xviii + 257 p.
- . *People or Personnel and Like a Conquered Province*. New York : Random House, 1968, 437 p.
- . *New Reformation : Notes of a Neolithic Conservative*. New York : Random House, 1970, xiii + 208 p.
- . *Little Prayers and Finite Experience*. New York : Harper & Row, 1972, xix + 124 p.
- . *Drawing the Line : The Political Essays of Paul Goodman*, comp. de Taylor Stoehr. New York : Free Life Editions, 1977, xxxii + 272 p.
- . *Nature Heals : The Psychological Essays of Paul Goodman*, comp. de Taylor Stoehr. New York : The Gestalt Journal, 1991, xxiv + 259 p.
- . *Crazy Hope and Finite Experience : Final Essays*, comp. de Taylor Stoehr. San Francisco : Jossey-Bass, coll. « A Gestalt Institute of Cleveland Publication », 1994, ix + 144 p.

- . *Decentralizing Power : Paul Goodman's Social Criticism*, comp. de Taylor Stoehr. Montréal : Black Rose Books, 1994, xx + 204 p.
- . *Format & Anxiety : Paul Goodman Critiques the Media*, comp. de Taylor Stoehr. New York : Autonomedia, coll. « Autonomedia Book Series », 1995, 250 p.
- . *La critique sociale et autres textes*, comp. et trad. de Jean-Manuel Traimond. Lyon : Atelier de création libertaire, 1997, 137 p.
- GOODMAN, Paul et Percival GOODMAN. *Communitas : Means of Livelihood and Ways of Life*. New York : Random House, 1960, 248 p.
- GOODMAN, Paul, Ralph E. HEFFERLINE et Frederick PERLS. *Gestalt-thérapie ; Nouveauté, excitation et développement*, trad. de Jean-Marie Robine, préf. de Michael V. Miller et Isadore From, postf. de Taylor Stoehr. Bordeaux : L'expressimé, 2001, 351 p.

#### Autres sources

- ANONYME. « Du rôle de l'I.S. ». *Internationale situationniste*, n° 7 (avril 1962), p. 17-20.
- . « Le déclin et la chute de l'économie spectaculaire-marchande ». *Internationale situationniste*, n° 10 (mars 1966), p. 3-11.
- AUDEN, Wystan Hugh. *Another Time : Poems*. Londres : Faber & Faber, 1940, 125 p.
- BARNARD, Roger, Bob OVERY et Colin WARD. « Interview with Paul Goodman ». <<http://ecn.org/freedom/1968/goodutop.html>> (10 septembre 2005).
- BAUDELAIRE, Charles. *Œuvres complètes*, éd. de Claude Pinchois. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la pléiade », 1976, 1691 p.
- BELL, Daniel. *The End of Ideology : On the Exhaustion of Political Ideas in the Fifties*. New York et Londres : The Free Press & Collier-MacMillan, 1965, 474 p.
- . *The Cultural Contradictions of Capitalism*. New York : Basic Books, 1978, xxxiv + 301 p.
- BOORSTIN, Daniel J. *L'image*. Paris : Union générale d'éditions, coll. « 10 18 », 1971, 436 p.
- CALVINO, Italo. *Défis aux labyrinthes : Textes et lectures critiques. Tome 1 : Textes critiques (1955-1978). Collection de sable*. Paris : Seuil, coll. « Bibliothèque Calvino », 2003, 556 p.
- DEBORD, Guy. *Panegyrique*. Paris : Gérard Lebovici. 1989, 91 p.

- DOLLENS, Dennis L. « Interview with Percival Goodman », dans *Artist of the Actual : Essays on Paul Goodman*, sous la dir. de Peter Parisi. Metuchen (New-Jersey) et Londres : The Scarecrow Press, 1986. p. 136-151.
- DORMAN, Joseph. *Arguing the World : The New York Intellectuals in Their Own Words*. New York. Londres. Toronto. Singapour et Sydney : The Free Press, 2000. xxii + 222 p.
- FREEMAN, Jo. « On the Origins of the Women's Liberation Movement from a Strictly Personal Perspective », dans *The Feminist Memoir Project : Voices from Women's Liberation*, sous la dir. de Rachel Blau DuPlessis et Ann Snitow. New York : Three Rivers Press, 1998, p. 171-196.
- FREUD, Sigmund. *Totem et tabou ; quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés*. Paris : Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1993, 351 p.
- GOROVITZ, Samuel, dir. *Freedom and Order in the University*. Cleveland : The Press of Western Reserve University, 1967, xii + 218 p.
- HARRINGTON, Michael. « On Paul Goodman ». *Atlantic*, Vol. 216, n° 2, août 1965, p. 88-91.
- HAYDEN, Tom. *Reunion : a memoir*. New York : Collier Books, 1989, xv + 541 p.
- HIRSCHMAN, Albert O. *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*. Paris : Fayard, coll. « L'espace du politique », 1991, 295 p.
- . *Défection et prise de parole ; Théorie et applications*. Paris : Fayard, coll. « L'espace du politique », 1995, 212 p.
- HOFSTADTER, Richard. *The Age of Reform : From Bryan to F.D.R.* New York : Alfred A. Knopf, 1955, viii + 328 p.
- HOWE, HIRVING. *Decline of the New*. New York : Harcourt, Brace & World, 1970, x + 326 p.
- . *A Margin of Hope: An Intellectual Autobiography*. San Diego, New York et Londres : Harcourt Brace Jovanovich Publisher, 1984, 352 p.
- MACDONALD, DWIGHT. *Le marxisme est-il en question? (The Root is Man) Examen critique des fondements de l'action socialiste*. Paris : Spartacus, coll. « Série B », 1972, xvii + 141 p.
- . « Dr. Goodman and Mr. Paul », dans *Artist of the Actual : Essays on Paul Goodman*, sous la dir. de Peter Parisi. Metuchen (New-Jersey) et Londres : The Scarecrow Press, 1986, p. 116-117.
- MALINOWSKI, BRONISLAW. *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*. Paris : Payot, coll. « Petite bibliothèque payot », 1967, 232 p.

- MARX, Karl. *Contribution à la critique de l'économie politique*. Paris : Éditions Sociales, 1957, xvii + 309 p.
- . *Sur la religion*. Paris : Éditions sociales, 1972, 366 p.
- . *Les luttes de classes en France*, suivi de *La Constitution de la République française adoptée le 4 novembre 1848*, suivi de *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Paris : Gallimard, coll. « Folio/histoire », 2002, 685 p.
- MICHELS, Robert. *Les partis politiques : essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*. Paris : Flammarion, coll. « Champs Flammarion », 1971, 309 p.
- MILLS, C. Wright et Patricia J. SALTER. « The Barricade and the Bedroom », dans Paul Goodman, *Drawing the Line : The Political Essays of Paul Goodman*, comp. de Taylor Stoehr. New York : Free Life Editions, 1977, p. 61-66.
- MILLS, C. Wright. *Les cols blancs ; essai sur les classes moyennes américaines*. Paris : François Maspéro, 1966, 411 p.
- REICH, Wilhelm. *L'analyse caractérielle*. Paris : Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 1971, 465 p.
- . *Les hommes dans l'État*. Paris : Payot, coll. « Science de l'homme », 1978, 284 p.
- . *L'irruption de la morale sexuelle : étude des origines du caractère compulsif de la morale sexuelle*. Paris : Payot, coll. « Science de l'homme », 1978, 237 p.
- . *La Psychologie de masse du fascisme*. Paris : Payot & Rivage, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 1998, 340 p.
- RIESMAN, David. *The Lonely Crowd : A Study of the Changing American Character*. New Haven : Yale University Press, 1950, viii + 386 p.
- ROSENFELD, Edward et Joe WYSONG. *A Oral History of Gestalt Therapy*. Highland, New York : The Gestalt Journal, 1989, 92 p.
- SACHAR, Arnold. « Paul Goodman ». *Social Text*, n° 9/10 (printemps – été 1984), p. 292-294.
- SAKHAROV, Andreï. « L'inéluctable perestroïka », dans *Sakharov et 33 intellectuels soviétiques en lutte pour la perestroïka ; 1 : La seule issue*, sous la dir. de Iouri N. Afanassiev. Paris : Flammarion, 1989, p. 391-408.
- . *Mémoires*. Éditions du Seuil : Paris, 1990, 807 p.
- SARTRE, Jean-Paul. *Critique de la raison dialectique (précédé de Questions de méthode) ; Tome I : Théorie des ensembles pratiques*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1960, 755 p.

- . *Réflexions sur la question juive*. Paris : Gallimard, Coll. « Folio/essais », 1985, 185 p.
- SCHORSKE, Carl E. *De Vienne et d'ailleurs ; figures culturelles de la modernité*. Paris : Fayard, 2000, 316 p.
- WAXMAN, Chaïm Isaac dir. *The End of Ideology Debate*. New York : Simon & Schuster, 1969, 397 p.
- WEBER, Max. *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme suivi d'autres essais*. Paris : Gallimard, coll. « Tel », 2004, lxx + 531 p.
- WHYTE, William H. Jr. *L'homme de l'organisation*. Paris : Plon, coll. « Recherches en sciences humaines », 1959, 564 p.

### Références

- ARENDT, Hannah. *On Violence*. San Diego, New York et Londres : Harcourt Brace Jovanovich, 1970, 106 p.
- ARON, Raymond. *La sociologie allemande contemporaine*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1981, 147 p.
- BARNES, Jonathan. « Les penseurs préplatoniciens », dans *Philosophie grecque*, 2<sup>e</sup> éd., sous la dir. de Monique Canto-Sperber. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Premier cycle », 1997, p. 3-88.
- BÉNESTEAU, Jacques. *Mensonges freudiens : histoire d'une désinformation séculaire*. Liège : Pierre Mardaga éditeur, 2002, 400 p.
- BENJAMIN, Walter. *Œuvres III*. Paris : Gallimard, coll. « Folio essais », 2000, 482 p.
- BESNARD, Philippe. *L'anomie : ses usages et ses fonctions dans la discipline sociologique depuis Durkheim*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Sociologies », 1987, 424 p.
- . « Anomie », dans *Dictionnaire de sociologie*, sous la dir. de Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard-Pierre Lécuyer. Paris : Larousse, coll. « In extenso », 2003, p. 9.
- BEVIR, Mark. « The Errors of Linguistic Contextualism ». *History and Theory*, Vol. 31, n° 3 (octobre 1992), p. 276-298.
- . « Mind and Method in the History of Ideas ». *History and Theory*, Vol. 36, n° 2 (mai 1997), p. 167-189.

- . « Foucault and Critique : Deploying Agency against Autonomy ». *Political Theory*, Vol. 27, n° 1 (février 1999), p. 65-84.
- . « Begriffsgeschichte ». *History and Theory*, Vol. 39, n° 2 (mai 2000), p. 273-284.
- BLAIZE, Jacques. « Introduction à une approche phénoménologique du corps en Gestalt-thérapie ». *Gestalt : Une psychothérapie de l'homme dans le monde : Paul Goodman*, n° 3, automne 1992, p. 163-175.
- . « L'Inconscient et la non-conscience de ». *Cahiers de Gestalt thérapie : conscient, non-conscient, inconscient*, n° 0 (automne 1996), p. 11-30.
- BLOOR, David. *Socio/logie de la logique ou les limites de l'épistémologie*. Paris : Pandore, 1982, 190 p.
- BORCH-JACOBSEN, Mikkel. « Une théorie zéro », dans *Le livre noir de la psychanalyse ; vivre, penser et aller mieux sans Freud*, sous la dir. de Catherine Meyer. Paris : Les arènes, 2005, p. 178-183.
- BOUDON, Raymond. *La logique du social ; introduction à l'analyse sociologique*. Paris : Hachette, coll. « L'esprit critique », 1979, 275 p.
- . « L'intellectuel et ses publics : les singularités françaises », dans *Français, qui êtes-vous? Des essais et des chiffres*, sous la dir. de Jean-Daniel Reynaud et Yves Grafmeyer. Paris : La Documentation française, 1981, p. 465-480.
- . *L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*. Paris : Seuil, coll. « Points essais », 1986, vi + 330 p.
- . « Les intellectuels et le second marché ». *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 28, n° 87 (1990), p. 89-103.
- . *L'art de se persuader des idées fausses, fragiles ou douteuses*. Paris : Seuil, coll. « Points essais », 1992, vii + 458 p.
- . *Effets pervers et ordre social*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1993, xi + 283 p.
- . *Études sur les sociologues classiques*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1998, 299 p.
- . *Le sens des valeurs*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1999, 397 p.

- . *Études sur les sociologues classiques II*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2000, 351 p.
- . *Déclin de la morale? Déclin des valeurs?* Québec : Nota Bene et Cefan, 2002, 173 p.
- BOUDON, Raymond et François BOURRICAUD. *Dictionnaire critique de sociologie*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2002, xviii + 714 p.
- BOURDIEU, Pierre. *Raisons pratiques ; Sur la théorie de l'action*. Paris : Seuil, 1994, 251 p.
- BOUVERESSE, Jacques. « Une illusion de grand avenir : la psychanalyse selon Karl Popper ». *Critique : La psychanalyse vue du dehors (II)*, tome XXXII, n° 346 (mars 1976), p. 292-306.
- . *Le philosophe chez les autophages*. Paris : Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1984, 196 p.
- . *Rationalité et cynisme*. Paris : Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1984, 226 p.
- . *Philosophie, mythologie et pseudo science ; Wittgenstein lecteur de Freud*. Combas : Éditions de l'éclat, coll. « tiré à part », 1991, 141 p.
- . *Essais I ; Wittgenstein, la modernité, le progrès & le déclin*. Combas : Éditions de l'éclat, coll. « Banc d'essais », 2000, viii + 254 p.
- . *La voix de l'âme et les chemins de l'esprit ; dix études sur Robert Musil*. Paris : Seuil, coll. « Liber », 2001, 458 p.
- BOUVERESSE, Renée. « Une quête sans fin : le statut scientifique de la psychanalyse », dans *Popper et la science d'aujourd'hui*, sous la dir. de Renée Bouveresse. Paris : Aubier, 1989, p. 343-376.
- BOUVERESSE-QUILLIOT, Renée et Roland QUILLIOT. *Les critiques de la psychanalyse*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1991, 125 p.
- BOYER, Alain. *L'explication en histoire*. Lille : Presses universitaires de Lille, coll. « Opuscule », 1992, 284 p.
- BUCHANAN, James M. et Gordon TULLOCK. *The Calculus of Consent : Logical Foundations of Constitutional Democracy*. Ann Arbor : University of Michigan Press, 1962, xii + 361 p.
- CAPDEVILA, Nestor. *Le concept d'idéologie*. Paris : Presses universitaires de France, Coll. « Pratiques théoriques », 2004, 325 p.

- CASTEL, Robert. *Le psychanalysme*. Paris : François Maspero, coll. « Textes à l'appui / psychiatrie », 1973, 281 p.
- CIOFFI, Frank. *Wittgenstein on Freud and Frazer*. Cambridge : Cambridge University Press, 1998, 320 p.
- . 2005. « Épistémologie et mauvaise foi : le cas du freudisme », dans *Le livre noir de la psychanalyse ; vivre, penser et aller mieux sans Freud*, sous la dir. de Catherine Meyer. Paris : Les arènes, 2005, p. 306-327.
- COLIN, Patrick. « L'inconscient ex-siste ». *Cahiers de Gestalt thérapie : conscient, non-conscient, inconscient*, n° 0 (automne 1996), p. 153-170.
- COLLIER, Peter et David HOROWITZ. *Destructive Generation : Second Thoughts about the Sixties*. Los Angeles : Second Thought Books, 1995, 352 p.
- COLLIOT-THÉLÈNE, Catherine. *Max Weber et l'histoire*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Philosophies », 1990, 121 p.
- . *Études wébériennes ; rationalités, histoires, droits*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Pratiques théoriques », 2001, x + 329 p.
- . *La sociologie de Max Weber*. Paris : La découverte, coll. « Repères », 2006, 128 p.
- CROZIER, Michel et Erhard FRIEDBERG. *L'acteur et le système ; les contraintes de l'action collective*. Paris : Seuil, Coll. « Points essais », 1992, 500 p.
- DAVIDSON, Donald. *Paradoxes de l'irrationalité*. Combas : Éditions de l'éclat, coll. « tiré à part », 1991, 79 p.
- DESCOMBES, Vincent. « L'inconscient adverbial », compte rendu de l'ouvrage d'Alasdair MacIntyre, *L'inconscient ; Analyse d'un concept* (Paris : Presses universitaires de France, 1984), *Critique*, n° 449 (octobre 1984), p.775-796.
- . *Philosophie par gros temps*. Paris : Minuit, coll. « Critique », 1989, 187 p.
- . « Rorty contre la gauche culturelle », compte rendu de l'ouvrage de Richard Rorty, *Achieving our Country : Leftist Thought in Twentieth-Century America* (Cambridge (États-Unis) et Londres (Royaume-Uni) : Harvard University Press, 1998), *Critique*, n° 622 (octobre 1999), p.195-217.
- . « L'idée d'un sens commun ». 2002.  
<[http://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/documents/disk0/00/00/05/13/ijn\\_00000513\\_01/ijn\\_00000513\\_01.htm](http://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/documents/disk0/00/00/05/13/ijn_00000513_01/ijn_00000513_01.htm)> (12 février 2006).

- . « De l'intellectuel critique à la critique intellectuelle » (entretien). *Esprit*, n° 262 (mars-avril 2002), p. 163-172.
- . *Le complément de sujet ; enquête sur le fait d'agir de soi-même*. Paris : Gallimard, coll. « NRF Essais », 2004, 521 p.
- DIGGINS, John Patrick. *The Rise and Fall of the American Left*. New York et Londres : W. W. Norton, 1992, 432 p.
- DUMONT, Louis. *Homo hierarchicus : essai sur le système des castes*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1966, 445 p.
- . *Homo æqualis : genèse et épanouissement de l'idéologie économique*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1977, 270 p.
- DURKHEIM, Émile. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1981, 149 p.
- . *De la division du travail social*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1998, xlv + 416 p.
- ELLIS, Albert et Didier PLEUX. « La force du conscient ou comment repenser son inconscient », dans *Le livre noir de la psychanalyse ; vivre, penser et aller mieux sans Freud*, sous la dir. de Catherine Meyer. Paris : Les arènes, 2005, p. 681-702.
- ELLIS, Joseph J. "American Sphinx: The Contradictions of Thomas Jefferson". 1994. <[http://memory.loc.gov/ammem/collections/jefferson\\_papers/mtjessay1.html](http://memory.loc.gov/ammem/collections/jefferson_papers/mtjessay1.html)> (17 mars 2002).
- ELLIS, Richard J. *American Political Cultures*. New York et Oxford : Oxford University Press, 1993, xiii + 251 p.
- . *The Dark Side of the Left : Illiberal Egalitarianism in America*. Kansas : University of Kansas Press, coll. « American Political Thought », 1998, xiii + 426 p.
- ELSTER, Jon. *Sour Grapes : Studies in the Subversion of Rationality*. Cambridge et Paris : Cambridge University Press et Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2001, viii + 177 p.
- ENGEL, Pascal. *Philosophie et psychologie*. Paris : Gallimard, Coll. « Folio/Essais », 1996, 473 p.
- FESTINGER, Leon. *A Theory of Cognitive Dissonance*. Stanford : Stanford University Press, 1957, xi + 291 p.
- FEUER, Lewis S. *The Conflict of Generations : The Character and Significance of Students Movements*. New York et Londres : Basic Books, 1969, ix + 543 p.

- FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité 1 ; La volonté de savoir*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1976, 211 p.
- FRISCHER, Dominique. *Les analysés parlent*. Paris : Stock, coll. « Témoigner, Stock 2 », 1977, 401 p.
- GALSTER, Ingrid, dir. *Sartre et les juifs : Actes du colloque international organisé à la Maison Heinrich-Heine*. Paris : Éditions La Découverte, coll. « Recherches », 2005, 274 p.
- GELLNER, Ernest. « Psychoanalysis as a Social Institution : An Anthropological Perspective », dans *Freud in Exile : Freud and its Vicissitudes*, sous la dir. de Edward Timms et Naomi Segal. New Haven et Londres : Yale University Press, 1988, p. 223-229.
- . *La ruse de la déraison ; le mouvement psychanalytique*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Sociologies », 1990, 240 p.
- . *Reason and Culture : The Historic Role of Rationality and Rationalism*. Oxford (Royaume Uni) et Cambridge (États-Unis) : Blackwell Publishing, coll. « New Perspectives on the Past », 1992, xi + 193 p.
- . *Anthropology and Politics : Revolutions in the Sacred Grove*. Oxford (Royaume-Uni), et Cambridge (États-Unis) : Blackwell Publishing, 1995, xv + 260 p.
- . *The Psychoanalytic Movement : The Cunning of Unreason*, nouv. éd. Malden (Australie), Oxford (Royaume-Uni) et Carlton (États-Unis) : Blackwell Publishing, 2003, xxxvii + 214 p.
- GITLIN, Todd. *The Sixties : Years of Hope, Days of Rage*. New York : Bantam Book, 1993, xxiii + 513 p.
- GODIN, Ernest. « Les racines psychosociologiques de la Gestalt-thérapie ». *Gestalt : Le passé composé II : Sources psychanalytiques et contextes*, n° 7 (automne 1994), p. 97-112.
- GRAHAM, Loren. *What Have We Learned About Science and Technology from the Russian Experience?* Palo Alto : Stanford University Press, 1998, xiii + 177 p.
- GRIGNON, Claude et Jean-Claude PASSERON. *Le savant et le populaire ; Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris : Hautes Études, Gallimard & Le Seuil, 1989, 260 p.
- GRÜNBAUM, Adolf. « Précis of The Foundations of Psychoanalysis : A Philosophical Critique », dans *Mind, Psychoanalysis and Science*, sous la dir. de Peter Clark et Crispin Wright. New York : Basil Blackwell, 1988, p. 3-32.

- . *La psychanalyse à l'épreuve*. Combas : Éditions de l'éclat, coll. « Tiré à part », 1993, 143 p.
- . « Les carences de la philosophie herméneutique de la psychanalyse ». *Psychothérapies*, n° 2 (1995), p.55-64.
- . *Les fondements de la psychanalyse*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Sciences Modernités Philosophies », 1996, xviii + 463 p.
- GUILLEMAIN, Hervé. *Diriger les consciences, guérir les âmes : Une histoire sociale des pratiques thérapeutiques médicales et religieuses*. Paris : La découverte, coll. « L'espace de l'histoire », 2006, 348 p.
- HUSSERL, Edmund. *Recherches logiques, tome I : Prolégomènes à la logique pure*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Épiméthée », 1959, 328 p.
- JACQUES, André. « Un historique de la Gestalt-thérapie ». *Gestalt : Frederick S. Perls : 20 ans après*, n° 1 (automne 1990), p. 93-106.
- . « Animal humain avec groupe ; Le champ groupal selon la Gestalt-thérapie ». *Gestalt : Une psychothérapie de l'homme dans le monde : Paul Goodman*, n° 3 (automne 1992), p. 177-196.
- . « La Gestalt-thérapie, irrémédiablement américaine ? ». *Gestalt : Le passé composé : Sources et contextes de la Gestalt-thérapie*, n° 6 (printemps 1994), p. 93-104.
- . « La Gestalt-thérapie, aux confins de la psychanalyse ». *Gestalt : Le passé composé II : Sources psychanalytiques et contextes de la Gestalt-thérapie*, n° 7 (automne 1994), p. 7-15.
- . « Pourquoi la notion d'inconscient dynamique n'a pas cours en Gestalt-thérapie ». *Cahiers de Gestalt thérapie : conscient, non-conscient, inconscient*, n° 0 (automne 1996), p. 139-152.
- KANT, Emmanuel. *Prolégomène à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*. Paris : Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 1967, 182 p.
- KING, Richard Harvey. *The Party of Eros : Radical Social Thought and the Realm of Freedom*. Chapel Hill : University of North Carolina, 1972, 227 p.
- KENISTON, Kenneth. *Young Radicals ; Notes on Committed Youth*. New York : Harcourt, Brace & World, 1968, xi + 368 p.
- KOLAKOWSKI, Leszek. « The Psychoanalytic Theory of Culture », dans *Psychological Man*, sous la dir. de Robert Boyers. New York : Harper & Row, 1975, p. 27-56.

- KOSELLECK, Reinhart. *L'expérience de l'histoire*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Gallimard et le Seuil, 1997, 247 p.
- KUHN, Thomas. *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion, coll. « Champs », 1983, 284 p.
- KUNDERA, Milan. *Les testaments trahis ; essai*. Paris : Gallimard, 1993, 325 p.
- DE LARA, Philippe. « Un mirage sociologique : la "construction sociale de la réalité" ». *Le Débat*, n° 97 (novembre-décembre 1997), p. 114-129.
- LASCH, Christopher. *The New Radicalism in America : the Intellectual as a Social Type*. New York : A. A. Knopf, coll. « Borzoi Books », 1965, xviii + 349 p.
- . *The Agony of the American Left*. New York : A. A. Knopf, 1969, ix + 212 p.
- . *The Culture of Narcissism : American Life in An Age of Diminishing Expectations*. New York : Warner Books, 1979, 447 p.
- . *The True and Only Heaven : Progress and Its Critics*. New York : W.W. Norton & Company, 1991, 591 p.
- LECLERC, Gérard. *Sociologie des intellectuels*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2003, 127 p.
- LÉVY-GARBOUA, Louis et Serge BLONDEL. « La décision comme argumentation », dans *Cognition et sciences sociales : La dimension cognitive dans l'analyse sociologique*, sous la dir. de Raymond Boudon, Alban Bouvier et François Chazel. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Sociologies », 1995, p. 55-68.
- LICHTENBERG, Georg Christoph. *Aphorismes*. Paris : Jean-Jacques Pauvert, coll. « Libertés », 1966, 259 p.
- LODGE, David. *Changing Places*. Londres : Penguin, 1975, 251 p.
- MACINTYRE, Alasdair C. "A Mistake About Causality in Social Science", dans *Philosophy, Politics and Society (Second Series): A Collection*, sous la dir. de Peter Laslett et W.G. Runciman. Oxford : Basil Blackwell, 1962, p. 48-70.
- . *Marcuse*. Londres : Fontana & Collins, coll. « Modern Masters », 1970, 95 p.
- . *Against the Self-Images of the Age ; Essays on Ideology and Philosophy*. New York : Schocken Books, 1971, 284 p.
- . *The Unconscious : A Conceptual Analysis*, nouv. éd. New York et Londres : Routledge, 2004, v + 122 p.

- MARX, Karl et Friedrich ENGELS. *L'idéologie allemande : critique de la philosophie allemande la plus récente dans la personne de ses représentants Feuerbach, B. Bauer et Stirner, et du socialisme allemand dans celle de ses différents prophètes*. Paris : Éditions sociales, 1968, xxix + 621 p.
- MASCHINO, Maurice T. *Votre désir m'intéresse : enquête sur la pratique psychanalytique*. Paris : Hachette littérature, coll. « À rebours », 1982, 253 p.
- MAUSS, Marcel. *Sociologie et anthropologie*. Paris : Presses universitaires de France, Coll. « Quadrige », 1997, lii + 482 p.
- MESURE, Sylvie. *Dilthey et la fondation des sciences historiques*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Sociologies », 1990, 275 p.
- MEYER, Catherine, dir. *Le livre noir de la psychanalyse ; vivre, penser et aller mieux sans Freud*. Paris : Les arènes, 2005, 830 p.
- MILLER, Michael Vincent et Isadore FROM. « Préface à *Gestalt Therapy* de Perls, Hefferline et Goodman », dans *La poétique de la Gestalt-thérapie*, sous la dir. de Michael Vincent Miller. Bordeaux : L'exprimerie, coll. « Bibliothèque de Gestalt-thérapie », 2002, p. 181-198.
- MILLER, Michael Vincent. « Paul Goodman ; Une poétique de la théorie », dans *La poétique de la Gestalt-thérapie*, sous la dir. de Michael Vincent Miller. Bordeaux : L'exprimerie, coll. « Bibliothèque de Gestalt-thérapie », 2002, p. 151-161.
- MOSCOVICI, Serge. *La psychanalyse, son image et son public*, 2<sup>e</sup> éd. Paris : Presses universitaires de France, Coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1986, 506 p.
- MUCCHIELLI, Laurent. *La découverte du social ; naissance de la sociologie en France*. Paris : Éditions la découverte, coll. « textes à l'appui », 1998, 571 p.
- MUSIL, Robert. *L'homme sans qualités, tome I*. Paris : Gallimard, coll. « Folio », 1973, 502 p.
- . *Essais : conférences - critiques aphorismes et réflexions*. Paris : Seuil, 1978, 649 p.
- NADEAU, Robert. « Histoire en raccourci du concept de "conséquences inintentionnelles" ». 2004.  
<[www.unites.ugam.ca/philo/professeurs/Nadeau/textes/Conséquences\\_inintentionnelles.pdf](http://www.unites.ugam.ca/philo/professeurs/Nadeau/textes/Conséquences_inintentionnelles.pdf)> (15 janvier 2005).
- NELSON, Benjamin et Dennis WRONG. « Perspectives on the Therapeutic in the Context of Contemporary Psychology : A Dialogue between Benjamin Nelson and Dennis Wrong », dans *Psychological Man*, sous la dir. de Robert Boyers. New York : Harper & Row, 1975, p. 143-178.

- NICELY, Tom. *Adam and his Work : A Bibliography of Sources by and about Paul Goodman (1911-1972)*. Metuchen (États-Unis) et Londres : The Scarecrow Press, coll. « Scarecrow Author Bibliographies », 1979, xxvi + 336p.
- . « Adam and his Work : A Bibliographical Update », dans *Artist of the Actual : Essays on Paul Goodman*, sous la dir. de Peter Parisi. Metuchen (États-Unis) et Londres : The Scarecrow Press, 1986, p. 153-183.
- NOVICK, Peter. *The Holocaust in American Life*. New York : Mariner Books, 2000, 373 p.
- OLSON, Mancur. *Logique de l'action collective*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Sociologies », 1978, 199 p.
- O'NEILL, William. *The New Left : A History*. Wheeling : Harlan Davidson, coll. « The American History Series », 2001, xi + 128 p.
- OTERO, Marcelo. *Les règles de l'individualité contemporaine : Santé mentale et société*. Québec : Presses de l'Université Laval, coll. « Sociologie contemporaine », 2003, ix + 322 p.
- PAPAIOANNOU, Kostas. *Hegel*. Paris : Seghers, coll. « Philosophes de tous les temps », 1962, 206 p.
- PASSERON, Jean-Claude. *Le raisonnement sociologique ; l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*. Paris : Nathan, coll. « Essais et recherches », 1991, 408 p.
- . « La rationalité et les types de l'action sociale chez Max Weber ». *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XXXII, n° 98, 1994, p. 5-44.
- PASSERON, Jean-Claude et Jacques REVEL. « Penser par cas, Reasonner à partir de singularités », dans *Penser par cas*, sous la dir. de Passeron, Jean-Claude et Jacques Revel. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, coll. « Enquête », 2005, p. 9-44.
- PETIT, Marie. « La Gestalt-théorie : grand-mère ou parente éloignée de la Gestalt-thérapie ». *Gestalt : Le passé composé : Sources et contextes de la Gestalt-thérapie*, n° 6 (printemps 1994), p. 51-62.
- PIRIOU, Jean-Paul. « Créativité, volonté, psychothérapie ; Otto Rank et la Gestalt-thérapie ». *Gestalt : Le passé composé II : Sources psychanalytiques et contextes*, n° 7 (automne 1994), p. 53-60.
- PLEUX, Didier. « Éducation et psychanalyse », dans *Le livre noir de la psychanalyse ; vivre, penser et aller mieux sans Freud*, sous la dir. de Catherine Meyer. Paris : Les arènes, 2005, p. 471-507.

- POCOCK, J.G.A. *Politics, Language and Time : Essays on Political Thought and History*. New York : Atheneum, Coll. « Studies in Political Theory », 1971, 290 p.
- . « Antipodeans Historians ». *New York Review of Books*, Vol. LII, n° 16 (20 octobre 2005), p. 55-58.
- POITOU, Jean-Pierre. *La dissonance cognitive*. Paris : Armand Colin, 1974, 125 p.
- POMIAN, Krzysztof. *Sur l'histoire*. Paris : Gallimard, Coll. « Folio histoire », 1999, 410 p.
- POPPER, Karl Raimund. *Des sources de la connaissance et de l'ignorance*. Paris : Payot & Rivages, coll. « Rivages poche / Petite Bibliothèque », 1998, 156 p.
- PRADEILLES, Jean-Louis. « La conscience, phénomène de champ ». *Cahiers de Gestalt thérapie : conscient, non-conscient, inconscient*, n° 0 (automne 1996), p. 49-56.
- RABKIN, Yakov M. « Scientific and Political Freedoms ». *Technology in Society*, Vol. 13 (1991), p.53-68.
- RAYNAUD, Philippe. *Max Weber et les dilemmes de la raison moderne*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1996, 217 p.
- REXROTH, Kenneth. *American Poetry in the Twentieth Century*. New York : Herder & Herder, 1971, 180 p.
- ROBINE, Jean-Marie. « Un album d'entretiens ». *Gestalt : Une psychothérapie de l'Homme-dans-le-Monde : Paul Goodman*, n° 3 (automne 1992), p. 103-142.
- . « L'awareness, connaissance immédite et implicite du champ ». *Cahiers de Gestalt thérapie : conscient, non-conscient, inconscient*, n° 0 (automne 1996), p. 57-82.
- RORTY, Richard. *Achieving our Country : Leftist Thought in Twentieth-Century America*. Cambridge (États-Unis) et Londres (Royaume-Uni) : Harvard University Press, coll. « The William E. Massey Sr. Lectures in the History of American Civilization », 1998, 159 p.
- ROSE, Nikolas. « Power and Subjectivity : Critical History and Psychology ». 1991. <<http://www.academyanalyticarts.org/rose1.htm>> (12 mai 2005).
- . *Inventing Our Selves : Psychology, Power and Personhood*. Cambridge : Cambridge University Press, 1996, viii + 222 p.
- ROUSTANG, François, ... *Elle ne le lâche plus*. Paris : Les éditions de minuit, coll. « Critique », 1980, 221 p.
- SCHORSKE, Carl E. *Vienne fin de siècle ; politique et culture*. Paris : Seuil, 1983, 378 p.

- SCHUTZ, Alfred. *The Phenomenology of the Social World*. Heinemann : Northwestern University Press, coll. « Studies in Phenomenology and Existential Philosophy », 1972, xxxvi + 255 p.
- . *Le chercheur et le quotidien ; phénoménologie des sciences sociales*. Paris : Méridiens Klincksieck, coll. « Sociétés », 1987, iii + 286 p.
- SHORTER, Edward. *A History of Psychiatry : From the Era of the Asylum to the Age of Prozac*. New York : John Wiley & Sons, 1997, xii + 436 p.
- . « Splendeur et décadence de la psychanalyse », dans *Le livre noir de la psychanalyse ; vivre, penser et aller mieux sans Freud*, sous la dir. de Catherine Meyer. Paris : Les arènes, 2005, p. 147-160.
- SICARD, Joëlle. « La conscience, phénomène de champ ». *Cahiers de Gestalt thérapie : conscient, non-conscient, inconscient*, n° 0 (automne 1996), p. 49-56.
- SKINNER, Quentin. « Meaning and Understanding in the History of Ideas ». *History and Theory*, Vol. 8, n° 1 (1969), p. 3-53.
- . *Visions of Politics. Volume 1, Regarding Method*. Cambridge : Cambridge University Press, 2002, xvi + 209 p.
- STANNARD, David E. *Shrinking History : On Freud and the Failure of Psychohistory*. Oxford : Oxford University Press, 1980, xx + 187 p.
- STERN, Nathan. *La Fiction psychanalytique ; étude psychosociologique des conditions objectives de la cure*. Sprimont : Mardaga, 1999, 201 p.
- STOEHR, Taylor. « Introduction », dans Paul Goodman, *Drawing the Line : The Political Essays of Paul Goodman*, comp. de Taylor Stoehr. New York : Free Life Editions, 1977, p. ix-xxxii.
- . « Paul Goodman and the New York Jews ». *Salmagundi*, n° 66 (hiver/printemps 1985), p. 50-103.
- . « Growing Up Absurd – Again : Rereading Paul Goodman in the Nineties ». *Dissent* (automne 1990), p. 486-494.
- . « Introduction », dans Paul Goodman, *Nature Heals : The Psychological Essays of Paul Goodman*, comp. de Taylor Stoehr. New York : The Gestalt Journal, 1991, p. ix-xxiv.
- . *Here, Now, Next : Paul Goodman and the Origins of Gestalt Therapy*. San Francisco : Jossey-Bass Publishers, coll. « A Gestalt Institute of Cleveland publication », xviii + 334 p.

- . « La contribution de Paul Goodman en son contexte », dans Paul Goodman, Ralph E. Hefferline et Frederick Perls, *Gestalt-thérapie ; Nouveauté, excitation et développement*, trad. de Jean-Marie Robine, préf. de Michael V. Miller et Isadore From, postf. de Taylor Stoehr. Bordeaux : L'exprimerie, 2001, p. 325-351.
- SULLOWAY, Frank J. « Freud recycleur : cryptobiologie et pseudoscience », dans *Le livre noir de la psychanalyse ; vivre, penser et aller mieux sans Freud*, sous la dir. de Catherine Meyer. Paris : Les arènes, 2005, p. 49-65.
- TERES, Harvey M. *Renewing the Left : Politics, Imagination and the New York Intellectuals*. New York et Oxford : Oxford University Press, 1996, viii + 326 p.
- TAYLOR, Charles. « Foucault, la liberté, la vérité », dans *Michel Foucault ; lectures critiques*, sous la dir. de David Couzens Hoy. Bruxelles : Éditions universitaires et De Boeck Université, coll. « Le point philosophique », 1989, p. 85-120.
- TITE-LIVE. *Histoire romaine. Tome II, Livre II*. Paris : Les Belles Lettres, Coll. « des universités de France », 1954, 97 p.
- TOCQUEVILLE, Alexis. *De la démocratie en Amérique ; Souvenirs ; L'Ancien régime et la Révolution*. Paris : Robert Laffont, Coll. « Bouquins », 1986, 1178 p.
- VAN RILLAER, Jacques. « Le pouvoir de séduction de la psychanalyse », dans *Le livre noir de la psychanalyse ; vivre, penser et aller mieux sans Freud*, sous la dir. de Catherine Meyer. Paris : Les arènes, 2005, p. 198-241.
- VEYNE, Paul. *Le pain et le cirque ; sociologie historique d'un pluralisme historique*. Paris : Seuil, coll. « Points histoire », 1976, 889 p.
- . *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes? Essai sur l'imagination constituante*. Paris : Seuil, coll. « Points Essais », 1983, 169 p.
- . « Conduite sans croyance et œuvres d'art sans spectateurs ». *Diogène*, n° 143, juillet-septembre 1988, p. 3-22.
- . *Le quotidien et l'intéressant ; entretiens avec Catherine Darbo-Peschanski*. Paris : Les Belles Lettres, 1995, xvii + 319 p.
- . *Comment on écrit l'histoire ; texte intégral*. Paris : Seuil, coll. « Points histoire », 1996, 438 p.
- VINCENT, Bernard. *Paul Goodman et la reconquête du présent*. Paris : Seuil, coll. « Techno-critique », 1976, 247 p.
- . *Pour un bon usage du monde : une réponse conviviale à la crise de l'école, de la ville et de la foi (essai sur le naturalisme libertaire de Paul Goodman)*. Paris : Desclée, coll. « Tradition naissante », 1979, 192 p.

- . « Paul Goodman, critique de la société technologique et théoricien de l'utopie ». Thèse de Ph. D. d'État, Lille : Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1981, xxi + 946 p.
- . « Paul the Obscure, or the Art of Successful Failure », dans *Artist of the Actual : Essays on Paul Goodman*, sous la dir. de Peter Parisi. Metuchen (New-Jersey) et Londres : The Scarecrow Press, 1986, p. 90-106.
- . *Présent au monde : Paul Goodman*. Bordeaux : L'expressimie, coll. « Bibliothèque de Gestalt-thérapie », 2003, 474 p.
- . « “Le Virgile de l'Amérique” : Paul Goodman entre avant-garde et tradition ». 2003. <[www.etudes.americaines.free.fr/TRANSATLANTICA/3/vincent/pdf](http://www.etudes.americaines.free.fr/TRANSATLANTICA/3/vincent/pdf)> (15 septembre 2004).
- . « Paul Goodman, prophète du présent : un précurseur d'Ivan Illich ». *Esprit* n° 308, octobre 2004, p. 40-51.
- VOYER, Jean-Pierre. *Introduction à la science de la publicité*, suivi de *Reich mode d'emploi*. Strasbourg : Éditions anonymes, 1995, 115 p.
- WALZER, Michael. *Critique et sens commun ; essai sur la critique sociale et son interprétation*. Paris : La découverte, coll. « Agalma », 1990, 111 p.
- WATZLAWICK, Paul, Janet Helmick BEAVIN et Donald de Avila JACKSON. *Une logique de la communication*. Paris : Seuil, coll. « Points / Sciences humaines », 1972, 280 p.
- WEBER, Max. *Essais sur la théorie de la science*. Paris : Plon, coll. « Recherches en sciences humaines », 1965, 537 p.
- . *Économie et société, vol. 1, Les catégories de la sociologie*. Paris : Plon, coll. « Agora les Classiques », 1995, 410 p.
- . *Économie et société, vol. 2 : L'organisation et les puissances de la société dans leur rapport avec l'économie*. Paris : Plon, coll. « Agora les Classiques », 1995, 424 p.
- . *Le savant et le politique*. Paris : La Découverte, coll. « La découverte / Poche », 2003, 206 p.
- WEBER, Michael M. « La Terapia de Gestalt ». s.d. <<http://es.catholic.net/imprimir/index.phtml?ts=39&ca=706&te=2150&id=22464>> (13 mai 2005).
- WIECK, David. « Paul Goodman : *Drawing the Line* », compte rendu de l'ouvrage de Paul Goodman, *Drawing the Line* (New York : Free Life Editions, 1977), *Telos*, n° 35, printemps 1978, p.199-214.

WITTEZAELE, Jean-Jacques et Teresa GARCÍA. *À la recherche de l'école de Palo Alto*. Paris : Seuil, coll. « La couleur des idées », 1992, 429 p.

WITTGENSTEIN, Ludwig. *Remarques sur « Le Rameau d'Or »*. Lausanne : L'Âge d'homme, 1982, 124 p.

———. *Leçons et conversations*. Paris : Gallimard, coll. « Folio essais », 1992, liv + 186 p.

WIDMER, Kingsley. *Paul Goodman*. Boston : Twayne Publishers, 1980, 186 p.

YOUNG, Nigel. *An Infantile disorder? The Crisis and Decline of the New Left*. Londres and Henley : Routledge and Kegan Paul, 1977, xxii + 490 p.